ex-libris
Pce a. de Broglie

BIBLIOTHECA

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/lespiondanslesco06turk

SUITE
DE
L'ESPION
DANS LES
COURS
DES PRINCES
CHRETIENS,
OU

LETTRES ET MEMOIRES d'un Envoyé secret de la Porte dans les Cours de l'Europe. Où l'on voit les découvertes qu'il a faites dans toutes les Cours où il s'est trouvé, avec une Dissertation curieuse de leurs Forces, Politique & Religion.

Par * * * * *.

TRADUIT DE L'ANGLOIS.

TOME SIXIE'ME ET DERNIER.

A COLOGNE Chez ERASME KINKIUS

M. DCCX.

Universitäts BIBLIOTHECA

D
216
M3
1 710
V6
Coll. Spec.

L'ESPION DANS LES COURS DES PRINCES CHRE'TIENS. OU MEMOIRES POUR servir à l'Hiſtoire de ce Siécle, depuis 1637. juſqu'à 1682.

LETTRE I.

A ſon ami Dignet Golou.

Des Caſuites Romains. Des Mahometans. De la Dévotion & de la Pieté interieure.

IL y a une ſorte de gens parmi les Eccleſia- 1670.
ſtiques Romains qu'on appelle Caſuites. Ils ſont profondément ſavans dans la ſcience de l'Ecole, que nôtre ami le pere Antonio vieux Prêtre Sicilien appelloit communément, s'il t'en ſouvient, la ſcience envelopée. Science ſeche & vetilleuſe, qui ne conſiſte que dans des idées vai-

1672. nes & creuses, & dans des distinctions faites dans le sable par maniere de dire, qu'on peut former comme on veut, & qu'on peut aussi effacer ou ranger avec la même facilité. La seule étude de ces bagatelles métaphisique suffit pour donner la fiévre à un homme, tant est subtil le poison qu'elles contiennent. En éfet, c'est un venin spirituel qui passe dans nôtre esprit comme un éclair, fermente d'abord nôtre ame, fait boüillir nôtre raison, & se convertit enfin dans l'écume d'un divin jargon, & d'une pieuse folie.

Ces gens fendent un cheveu en matiere de Theologie, pour faire un scrupule ou pour le lever. Ils jettent de la poudre aux yeux de ceux qui les écoutent, & se servent de la raison humaine selon le besoin qu'ils en ont pour leurs interêts. Ils feroient un cochon d'un coussin, & un Elephant d'une coupe à Café avec leurs Haecëitez, identitez, quatenus, & autres termes de savants tours de passe-passe, vrai savoir faire de la Sorbonne, par le moyen duquel on dupe finement les gens, & on leur en impose par des chimeres plus monstrueuses que les fictions d'Ovide, ou pour parler de quelque chose de plus ancien & de plus misterieux, plus monstrueuses que les Poëmes de Museus, d'Orphée, & d'Hesiode. Ils apprennent aux hommes à se faire un scrupule d'une plume qui se rencontrera dans la voye de la pieté, pendant qu'ils ne se font aucune peine d'une meule de Moulin ou d'une montagne, lors que leur interêt exige de la diligence & de la résolution. Ils font naître plus de dificultez qu'ils n'en peuvent résoudre quand il est question d'un pauvre : Mais tout devient aisé & clair dés que l'abondance & la richesse paroît. Vrais Maquignons en matiere de Religion, Charlatans sieffez pour ce qui regarde la conscience, gens qui tuent mille ames malades pour une qu'ils en gueriſſent, qui sous prétexte de

conduire les hommes en Paradis, les ménent par 1676
des sentiers inconnus & des voyes embaraſſées, juſqu'à ce qu'ils les ayent engagez dans les labirinthes de l'erreur, qui ſont les frontieres de l'enfer. Alors ils les abandonnent à eux-mêmes dans des lieux ou ils n'ont qu'un faux pas à faire pour ſortir de leurs bornes, pour entrer ſur les frontieres du diable, & pour être par conſéquent en danger ou de tomber dans le précipice, ou du moins d'être faits priſonniers par les Coureurs du Royaume infernal qui ſont continuellement en embuſcade, & des mains deſquels il eſt difficile d'échaper.

Il y avoit anciennement de pareilles gens parmi les Juifs & les Gentils; & il y en encore aujourd'hui dans toutes les Religions: Gens ſeveres dans les petites choſes, & fort reſâchez ſur les préceptes de la Loi qui ſont de plus grande importance. Les Muſulmans mêmes ne ſont pas exempts non plus de gens qui embraſſent la foi & la verité, apportées du Ciel.

Si tu prens garde à la gravité & à la fierté avec laquelle nos Emaums, Mollas, Cadis, &c. regardes le monde, tu les croiras les gens les plus juſtes & les plus Saints qu'il y ait ſur la terre. Ce qu'ils diſent eſt un abregé de l'Alcoran. On les voit tous les matins aux premieres prieres publiques ſe promenans devant les Moſquées, ou aſſis dans les cimetieres royaux ſous un triſte ciprez, liſant l'Aſſona, ou quelqu'autre Livre ſaint. Les yeux tournez vers le Ciel, ou humblement attachez vers la terre ils ſont les dévots en perfection en geſticulant comiquement des mains; cependant dans le temps même qu'on les voit dans cette contrition apparente, ils ſongent peut-être en eux-mêmes aux moyens de tromper le prochain.

Allez-vous-en conſulter ces gens ſur quelque matiere douteuſe, ils vous accrocheront par des termes recherchez & des problêmes bizarres, &

1672. par je ne sai combien d'autres choses ennuyeuses. En se frotant la barbe, & soupirant artificieusement, ils amuseront finement vos ames par des énigmes obscures, & vous embarrasseront par des termes intelligibles & qui ne signifient rien. Ils tacheront de vous faire accroire qu'ils ont la clef du cabinet éternel, pour ne pas dire du Conseil privé des Cieux : Au lieu que le chemin de la pieté est aisé, & designé par des bornes certaines & remarquables. Il est dificile à la verité qu'un voyageur éfrayé trouve la porte étroite, & la premiere avenuë du sentier sacré, au milieu de tant de pompeux & magnifiques portails qui sont continuellement ouverts, & qui appellent les hommes dans les vastes campagnes du vice. Mais aprés être une fois entré dans le défilé le plus obscur, il n'a qu'à aller droit sans tourner ni à droit ni à gauche, regardant seulement aux faneaux de la verité éternelle, je veux dire à la droite raison & à la bonne Morale. Pour parler clairement, le devoir de l'homme est compris en peu de regles aisées, & ceux qui vont les embarrasser par des gloses raboteuses & épineuses, font autant de pierres d'achopement qu'ils jettent devant les vrais Croyans pour les empêcher d'aller au Ciel : ou au moins pour interrompre leur voyage.

Cher Ami, si quelques scrupules religieux embarrassent nôtre conscience, soyons desormais nos Casuïtes, & n'allons point par une foi aveugle & implicite asservir nos ames à des gens peut-être plus ignorans que nous. La Loi est claire & positive sur tous les points necessaires. Qu'avons-nous a faire d'aller nous embarrasser d'autre chose?

Si nous faisons nos oraisons aux heures prescrites, quelle nécessité y a-t-il d'observer ou de n'observer pas les six diferentes situations que la tradition nous prêche ? Je ne parle ici que de ceux qui ont des lumieres ; Car pour les ignorans &

les stupides qui font le grand nombre, il est à propos qu'il soient bridez par la discipline, & instruits à observer les plus exactes regles de l'obeïssance. A quoi bon tourner la tête de côté & d'autre, comme si nous nous imaginions prendre le Prophête par-dessus nos épaules ? A quoi bon étendre la main & y regarder avec attention, comme si nous étions à l'école, & que nous voulussions apprendre nôtre Alphabet ; ou que nous eussions dessein d'imiter les gros païsans d'Armenie qui travaillant aux champs & aux vignes font un cadran de leur main, une aiguille d'une paille, & perdent une heure à regarder leurs poings crasseux, pour savoir quelle heure il est ? A quoi bon la misterieuse situation de nos mains sur nos genoux, & je ne sai combien d'autres cérémonies, Qu'est-ce que tout cela, qu'une discipline exterieure confirmée par la coûtume ancienne, & observée pour l'ordre ? Il n'est pas necessaire de nous embarrasser toi & moi de ces formalitez indifférentes toutes les fois que nous avons occasion de les retrancher.

Je vais encore plus loin, & je dis, que si nous négligeons l'adoration solemnelle qui nous est prescrite, & que nous y soyons forcez par la maladie, par le voyage, ou par quelqu'autre necessité, tu ne dois point t'en desesperer comme si tu avois commis quelque peché mortel. Une œuvre de surérogation faite par un principe de charité, éfacera dix fautes de cette nature: Ou du moins tu pourras hardiment regarder Dieu en face, lors qu'à genoux dans un autre tems tu en feras une ample compensation ; ou que par jeûne & abstinence tu dissiperas saintement tous les nuages & broüillards du peché dont ton ame sera chargée. Tous les tems sont égaux à l'Eternel. L'Essence immortelle ne distingue point entre le jour & la nuit. Elle a créé le Soleil & les Etoiles, & elle est une source invariable de lumiere

1671. Si donc nous nous adressons à Dieu sans avoir recours au formulaire de prieres qui se pratique ordinairement, ou même sans dire mot, nous n'avons aucun sujet de nous affliger, comme si nos oraisons n'étoient pas entenduës, & que par conséquent elles ne fussent pas efficaces. Nos vœux muets & le doux langage de nôtre ame se font entendre dans l'éternelle retraite du trés-Haut; comme la voix la plus forte, la plus hardie, & la plus tumultueuse de nôtre langue. Parmi les autres Esprits celestes, il y en a qui ne sont employez que pour conduire au Ciel les secretes pensées des Mortels. Nous ne pouvons pas manquer d'y être entendus toutes les fois que nous y poussons des prieres avec un cœur ferme & passionné.

En un mot, cher Dignet, crois-moi. L'intelligence & sagesse suprême regarde principalement à l'intention & à la ferveur de nôtre esprit, au penchant habituel de nôtre ame, & aux innocentes & pieuses actions de nôtre vie. Les vaines Tautologies de nos oraisons verbales, l'ennuyeux entassement des paroles les plus dévotes, communes aux Hipocrites & aux vrais fidéles, aux pecheurs les plus incorrigibles, & aux plus grands Saints, ne peuvent qu'émouvoir sa colere. L'humble silence d'un cœur réfigné à la destinée, est un sacrifice paisible qui expie les plus grands pechez, qui attire les faveurs les plus particulieres & les graces les plus précieuses de l'Eternel. Voilà la discipline de l'amour sacré, la parfaite regle de la vie, la secrette carte des Elûs pour les conduire au Paradis.

Qui des Prophétes a prié Dieu par compte, & lui a presenté un court & vain détail de paroles en récompense des biens infinis qu'il en avoit reçûs, & de ceux qu'il esperoit en recevoir dans la suite?

Lors que Mahomet fut poursuivi par les cruels

infidèles & forcé de se refugier dans un desert, & 1671.
de se cacher dans un vieux chêne creux, il ne tourna point ses soins à amuser l'Eternel par des paroles étudiées, & par l'éloquence humaine, ou à fatiguer les oreilles immortelles par une longue & pieuse harangue, comme s'il eût eu dessein de tendre des pieges à la misericorde générale de celui seul qui est saint, par un entassement de paroles cadencées, ou de surprendre sa bonté & son indulgence par les fleurs d'une fine Rhetorique. Le bon Saint avec un cœur soûmis, & un visage tranquile renonçant par maniere de dire à son esprit & à ses yeux, demeura comme une statuë dans le bien-heureux asile. Pendant que les petits ruisseaux de ses larmes de tendresse arrosoient ses joües, son ame étoit pénétrée d'une sainte pitié pour ses ennemis. Il soûpira, & souhaita en un mot pour lui & pour eux, tout ce qu'une innocente pieté pût lui suggerer. Les Anges portetent incontinent au Ciel les vœux du Prophête, sa priere muette, mais pleine d'ardeur, fut exaucée, ses cruels persecuteurs aveuglez d'une impie fureur entrerent violemment dans le desert, & se disperserent à droit & à gauche occupans une grande étenduë de pays. Un des Traitres avide d'un si beau & si riche butin, poussa son cheval au travers des halliers & des taillis les plus épais & les plus embaraſſez, pendant que les autres tenoient la campagne dans l'esperance de prendre le Prophête en cas qu'il voulut se sauver par la fuite. Ils alloient avec tant de vîtesse, qu'ils sembloient plûtôt nager ou voler, que marcher. Le cri que les échos firent retentir pour la tête du Prophête des rochers & des valons de la Mecque fut quelque chose de furieux. Les uns brocherent contre les grosses racines d'arbres qui sortoient hors de terre, & se rompirent une jambe ou un bras en tombant tout à coup de dessus leurs bê-

1672. tes, & les autres eurent les yeux crevez par les brossailles qu'ils rencontrerent. L'un eut son Turban fort endommagé, & le sommet de la tête pelé par les branches d'arbres rompuës que la destinée avoit rangées & abaissées pour venger le Prophête de ces miserables Infidéles : L'autre ne pût empêcher son cheval de sauter dans une profonde carriere, creusée au milieu du bois, où l'orgueilleux Hérétique alla se froisser la tête contre le Marbre dont elle étoit pavée. Tant sensibles & vindicatives sont les creatures inanimées, lorsqu'on outrage un homme de bien, un Saint, un ami de Dieu. Les bâtons mêmes, les pierres, & tous les Elemens ont alors une sacrée simpathie. La nature sent des mouvemens surprenans d'amour & de tendresse; & Dieu même, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, s'éveille comme en sursaut, & prenant les armes de sa puissance & de sa colere, il court comme un Athlete défendre l'innocence oprimée.

Mais j'oublie que c'est une lettre que j'écris, & que par conséquent je dois être court. D'ailleurs ce que j'ai déja dit suffit pour te convaincre que j'ai de la Religion une idée bien differente de celle que les Casuïtes Musulmans ou Chrétiens voudroient imprimer dans l'esprit des hommes.

Si tu ne peux pas penser comme moi, je ne te condamne point. Joüis du privelege de la liberté, qui est le droit du monde le plus naturel : Mais souviens-toi, qu'encore que la raison & l'opinion des hommes varient autant que leurs visages, la vérité est neanmoins toûjours la même, toûjours uniforme, toûjours de la même complexion dans tous les siécles, & chez toutes les nations.

LETTRE II.

Au Kaimacam.

De l'alliance entre les Rois de France & d'Angleterre, qui déclarerent tous deux la guerre aux Hollandois. Histoire de Jean de Vvit. Description d'une réjouissance nocturne qui s'étoit faite à Chantilli.

LE Roi de France a fait depuis peu un traité d'alliance avec le Roi d'Angleterre. C'est ce qui a fait dire par maniere de proverbe que Mars & Jupiter sont maintenant en conjonction On fait allusion par-là aux divers temperamens de ces deux Princes. L'un est bon, gai, & aimant avec excés les femmes & le vin, n'oubliant & ne fuyant pas neanmoins les affaires de la guerre, lorsque son honneur & son interêt l'obligent à prendre les armes. L'autre paroît entierement possedé du desir de faire des conquêtes, & d'étendre les limites de son Empire; cependant il ne laisse pas d'être le maître de soi-même & de trouver le tems de songer à ses amours. 1672.

Quoi qu'il en soit, ces deux Princes ont déclaré la guerre aux Hollandois par mer & par terre. Le Roi de Suede ci-devant allié des Hollandois, vient de se déclarer neutre : Et l'Evêque de Munster qui est un des Electeurs de l'Empire d'Allemagne, est entré dans les interêts des François.

La division est donc déja chez une partie des Princes & Etats de l'Europe. Il n'y a que Dieu qui sache jusqu'où elle ira dans la suite.

Ce ne sera pas une remarque entierement inutile, de te dire un mot des differentes factions qu'il y avoit depuis peu parmi les Hollandois. Quoiqu'une République doive être plus ferme & plus unie d'interêts, qu'aucune Monarchie, celle de Hollande neanmoins étoit déchirée par trois Partis differens, dont l'un étoit soutenu par le Prince d'Orange, l'autre par Jean de Wit, & le troisiéme étoit composé du peuple sans aucun Chef de consideration.

Il n'est pas la peine de te faire le caractére du Prince d'Orange. Il est déja connu par réputation à la Sublime Porte. Pour Jean de Wit, tout ce que je puis t'en dire est, que la Fortune l'avoit tellement élevé dans cette République, qu'il étoit devenu le Rival du Prince d'Orange, & son concurrent du côté de l'autorité. Aussi tâchoit-il de l'exclure de tous les emplois & de toutes les charges importantes, afin de s'établir en sa place.

Le tiers Parti que nous pouvons appeller celui des Républicains, étoit d'avis que la République pour son honneur ne devoit point reconnoître de Chef, persuadé que l'avancement ou l'exclusion, l'élevation ou la chûte du Prince d'Oronge, devoient être des choses indifferentes aux Etats. Il paroissoit à ces Républicains que la République n'avoit besoin ni du secours du Prince d'Orange ni de celui de Jean de Wit, & qu'elle étoit en état de se maintenir par ses propres armes & richesses.

Malgré ces animositez & divisions domestiques, les Hollandois ne se sont pas plûtôt vûs en guerre avec deux si puissans Monarques qu'ils ont choisi tout d'une voix le Prince d'Orange pour Général de leurs Armées. Ils se souviennent des fameuses actions de ses Ancêtres à la valeur & à la prudence desquels ils doivent le recouvrement &

la conservation de leurs libertez. Jean de Wit de son côté s'étant rendu odieux aux Peuples en fut cruellement massacré, triste destinée pour un homme d'un mérite si distingué. Il est assez ordinaire que des Chefs de Parti qui cherchent à s'élever par des voyes illegitimes, finissent de cette maniere. 1672.

Les François appellent le Prince d'Orange le Général sans Armée. En éfet, les Hollandois ne sont encore que sur la défensive ; & comme leurs places étoient dépourvûës de garnisons, ils ont été contraints d'y envoyer ce qu'ils avoient de troupes ; de sorte qu'il y a peu ou point d'apparence qu'ils puissent mettre une Armée en Campagne.

La verité est que le Roi de France est un des plus Galans Princes de l'Europe, & celui sans contredit qui sait le mieux profiter des troubles de ses voisins, qu'il excite souvent lui-même. Quoi qu'il soit le plus ambitieux de tous les hommes, & le plus appliqué aux afaires de son Etat ; il trouve neanmoins le tems de se divertir. Il passe sans peine des divertissemens aux afaires de la guerre, & il n'est pas plûtôt de retour de la Campagne, qu'il revient à ses plaisis. Ainsi il est dificile de distinguer entre ses travaux & ses recreations, ses plaisirs & ses afaires. Il semble que ce n'est que la même chose, & il prend également plaisir aux uns & aux autres.

Peu de tems avant les premieres apparences de cette guerre, ce Prince & la Reine son Epouse allerent se divertir dans les jardins de Chantilli, où l'on avoit préparé toutes choses pour les recevoir d'une maniere veritablement Royale. La Cour les suivit à Chantilli, & l'on y vit paroître en miniature tout ce que les Romains ont jamais eu de luxe. Les portes ne furent pas plûtôt ouvertes qu'il parut un jour artificiel, tant le

1672. lieu fut illuminé de flambeaux & de Lampes. Ces flambeaux & ces lampes, & les autres illuminations ou l'art semblоit s'être surpassé, étoient placées avec tant de justesse dans les arbres, enrichis de Chapelets de fleurs qui presentoient aux yeux une agreable diversité de couleurs entremêlées d'Oranges, de Citrons, & autres fruits délicieux, que la compagnie fut charmée d'un plaisir si exquis & si rafiné. A voir tout cela ensemble, on eut dit que la chambre étoit une forêt. Comme le Roi n'étoit pas assis bien loin des murailles, on n'avoit rien épargné pour les enjoliver, quoi qu'elles fussent couvertes d'une riche Tapisserie, où l'on avoit pendu une infinité de flambeaux. Au milieu du jardin il y avoit un jet d'eau, qui s'élevant prodigieusement haut en forme de Piramide, retomboit dans trois bassins de Marbre; ce qui se faisant successivement de l'un dans l'autre, donnoit un agréable spectacle aux Courtisans.

On servit ensuite une collation des plus magnifiques, qui fut accompagnée d'un concert de voix & d'instrumens doux & fins; & une agréable rosée dont l'odeur étoit aussi douce que celle des buissons les plus odoriferans, vint tout à coup rafraîchir l'air, de maniere qu'il sembloit que le lieu fut un paradis parfait. Après cela vint le souper du Roi qui surpassoit de beaucoup l'autre repas, soit pour la délicatesse & pour la politesse, ou pour l'abondance des plats qui ne pouvoit être plus grande. Le souper étant fini, on fit joüer un feu d'artifice des plus nouveaux & des plus admirables. Quoi-que la beauté de ce feu ait charmé tous ceux qui l'ont vû, je ne t'en ferai point la description, persuadé que je suis que tu en as vû de mieux inventez & de plus magnifique à Constantinople, où le Sultan fait sa résidence dans le temps du Dunalma,

Aprés cela le Roi partit pour aller visiter les nouvelles fortifications de Dunkerque qu'il avoit fait faire quelque tems avant. Il n'a pas tardé ensuite à déclarer la guerre aux Hollandois. 1672.

Le monde est un cercle qui passe de la guerre à la paix, & de la paix à la guerre. Ce que je viens de te dire ne te sera pas neanmoins inutile pour te déterminer sur la conduite que tu dois tenir à la Sublime Porte en cas qu'il arrive des broüilleries entre les Anglois, les François, & les Hollandois. Dieu t'inspire la sagesse dont tu as besoin pour applanir toutes les difficultez, & rétablir les choses dans l'état où elles doivent être.

LETTRE III.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

De la Magie, de la Phisique, & de la Theologie. Agréable avanture d'un Esclave Peruvien. Des Mathematiciens celebres, & de la Superstition des Femmes.

MEs Lettres t'ont fait essuyer mille impertinences, & je ne sai si ce que je vais t'écrire merite un nom plus favorable. Quoi qu'il en soit, je sens en moi je ne sai quoi qui se plaint de la stupidité de mon esprit, de n'avoir pas plûtôt reconnu mon erreur, & de me retracter si tard. Il m'est impossible de refléchir sur les

1672 vaines bagatelles dont je t'ai entretenu depuis un bout jusqu'à l'autre, sans avoir honte d'une si grosse bévuë. Il semble que je n'aye eu aucun égard à la connoissance & à l'experience que tu as dans la Medecine, qui t'a fait parvenir à l'honneur d'être mis à la tête de ceux qui ont soin de la santé du Grand Seigneur. J'ai encore moins bien réüssi par rapport à tes autres connoissances & à ta sagesse caché qui te met avec justice au rang des mortels les plus parfaits & les plus accomplis, en te presentant comme j'ai fait des choses qui ne conviennent nullement à un genie du premier ordre comme le tien.

On regardoit anciennement la Théologie & la Phisique comme des sciences qui avoient tant de rapport & une dépendance si mutuelle entre elles, que l'une ne pouvoit subsister sans l'autre. On entend par la Phisique la science générale de la nature, qu'on appelle autrement Magie, & qui comprend la connoissance des Cieux, & des Elemens, & de tous les Etres renfermez dans leur vaste enceinte; les mouvemens, du Soleil, de la Lune, & des Etoiles, leurs aspects, & les diverses influences que ces corps celestes ont sur ce bas Monde; la nature des vents & des méteores, aussi-bien que leurs effets; la vertu des Plantes, des Creatures vivantes, & des choses insensibles comme sont les Métaux, les Mineraux, & autres substances qui se trouvent sur la surface de la terre, dans son sein, & dans les abîmes de la Mer.

L'antiquité a eu des gens qui savoient toutes ces choses. Tels étoient par exemples Apollonius Tianeus, & les Mages de la Perse & de la Chaldée. Tel étoit Hierarcas parmi les Brachmanes; Tespion le Gymnosophiste; Buda de Babilone, Numa Pompilius Roi des Romains, Zamolxides de Thrace: Abbatis Hyperboréens; Hermes Trismegisie Egyptien: Zoroastre fils

d'Oromaſes Roi des Baſtriens ; Evantes Roi des Arabes ; Zacharie Babilonien ; Joſeph Juif , & pluſieurs autres de diverſes nations , comme Zenotenus , Kirannides , Almadal , Thetel Alchind, Abel , Ptolomée , Gebre , Zahel , Nazabarub , Tebiti Aerith , Salomon , Aſtrophon , Hipparchus Alcmeon , &c. & des modernes Albert ſurnommé le Grand , Arnold de Villa-Nova , Cardan , Raimond Lulle , & quelques autres qu'il n'eſt pas la peine de nommer. 1672

Ces gens-là avoient contemplé la force & la vertu ſecrete des choſes céleſtes & ſublunaires , auſſi-bien que la ſecrete Sympathie qu'il y a entre-elles & la miſterieuſe puiſſance de la nature. Aprés avoir ſuivi par une recherche curieuſe & penible la véritable Généalogie des choſes , leur Origine , & découvert tous leurs parens , alliez , amis , & ennemis , ils apprirent enſuite , en appliquant à propos les actifs propres aux paſſifs , à produire des éfets qui paroiſſoient aux vulgaire des prodiges ſurprenans , qu'on eſtimoit preſqu'autant que des miracles : Au lieu que tout cela n'eſt qu'un pur éfet de la nature ſoûtenuë part l'art humain. Ainſi les Montres , les Cadrans , les Horloges , & les Miroirs parurent d'abord aux ignorans des productions magiques. Les Ameriquains naturels, ſur tout ſimples & ignorans , firent voir qu'ils avoient moins d'eſprit que les ſinges ou les chats , puiſqu'ils regarderent derriere le miroir pour y trouver leur figure qu'ils avoient vûë en le regardant par devant.

Puiſque j'en ſuis à ces pauvres Barbares , je ne ſaurois m'empêcher de te conter l'avanture d'un Eſclave du Perou. Son Maître qui étoit Eſpagnol, le chargea d'un panier plein de fruit choiſi , & d'une lettre , avec ordre de porter le tout à un de ſes amis. Le pauvre idiot ſe trouvant fatigué ſoit à cauſe de l'exceſſive chaleur qu'il faiſoit , ou

1672. parce que le chemin de Lima jusqu'à un village situé prés des Montagnes de Potosi, étoit long & ennuyeux, il mangea le fruit en chemin faisant pour satisfaire à la faim & à la soif qui le pressoient. Comme il ne fut pas assez affamé pour manger la lettre, il la rendit à la personne à qui elle étoit adressée, ne pouvant pas s'imaginer qu'un petit morceau de papier sans sentiment pût causer. Mais ce petit papier ayant découvert son crime, il ne fut pas plûtôt de retour, que son Maître le fit bâtonner pour le rendre plus intelligent & le renvoya chez le même homme avec des oranges & une lettre. Tenté de manger les oranges comme il avoit fait l'autre fruit, & ne sachant que faire, il s'avisa enfin de cacher sa lettre sous un monceau ce sable, concluant sagement que ne le voyant pas, elle ne pourroit pas dire ce qu'il auroit fait. Pour plus grande sureté, & pour ôter à sa lettre tout moyen de l'observer, il étendit son manteau sur le lieu où il l'avoit cachée, & se mit à manger sans crainte, ne croyant pas que rien pût l'accuser. Il mangea en un mot toutes les oranges, & pour ses peines il fut encore mieux bâtonné qu'il ne l'avoit été la premiere fois.

Tu vois, généreux Hali, que je suis retombé dans la même faute pour laquelle je t'ai fait des excuses au commencement de cette lettre. Mais tu pardonnes aisément des crimes de cette nature. Permets-moi encore un coup de t'entretenir d'agréables bagatelles, & de te parler des Mathématiciens Magiciens, comme d'Architas qui fit voler un pigeon de bois, & Albert le Grand qui apprit à parler à une tête de cuivre. Je n'oublierai pas celui dont le nom m'est inconnu, qui donna aux statuës de Mercure des langues diserres & un langage fleuri; qui par la science de Méchaniques apprit à un Serpent de bronze à siffler, & des oi-

seaux du même métail avec d'autres secours, à chanter plus mélodieusement que les Rossignols & les Grives.

Je ne passerai point sous silence les execrables pratiques des Necromantiens, & de ceux qui invoquent les morts, & qui par des cérémonies, des rites, & des sacrifices abominables, appellent à leurs secours les Esprits infernaux, les renferment dans des Christaux ou autres vases, & les adorent ensuite comme faisoient les anciens Romains de leurs *Lares* & de leurs *Penates*. Ce sont les Oracles qu'ils consultent dans tout ce qui leur arrive, & par le secours desquels ils font des miracles dans le monde, prédisent l'avenir, & revelent les secrets les plus cachez, soit passez, soit presens. Ce n'est point une fable ou un conte de vielle; car si les Nations de la terre n'avoient appris par experience que les Devins Magiciens, & Sorciers peuvent réellement faire du mal, on n'auroit jamais fait contr'eux tant de loix rigoureuses pour les détruire dans le monde.

Il ne faut pas s'étonner que les femmes ayent autant de penchant que les hommes à ces maudites vanitez, puisqu'elles sont naturellement plus curieuses, & moins sur leurs gardes pour ne s'en laisser pas imposer. Elles ont une pente naturelle à la superstition, & on leur apprend dés leur enfance à faire des misteres de leurs songes, de leurs seings, & autres marques qui sont sur leurs corps. Une de leurs passions est de pénétrer la profondeur de la Chiromancie & de la Phisionomie, pour ne rien dire de mille autres petites folies.

Si elles rencontrent un homme en ruë, elles continuent leur chemin, & prennent cela pour un signe de bonne fortune: Mais si elles rencontrent une personne de leur sexe, elles la mau-

1692. disſent, & s'en retournent d'abord au logis. Elles obſervent les jours & les nuits fatales, & choiſiſſent certaines heures pour tâcher de connoître celui qu'elles auront un jour pour Epoux. Elles font des liqueurs enchantées pour leurs Amans, & les enſorcellent par le moyen d'une boiſſon faite avec des herbes auſſi capables de répondre à leurs deſirs, que celles que connoiſſoient Circé où Medée. Il n'y a point en un mot de ſorte de ſortilege & de magie que les jeunes filles n'ayent mis en uſage. Ce qui eſt une belle diſpoſition pour paſſer aux crimes magiques de la derniere noirceur.

Mais heureux ſont ceux, ô pieux & trés-ſavant Hali, qui étant profondément ſavans, & étudians encore tous les jours la ſcience de la Nature, ne ſe ſont jamais ſoüillez par l'infâme commerce des Eſprits impurs, infernaux & ennemis de Dieu. Ce ſont des Magiciens divins qui ont des caracteres céleſtes, je veux dire le nom de Dieu imprimé ſur leurs ames, par le ſecours duquel ils peuvent faire venir les Anges, & exiger l'obéïſſance des Eſprits du premier ordre.

Dieu vueille, illuſtre Hali, que tu ſois de cet heureux & vénérable nombre. Adieu.

LETTRE IV.

A Orchan Cabet, Etudiant, & pensionnaire du Grand Seigneur.

Pour tacher de le convaincre par la voie du raisonnement que l'Alcoran est venu de Dieu.

IL y a long-temps que les Chrétiens n'ont publié de libelle contre nôtre Saint Legislateur, & contre le livre qu'il reçût des mains de l'Ange Gabriel, l'un des grands Princes du Ciel. Ils assurent comme une verité dont on ne peut douter, que Mahomet composa ce livre de lumiere avec le secours d'un Moine Chrétien nommé Nestorius, & d'un Juif qu'on appelloit Abdalla; & que ce n'est qu'une rapsodie methodique; & un amas bizarre de Paganisme, de Judaisme, & de Christianisme, recueilli avec art pour faire des Proselites de toutes les Religions.

Je proteste par la vénération que je dois à l'Eternel Dieu du Ciel, que je croi réellement que l'Acoran est venu de Dieu. Le stile en est d'une élegance si inimitable, le raisonnement si clair & si fort, & l'assemblage des choses historiques, morales, & divines, si admirable & si charmant, que tous les autres livres de monde me paroissent fades & insipides quand je les compare à ce sacré & merveilleux recueil de sagesse. J'avouë neanmoins que je ne sai que répondre à l'accusation des Nazariens; parce que je n'ai lû aucun traité Musulman qui refutât leurs calomnies; ce

1671. qui me fait croire qu'il n'y en a point. Car j'en ai cherché avec soin, je m'en suis entretenu avec divers savans Docteurs de nôtre Loi; mais je n'ai eu aucune satisfaction sur cela.

Peut-être nos premiers peres n'ont-ils pas sû de quelle maniere les Chrétiens ont difamé l'Envoyé de Dieu, ou s'ils l'ont sû, ils n'ont pas daigné répondre à leurs malignes calomnies. Et quant aux tems plus proches de nous, les vrais Croyans ont laissé trop refroidir leur zéle pour la Religion. Chacun se laisse emporter à l'amour propre, & personne ne veut se donner la peine de défendre la vérité, ou de faire voir les erreurs de nos ennemis. D'ailleurs il est maintenant impossible de nier ce qu'ils disent de Nestorius & d'Abdala, à moins que de produire des Auteurs d'une autorité inconteſtable, qui ayent été contemporains de Mahomet, & qui puissent par conſequent faire l'histoire de sa vie avec plus d'exactitude, que n'ont fait ceux qui les ont suivis.

Si nous consultons neanmoins la raison ordinaire, nous trouverons qu'il y a trés-peu d'apparence, que trois hommes dont les principes sont aussi oppoſez que le sont ceux d'un Juif, d'un Chrétien, & d'un Payen, ayent pû se réünir de maniere, qu'ils se soient engagez volontairement dans un même deſſein, qui est de compoſer une Religion de trois autres si oppoſées, & de faire en sorte que ce compoſé ne convint à aucune des parties séparément, & qu'il parût à ses ennemis & à ses perſecuteurs, que c'est pourtant un ramas de tout ce qui se trouve dans les trois autres. Ces trois hommes auroient bien mal entendu leurs interêts: car l'apparence d'eſperer la converſion des Juis, puis que l'Alcoran soûtient, *que Jesus fils de Marie est le vrai Messie, la parole & le soufle de Dieu, qu'il a fait des miracles,*

gueri des malades, prêché une doctrine celeſte, & a 1672
été un modéle parfait de ſainte vie : qu'il nie que ce même Jeſus ait été crucifié, & qu'il ſoûtient *qu'il eſt monté en Paradis.* Les Juifs ſoûtiennent au contraire que c'étoit un execrable impoſteur, un Magicien, un ſeducteur, & l'appellent enfin pour le flétrir de la flétriſſure la plus ignominieuſe, l'homme qui a été pendu en croix.

Il n'y avoit pas d'aparence non plus que l'Alcoran fut plus favorablement reçû des Chrétiens pour cette derniere raiſon, c'eſt de nier la crucifixion du Meſſie, qui eſt le fondement ſur lequel eſt bâtie toute la Religion Chrétienne. D'ailleurs comment faire goûter aux Chrétiens la Polygamie, la Circonciſion, la ſupreſſion des images & des peintures, & pluſieurs autres choſes que la loi des Muſulmans ordonne. Ils ne ſouffriroient jamais ſur tout qu'on niât la Trinité.

Pour la même raiſon, cette prétenduë Religion compoſée, n'auroit pas mieux accommodé les Payens, puis qu'elle banniſſoit la pluralité de leurs Dieux, & afirmoit l'unité de l'Eſſence divine. Tout cela donc étant bien conſideré, il paroît que puiſque l'Alcoran a eu un ſi grand ſuccez dans le monde, il eſt impoſſible qu'il ait été forgé par ces trois hommes, ni compoſé par aucune plume humaine, mais que ſon origine eſt divine. D'ailleurs ſi l'on s'étoit apperçû d'un pareil Triumvirat, les Coreï de la Mecque, & les autres ennemis mortels de Mahomet & de ſa doctrine, n'auroient pas manqué de le lui reprocher. Si les Arabes qui demeuroient avec le Prophête n'en ont rien ſû, comment les Chrétiens qui ne le connoiſſoient pas alors, ont-ils pû être informez de cette cabale ſecrette.

1671. Fais attention à ces choſes, & tu n'auras aucun juſte ſujet d'ajoûter foi aux calomnies dont on charge l'Apôtre de Dieu ; mais étant de plus en plus confirmé dans la pure foi, tu glorifieras Dieu, qui t'a conduit dans la bonne voye, & non dans la voye des Infidéles, & de ceux qui lui déplaiſent.

Comme tu as beaucoup de ſavoir, je te conſeille, Orchan, de l'employer à défendre la cauſe du Prophête, qui ne ſavoit ni lire ni écrire.

LETTRE V.

A Hamet Reis Effendis, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Des conquêtes du Roi de France dans les Pais-bas. De la mort du Duc de Longueville.

IL a bien fait chaud cet Eté en Occident. Le Roi de France a fait ſur les Hollandois de ſi vaſtes & de ſi rapides conquêtes, qu'ils n'ont preſque pas eu le tems de faire attention à leurs pertes, & de compter les places qui ſont tombées entre les mains des François.

Il en arrive toûjours de même quand ce Monarque va commander ſon armée en perſonne. Il a pris en trés-peu de tems Buric, Orſoi, Rhimberg, Weſel, Rées, Emmeric & pluſieurs autres places. La joye qu'on a de tant de progrez a neanmoins été traverſée par la mort du Duc de Longueville, qui a été la victime de ſon imprudence ou de ſa témérité. Il n'a pas voulu écou-

écouter les cris des Ennemis qui demandoient quartier lors que les François passoient le Rhin. Il a tiré mal à propos un coup de pistolet qui a fait croire aux Hollandois qu'on alloit faire main basse sur eux. La peur les a obligez de tirer, & le Duc a été tué d'un coup de mousquet. Le Duc d'Anguien son cousin qui étoit auprés de lui ne s'en est tiré qu'avec peine. 1672.

Ce Prince est fort regretté, non-seulement de sa famille, mais aussi de toute la Cour & de toute la Ville. Il étoit la fleur de son tems, & il avoit signalé sa valeur au siége de Candie, à la conquête de la Franche-Comté, & à plusieurs autres expeditions militaires. On dit même qu'il avoit de grandes esperances d'être élû Roi de Pologne.

Je m'attache à particulariser cette relation, parce que l'entreprise du Roi de France en passant le Rhin, est regardée comme une des plus hardies qui se soit jamais faite. Les Histoires de ces pays-ci ne fournissent point d'exemple d'une expedition si surprenante. Le succez a repondu à ce qu'on s'en étoit promis ; car les Hollandois ont été dans la derniere consternation lors qu'ils en ont reçû la nouvelle. Arnhem, Nimégue, le Fort Skinc, Oesbourg, Bomel, Zutphen, Deventer, capitale d'une Province, Wisel ; Tongres, Masic ; Dortemein, Embourg, Woerden, & plusieurs autres places dont l'énumeration seroit trop ennuyeuse ; ont été bien-tôt réduites sous l'obéïssance du Roi.

En un mot les expeditions de ce Prince sont si prodigieuses, ses marches si extraordinaires, les conseils si sages & accompagnez de progrez si étonnans, qu'on croit que ce n'est pas le flâter, que de l'appeller un second Alexandre le Grand, un autre Tamerlan, un Scanderbeg, un Scipion, un Annibal, & de lui donner tous les

673. grands & heroïques noms qui ont fait du bruit dans le monde.

A la vérité le Roi de France a toûjours fait dans le monde une belle figure. Ses Heroïques exploits de guerre, ce qu'il a fait de grand pendant la paix, fourniſſent une riche matiere pour les plus pompeux panegeriques ſans qu'il ſoit beſoin de recourir au ſecours de l'Hyperbole. C'eſt ce qui fit dire à un Mouſti Romain dans une lettre qu'il eut occaſion d'écrire au Roi de France. „ Autant que la dignité Royale eſt au-deſſus de l'état „ des particuliers, autant la Monarchie Françoiſe „ eſt-elle au-deſſus de tous les Royaumes du monde. Le Pape Urbain IV. diſoit; „ Que le Roi de „ France étoit comme l'Etoile du matin dans le „ firmament des Princes, c'eſt-à-dire qu'il brilloit plus que tous les autres Rois, & qu'il „ étoit un vrai Dieu en terre. Un autre Auteur aſſure, que l'ombre du Roi de France gouverne toute la terre Le Pape Clement avoit tant d'eſtime pour ce Monarque, qu'il accordoit cent jours d'Indulgence à tous ceux qui prieroient Dieu pour le Roi de France. Le Pape Innocent IV. accorda cent dix jours d'Indulgence pour le même ſujet.

C'eſt une maxime de la loi Salique que le Roi de France ne meurt jamais. On ne peut pas dire tout-à-fait la même choſe de l'Eſpagne, de l'Angleterre, & des autres Royaumes héréditaires, puiſque la ſucceſſion eſt quelquefois interrompuë. Car alors ces Etats deviennent tantôt une Monarchie élective, tantôt une Ariſtocratie, tantôt une Démocratie, & tantôt enfin une République.

Mais la France eſt à couvert de tous ces differens eſclavages. Ses Rois ſont mâles & vigoureux, ſes Reines chaſtes & fécondes. La Couronne ne manque jamais d'héritier: Et c'eſt ce qui garantit

la nation de mille calamitez qui suivent les Monarchies électives, & les Gouvernemens plus populaires. 1671.

De quelles injustices, de quelles cruautez, de combien de massacres, & autres malheurs publics de toutes les sortes ne se plaignit-on point à Rome aprés que Claude César se fut rendu maître de l'Empire par le secours de la soldatesque ? Quelles contestations n'y eût-il point entre le Senat, le Peuple, & les Armées ? Chaque Parti vouloit avoir un Empereur de son corps. Une Province étoit jalouse de l'autre, & la confusion étoit si grande, qu'il y a eu quelquefois jusqu'à vingt ou trente Empereurs qui prétendoient tous à la Souveraineté. Et quand il ne s'en est trouvé que deux, ils ont été si acharnez l'un contre l'autre qu'ils ont été contraints de partager également l'Empire, comme étant le seul unique moyen de prévenir sa ruïne totale. C'étoit-là la source des factions & des divisions qui augmentans avec le tems produisirent plusieurs petits schismes, tant qu'enfin l'ambition des uns, le malheur ou la négligence des autres, ou du moins leur peu d'autorité & de courage, firent diviser ce puissant Empire qui fut mis en piéces, & borné par les petits Etats qu'il possede aujourd'hui sous la protection de la maison d'Autriche. Il n'y a aucune esperance de le voir jamais rétabli dans sa premiere grandeur, à moins que les Bourbons qui sont jusqu'à present les Favoris de la Fortune ne couronnent l'Aigle d'un Chapelet de Fleurs de-Lis & ne transportent le Siege Imperial de Vienne la malheureuse, à Paris la conquerante.

Henri IV. commença ce grand Ouvrage, Loüis XIII. le continua, & le Roi d'aujourd'hui l'a si fort avancé par sa bonne Fortune & par son courage incomparable, que le siecle suivant sufira se-

1672. lon toutes les apparences pour le conduire à sa perfection.

Ministre consommé, je m'humilie jusqu'à la poussiere de tes pieds avec tout le respect & toute la vénération dont je suis capable. Je baise les bords de ta robe avec l'humilité la plus profonde, & te dis un respectueux adieu.

LETTRE VI.

A Guillaume Vopsel, Moine d'Autriche.

De la difference & contrariété qu'il y a entre la vie des premiers Chrétiens & ceux d'aujourd'hui.

TEs lettres me rendent inquiet & curieux & me font maître de nouveaux scrupules au lieu de lever ceux que j'avois déjà. Mon esprit me fait de nouvelles questions, & plus tu te donnes de peine à m'attacher à la petite superstition & au zéle bigot de l'infaillibilité du Pape & de l'Eglise Romaine, plus je m'en trouve détaché Mon ame ressemble à un poulain sauvage qui donne de la tête tantôt à droit tantôt à gauche, qui souffle de colere, & qui ne voulant point de mords hennit de joye de se tenir en possession de la liberté que la nature lui a donnée, fait mille gambade dans la vaste campagne du desert, & se mocque de l'artifice des hommes qui tâchent de lui faire perdre sa chere liberté, ou de la lui changer en un doux esclavage

Je me suis representé les siécles passez, & j'ai été aussi loin qu'on peut aller. J'ai examiné les tems & les saisons du monde dont l'histoire

fait mention depuis Adam jusqu'à Moïse, depuis Moïse jusqu'à Jesus, & depuis Jesus jusqu'à present, & j'ai trouvé aprés tout que la chronique des premiers tems est fort ténebreuse: Mais néanmoins on y trouve certains rayons de lumieres; qui ne l'aissent pas de guider un esprit diligent qui aime la verité & qui la cherche de bonne foi. 1672.

Jesus fils de Marie étoit descendu d'Abraham, d'Isaac, & de Jacob. Il fut élevé dans la loi de Moïse qu'il ne viola jamais. *Ne vous imaginez pas*, dit-il, durant son séjour au monde, *que je sois venu ruiner la loi de Moyse, je suis venu au contraire pour la perfectionner.* Ses Apôtres ont fait la même chose, & en toutes choses ils ont été de rigides Observateurs des préceptes établis. Les premiers Chrétiens en ont usé de même. Ils ont même observé le Sabath des Juifs, sans compter le premier jour de la semaine, assigné pour célébrer publiquement leurs misteres. Ils s'abstenoient de sang & des choses étouffées, des viandes soüillées, & de celles qu'on sacrifioit aux idoles. Ils n'avoient dans leurs Eglises ni images ni peintures, ni Chapelets ni Oratoires. Ils observoient enfin toutes les purifications nécessaires, & adoroient tous un seul Dieu avec une foi vive qui produisoit de bonne œuvres. C'est aujourd'hui tout autre chose, & l'Eglise Romaine suit des maximes toutes contraires. Elle donne le démenti à la déclaration formelle de nôtre Seigneur, & dit positivement qu'il est venu pour abolir la loi, & pour mettre tout le monde en liberté, que nous pouvons aujourd'hui nous regaler du sang des bêtes égorgées avec la même liberté que nous le pouvons faire du lait des bêtes vivantes; manger de la chair de pourceau & autres viandes abominables, & n'être pas plus criminels que si nous mangions des agneaux

1672. ou autres bêtes nettes permises par la loi de Dieu.

Comment cela peut-il s'accorder, ou comment un homme raisonnable peut-il y ajoûter foi ? Il n'est pas surprenant qu'il y ait dans le monde tant de Libertins & d'Athées, puisque le Christianisme est un tissu de contradictions palpables.

Tu répondras à cela ce que les Théologiens répondent d'ordinaire, que durant les premiers tems les Apôtres & les autres Chrétiens observoient la loi de Moïse de peur de scandaliser les Juifs qui avoient embrassé la foi Chrétienne, & qui auroient trouvé mauvais s'ils avoient vû qu'on se fût éloigné des institutions des Anciens, & des statuts de la maison de Jacob : Mais qu'après que l'Evangile eût été prêché par toute la terre, & qu'un grand nombre de Payens furent entrez dans l'Eglise, on jugea qu'il n'étoit plus nécessaire de scandaliser tous les autres Chrétiens pour une nation aussi contemptible que la Juïve, & de leur imposer un joug qu'ils n'étoient pas accoûtumez de porter, & qui auroit pû les obliger à abandonner le Christianisme même plûtôt que de se soûmettre à un fardeau si insurportable. L'Eglise donc pour faciliter autant qu'il lui étoit possible, la conversion de l'Empire Romain qui comprenoit la plus grande partie de la terre, accommoda ses loix, ses préceptes, ses mœurs, & les cérémonies de la Religion à l'esprit & à la mode de ces tems-là. Comme les Payens mangeoient indifféremment de tout, on leur fit entendre que cela étoit conforme à la volonté de nôtre Seigneur Jesus, qui étoit venu délivrer les hommes de l'esclavage & de la servitude des superstitions Mosaïques.

Ce fut par la même condescendance qu'on introduisit dans l'Eglise l'usage des images & des pein-

tures. Les habits sacerdotaux, les ornemens de 1672
l'autel, les cierges, les lampes, l'encens, les pots à fleurs, & autres religieuses gentillesses, ne s'établirent que sur les modéles qu'on reçût des Prêtres de Jupiter, d'Apollon, de Venus, de Diane, & des autres divinitez payennes. De-là vient que les fêtes des Dieux & des Déesses furent changées en fêtes de Saints; & que les Temples auparavant consacrez au Soleil, à la Lune, & aux Etoiles, furent dédiées tout de nouveau aux Apôtres & aux Martirs. Le Pantheon même, ou le Temple de tous les Dieux qui étoit à Rome, fut par succession de tems, & par l'adresse des Ecclesiastiques, changé en une Eglise qui est consacrée à tous les Saints. Il sembloit en un mot que le Christianisme n'étoit en toutes choses que le Paganisme déguisé. Encore falloit-il croire que c'étoit une fraude pieuse d'attirer bon gré malgré dans le sein de l'Eglise tant de millions de pécheurs.

Des raisons si triviales ne te font-elles point rougir, Pere Guillaume, de la violation des Loix de Dieu? L'homme peut-il être plus sage que le tout-Puissant? & doit-il présumer de réformer les voyes de celui qui est parfait en connoissance? Doit-on travailler à la propagation de la vraye Religion en imitant les idolâtres cérémonies des Infidéles, ou en prostituant les sacrées ordonnances du Ciel au caprice de la politique humaine? Aucun sage Législateur a-t-il jamais porté la complaisance jusqu'à changer ou réformer ses Loix selon la fantaisie d'un sujet formaliste & chagrin? Voudroit-il ajoûter ou diminuer la moindre chose pour gagner une faction ou un parti? Et pouvons-nous nous imaginer que Dieu ait jamais eu dessein d'exposer ses divines Loix à la discretion des mortels, ou qu'il puisse trouver bon que par une indulgence profane on y ajoûte ou

1727. diminuë ? Comme s'il n'eût pas sû ce qu'il faisoit quand il publia ses Commandemens, & qu'il eût eu besoin du conseil & du secours des mortels.

Ne devoit-on avoir cette complaisance pour les Juifs que pendant quelque tems, & devoient-ils dans la suite en être éternellement scandalisez ? C'est en vain que l'Eglise fait tous les jours des prieres pour la conversion de ce peuple, pendant que par sa doctrine & par sa constante pratique, elle l'endurcit de plus en plus dans son infidélité. L'Eglise Ethiopienne est un témoin vivant contre elle ; car les Chrétiens d'Ethiopie ont observé de toute ancienneté, & même du temps des Apôtres, cette partie de la loi de Moyse qui regarde la pureté & l'impureté, & qui prescrit le choix que nous devons faire des viandes dont il nous est permis de manger, défendant celles qui sont execrables & abominables. Delà vient qu'il y a dans ce pays-là plus de Juifs convertis à la foi Chrétienne, que dans tout le reste du monde

C'étoit à mon avis commencer par un mauvais côté, que de négliger ainsi le salut des Juifs nos freres aînez, de qui nous avons reçû les Oracles de Dieu pour courir à la conversion des Payens par des moyens hors de saison, qui ont en quelque maniere autant paganisé de Chrétiens, qu'ils ont Christianisé de Payens, puisque nous avons confondu nos Religions & fait une lotterie, s'il m'est permis de parler ainsi, des institutions divines & humaines, changé une idolâtrie & une superstition pour une autre, Jupiter pour Pierre, Mars pour Paul, Venus & Cupidon son fils, pour la Vierge Marie & Jesus son fils, un Dieu pour un Apôtre, & un demi Dieu pour un Martir ; pendant que la Loi

même qui eſt le fondément & le principal ap- 1672.
puy de la vraye Religion eſt négligée & foulée aux pieds

Les Chrétiens d'Orient ſont ce ſemble moins condamnables que nous ; car quoiqu'ils n'obſervent pas auſſi ponctuellement que ceux d'Ethiopie les loix de la pureté & de l'impureté, des viandes & des liqueurs, &c. Ils ne mangent pas neanmoins de ſang, ni d'aucune choſe étouffée. Leurs Eccleſiaſtiques s'abſtiennent de toute ſorte de chair durant tout le cours de leur vie. Ils obſervent quantité de purifications & de ſaintes manieres de vivre. Mais nous qui ſommes de l'Egliſe Latine, nous nous plongeons comme pourceaux dans toute ſorte d'ordure, & ne laiſſons pas de nous applaudir comme ſi nous étions les ſeuls vrais Catholiques, les Elûs de Dieu, & le ſeul peuple de la terre qui fut dans le grand chemin du Ciel. Je ne ſai quel jugement faire de cela, & je n'ai aucune eſperance de voir les Juifs convertis, que ces achopemens ne ſoient ôtez.

On parle par-ci par-là d'un Juif errant. Je ne doute pas que le bruit de cet homme ne ſoit parvenu juſqu'à toi. Il eſt preſentement à Aſtracan, & prêche par tout que le Chriſtianiſme ſera réformé aprés l'an 1700. Que les Juifs ſeront convertis, & que tout cela ſe fera par les admirables talens d'un Anglois, qui rétablira la vérité dans ſon premier luſtre & dans ſa premiere integrité. On dit qu'il ruinera de fond en comble les imaginations & les peintures, & que la Loi de Moyſe qui recommande la pureté & défend l'impureté, ſera obſervée : Que du vivant de cet Anglois le Temple de Salomon ſera rebâti, & que le monde prendra une nouvelle face.

Je ne voudrois pas, Pere Guillaume, que tu re-

1672. gardasses ces choses avec mépris. Il y a long-tems qu'elles ont été prédites par l'Abbé Joachim, par saint Methodius, par Nostradamus le Prophête de la France, & par plusieurs autres grands personnages dont on a encore les écrits, & dont plusieurs des prédictions sont déja accomplies. L'Eglise Romaine a visiblement besoin d'être réformée: Et puisqu'on ne peut pas obliger ceux qui en sont les Chefs à contribuer à un ouvrage si saint, que savons-nous si Dieu pour le faire ne se servira pas du ministere d'un Etranger, d'une personne obscure & peu considérable pour le present, mais qui brillera dans la suite tant que le monde sera monde.

Tu me pardonneras, Pere Guillaume, si je prens la liberté de te parler de ces choses, & te souviendras que c'est une œuvre de charité de suporter les foiblesses d'autrui. Quoi qu'il en soit, je remercie Dieu de ce que je ne suis pas dans la jurisdiction de l'Inquisition d'Espagne.

LETTRE VII.

A Codarafrad Cheik, homme de Loi.

Du Juif errant prêchant alors à Astracan. Ses Sermons, ses Propheties. Comment les Turcs inonderont l'Europe, & en réduirent la plus grande partie sous leur obéïssance l'an 1700. L'Angleterre sera l'asile des Chrétiens affligez. D'un certain Saint Anglois qui deviendra Patriarche de tous les Chrétiens, & qui fera sa résidence à Jerusalem.

J'Ai un parent qui demeure à Astracan en Mos- 1671.
covie. Son nom est Fousi, homme ardent & actif, grand voyageur, & soûtenant bien ce caractere par les solides remarques qu'il a faites sur les choses les plus importantes qu'il a vûës en parcourant l'Asie, l'Afrique & l'Europe. Il n'est pas de ceux qui ne reviennent des pays étrangers que chargez de bagatelles & de choses de neant.

Je reçois souvent de ses lettres depuis qu'il est à Astracan en qualité de Marchand. Il y gagne beaucoup de bien, & joüit des innocens plaisirs de la vie sans se laisser aller aux vices, qui bien loin de servir à quelque chose, ne font que troubler le repos, & flétrir la réputation d'un homme. Car comme tu sais, il y en a qui passent pour vertus lors qu'on peut les excuser par l'interêt ou par la nécessité.

1672. Il y a un commerce réciproque entre mon Cousin & moi : Je reçois souvent de ses Lettres, & entr'autres j'en ai reçû une en dernier lieu, par laquelle il mande, que celui qu'on appelle le Juif errant, dont j'ai déja fait mention dans une de mes précedentes à la Sublime Porte, est presentement à Astracan ; qu'il prêche ouvertement dans les places publiques, & qu'il entre en conversation particuliere avec tous ceux qui le souhaitent.

Il y a en cette Ville un grand concours de peuple de toutes nations & Religions. Il traite toutes les Sectes avec une égale indifference, & il semble qu'elles ont toutes donné dans sa doctrine. Le principal but qu'il se propose dans tous ses discours, est de representer qu'il arrivera bien-tôt un changement universel dans toutes les Religions du monde, & que toutes les Nations de la terre ne serviront qu'un même Dieu, qu'elle obéïront à la Loi de Jesus fils de Marie, & embrasseront une seule & même foi. Quand il parle de cela il le fait d'un ton affirmatif qui montre qu'il en est entierement persuadé. Il parle avec autorité comme un Prophête, qui a reçû par révélation les choses qu'il prédit. Quand on dispute avec lui, non pour le surprendre, mais pour chercher la vérité, il répond volontiers & solidement à toutes les objections qu'on lui fait, & convainc les gens par leurs propres principes que cela doit être ainsi.

Il dit que vers l'an 1700. de l'Egire des Chrétiens, les invincibles Osmans forceront les remparts de l'Europe, & inonderont comme un torrent toute la Chrétienté qui est sortie de ses bornes : Qu'alors la désolation sera grande en Hongrie, en Pologne, en Allemagne, en France, & dans les autres païs Occidentaux. Le Dannemark, la Suéde, la Moscovie, & autres païs Septen-

trionaux seront les seuls ausquels il ne sera point 1671.
touché. Il dit qu'entr'autres païs, l'Italie deviendra un parfait desert : que ses Villes seront brûlées, ses immenses richesses pillées, & emportées par les Tartares, les Arabes, & les Turcs, qui n'épargneront ni âge ni sexe, qui passeront tout au fil de l'epée, & sur tout les Ecclesiastiques, dont pas un n'échapera à la vengeance publique, à la réserve de trois Cardinaux gens de bien & saints personnages, qui se sauveront par Mer en Angleterre.

Cette Isle, dit-il, sera l'azile de ceux qui pourront échaper des calamitez dans lesquelles seront envelopez les païs circonvoisins. Ils s'y enfuyront par troupes avec leurs femmes, leurs enfans, & leurs richesses, lors qu'ils apprendront que le mal approche, que l'Italie est déja ruinée & que les Othmans ont étendu leurs conquêtes par tout. Le Roi d'Angleterre recevra ces pauvres affligez, à bras ouverts, & leur assignera certaines portions de terres, où ils bâtiront des maisons pour eux & pour leurs familles, y ayant dans cette Isle une grande étenduë de terre qu'ils cultiveront & amelioreront, ensorte qu'eux & le public y trouveront de l'avantage.

Aprés cela, dit-il, il se levera un homme en Angleterre, tout rempli de la Sagesse divine, doüé de l'esprit de prophétie, d'une mine agréable, parlant bien, grave, & de facile accez, doux, innocent, temperé chaste, & bon par-dessus tous les autres hommes. On baissera la vuë quand on le rencontrera en ruë avant même que de sçavoir qui il est, charmé qu'on sera de la modestie, de la grace, & de la vertu qui brilleront en lui : Homme souverainement aimé de Dieu & des hommes.

Cet homme rencontrera les trois Cardinaux exilez quand le moment de la destinée sera venu,

1672. Alors celui qui a long-temps été étouffé éclatera tout-à-coup par une flâme subite. La lumiere de Dieu se répandra sur son ame : Son cœur sera comme une Lampe, & sa langue dira des choses merveilleuses. Quand il ouvrira sa bouche pour publier les misteres de Dieu, ses paroles seront comme les étincelles d'un feu éternel, allumant des flâmes de charité dans le cœur des Auditeurs. Les Cardinaux se leveront de leurs places, & courront l'embrasser. Les principaux Evêques & Prêtres de la terre seront assemblez en Concile par ordre du Roi. Les trois Cardinaux y assisteront aussi, & aprés meure déliberation, on envoyera querir la sainte huile de consécration, dont il sera oint d'un consentement unanime, & proclamé Grand Pere & Patriarche des Fidéles, & Conducteur de ceux qui voudront aller en Paradis.

Il leur montrera un nouveau Patron de la Loi de Jesus fils de Marie, ou plûtôt l'ancien & le véritable, dégagé des corruptions & des erreurs qui y ont été introduites depuis plusieurs Siécles. Comme un Oracle il gagnera tous les cœurs, & le Roi du païs approuvera le Concile. Autant en feront tous les Nobles & toutes les Personnes vulgaire dont l'heureuse destinée sera écrite sur leurs fronts. Quant aux autres ils persisteront dans leur incredulité.

Ce saint personnage réformera les erreurs de toutes les Eglises Chrétiennes, abolira entiérement l'usage des images & des peintures, convaincra les Juifs de leur infidélité, & chassera de la terre les tenebres de la superstition. Ses raisons seront si fortes, & si pressantes, si claires & si démonstratives, qu'il n'y aura que les obstinez volontaires qui résisteront à la vérité qu'il préchera, ou qui s'opposeront à sa Mission. La force de sa parole en convertira mille, & sa vie exemplaire dix mille. Car il traversera l'Angle-

terre prêchant par-ci par-là & faisant de bonnes 1671.
actions, jusques à ce que le nombre de ses Prosélites soit complet. Il envoyera alors en Suede, en Dannemark, en Moscovie, & autres lieux de l'Europe, des Apôtres & des Ambassadeurs qui convertiront aussi une infinité de gens. Les Princes étrangers envoyeront des Ministres au Roi de la Grand' Bretagne, & à cet homme extraordinaire, qui sera à la droite du Roi. Ils feront des alliances, & tous les Princes Chrétiens seront unis. On levera dans le Nord de formidables armées, qui décendront & feront reprendre cœur aux Nazariens d'Occident. Ils prendront tous les armes, chasseront les Osmans qui seront contrains de s'en retourner chez eux, & recouvreront les richesses qui leur avoient été enlevées.

Aprés cela ce grand Personnage sera proclamé grand Pasteur de l'Eglise du consentement unanime de tous les Chrétiens. On mettra sur pied une prodigieuse armée composée de toutes les nations Chrétiennes, pour le conduire dans la Palestine, & le couronner à Jerusalem. L'Armée Chrétienne victorieuse chassera les Osmans de la Palestine & des païs circonvoisins. Jerusalem sera alors glorieusement rebâti, & le Temple de Salomon relevé avec des Saphirs & des Emeraudes. Cette Ville sera le Siége du Mouphti des Chrétiens, je veux dire de ce nouveau Patriarche & de ses Successeurs jusques au jour du jugement. Les yeux des Juifs seront alors ouvers. Ils reconnoîtront pour le vrai Messie Jesus fils de Marie qu'ils ont si souvent maudit. Il dit enfin, que les Juifs, les Payens & en général toutes les nations accourreront à Jerusalem, ou y envoyeront des presens. Cette Ville sera la maitresse de toute la terre.

Voilà en substance, sage Cheik, ce que m'écrit mon Cousin Fousi touchant le Juif errant &

1672. sa nouvelle doctrine. Comme tu as un esprit solide & capable de démêler la verité d'avec l'imposture, je t'en laisse la censure. Il n'y a que Dieu seul qui sache ce qui est caché dans le sein de l'avenir. Chaque siecle est fertile, & fait éclore des évenemens surprenans. Cependant aprés tout, ceci a fort l'air d'une réverie. Le Monde même ne vaut pas mieux, & moi qui t'écris, je ne suis ce me semble que l'ombre d'une vision ou d'une extase. A peine sais-je pendant que ma plume semble se mouvoir, si je dors ou si je veille. Comme il est déja fort tard, je finis & te dis adieu, faisant des vœux que toi & moi puissions avoir le bonheur même en cette vie, de goûter le doux Sommeil du Paradis.

LETTRE VIII.

A Hamet Reis Effendi, premiere Secretaire de l'Empire Ottoman.

Diverses remarques sur le Cardinal de Richelieu.

1673. Je suis persuadé que tous ceux qui ont de la sensibilité sont bien aises de savoir comment le Cardinal de Richelieu s'est élevé. Il étoit de son vivant l'Etoile polaire des Politiques; & à present qu'il est mort, ses memoires & ses maximes leur servent de Carte & de Bousole pour éviter les rochers & les écueils qui menacent un Royaume ou une République, soit dans les orages de la guerre, soit dans le calme de la paix.

Je t'ai autrefois envoyé des remarques sur la vie de ce grand Ministre. Je ne suis pas

neanmoins surpris du contenu de ta derniere qui 1673
m'en demande de nouvelles. On ne peut trop
savoir d'un homme qui a été le Prodige de
son tems, & dont les merveilleuses actions ont
non-seulement étonné les plus sages de ses
contemporains, mais même embaraſſé tous ceux
qui vivent aujourd'hui ; & qui veulent suivre
ses traces.

Il est certain que la France est redevable à
la sage conduite de ce grand Ministre non-seu-
lement de la grandeur où elle est aujourd'hui,
mais aussi des esperances qu'elle a de la porter
plus loin. Elle lui est redevable des conquêtes
qu'elle a faites en Flandres, en Sicile, en Ca-
talogne, en Piémont, & sur les Frontieres d'Al-
lemagne. C'est Richelieu qui lui a appris le pre-
mier le vrai moyen d'humilier ses insolens voi-
sins, & d'étouffer ses rebellions domestiques. Il
allegua de beaucoup le pesant poids de la Cou-
ronne, & la rendit legere sur la tête de Loüis
XIII. Le Cardinal Mazarin son successeur, la
renduë aussi douce & aussi commode sur la tê-
te de Loüis XIV. que l'est le Turban sur celle
du Grand Seigneur. En un mot Loüis XIV. est
devenu par la Politique de Richelieu, le plus
absolu des Monarques Chrétiens. En effet, il
mine ou trompe ses ennemis par de specieux
traitez de Paix où il est sur de gagner, ou il
les accable par la force de ses armes. Sa tête
enfin est longue, mais son épée l'est encore
plus ; dequoi conviendront aisément tous
ceux qui ont eu affaire à lui. Et tout cela
n'est que le pur effet des mémoires de Riche-
lieu.

Cependant aprés tout, ce Ministre a eu son côté
tenebreux aussi-bien que les autres hommes. Des
vertus publiques, & des vices cachez ; des per-
fections politiques, & des foiblesses personnelles.

1673. Il servoit son Maître avec zéle & avec fidélité ; avec une sageſſe & un courage qu'il eſt dificile de comparer ; mais il ſe ſervoit auſſi lui-même comme font tous les autres hommes. Il ſatisfaiſoit ſes paſſions favorites, qui étoient l'amour, la jalouſie, & la vengeance.

Il y a une de mes Lettres enregiſtrée dans les Archives de la ſacrée Porte, où j'ai fait mention d'une galanterie ſecrette de ce grand Prélat. Il a eu outre cela diverſes intrigues avec la Ducheſſe d'Elbœuf, la Comteſſe de Soiſſons, & autres Dames de la premiere qualité. Il y a même des gens qui ſoûtiennent hardiment qu'il a eu deux enfans d'une de ſes Niéces : & on a fait courir des Vers ſur ce ſujet.

Comme il cheriſſoit cette douce paſſion pour les femmes, il étoit auſſi naturellement jaloux de tous les Rivaux de ſon amour ou de ſon interêt. Jamais il ne laiſſa ſubſiſter perſonne de ceux qu'il ſoupçonnoit de pouvoir traverſer ſes deſſeins, ou qui ait fait la moindre avance pour cela.

Ce fut pour cela qu'il donna les principales Charges militaires de Mer & de Terre, aux Eccleſiaſtiques qui dépendoient de lui : Ce qui donna lieu à un certain badin de Poëte de faire cette plaiſanterie contre l'adminiſtration publique.

Un Archevêque eſt Amiral,
Un gros Evêque eſt Caporal,
Un Prélat préſide aux frontieres,
Un autre a des troupes guerrieres,
Un Capucin penſe aux Combats,
Un Cardinal a des Soldats,
Un autre eſt Generaliſſime :
Mais France je croi qu'ici bas,
Ton Egliſe ſi magnanime
Milite & ne triomphe pas.

Il veût deſigner par-là l'Archevêque de Bour- 1671.
deaux, l'Evêque de Chartres, l'Evêque de Nantes & celui de Mande, le Pere Joſeph, le Cardinal de la Valette & le Cardinal de Richelieu qui étoient les principaux Commandans de terre & de mer.

Tu riras peut-être de l'Epitaphe qui fut faite ſur le Pere Joſeph dont je viens de parler. Ce Moine étant un homme fort infâme, & ayant été mis dans le tombeau d'un autre Moine nommé le Pere Ange, cela donna occaſion à quelque eſprit Satirique de faire ces deux Vers :

Paſſant, n'eſt-ce pas choſe étrange,
De voir un Diable auprés d'un Ange ?

Je ſuis perſuadé que le Pere Joſeph n'auroit pas été ſi haï, s'il n'eût pas été le Confeſſeur du Cardinal de Richelieu. On a remarqué que ce Capucin mourut ſubitement & par conſéquent ſans Confeſſion : ce qui donna lieu à faire une autre Epitaphe ſur ſon ſujet.

Sous ce tombeau git un bon Pere
Qui eut tant de diſcretion,
Que pour être bon Secretaire,
Il mourut ſans confeſſion.

Tout le monde a cru que le Cardinal avoit eu part à la mort précipitée du Pere Joſeph, dont il avoit voulu prévenir le babil : car il ſçavoit tous les ſecrets du Prélat, & l'on ſait que quand le Moine mourut le Cardinal étoit avec lui. Cette mort arriva durant le ſiége de Briſac place ſur le Rhin, qui étoit ſur le point de ſe rendre aux François. Le Cardinal en ayant appris la nouvelle dans le tems préciſément que le Pere Joſeph étoit

1673. dans ses dernieres agonies, il vint à son lit, & ayant mis la bouche le plus près qu'il pût de l'oreille du pauvre Moine, cria de toute sa force, *Courage, courage mon Pere, nous avons pris Brisac.* Etrange Cordial pour un mourant. Quelqu'un fit deux Vers là-dessus.

Ite Cucullati, Vobis si purpura ridet,
Fungitur inferni munere Pontificis.

Il y a un autre exemple de l'esprit vindicatif & cruel du Cardinal. Un jour le Duc d'Orleans qui le haïssoit mortellement, vint à son hôtel sous prétexte de lui rendre visite, mais au fond dans le dessein de le poignarder. Cependant il ne fût pas plutôt avec le Cardinal, que le nez se mit à lui saigner. Cet accident lui paroissant de mauvais augure pour l'action qu'il alloit faire, il manqua de cœur, avoüa franchement son dessein, & pria le Cardinal de lui pardonner. Cet habile Ministre dissimula son ressentiment, persuadé que le Duc qui n'avoit point de résolution n'étoit pas homme à entreprendre une action de cette hardiesse, à moins qu'il n'y eût été poussé par quelqu'un de ceux qui étoient auprés de lui. Il soupçonna d'abord Monsieur de Puilaurens, grand favori du Duc. Il résolut incontinent sa perte, & pour en venir plus aisément à bout, il lui fit des caresses extraordinaires, & lui offrit une de ses Niéces en mariage. Monsieur de Puilaurens qui ne se défioit de rien, accepte le parti avec beaucoup de joie, esperant de s'avancer & d'assurer sa Fortune sous la protection d'un si puissant oncle. Il se marie enfin à la Niéce du Cardinal; mais il ne joüit pas long-temps de son Epouse, car le jour même qu'il se maria, le Cardinal le fit arrêter, & l'envoya prisonnier à la Bastille, où il fut empoisonné par un Moine dans un verre de vin. Il n'eût pas plutôt

gobé la fatale potion, que le Moine lui dit, qu'il 1673
falloit se confesser sans perdre de tems, & qu'il ne lui restoit que quelques momens de vie. Monsieur de Puilaurens jetta le verre à la tête du Moine, lui donna deux ou trois grosses malédictions, & se mit à ses pieds pour se confesser : Ce qui ne fut pas plûtôt fait, qu'il expira.

Le Cardinal étoit quelquefois fort singulier & fort ingenieux dans la maniere de se venger, comme s'il avoit voulu persuader les gens qu'il observoit la loi du Talion, qui demande œil pour œil, & qui punit le Criminel à proportion de son crime, comme il arriva dans l'affaire de Messieurs de Guise, de Montmorenci & de Bassompierre. Ces trois Seigneurs étoient Chefs d'une faction diametralement opposée au Parti du Cardinal. Il faisoit leur grand mal de cœur, & étoit le principal obstacle qui les empêchoit de dominer à la Cour. Aussi s'imaginoient-ils que s'il pouvoient une fois s'en défaire, ils auroient l'oreille du Roi en toutes choses. Pour cet effet ils consulterent ensemble des moyens de s'ôter cette épine du pied. Le Duc de Guise fut d'avis de ne le pas tuer, parce qu'il étoit Prince de la sainte Eglise ; mais de l'envoyer à Rome pour y faire avec les autres Cardinaux ses fonctions Ecclesiastiques. Le Duc de Montmorenci opina sans hésiter qu'il falloit l'expedier. Monsieur de Bassompierre desapprouva l'un & l'autre des ces expediens : *Car*, dit-il, *si nous l'envoyons à Rome il fera contre nous des cabales continuelles ; & ce sera une honte éternelle à la France, si la pourpre de la sainte Eglise est soüillée de sang. Je suis donc d'avis*, poursuivit-il, *que nous l'envoyons prisonnier à la Bastille, où il finira ses jours à faire de beaux & bons livres.*

Le Cardinal qui avoit des Emissaires par tout fut d'abord informé de cette consultation, & fit

1633. executer sur chacun la sentence qu'il avoit prononcée contre lui. Le Duc de Guise fut exilé & relegué à Rome ; le Duc de Montmorenci eut la tête coupée, & Bassompierre fut mis à la Bastille, où il demeura jusqu'à la mort du Cardinal

Je pourrois grossir cette lettre de plusieurs autres remarques touchant le Cardinal de Richelieu, si je ne craignois pas de t'ennuyer. Je pourrai y revenir si tu me l'ordonnes.

Je finis donc en t'assûrant de mes trés-humbles respects, en te souhaitant une longue vie sur la terre, & une réputation sans reproche aprés que tu auras été transporté dans le Ciel.

LETTRE IX.

A Musu Abul Yahyan, Professeur en Philosophie á Fez.

Eloge de l'Afrique.

JE t'ai beaucoup d'obligation de la derniere Lettre dont tu m'as honoré. Cette docte piece m'a ouvert les yeux, ou pour mieux dire a tiré le voile qui déroboit le dedans de l'Afrique à la vûë des Etrangers. Il me semble à present que je suis au sommet d'une haute montagne, d'où je découvre clairement les beaux païs que les Mores habitent. Je vois les paradis de la Zone Torride, quoique l'aveugle Antiquité n'ait pas pû voir qu'il y croissoit une seule herbe, ni qu'il y respiroit un seul homme.

Mon esprit se réjoüit d'une parfaite joye, & toutes les facultez de mon ame se regalent de voir cette agreable précis du mond. O Afrique on peut t'appeller la base ou le marché, où la natu-

HABITANS DE FEX ET DE MAROC

se étale l'élite de ſes merveilles. Tes montagnes ſont plus hautes que les nuës, leurs ſommets inacceſſibles, & leurs approches ſont les frontieres du Paradis. Sur elles coulent a grands flots les rivieres d'Eden. Les eaux en ſe précipitant font un bruit qui s'entend de loin, & qui ne reſſemble pas mal au tintamarre des tonnerres éloignez. Il rend ſourdes les oreilles des Mortels, & jette leurs eſprits dans la ſurpriſe. Les rochers les moins exhauſſez ſont tous orgueilleux d'une ſi ſuperbe caſcade, & regardent avec envie que ceux qui ſont plus élevez reçoivent les premiers flots qui décendent des aîles de l'Ange Gabriel même.

Heureux ſont les Vallons d'être arroſez & fertiliſez tous les ans du Deluge celeſte. Les agreables campagnes pour marque de leur reconnoiſſance rendent des grains & des fruits en leurs Saiſons. Les Marches de l'Egypte ſont les jardins de l'Aſie, les rivages du Nil comme les pepinieres fortifiées de Babilone, ſont odoriferans & abondans en toutes ſortes de délicateſſes végetables.

Mon cœur eſt ravi à la conſidération de ces choſes. Je ſuis plein comme la Lune, & je ne puis dire avec ordre ce que j'en penſe. Je vois l'Ethiopie, Maroc, Fez & la terre des Archers. Je vois avec tranſport les belles Provinces Méridionales Je vois avec extaſe les bois ombrageux de Benin & d'Arder, les chaſſes des aimables Démons, les genies de l'Element ſuperieur, qui décendent tous les jours dans ces fraîches ſolitudes, & converſent avec les Démons incarnez leurs freres puînez, je veux dire les fils des hommes.

Je conſidére avec admiration les Monſtres de l'Afrique, ouvrages du Soleil & de la matiere viſqueuſe. Saiſi d'horreur je m'approche des cavernes des Dragons, & des lieux écartez des Crocodiles, & autres animaux amphibies qui ſe ca-

1673. chent entre les roseaux du Nil & du Niger, pour surprendre par des cris feints le voyageur qui n'est pas sur ses gardes.

Je suis enfin touché d'une dévotion & d'une joye auſquelles on ne peut rien ajoûter, quand je lis la belle & fidéle deſcription que tu fais de la principale Moſquée de Fez. Il me ſemble que je vois ce prodigieux édifice qui s'avance ſuperbement vers le Ciel. Mes yeux ont de la vénération pour ce ſaint & magnifique bâtiment, dont l'exterieur eſt embelli de riches tours & minarets, & qui a cinq cens pas de circuit. Mais quand mon imagination y entre la nuit par quelqu'une de ſes trente-une portes, mes yeux ſont ébloüis de la lueur de la prodigieuſe quantité de Lampes qui ſont allumées dans le plus illuſtre de tous les Temples. Je n'ai pas moins d'admiration pour le portrait que tu fais de toutes les autres magnificences de cette ancienne & noble Ville, & pour toutes les autres choſes que tu dis du Royaume de Fez en général, & des pays circonvoiſins.

Pour répondre à ton deſir, je t'envoyerai en abregé dans une autre lettre la deſcription & l'hiſtoire de Conſtantinople. Je le ferois dés à preſent; mais il me vient compagnie qui m'en empêche, ſans compter que cela groſſiroit trop ma lettre.

Je te ſuplie de me continuër l'amitié que tu m'as témoignée juſqu'ici, & de me faire l'honneur de m'écrire ſouvent. Car quoi-que je ſois dans une Ville fort peuplée il me ſemble que j'y vis dans la ſolitude, comme font le cha-huan & le pelican dans le deſert.

LETTRE

LETTRE X.

Au même.

Description de Constantinople. Son nom & son origine, & la Conquête qui en fut faite par Mahomet II.

LA passion que j'ai de te faire connoître combien je fais de cas de ton amitié, est si grande que je ne veux pas laisser partir le Courrier sans te donner satisfaction. Ma compagnie vient de s'en aller, & puisque j'en ai le tems, je t'entretiendrai en peu de mots de ce que je connois de plus remarquable dans la Ville de Constantinople, tant ancien que moderne. 1675.

Il est à propos que tu saches avant toutes choses, que cette Ville se nommoit autrefois Bizance, à cause de Bizas Amiral de la Flote des Spartes sous le Roi Pausanias, qui en jetta les premiers fondemens. Voici ce qu'en dit l'histoire.

Les Grecs ayant autrefois dessein de bâtir une nouvelle Ville en quelque endroit de la Thrace, & ne sachant où choisir un terrein convenable à une si grande & importante entrepriſe, ils resolurent enfin de consulter sur cela l'Oracle d'Apollon. Ils le firent, & eurent pour réponse, *de jetter les fondemens de la Ville vis à-vis des Aveugles.* On appelloit ainsi les Chalcedoniens, parce qu'ayant aussi dessein de bâtir une nouvelle Ville, ils ne surent pas distinguer la fertilité du terroir qui est en deçà de la Propontide, où Constantinople est maintenant situé, d'avec la sterilité du terroir qui est de l'autre côté, où ils bâtirent leur Ville.

1673. Pausanias ayant donc l'esprit occupé de son grand dessein, & comprenant fort bien le sens de l'Oracle, fit jetter les fondemens de la Ville droit vis-à-vis de Chalcedoine. Aprés qu'elle fut achévée on lui donna le nom de Bizance à cause de ce Bizas dont je viens de parler qui avoit la direction de cet ouvrage.

Elle conserva ce nom durant plusieurs Siecles, & fut fort florissante entre les autres Villes de la Grece & de la Thrace. Comme elle passoit pour la porte de l'Europe & de l'Asie, elle s'empara de tout le Commerce de ces deux parties du monde.

Mais aprés la mort du Messie, il y eût un Empereur Romain nommé Constantin. Les Histoires Romaines rapportent que ce Prince vit une Vision en l'air, dans le tems qu'il étoit à la tête de son armée marchant contre Licinius, & se préparant à lui donner bataille, lui & ses troupes virent la figure d'une croix, & ces mots clairement gravez sur le firmament, *in hoc Signo vinces. Tu vaincras avec ce Signe.* Constantin prit cela pour un bon Augure, & fit faire un Etendard d'Argent précisément de la même figure. Cinquante hommes furent établis pour le porter tour à tour, & pour le garder, car il étoit fort riche, & relevé par tout de Rubis, de Diamans, de Perles, & d'autres précieux bijoux d'Orient. Il bâtit aussi un pavillon pour la superbe idole, & ayant été instruit de la Loi Chrétienne par Eusebe Pamphile, & autres sçavans Mollas, il fut enfin baptisé par le Pape Silvestre.

Ce Monarque étant fort pieux & ayant conçû une profonde vénération pour le Pape Silvestre lui laissa le gouvernement de Rome, & d'une grande partie de l'Italie, transporta le Siege de l'Empire en Orient, & choisit Bizance pour le lieu de sa résidence. Il l'embellit d'une infinité de superbes édifices, & il ne tint pas à lui qu'el-

le n'égalât Rome pour la grandeur & pour la ma- 1673.
jesté. Il ramassa tout ce qu'il y avoit de beau & de précieux en Orient, pour en embellir Bizance: Témoins tant de Palais d'une si riche structure, & d'une hauteur si admirable : Témoins encore tant d'Obelisques & de colonnes de differentes formes, & toutes de Marbre, de Porphire, ou de Jaspe ; pour ne rien dire de la force prodigieuse des murailles, des magnifiques Aqueducs, & autres choses nécessaires. Enfin pour s'immortaliser, il la nomma Constantinople, ou la Ville de Constantin. C'est sous ce nom qu'on la connoît aujourd'hui. Elle a été appellé aussi la nouvelle Rome aprés qu'elle fut une fois devenuë le Siege des Empereurs Chrétiens. Elle demeura sous leur obéïssance jusques à ce qu'elle eût été prise par Mahomet II. invincible Empereur des Ottomans, ce qui arriva l'an 1453. selon l'Epoque des Nazariens, le troisiéme jour de la semaine qu'on appelle Pentecôte.

Ce fut une grande négligence & une grosse bévûë pour un Prince aussi Puissant & aussi Politique que Mahomet, de laisser échaper comme il fit l'occasion que la Fortune lui presentoit de s'emparer de la Ville du monde la plus opulente & la plus magnifique : Car il y avoit un Schisme irreconciliable entre les Eglises d'Orient & celles d'Occident. Il y avoit deux ou trois Papes en même tems qui se chicanoient à Rome pour la Superiorité. Il y avoit entre les François & les Anglois une guerre qui dura cinquante ans, & qui déconcerta toutes les Cours de l'Europe. Les Chrétiens qui long-tems avant avoient perdu plusieurs millions d'hommes, & consumé des sommes infinies à de vaines & téméraires expeditions, qu'ils prétendoient sanctifier par le beau nom de guerre sainte, avoient appris par une experience qui leur coutoit cher qu'il n'étoit pas aisé d'enlever une

1672. Place forte aux Musulmans, & moins aisé encore de la défendre long-tems contre eux, ou de garantir leurs plus importantes Villes de la fureur avec laquelle les Turcs sçavent attaquer. On étoit revenu des Visions de Pierre l'Hermite, & les gens illuminez comme lui n'étoient plus à la mode. Les Princes & Etats Chrétiens d'Occident commençoient à songer à leurs interêts. Les Enthousiastes & leurs contes bleux étoient décreditez, & les grands évenemens qu'ils avoient vûs leur avoient ouvert les yeux.

D'ailleurs Constantin Paleologue alors Empereur de la Grece, étoit regardé par les Chrétiens comme un Tyran, & comme un descendant des Tirans & des Usurpateurs. Les Grecs se souvenoient encore des horribles & détestables Tragedies faites par Michel Andronicus, Jean, & Manuel, prédecesseurs & Ancêtres de ce Constantin. Et ils avoient une aversion si particuliere pour son gouvernement, qu'encore que les Bourgeois de Constantinople eussent des richesses infinies en or & en argent, lorsque cette Ville fut assiegée par Mahomet II. il ne se trouva personne qui voulut donner la moindre chose pour maintenir la cause publique. Mais on aima mieux par une espece de vengeance, d'opiniâtreté, & de desespoir, tomber entre les mains des victorieux Osmans; que de donner aucun secours au Souverain, qui s'étoit rendu l'objet de l'aversion publique

C'est ainsi que la Reine des Villes, la gloire de tout l'Orient, tomba sous la domination de nos puissans Empereurs, où elle est encore aujourd'hui, & où elle demeurera tant qu'il y aura de Lune, & que le Soleil éclairera le monde.

Cependant je veux te parler en passant, comme disent les François, des principales magnificences de Constantinople.

Ce qui attire d'abord l'admiration des Voya-

geurs, eſt la ſuperbe ſtructure de ſainte Sophie, 1671
Temple conſacre à la Sageſſe éternelle qui a fait le monde. L'Empereur Juſtinien le bâtit avec une magnificence inimitable ; mais les troupes de Mahomet II, dont j'ai ſi ſouvent parlé, le pillerent, & emporterent ſes plus beaux ornemens. Les Empereurs ſuivans ruinerent preſque de fond en comble ce ſuperbe édifice.

Le ſpectacle fut triſte ſi la fureur d'une ſuperſtition mal fondée fut la cauſe d'un bouleverſement ſi déplorable. Que peut-on dire de ceux qui démolirent le Dôme du troiſiéme Temple dont l'Hiſtoire univerſelle du Monde a parlé ſi magnifiquement ? Il avoit été bâti il eſt vrai, ſur le modele de celui d'Epheſe; cependant il ne valoit guere moins que lui. Le Temple de Salomon tant vanté pour avoit été fait ſans chevilles, ſans cloux, ou autre ouvrage du marteau, n'étoit pas fort recommandable du côté de l'art & de la Simmetrie. A la verité la Moſquée de Sion brilloit davantage à cauſe de ſes dorures. Les murailles étoient couvertes d'or, & le toit étoit garni en dehors de pointes d'or battu, & ſi prés à prés qu'un oiſeau n'auroit pas trouvé de place pour s'y appuyer. Ce qui avoit été fait exprés, pour empêcher que le Temple ne fut profané par l'ordure des oiſeaux.

Quand le Soleil étoit en ſa force, le toit du Temple ainſi orné ſembloit le Ciel où brille une infinité d'étoiles

Mais pour revenir à la Moſquée de ſainte Sophie, conſidérons-là dans ſon premier état, & nous y trouverons d'excellentes curioſitez. Il y avoit entr'autres choſes un Chandelier d'or batu, ſi admirablement inventé, qu'il fourniſſoit continuellement de l'huile à ſept Lampes qui étoient à autant de branches. Cette huile couloit de la tige dans les Lampes, avec tant d'égalité, que ſi une ſeule

1672. en eût manqué, toutes les autres se seroient éteintes en même tems.

Les murailles de cette superbe Mosquée ne presentent à la vûë par dedans & par dehors, que Marbre blanc, Porphire, & autres pierres précieuses. Le toit en est prodigieusement exhaussé, couvert de plomb par le dehors; mais le dedans est pompeux & magnifique. Il est divisé par des Voutes & des Arcades enrichies de ciselures d'or, & soûtenuës par des colonnes de Jaspe de Chypre, de Marbres blanc & de Porphire trés-fin & trés-pur. Il y a dans cette Mosquée une pierre de Marbre pour laquelle les vrais fidéles ont une grande vénération, parce qu'on dit, *que ce fut sur cette pierre que Marie mere de Jesus lava les langes de l'enfant Prophète.*

Il y a aussi une infinité de Voutes ou Oratoires, pleins d'Autels & de tombeaux: Mais on n'y entre point parce que les portes en sont murées.

On trouve dans un lieu qui n'est pas éloigné de ceux-ci, dix grands Vaisseaux pleins d'huile, & quoi qu'elle y ait été gardée dés le tems de Constantin le Grand, elle ne s'est point corrompuë, & est blanche comme du lait. C'est un crime inexpiable à toute sorte de gens de se servir de cette huile, ou seulement de la toucher: Il n'y a que les Medecins ou Chirurgiens du Grand Seigneur qui ayent ce privilege, & ils en composent certains Médicamens pour son service & pour l'usage de son Serail.

Cette huile me fait souvenir de ce que j'ai lû dans un Auteur grave au sujet d'une autre huile que certaines personnes faisoient, & qui avoient seules le secret de cette composition L'histoire dit qu'elle se faisoit de la feüille & de l'écorce d'un bois qu'on trouve flotant dans les rivieres, & qui vient, dit-on, du Paradis. On composoit cette huile avec d'autres ingrediens, & on en faisoit des cu-

tes qui passoient pour miraculeuses. Les Princes 1673
se l'envoyoient les uns aux autres comme un tresor sacré & inestimable. Elle parvint enfin aux Patriarches d'Orient qui présidoient sur les Chrétiens Grecs, Armeniens, & Egyptiens, qui prétendent aujourd'hui être les seuls en possession du vrai secret de cette composition. Quoi qu'on fit present tous les ans aux Papes de Rome d'une certaine quantité de cette huile misterieuse, tant qu'ils demeurerent unis avec les Patriarches d'Orient; pendant après que Victor eût une fois fait le fatal schisme qu'on n'a jamais pû guerir depuis, cette sainte faveur fut refusée à ses successeurs, qui ne pouvant plus avoir de la véritable, furent contrains de la contrefaire, & de se servir d'un onguent falsifié pour maintenir le crédit & l'autorité de leurs Sacremens. De-là vient, dit-on, que l'Extrême-Onction de l'Eglise Latine n'a jamais guéri que peu ou point de gens.

Dieu sçait si cela est vrai ou non: Mais j'ai du penchant à croire, que les dix gros Vaisseaux de la véritable huile dont on vient de parler, qui sont sous la Mosquée de sainte Sophie, sont des Reliques des Anciens Patriarches de Constantinople, qui avoient le secret de cette misterieuse composition.

Du lieu où l'on garde ces Vaisseaux, l'on décend dans les Dortoirs où reposent les corps des enfans des célébres Empereurs Mahometans. De-là on passe par deux cavernes, dont l'une méne droit au Serail, & l'autre s'étend sous les bâtimens de la Ville, occupant par conséquent un long & vaste circuit de terrein. Je ne sçai point dequoi sert à present la premiere de ces caves: Mais l'autre sert à de pauvres fileurs de Soye qui y travaillent.

Cette lettre seroit trop longue & trop ennuyeuse, si je te faisois la description de toutes les autres Mosquées, & des édifices considérables qui sont à Constantinople. Ainsi pour ne pas te fati-

1673. guer, je reserve pour un autre lettre ce qui me reste encore à dire de cette glorieuse Ville.

En attendant je prens congé de toi avec toute l'affection dont je suis capable, priant Dieu de te laisser cueillir les plus belles fleurs de la felicité humaine.

LETTRE XI.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Des forces & de la politique de l'Allemagne.

C'Est à present que je veux m'aquiter de la parole que je te donnai il y a long-tems de t'informer des forces & de la differente politique des Royaumes & Etats Nazariens d'Occident. Je commencerai par l'Allemagne, comme étant les restes de la décadence de l'Empire Romain.

L'Histoire dit, que quand les Musulmans s'emparerent de l'Autriche avec des forces innombrables sous le regne de l'Empereur Charles V. Ce Prince leur opposa une armée de quatre-vingt-dix mille hommes de pied, & de trente mille de cheval. Maximilien II alla plus loin, & leva cent mille hommes de pied, & cinquante mille de cheval. Cependant les vivres n'étoient pas chers dans une si prodigieuse armée. Il est certain que l'Empereur d'Allemagne peut en un besoin mettre sur pied une armée de deux cens mille hommes aguerris. On remarque de plus, que depuis l'an 1560. de l'Egire des Chrétiens, jusques à present, il n'y a point eu de guerre entre la France, l'Espagne, & les Païs-bas,

où plusieurs milliers d'Allemans n'ayent servi. 1672

La meilleure Infanterie Allemande est celle qui se tire de Baviere, d'Autriche, & de Westphalie, & la meilleure Cavalerie vient de Brunswick, de Juliers, & de Frankendal. L'Infanterie aussi-bien que la Cavalerie fait mieux en pleine Campagne, que dans des défilez, des Pays couverts, comme bois, chemins, &c. Car les Allemans ne sont pas bons quand il s'agit de tirer avantage du terrein, ou de faire des escarmouches politiques, & des embuscades rusées. Ils n'ont pas la patience d'attendre les mouvemens de l'Ennemi, & ne se soucient pas de faire des détachemens ou de petits corps de leur grosse armée: Ils aiment à être ensemble dans un camp de forme triangulaire, & à marcher d'un pas grave & lent pour être en état de percer leurs ennemis, & les mettre en desordre; ce qu'ils regardent comme un préliminaire certain de la victoire. Ils se battent mieux aussi sous un Commandant étranger, que sous un Général de leur Nation. Ils ne peuvent soutenir les fatigues & les miseres d'un long Siége: Mais quand ils commencent une fois à souffrir faute de provisions, ils capitulent d'abord & se rendent. Ils n'ont pas plus de patience dans un Camp, où ils ne peuvent souffrir les injures du tems. Ils attaquent l'Ennemi le plus promptement qu'ils peuvent, & décident les affaires par une bataille rangée. S'il sont repoussez à leur premiere attaque, ils paroissent consternez & étonnez comme des gens qui reviennent d'une extase, incertains s'ils doivent retourner à la charge ou prendre la fuite. Quand ils fuyent une fois, il n'y a pas moyen de les rallier. Cependant ces grosses armées ne se levent qu'à grands frais, & ne s'entretiennent qu'avec de plus grands encore, chargées qu'elles sont d'une grosse suite de femmes, d'enfans, & de valets, qui consument

1671. les provisions du soldat ; de sorte qu'il meurt souvent de faim faute de pain de munition.

On peut dire que leurs chevaux sont plûtôt forts, que vifs & hardis. On les tire pour la plûpart de la charuë, ou autres bas exercices champêtres Les chevaux en un mot sont aussi bien que Cavaliers flegmatiques & pesans. Ils ont aussi une foiblesse de temperamment, qui est qu'ils ne voient pas plûtôt leur sang que les forces leur manquent, & sont prêts à tomber ; au lieu que les chevaux d'Espagne reprennent cœur en voyant le leur.

Les Allemans ont aussi de considerables forces navales ; Mais ils s'en servent rarement, à moins que ce ne soit contre le Dannemark & la Suede. Au reste il ne faut pas oublier les forces auxiliaires qu'ils reçoivent des Princes d'Italie, des Ducs de Savoye & de Lorraine, & quelquefois des fidéles Suisses.

Cet Empire manque principalement de deux choses au milieu de ses nombreuses Armées. L'une est l'union & la concorde entre les Sujets ; & l'autre une résolution ferme, & de la diligence pour entreprendre quelque chose de conséquence. Leurs villes Anseatiques sont toûjours jalouses des Princes Voisins, qui de leur côté donnent sujet aux Villes de se défier de leur puissance qu'ils tournent souvent contre elles, en donnant quelque atteinte à leurs privileges. Les Catholiques & les Protestans sont continuellement aux mains, & se font les uns aux autres des persécutions perpetuelles. De-là vient que les Princes vont aux Dietes si rarement & avec tant de peine : Et quand ils y vont, il leur faut beaucoup de tems pour regler leurs prétentions particulieres, & leurs privileges, pour convenir du cérémoniel, & pour déliberer sur le bien public. Chacun contrarie son Voisin,

& travaille de tout son pouvoir à établir son sen- 1671.
timent, & à le faire passer en loi par le réglement de la Diete ; de sorte qu'avant que de pouvoir prendre aucune résolution, un ennemi puissant & expeditif pourroit pénétrer jusques dans le cœur du Païs, & enlever même toutes ces grosses têtes.

L'Empire d'Allemagne est électif, & ce sont sept Princes qui font l'élection. Le premier est l'Archevêque de Mayence, Grand Chancelier de l'Empire, & Gardien des Archives & Decrets des Dietes Imperiales. Le second l'Archevêque de Treves, Grand Chancelier de l'Empire pour la France. Le troisiéme l'Archevêque de Cologne, Grand Chancelier de l'Empire pour l'Italie. Le quatriéme le Roi de Bohême, Echanson de l'Empereur. Le cinquiéme le Comte Palatin du Rhin, Maître du Palais Imporial. Le sixiéme le Duc de Saxe, Maréchal de l'Empire. Le septiéme & dernier le Marquis de Brandebourg, Grand Chambellan ou Tresorier de l'Empire.

On compte vingt-cinq Princes politiques, ou Dues de l'Empire, six Marquis, cinq Landgraves, neuf Archevêques, & quarante-sept Evêques, douze Abbez, à qui l'on donne la qualité de Princes, cinquante-deux Abbez d'un ordre inferieur, & une infinité d'autres qu'il seroit trop long de nommer. On compte aussi quatre-vingt-deux Comtes du premier Ordre, & plusieurs autres d'un rang inferieur, quarante-neuf Barons & Seigneurs privilégiez, quatre-vingt-dix Villes Anseatiques, & dix Cercles de l'Empire.

Voici l'ordre qui s'observe dans les Dietes de l'Empire. Aprés que l'Empereur s'est placé sur son trône, l'Archevêque de Treves se met tout vis-à-vis de lui ; celui de Mayence se place prés de l'Empereur, & à sa droite. La seconde place appartient au Roi de Bohême ; & la troisiéme au

1673. Comte Palatin du Rhin. La premiere place à la gauche de l'Empereur est pour l'Archevêque de Cologne ; la seconde pour le Duc de Saxe ; & la troisiéme pour le Marquis de Brandebourg.

Les villes Anseatiques qui ne reconnoissent de Souverain que l'Empereur, se gouvernent par leurs loix municipales & suivant leurs priviléges. Dans les unes le commun Peuple gouverne, dans les autres le Gouvernement est partagé entre le Peuple & la Noblesse ; mais il y en a plusieurs qui sont entierement soûmises aux Nobles.

Personne ne donne le titre d'Empereur à celui que les Princes ont élû pour cette dignité, qu'il n'ait été couronné par le Pape, ou Moufti de Rome. On l'appelle César, ou Roi des Romains, ou Roi d'Allemagne, mais non Empereur, qu'aprés que la cérémonie du Couronnement est achevée. Aprés même que l'Empereur est couronné & affermi sur le trône, il n'exerce pas en tout une puissance absoluë ; car les affaires de consequence se renvoyent presque toûjours aux Dietes publiques, ou Divans de l'Empire, où les Princes Electeurs déliberent de tout ; le pouvoir même de l'Empereur dépend de ces Princes-là.

Ces Dietes sont fort confuses & fort ennuyeuses, parce que les Princes y viennent rarement en personne, se contentant d'y envoyer leurs Ministres ou Députez, qui ne peuvent néanmoins rien conclure sans des ordres particuliers de leurs Maîtres respectifs. De-là vient qu'il s'écoule un tems considérable à envoyer des Couriers pour informer les Princes de ce qui se passe, & à attendre leurs instructions & leurs réponses.

En un mot, à considérer les interêts des Electeurs, leurs querelles & divisions mutuelles, leurs animositez domestiques, & les engagemens qu'ils ont avec les Etrangers, soit sur le fait de la Re-

ligion, soit pour leurs affaires particulieres, c'est 1675.
un miracle si cet Empire chancelant subsiste long-tems : sur tout étant environné comme il est, & continuellement attaqué par trois puissans ennemis, qui sont le Roi de Suede, le Roi de France, & nôtre invincible Monarque, pour ne rien dire des frequentes incursions des Moscovites & des Tartares, non plus que des révoltes des Hongrois, Transilvains, Bosniens, Croates & autres Nations qu'on compte pour membres de l'Empire d'Allemagne. Mais il abonde en hommes, en argent, & en toutes les autres choses nécessaires pour soûtenir la guerre ; n'y ayant point au monde de Pays plus riche & plus peuplé que l'Allemagne.

Sage Hamet, quand le tems déterminé sera venu, Dieu se servira des vrais Croyans pour abattre l'orgueil de ces Infidéles. Les richesses de l'Occident deviendront la dépoüille des Heros d'Orient ; & la posterité de Seth prendra racine dans les Villes de Japhet.

Puisses-tu vivre jusqu'à ce tems-là, pour triompher à la faveur de la gloire de la maison d'Ismaël, qui sera élevée à une periode de grandeur bien au-dessus de celui où elle a été par le passé.

LETTRE XII.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

Sur son chagrin & sa mélancolie, & sur le plaisir qu'il a d'écrire à ses amis.

1673. LE souvenir que j'ai de toi est comme l'odeur de l'encens, & aussi réjoüissant pour moi que du vin de Tenedos dans une coupe de pur or. Quand mon cœur est presque accablé de mélancolie, que je ne trouve aucun plaisir en compagnie, & que les Elemens mêmes dont je suis composé, me déclarent la guere; quand la nuit me contraint de revenir au logis, soûpirant comme si j'allois me confiner dans une prison; que la tapisserie de ma chambre me paroît triste, & ne presente à mes yeux que d'horribles Tragedies: Quand en un mot tout ce qu'il y a dans la Nature me paroît noir & sinistre, c'est alors, cher ami, que je pense en toi, & cette pensée me réjoüit. Ta chere idée est un parfait Talisman qui opere des merveilles sur mon ame. Il la charme ou la décharme selon que son état le requiert. Ni frayeurs, ni chagrins, & autres passions mélancoliques, ne peuvent tenir contre cette charmante idée. Si-tôt qu'elle paroît, adieu les funestes reflexions, & les cruelles chimeres qui disparoissent comme les nuages du matin devant le Soleil. Tu es une forte tour ou une citadelle, où je trouve un asile qui me met à couvert de la fureur de mes ennemis; une Forteresse imprenable bâtie sur le sommet d'un haut rocher,

d'où je puis regarder mes persécuteurs avec mépris, & me posséder moi-même par une tranquillité parfaite. 671

Je n'ose dire à personne ce que je pense, non même à des Musulmans, parce que je crains les fâcheuses suites, tant est industrieuse la malice de la plûpart des gens, & attentive à profiter des occasions qui se présentent de faire du mal. Quant aux Infidéles je ne leur parle presque que d'histoire. Je suis contraint de faire, & de faire bien le Chrétien zélé & le Catholique : Mais Dieu sait si mon cœur est d'accord avec mes paroles & mes actions. Ce n'est pas qu'il n'y ait des Sceptiques parmi les Chrétiens, aussi-bien que parmi les vrais Fidéles ; mais ils se tiennent clos & couverts : car le blasphême, ou ce qui se passe ici pour tel, est un crime qu'on punit de mort sans miséricorde.

Je me trouve quelquefois avec des gens d'esprit & de candeur ; & c'est alors que je puis parler à cœur ouvert, & comme un homme qui doute de plusieurs choses que d'autres croient sans hésiter. Mais bien loin d'oser nous fier trop les uns aux autres, nous nous défions même de l'air qui emporte nos paroles après nous avoir aidé à les former, & nous craignons que quelque Démon envieux n'en attrape le son en passant, & ne le porte par reverberation aux oreilles de quelqu'un pour nous perdre. En effet, il y a par-ci par-là dans les Elemens certains Echos toûjours attentifs à ce que disent les mortels. Si quelqu'un d'eux peut attraper une seule sillabe pour faire du mal à un homme, il est gros jusques à ce qu'il s'en soit déchargé. Cependant ils ne font semblant de rien, & sans bruit ils debitent leurs contes en secret ; tantôt durant le silence de la nuit lors que tout dort d'un profond sommeil ; tantôt lors que les hommes méditent avec attention

1673. les secrets de la Nature : car ce n'est qu'aux Sages, aux Nobles & aux Grands qui révélent ces choses, parce qu'il n'y a que ceux-là seuls qui ayent des oreilles pour les entendre. Ils frequentent les chambres des Princes & des Rois pour leur apprendre des nouvelles par songes. Ce sont les plus diligens Couriers du monde ; car ils ont des aîles, & volent en un moment d'une Cour à l'autre, & sont continuellement occupez à souffler aux oreilles des grands Politiques, auxquels ils découvrent les secrettes intrigues des ennemis étrangers & domestiques. Delà vient que les conspirations des rebelles sont souvent éventées, quoi-qu'elles soient conduites avec tout le secret possible. Ils visitent de tems en tems les cabinets des Philosophes, & de ceux qui aiment les sciences, gens d'un esprit profond, & dont les idées sont volatiles & pures, & les imaginations vives & fécondes. Ils dévelopent à ceux-ci les misteres de la Nature, & leur apprennent ce qui doit arriver. Ils forment une idée des évenemens éloignez & inconnus, & l'imprimem sur l'esprit souple des Prophétes & saints hommes, auxquels ils donnent des préfages de ce qui arrivera bientôt de bon ou de mauvais, à eux ou aux autres : car ces corps toûjours occupez sont les filles de la grande ame du Monde, & ils ont naturellemenr une connoissance universelle de tout ce qui arrive dans les Elemens. Il est vrai qu'ils ont cela de commun avec les mortels, qu'ils de viennent savant par l'étude & par l'experience, à cela prés qu'il leur en coûte beaucoup moins de tems qu'à nous. Leurs corps aëriens n'oppriment pas si fort leurs facultez intellectuelles, que nos corps grossiers & charnels oppriment les nôtres. Nous sommes forcez à foüir & à labourer, à semer & à herser pour recueillir un peu de science. Nôtre terroir est sterile, & il faut

le cultiver avec soin & dépense, avant que de 1673.
pouvoir faire une recolte supportable qui mérite le nom de connoissance solide. Mais ces habitans de l'air n'ont qu'à être purement passifs pour apprendre d'abord toutes choses : Car la Sagesse éternelle erre dans l'univers cherchant quelqu'un qui veuille ou qui puisse recevoir ses belles impressions. Elle se retire volontiers dans les ames recueillies par la solitude, & les remplit de ses rayons. Ainsi les génies plus sublimes de l'air s'échauffent à souhait à la lumiere intellectuelle, parce que leurs corps sont d'une matiere très-subtile & très-pure : Au lieu que les mortels doivent s'estimer bienheureux d'en être éclairez par parcelles. Elle ne brille en nous qu'au travers des ouvertures de nôtre corps materiel, & c'est même rarement que nous recevons ses rayons en droiture. Peu de gens peuvent se vanter d'avoir ce privilége. La plûpart ne marchent que dans l'incertain crepuscule de l'opinion, ou tout au plus qu'à la faveur d'un foible & languissant rayon de la raison humaine, qui semblable à la Lune, ne nous porte la lumiere originelle de la science que par réflexion & aprés coup, c'est-à-dire, que nous sommes contraints d'avoir recours aux livres, à la conversation, & à l'experience.

Tu me pardonneras genereux Hali, la confusion & le desordre qui régnent dans cette lettre, si tu consideres que je l'ai écrite dans le fort de ma mélancolie : Car étant fort chagrin & tout offusqué d'un gros nuage d'idées sombres & obscures, que diverses passions faisoient entrebattre dans mon esprit harassé, je n'ai point trouvé de meilleur moyen pour me sauver de cet orage, que de t'écrire, sçavant ami, dans la seule vûë de t'informer de mon état. Quand j'ai commencé je ne sçavois ce que j'avois à dire : Mais j'ai trou-

1673. vé du soulagement d'écrire à l'avanture tout ce qui m'est venu dans l'esprit pour décharger mon cœur, & dilater ma rate. Mais le remede spécifique à ma douleur étoit de t'écrire, cher Medecin, dont le seul souvenir est un Catholicon à l'épreuve de toutes mes maladies.

Adieu Esculape des Ottomans. Puisses-tu vivre éternellement.

LETTRE XIII.

A Musu Abul Yahyam, Professeur en Philosophie à Fez.

Continuation de la description de Constantinople.

TU verras que je suis homme de parole, & homme à tenir ce que je promets, puisque cette Lettre ne contient qu'une plus ample description de Constantinople, que je m'étois engagé de te faire en finissant la derniere Lettre que tu as reçûë de moi.

Cette fameuse Ville a seize mille de circuit, & contient neuf cens mille habitans. Trois bras de mer la divisent en autant de parties, qui forment presque une figure triangulaire. Les remparts sont d'une hauteur incroyable, & renferment sept montagnes dans leur enceinte. L'une est prés du Serail du Grand Seigneur; l'autre au coin opposé de la Ville, qui conduit à Andrinople. Il y a entre les deux autres une grande plaine, qu'on nomme la grande Vallée. On voit dans cette Vallée un Aqueduc d'une invention & d'une structure admirable. C'est un ouvrage de

Conſtantin le Grand, qui par ce moyen conduiſoit l'eau dans la Ville de ſept milles de diſtance. Soliman II. l'agrandit en faiſant ouvrir un courant d'eau à deux milles au-deſſus de la ſource de Conſtantinople, qui coule dans la Ville par ſept cens quarante tuyaux ; ſans compter ceux qui ſervent aux Moſquées, aux bains, & aux maiſons de purification. 1673.

A l'extrémité de la Ville on voit une Forteresſe antique, qu'on apelle le Château des ſept Tours, ouvrage d'une Architecture inimitable. Il y a une garniſon de deux cens cinquante hommes, dont aucun n'oſeroit mettre le pied hors de la porte du Château, ſans la permiſſion du Grand Viſir ; à moins que ne ſoit deux certains jours de l'année, c'eſt-à-dire le premier jour du Beiram & du Ramezan.

Les Empereurs Ottomans gardoient autrefois dans ce vieux Château leurs tréſors, leurs armes & munitions, leurs Livres, & tout ce qu'ils avoient de précieux. Mais Amurat fils de Soliman II. fit tranſporter tout cela dans le Serail, où il a toûjours été regardé depuis. Ce Château ſert à preſent de priſon, & c'eſt-là où l'on met les Rois & Princes que les vrais Fidéles ont fait priſonniers, comme auſſi les Bachas rebelles, & autres perſonnes de qualité. Ce fut-là que Coreſqui Vaivode de Moldavie fut enfermé l'an 1617. de l'Ere des Chrétiens. Ce fut auſſi l'an 1622. de la même Ere, que les rebelles Janiſſaires empriſonnerent là Sultan Oſman leur Souverain, & l'y étranglerent quelque temps aprés.

Il y a plus de deux mille Moſquées, Oratoires, & tombeaux, dans l'enceinte des murailles de Conſtantinople. Je t'ai déja fait dans ma précedente la deſcription de ſainte Sophie. Il ne me reſte à preſent que de parler des quatre autres qui ont été

1673. bâties par quelques-uns de nos premiers Empereurs. La premiere & la principale fut bâtie par Sultan Mahomet II. pour témoigner à Dieu sa reconnoissance de la prise de Constantinople. Cet édifice est magnifique, & bâti sur le modéle de sainte Sophie. Le Fondateur fit bâtir autour de cette Mosquée cent belles chambres pour les Emaums & Mollas qui y font le service, & pour y recevoir les Etrangers de quelque Nation ou Religion qu'ils soient. Il fit faire aussi cinquante autres chambres pour l'usage des pauvres, & assigna à cette Mosquée soixante mille Ducats de revenu annuel.

La seconde Mosquée fut bâtie par Bajazet II. fils de ce Mahomet. La troisiéme par Soliman I. Et la quatriéme par Soliman le Magnifique. Ces trois derniers Princes sont enterrez dans les trois Mosquées dont ils sont les Fondateurs, sous des monumens d'une superbe figure. Une infinité de Lampes brûlent sur eux & autour d'eux jour & nuit, pendant que certains Mollas prient continuellement tour à tour pour les ames de ces illustres morts.

Mais la derniere de ces Mosquées, qui fut bâtie, comme j'ai dit, par Sultan Soliman, surpasse toutes les autres, & ne cede rien à sainte Sophie pour la richesse du marbre, du porphire, & autres excellens materiaux.

Les Grecs ont quarante Eglises & Chapelles à Constantinople, où se fait le service Nazarien. Les Armeniens en ont quatre. Ceux de l'Eglise Latine en ont une, & un Collége qui lui est annexé pour un certain nombre de Jesuites. Elle est à Pera qui est une espece de Fauxbourg de Constantinople.

Les Juifs, ont beaucoup de liberté. Ils demeurent tous dans un même quartier qui occupe neuf grandes ruës. Il ont trente-huit Sinagogues,

Les remparts de la ville sont en fort bon état, 1575.
& doubles du côté de la terre. Il y a dix-neuf portes, dont l'une s'appelle la Sainte, à cause d'un grand nombre de saints personnages Chrétiens qui sont enterrez dans un Chapelle qui en est tout proche. Ce fut par cette porte que Mahomet II. y fit la triomphante entrée, dans le dessein, à ce qu'on dit, de profaner la prétenduë sainteté du lieu, & d'insulter aux faux Dieux, venant comme il faisoit pour établir la Loi & le culte du seul vrai Dieu, Createur du Ciel & de la terre.

Il y a dans la ville quantité de monumens antiques, comme Piramides, Obelisques d'une figure & d'une invention admirable. On voit en un endroit trois serpens de Marbre, qui s'étendent à la hauteur de deux hommes, & s'entortillent l'un avec l'autre. On dit qu'ils furent faits par un Magicien dans un tems où les habitans souffroient beaucoup des serpens vivans, & qu'ils en furent délivrez par le moyen de cet enchantement.

Mahomet II bleſſa au cou un de ces Serpens en passant à cheval dans la ville aprés qu'il s'en fut rendu Maître. Voyant l'horrible idole, & supposant avec raison que c'étoit l'ouvrage de quelque Magicien, il fut saisi d'un saint zéle & d'une sainte indignation. Baissant donc sa Lance, & donnant des éperons à son cheval, il courut à toute bride, & fit au cou d'un de ces Serpens la cicatrice qu'on y voit encore aujourd'hui.

Il y a au même lieu une fort belle Colonne bâtie à la ruſtique comme on parle. Les Marbres dont elle est composée sont attachez ensemble sans mortier, ni bitume, ni autre ciment. Il y a en dedans un dégré tournant par lequel on monte jusqu'au sommet.

Les Grands de l'Empire s'exercent à cheval

1672. dans le lieu qu'on nomme l'Hippodrome, & quelquefois le Grand Seigneur même y monte des chevaux, sur tout les jours de grande fête.

Il y a tout autour de l'Hippodrome plus de deux mille boutiques de Tailleurs ou Fripiers pour l'usage de ceux qui veulent faire racommoder, & dégraisser leurs habits, ou en avoir de propres à bon marché. Cependant ce commerce tout méprisable qu'il est produit tous les ans au Grand Seigneur onze mille Sequins pour les droits de Doüane. Tu peux juger par-là des autres revenus qu'il tire des autres lieux d'un si vaste Empire.

Il y a plus de quarante mille Magazins & boutiques de Marchands, de Fripiers, de Quinquailliers, Revendeurs, & autres gens de pareille profession. Chaque métier a son Bazar ou marché suivant la qualité des marchandises qu'il vend. Mais il y en a un bien plus considerable que tous les autres, qu'on nomme Baystyan, qui est celui des Orfévres, des Joalliers, & de ceux qui se mêlent en quelque maniere de marchandises fines & riches. Cette place est entourée d'une forte muraille de six pieds d'épaisseur; & se ferme toutes les nuits par quatre portes doubles, ce qui se fait aussi en d'autres tems si la necessité le requiert: De sorte que ce lieu ressemble à une petite place bien fortifiée.

Il y a à ce riche marché une galerie ou piazza, soûtenuë par vingt-quatre colonnes. Il y a sous cette galerie une infinité de petites boutiques de six pieds de long, & de quatre de large. C'est-là que toutes ces précieuses marchandises sont exposées en vente sur des tables ou comptoirs, & qu'elles ébloüissent par leur éclat les yeux des Passans.

Tu peux juger aussi des gros gains que font ces Marchands, par ce qu'ils payent au Grand

Seigneur pour la simple permission de vendre en 1675.
ce lieu-là. J'ai connu particulierement un homme, qui donnoit pour cela deux mille francs par an; & il me dit que personne ne pouvoit l'avoir à moins que par grande faveur; ce qui se faisoit fort rarement, sans compter que le rabais qu'on lui faisoit étoit bien peu de chose.

En revenant de ce marché par un certain chemin; on voit une riche colonne de porphire liée avec des cercles de fer; & un peu plus loin vous en voyez une autre encore plus magnifique. Celle-ci se nomme la colonne historique, parce qu'on y a gravé tout autour des figures humaines. Il y a aussi un degré à vis qui monte depuis le bas jusqu'au haut: mais il est fort délabré, & il courroit risque de tomber, s'il n'étoit soûtenu par de gros cercles de fer.

Le Palais de Constantin le Grand est une antiquité qui mérite d'être vûë. Cet édifice est de la derniere richesse, recommandable d'ailleurs en ce qu'il est situé dans un endroit de la Ville où l'air est le plus pur & le plus sain.

Outre le marché des Orphévres, &c. Il y en a encore un autre fermé de murailles, avec une galerie soûtennë par seize colonnes. C'est-là où se vendent toutes sortes de soyeries. A quelque pas delà est la Halle où l'on vend les Esclaves. Ce commerce est si lucratif, que ceux qui le font payent tous les ans au Grand Seigneur seize mille sequins.

Les Cabartiers, Traiteurs, & Vivandiers qui vendent du vin aux Chrétiens & aux Juifs, & en cachette aux Musulmans, payent tous les ans cinquante-huit mille sept cens quatre vingt huit sequins. Les Poissonniers de Constantinople qui demeurent le long du Quai, payent annuellement vingt-neuf mille trois cens nonante-quatre sequins. Le marché au bled où se vend toute

1673. sorte de grains, de legumes, de farines, & de fleurs, paye à l'Epargne quatorze bourses d'argent par an, chaque bourse valant six cens trente-trois Sequins. Les Marchands Egyptiens qui portent vendre leurs Marchandises du Caire à Constantinople, payent vingt-quatre bourses. Ce que payent annuellement les vaisseaux Marchands étrangers, va à cent quatre-vingt bourses d'or. J'ai déja dit la valeur de chaque bourse. Les grandes Boucheries qui sont hors de la ville, payent trente-deux bourses. Ces boucheries sont servies par deux cens Bouchers, qui ont sur eux un Préfet ou maître sans le consentement duquel personne n'oseroit tuër la moindre bête, à moins que ce ne fût pour le Corban. On a dit ailleurs ce que c'est que ce Corban. Ce Préfet a une si grande autorité, que les Juifs mêmes sont obligez de lui demander permission de tuër leurs propres bêtes à leur manière. La raison pourquoi les Boucheries sont hors de la ville, est pour la tenir nette, & pour empêcher qu'elle ne soit soüillée de sang.

Il seroit impossible de suputer le prodigieux revenu que le Grand Seigneur tire de la vente des moutons & des bœufs de Hongrie, qui se fait durant la dixiéme & onziéme Lune. Mais tu jugeras qu'il est fort grand, si tu considére qu'il y a des jours où il se vend vingt-cinq mille bœufs, & quarante mille moutons.

Il n'est pas plus aisé de calculer ce qui lui revient de la vente des maisons, des bâteaux, des galeres, des saïques, & autres vaisseaux de plus grande capacité. Outre qu'un si long détail seroit trop ennuyeux dans une lettre. Que dirai-je du tribut que les Juifs & les Chrétiens payent, & qui va tous les ans à des sommes prodigieuses ? Je n'aurois ni assez de tems, ni assez de papier, ni assez d'ancre ; ni même assez de patience, si

je

je voulois entrer dans un détail si circonstancié. 1671.

Tu pourras faire un jugement juste des immenses richesses que le Grand Seigneur possède, quand tu sauras, qu'il y a une Monnoie dans la ville Imperiale, où quatre cens hommes sont continuellement occupez à fabriquer de nouvelles especes. Ils ont sur eux un Inspecteur ou Président pour conduire l'ouvrage : Mais il faut que ce Président soit Grec d'origine, parce que cette charge est un privilege special que nos généraux Empereurs ont accordé à cette Nation. La raison de cela est que les mines d'or & d'argent sont dans l'Empire de la Grece. Ainsi il n'y a que les Grecs qui puissent être admis à cette curieuse manufacture.

L'Inspecteur est obligé d'envoyer tous les mois au Serail dix mille Sequins d'or, & autant en argent : Car le Sultan veut qu'il y ait toûjours dans son Palais une grande quantité de nouvelle monnoye.

Sois assuré, Sage Musu, que Constantinople est le grand tresor, ou la grande banque de toute la terre ; le lieu où toutes les richesses de l'Orient, de l'Occident, du Septentrion, & du Midi, sont refonduës & entassées comme dans leur véritable centre. Mais j'ai encore bien d'autres choses à te dire de cette glorieuse ville. Ce sera le sujet d'une autre Lettre. Je viens précisément de me souvenir d'une afaire pressante qui je ne puis pas négliger d'un moment. Ainsi je prens congé de toi avec précipitation.

LETTRE XIV.

A Mehemet, Eunuque, relegué au Grand Caire en Egypte.

Il l'entretient de l'excez de sa mélancolie au sujet d'une femme.

1673. JE ne sai si c'est un effet de la mélancolique lettre dont tu m'as honoré, ou un effet de mon mauvais temperament ; mais je sai bien que je suis au desespoir, & résolu de mourir. Je suis ennuyé de tout ce que j'ai eu au Monde jusqu'ici ; & je n'espere pas de plus grande satisfaction quand j'aurois encore mille ans à vivre. Tous les plaisirs ne me paroissent que la même chose sous des formes differentes ; & ils ont tous cela de commun, qu'ils me laissent dans la même affliction ou ils m'ont trouvé, & souvent dans une plus grande : Preuve suffisante pour convaincre un homme d'esprit qu'il doit mourir en cherchant le repos.

Ce Monde n'est qu'un cercle d'ombres & de fantômes, & même un cercle enchanté : Toute nôtre vie est pleine de vanité & d'erreur. La Fortune de tous les hommes n'est qu'une répetition de l'avanture d'Ixion : Nous faisons la Cour à des nuées que nous prenons pour des divinitez, & nos plus charmantes joüissances ne sont que de pures chimeres.

Il est certain que ce Monde visible n'est qu'une belle apparence, une pompeuse emblême, un riche tipe de la region invisible, qui est la mere des esprits. Que n'est-il permis à un mor-

tel de faire sortir son ame du long & ennuyeux 1673.
exil où elle est ici bas, & de la renvoyer dans son païs natal, qui est le Royaume des divines idées ! Si cela étoit je me jetterois bientôt dans l'abîme inconnu. Mais nous devons payer de résignation sans nous trop embarrasser des moyens de soûtenir nos différentes destinées, & attendre avec patience l'heure de nôtre départ ; car c'est en vain que nous pensons à avancer ou à retarder nôtre destinée. D'ailleurs autant que nous en pouvons juger, nôtre état futur sera peut-être pire que le present. Tout est plein d'une misterieuse obscurité. Ainsi, cher Mehemet, défaisons-nous toi & moi, je t'en prie, de tout souci & chagrin inutile : Sois aussi gai que le doit être un homme sage ; & quand tu sentiras approcher cette humeur noire, ayes soin de l'éviter, & de t'en mettre à couvert à la faveur d'une bonne compagnie. Le vin & la Musique sont d'excellentes armes pour se défendre contre le noir Démon de la mélancolie. Mais je te conseille de fuïr les femmes ; car elles ne feront que te rendre plus malade.

C'est une femme qui m'a causé ce mouvement de douleur, femme que j'ai trop aimée. Mais elle est ingrate, fausse, & cruelle ; elle se fait un plaisir singulier de me tromper par de fausses démonstrations d'amour & d'amitié, & de me détromper ensuite. La même langue qui ne me dit quelquefois que des douceurs & des choses obligeantes, ne me parle en d'autres tems qu'avec mépris, défiance, & dédain.

Tu seras surpris qu'un homme de mon âge ait encore de la passion pour le Sexe. A te parler franchement, mon ami, il m'est impossible de bannir de mon cœur une affection qu'il a

1673. cherie depuis plus de trente ans. Nous aimons naturellement le Sexe, & cet amour est un feu qui ne s'éteint qu'avec nôtre vie. Il est même souvent plus ardent dans la vieillesse que dans la jeunesse, quoiqu'il ne soit pas de si longue durée. Il en est comme d'une Lampe dont l'huile est presque consumée. La flâme ne trouvant plus sa nourriture accoûtumée s'élance & brûle tout de nouveau comme si elle avoit envie de se soûtenir un peu plus long-temps ; elle petille & brille avec plus de bruit & d'éclat qu'auparavant, mais elle s'éteint incontinent. On peut dire la même chose de l'amour : plus nous sommes prés de nôtre fin, plus il commence à nous tourmenter, & à exciter dans nos ames des mouvemens de désir & de chagrin.

Réservons toi & moi, cher Mehemet, nôtre affection pour les belles & constantes filles du Paradis, qui ne regarderont jamais d'autre homme que le leur. C'est sans contredit une partie de la souveraine félicité.

LETTRE XV.

Au Selictar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur.

Des conquêtes des François en Lorraine, en Alsace, en Brabant, en Flandre, en Catalogne, & ailleurs. Rélation de la fameuse victoire remportée par le Maréchal de Turenne sur les Imperiaux prés de Strasbourg.

CEtte campagne a été terrible pour les Allemans, & autres Alliez. Quand ils se sont mis en campagne au commencement du printems, ils avoient soixante mille hommes effectifs, & à present qu'elle est finie, & qu'ils s'en vont en quartier d'hiver ils n'en ont guére plus de vingt mille. De sorte qu'ils ont perdu les deux tiers de leur armée. Cependant les François toûjours heureux & toûjours vainqueurs prennent des Villes & des Châteaux, réduisent des Provinces entieres sous l'obéïssance de leur invincible Monarque, & étendent ses conquêtes du long & du large, en Franche-Comté, en Lorraine, en Alsace, en Brabant, en Flandres, en Catalogne; & même jusques aux Isles de la Mer.

J'ai déja donné avis aux Ministres de la Porte de ce qui s'est passé de plus remarquable en divers endroits; si-bien qu'il ne me reste à present qu'à t'entretenir de la fameuse victoire que le Maréchal de Turenne vient de remporter prés de Strasbourg; victoire dont je ne saurois te don-

ner les particularitez, ce qui aussi n'est pas, je croi, fort important. Je te dirai en deux mots que l'Electeur de Mayence & les Bourgeois de Strasbourg voulant favoriser les Alliez dont l'Armée montoit à quarante mille hommes, leur laisserent passer le Rhin, & ils penserent surprendre les François qui n'étoient pas plus de vingt-cinq mille hommes. Mais Monsieur de Turenne prévint leur dessein par sa vigilance, & par sa bonne conduite, & tourna la fortune de la guerre de son côté. Ce sage Général considérant la superiorité de ses ennemis, ne jugea pas à propos d'engager toute son Armée avec la leur, craignant d'être accablé par le grand nombre qui étoit Superieur au sien de prés de la moitié. Il les attaqua donc par détachemens; & les harcela dans leur marche. Il eut le succez qu'il s'étoit promis; car il occupoit les postes & les défilez les plus avantageux. Il garnit les hayes de Troupes qui incommodoient les ennemis dans leur marche. Il en mit d'autres sur les pentes des hauteurs, à couvert derriere les brossailles qui bordoient les chemins creux par lesquels les enemis étoient obligez de passer. Ces Troupes ainsi disposées incommodoient fort les ennemis, pendant que le reste de l'Armée de Turenne les attaquoit en front. Par ces frequentes escarmouches il leur tua beaucoup de monde & couvrit les chemins de corps morts. Les Alliez voyant enfin qu'ils étoient embarrassez de tous les côtez, profiterent d'un certain bois, où ils se retrancherent; & furent long-tems sur la défensive. Mais les François les chasserent à la fin de cet asile, & ce fut alors qu'on commença à se battre dans les formes. Le combat fut sanglant pour les Imperiaux; car plus de trois mille des leurs demeurent sur la place, outre ceux qui furent blessez & faits prisonniers. Ils perdirent aussi dix pieces de Ca-

non, & la terre étoit couverte de Cuiraces, de 1674.
Halebardes, de Piques, de Mousquets, d'Epées, & de toutes sortes d'armes que les Alliez laisserent en se retirant la nuit avec précipitation. La consternation fut si générale, que toute la Rhétorique des Officiers Allemans ne fut pas capable d'empêcher les leurs de fuïr. Le Maréchal de Turenne a eu un cheval tué sous lui d'un coup de Mousquet, sans avoir eu d'autre mal.

Ce Général heureux & sage sait fort bien profiter de tous les avantages du tems, du lieu, & des autres circonstances qui se presentent dans la guerre. Il n'attaque jamais sans être assuré de la victoire, ou sans être sûr au moins de se tirer d'affaire avec honneur. Les François disent d'ordinaire, que *si le Prince de Condé avoit un peu du flegme de Turenne, & que Turenne eût un peu du feu du Prince de Condé, il n'y auroit pas dans l'Univers deux pareils Généraux.*

Sérénissime Aga, Dieu a dispensé ses dons par petites parcelles. Chacun a ses talens; & il est rare de trouver un homme dont les défauts ne balancent pas les perfections. Dieu veüille faire pencher la balance de nôtre côté.

LETTRE XVI.

A Mirmadolin Santon, de la Valée de Siden.

Discours Philosophique sur la pureté, sur l'abstinence des plaisirs, sur la vigilance, &c.

1674. JE veux presentement me laisser aller aux idées sacrées, & suivre les mouvemens de la Sagesse; je veux obéïr aux inspirations de mon meilleur genie, & parler de choses qui ne sont pas propres aux oreilles vulgaires. Je ne veux pas jetter mes choses saintes aux chiens, ni exposer aux pourceaux ce que j'ai de précieux. Que le Forgeron travaille sur son Enclume, & qu'à coups de marteau il donne au métal la forme qu'il lui plaît, les vapeurs perpetuelles du feu incommodent ses yeux, & quant aux choses spirituelles il est un veritable aveugle. Tel est le Charpentier: Il travaille son bois, il l'unit, & en coupe les nœuds avec sa coignée; il le scie en planches, & le polit ensuite avec le Rabot: Il ligne & plombe son ouvrage; & le mesure avec regle & Compas: Il fait les piéces en sorte qu'elles quadrent les unes aux autres; & quand tout est poli & ajusté à sa fantaisie, il le joint ensemble, lui donne la forme, & se réjoüit du succez de son industrie & de son savoir faire.

Ces Artisans & tous les autres occupent leur esprit à leur ouvrage, qui fait toute leur ambition: Et aprés qu'ils y ont donné la der-

tiere main, ils mangent & boivent les fruits 1674
de leurs peines. Ils n'étudient point les paroles des hommes illustres ; & ne pénétrent point les misteres des paraboles obscures : Ils n'ont point de pente qui les porte à rechercher la Sagesse des Anciens, ou à méditer les enseignemens des Sages. Ce n'est donc point à ces sortes de gens que je veux parler de la maniere d'atteindre à la perfection : Ce n'est point non plus aux Lutteurs, aux Maîtres d'Armes, ni aux Gens de guerre. Je n'ai guére plus d'esperance de réüssir auprés des gens de marine, des Jurisconsultes, & des Courtisans, & de tous ceux en un mot qui sont embaraſſez dans les affaires du monde. Mais je m'adresse à un homme de bien & à un homme sage, qui se connoît soi-même, & qui sait ce qui doit l'occuper en ce monde ; qui conçoit la force des chaînes qui retiennent son ame dans cette Vie mortelle, & qui sait le moyen de l'en débarrasser. C'est à un homme de ce caractere à qui je parle, & non à ceux qui dorment dans leur Létargie, & qui ne veulent point s'éveiller.

Il est certain qu'il est aussi impossible que la seule & même maniere de vivre convienne aux differentes humeurs & conditions des hommes, qu'il l'est de disposer un homme au sommeil, & de le tenir éveillé en se servant des seuls & mêmes moyens. Un homme qui voudroit dormir durant tout le cours de sa vie, s'il y avoit quelqu'un assez extravagant pour cela, devroit faire provision des choses propres à faire dormir. Et au contraire celui qui veut être vigilant & actif, doit se munir des choses qui chassent le sommeil. Le premier donc doit s'abandonner à la gourmandise, à l'ivrognerie, & à la crapule : Il doit avoir une maison sombre, un lit mollet & spacieux, & se servir de tout ce qui peut af-

1674. soupir, comme parfums endormans, potions, &c. Mais l'autre doit être toujours sobre, boire avec modération, manger peu : Sa maison doit être claire, son air serain, sa douleur sensible, son lit dur & petit, & mal propre au repos.

Mais soit que les mortels soient en lieu, où ils doivent perpetuellement être sur leurs gardes, ou soit que toute leur vie ne doive être qu'une nuit de sommeil, c'est une chose qui n'est connuë qu'aux personnes de ton caractére, qui ont découvert la trompeuse magie du corps, & comment l'ame est enchantée en ce monde ; qui ont trouvé la naturelle activité de l'esprit, & comment il se laisse affoiblir par les secrets opiats qui se cachent dans la matiere.

Pendant, heureux Santon, que nous sommes dans ce monde des ombres, nous sommes de vrais exilez, des bannis de nôtre patrie naturelle, qui est le monde des substances réelles. Plus nous nous enfonçons dans la matiere, plus nous éloignons-nous de nôtre véritable patrie, errans dans les deserts inconnus d'une terre enchantée, où nous n'avons commerce qu'avec des Spectres, des Fées, des Démons, des Lutins, & autres apparitions trompeuses. Car tout ce qu'il y a dans ce monde visible n'est que fausseté, qu'illusion, que Comedie, qu'un tas d'ombres renversées & colorées d'un petit rayon du monde de lumiere.

Puis donc que nous n'ignorons pas ces choses, hâtons-nous de regagner nôtre séjour naturel, dépoüillons-nous des habitudes étrangeres que nous avons prises par imitation dans le lieu de nôtre pélérinage, & nettoyons nos esprits de toutes les mauvaises qualitez qu'ils ont contractés sur la terre : Défaisons-nous des affections corrompuës, des desirs criminels, des inclinations

déréglées, & de toute opinion vaine & fausse. 1674.
Lors que nous serons une fois déchargez de ces pesans fardeaux, nos ames s'éleveront aisément, & ne cesseront de voler qu'elles ne soient appuyées sur les branches du Paradis. Qu'y a-t-il de plus grand que l'ame d'un homme qui est une fois éveillé du sommeil de cette vie mortelle ? Quel mépris n'a-t'il point pour les biens de la terre ? Il ne soûpire que pour les délices celestes. Comme le fer se tourne & s'approche amoureusement de l'Aiman, de même l'ame est attirée par l'Essence premiere, qui est sa source & son centre.

Il y a deux sortes de chaînes qui attachent l'ame aux choses de la terre, qui l'apesantissent & engourdissent comme si elle étoit ivre d'un poison mortel, & qui lui font oublier la faculté de la contemplation qui lui est naturelle. L'une est le plaisir, & l'autre la douleur. Nos sens les produisent toutes deux aussi-bien que la prévention, le caprice, l'opinion, la mémoire, & les desirs qui accompagnent nos sens. Ce sont ces choses qui mettent l'ame hors de sa situation naturelle, & qui l'empêchent d'aimer la seule Essence qui merite veritablement de l'être. Cela étant nous devons nous abstenir des choses sensibles autant qu'il dépend de nous, & éviter tous les objets capables d'irriter nos desirs criminels, & alterer nôtre raison.

Combien produit le goût d'étranges afections, qui lient l'ame d'un double lien, pendant que le haut goût des viandes savoureuses lui tend des pieges sur le palais, & que les cruditez, effets de l'indigestion la précipitent dans le centre par maniere de dire, où elle demeure comme dans une prison, jusques à ce qu'une sainte abstinence la remette en liberté.

Le toucher arrache souvent l'ame peu précautionnée de ces forts interieurs, la dupe par de flâ-

1674. teuses amorces, & la porte par de fausses promesses de plaisir à se promener dans le corps pour prendre l'air. Elle n'est pas plûtôt en pleine campagne, s'il m'est permis de parler ainsi, qu'une embuscade de desirs criminels, de concupiscences, de troubles, de craintes, de soucis, d'amour, de joye, de douleur, & autres passions, fondent à coup sur elle, & la font prisonniere. Combien est-il donc nécessaire d'être toûjours sur nos gardes, & de ne nous pas endormir dans une dangereuse sécurité ? Nous ne devons pas non plus être téméraires, & aller étourdiment au combat lors qu'il vaudroit mieux pour nous de l'éviter, de peur qu'au lieu d'en sortir victorieux, nous ne fassions voir nôtre foiblesse & nôtre imprudence.

O homme parfait ! tu vois ces choses plus clairement que moi. Ce n'est pas aussi pour te les apprendre que je t'écris, mais pour me les confirmer en rassemblant ainsi mes idées dispersées, & les mettant en ordre. Si tu veux avoir la bonté de me faire sçavoir ce que tu penses là-dessus, je recevrai ton heureuse lettre comme un Oracle.

Cependant puisse le Ciel avoir égard à ton innocente vie, & te garantir des accidens qui menacent tous les hommes. Dieu veuille exaucer tes prieres, & récompenser tes bonnes œuvres. Que ta fin en un mot, soit comme celle d'Enoc, qui ne vit point la mort, & qui fut transporté tout vivant dans le Paradis.

LETTRE XVII.

A Ali Bassa.

Guerre avec l'Espagne. Plusieurs places prises par les François. La conspiration du Chevalier de Rohan, & autres, découverte & punie, & par ce moyen le dessein des Hollandois devient inutile.

IL paroît visiblement que les armes des François ne sont pas faites pour la roüille. Ils ne manquent pas de sujet pour être toûjours en action. Les Princes & Etats voisins prennent leur tems pour affronter ce Monarque, & quelquefois ils l'attaquent tous conjointement. Il est certain qu'ils envient & craignent le bonheur naissant de la France, & c'est pour cela qu'ils mettent en œuvre & la ruse & la violence pour traverser son élevation. 1671.

Le Gouverneur des Païs-Bas Espagnols ayant fait divers actes d'hostilité, sans qu'il y eût esperance d'en avoir réparation, le Roi de France s'est trouvé obligé de déclarer la guerre à l'Espagne.

Cela s'est fait tout nouvellement, & le Duc de Navailles en même tems a été envoyé en Flandres avec une armée. Il a pris peu de jours aprés son arrivée la Ville & le Château de l'Aubespine, les Villes de Pesme & de Mornais, le Château d'Oigny, & les villes de Gray & de Vezoul.

La derniere est une place importante. On l'appelle la porte de la Lorraine, & la fausse porte de la Franche-Comté. Ce Monarque s'est rendu maître par ce moyen du Bailliage d'Amont, qui comprend plus de cinq cens Villages.

1674. Les Espagnols voyant tant de progrez, & considérant qu'ils ne pouvoient arrêter par la force ouverte le cours des victoires de ce Prince, ont eu recours à un autre moyen, & se sont avisez de lui susciter des conspirations, & de faire des alliances avec quelques-uns de ses Sujets.

Ils étoient convenus avec le Chevalier de Rohan de lui donner tous les ans une pension de huit mille livres, & de lui faire un present de cinq mille pistoles, s'il vouloit les mettre en possession de Quillebœuf, qui est une forte Place de Normandie.

Le Chevalier de Rohan s'étoit fait accroire & à eux aussi, qu'il pouvoit le faire aisément; mais il s'est trouvé qu'il avoit mal compté. Quelques-uns de ses amis disent qu'il n'a jamais pensé à tenir ce marché, son crédit étant trop petit à Quillebœuf, & qu'il n'avoit pour but que de rétablir sa fortune en tirant par supercherie ces cinq mille pistoles des Espagnols. Quoi qu'il en soit la conspiration a été découverte au Roi de France qui a des Espions dans tout le Royaume. L'infortuné Chevalier à été pris, & conduit à la Bastille; & convaincu de trahison, il a été condamné à perdre la tête; ce qui a été executé.

Le Marquis de Villars & le Sieur de Pereaux ses complices ont subi la même peine. Un autre Seigneur François de la faction, a été tué en se défendant contre ceux qui avoient ordre de l'arrêter. Ces gens-là avoient entrepris de livrer les autres places fortes aux Hollandois qu'on prétend être les Agresseurs dans cette guerre.

Si leur conspiration avoit réüssi, il n'auroit pas été bien difficile de corrompre les autres Grands par les pistoles d'Espagne, & par ce moyen la troisiéme partie de la France auroit été venduë à un prix qui ne quadre pas au commerce des Rois. Il semble que les Hollandois & les Espagnols étoient

fut le point de faire descente en Normandie & en 1674
Bretagne, attirez qu'ils y étoient par les magnifiques promesses des personnes dont je viens de parler, & par leurs Adherens, qui leur faisoient accroire, qu'une grande partie de la Noblesse se joindroit à eux aussi-tôt qu'ils auroient mis pied à terre, & qu'ils n'avoient aucun sujet de craindre de trouver de la résistance de la part des peuples, qui sont obligez de suivre la fortune de leurs Superieurs: Sans compter qu'ils sont toûjours désireux de la nouveauté & du changement.

Il n'est rien de si abject, de si pauvre, & de si mépriſable que le Païsan de France. Il ne travaille que pour les autres, & a bien de la peine avec tout son travail à gagner du pain pour soi-même. En un mot, les Païsans sont absolument les Esclaves de ceux dont ils font valoir les terres, & de ceux dont ils les tiennent à ferme. Ils ne sont pas plus opprimez par les taxes publiques & les Gabelles, que par les charges particulieres que leurs Maîtres leur imposent, sans compter ce que les Ecclesiastiques exigent injustement de ces malheureux. Ces vexations leur font souhaiter qu'il arrive une révolution dans le Gouvernement, dans l'esperance que leur condition deviendra meilleure.

Ce fut en partie cela qui encouragea les Hollandois & les Espagnols à penser à faire une invasion en France: Autrement ils se seroient contentez de se tenir sur la défensive. Le Roi de France a affaire à plusieurs ennemis puissans. L'Empereur lui donne de l'occupation sur le Rhin. Le Duc de Lorraine allarme ses nouvelles conquêtes, & fait diversion de ce côté-là. Le Roi d'Espagne lui cause en Flandres de grandes dépenses d'hommes & d'argent. Les Hollandois l'attaquent par mer, & voudroient bien l'attaquer par terre; mais ils ne sçavent par où s'y prendre. Ce-

1675. pendant ce Monarque fait tête à tout le monde, ruïne leurs complots & leurs intrigues, rend leurs armes inutiles, gagne tous les jours du terrein, & fait voir par une suite continuelle de victoires qu'il n'y a que sa fortune qui fleurisse en Occident.

Le Roi de Suede à fait certaines propositions de paix entre l'Empereur, le Roi de France, le Roi d'Espagne, les Etats de Hollande, & quelques Electeurs. Il a offert pour cet effet sa médiation, & a envoyé des Ambassadeurs au lieu dont toutes les parties étoient convenuës pour tenir les conférences commodément. Les autres Princes interressez dans cette guerre y ont aussi fait venir leurs Ministres. Mais il semble que le marquis de Grana Ambassadeur de l'Empereur ait fait un affront sanglant à Guillaume de Furstemberg, Plenipotentiaire de l'Electeur de Cologne.

La Cour de France en a été vivement touchée, & regarde cette action comme une violation manifeste du droit des gens. Le Roi a publié un Manifeste, où il accuse l'Empereur d'avoir fait faire cette insulte, & déclare en même temps qu'à moins qu'il n'en fasse faire satisfaction, il rappellera ses Ambassadeurs, & se mettra en devoir de le faire faire justice à la pointe de l'épée.

Il s'est plaint au Roi de Suede de cette violence, & a fait avec lui une alliance étroite. Gustave à d'abord rappellé ses Ambassadeurs, & leur a donné ordre de proteſter contre l'action du Marquis de Grana comme contre une violation du droit des gens. Autant en a fait le Roi de France : Et tout semble préſager que l'Europe va être plus broüillée que jamais.

Les Catholiques Romains se font la guerre les uns les autres, & ne laissent pas d'être unis contre les Protestans, qu'ils regardent comme l'ennemi commun, & qu'ils ne considérent guere

plus que les Musulmans font les Kisilbaschi Persans, qu'ils ont en execration comme des Heretiques abominables. Il y a aussi une Secte de Protestans qui cabale contre l'autre. Les Lutheriens haïssent & persecutent les Calvinistes, qui de leur côté rendent bien le change aux Lutheriens. Ces Infidéles ont donné dans le piege du Diable, de se mordre ainsi & de se manger les uns les autres. Ils sont dans un aveuglement extraordinaire & plongez dans un abîme d'erreurs. Ils sont environnez d'enchantemens : Les conducteurs sont des Sorciers & des Magiciens, & l'enfer a part à tous leurs artifices. 1674.

Levez la tête, vrais Croyans ; car l'heure aproche où les anciennes Prophéties doivent être accomplies. Elles sont ces Prophéties, *que le Dragon d'Orient fera la guerre à l'Aigle d'Occident, & la dévorera avec toutes ses plumes* Malheur à toi, terre de Japhet, l'an 1700. stile des Chrétiens.

Puisses-tu, vénerable Bassa, qui n'est pas à moitié prés aussi âgé que moi, puisses-tu vivre assez long-temps pour voir ce grand évenement. Pour moi je cours à grands pas vers mes peres, vers la region du silence, vers la retraite éternelle, qui est un lieu où toutes les vanitez de cette terre seront ensevelies dans l'oubli.

En attendant joüis de la vie pour être témoin de la grande révolution qui surprendra tout l'Univers.

LETTRE XVIII.

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur.

De l'amour universel & Platonique que l'Espion a toûjours eu en partage.

1674. BEnit soit Dieu de qui seul procéde la santé, la longue vie, & l'immortalité bienheureuse. Il y a bien des fiévres, mais je n'ai jamais guére été sujet à aucune, si ce n'est à celle de l'amour. A la verité je me suis fait une habitude de celle-là : Elle est devenuë une véritable fiévre étique, & c'est assurément quelque chose de plus qu'une seconde nature. Je sens en moi je ne sçai quoi qui me porte perpetuellement à la douceur & à la tendresse Platonique. Rien n'est capable de me mettre en colere qu'un maraut opiniâtre & arrogant qui étant descendu de quelque Boucher, de quelque Vendeur de volaille, ou de quelque cuisinier graisseux, ne préface à le voir que meurtre & carnage, & ne parle que des cruautez, des injustices, & des violences qu'il médite contre les innocens. Quand on lui parle de pitié, c'est comme qui parleroit de famine à un homme qui meurt de faim. Mais si vous voulez le faire rire & le mettre de bonne humeur, il n'y a qu'à lui dire comment il peut gagner du bien en opprimant la Veuve & l'Orphelin, ou augmenter celui qu'il a déja en ruïnant des familles entieres. Il n'y a qu'à lui apprendre comment il peut duper un jeune héritier innocent & crédule, ou surprendre son voisin par quelque marché. Son esprit est mauvais, & son cœur gâté. Je ne sçaurois jamais m'accommoder d'un tel homme ? Il y a

entre nous une antipathie naturelle & une con- 1674
trarieté immortelle. Mon esprit est effrayé & se retire au-dedans de moi, quand je vois un visage de ce caractere : Mes membres deviennent foibles & languissans comme ceux d'un homme qui a touché une Torpille.

Il est certain qu'il n'y a point d'especes de bêtes à quatre pieds, d'oiseaux, de poissons, d'insectes, de reptibles, ou autres choses vivantes, dont la nature ne se trouve en l'homme. Quels justes rapports n'y a-t-il point entre le temperament du renard & celui de certains hommes ? Il y en a d'autres qui sont des ours parfaits sous la forme humaine. Ici vous rencontrez un crocodile qui par des larmes feintes tâche à vous faire donner dans le piege pour vous devorer ; là rampe un serpent qui tout entortillé s'insinuë peu à peu dans vôtre affection ; & aprés que vous l'avez échauffé à force de bienfaits, il vous mord tout à coup, & vous pique d'une piqueure mortelle. On voit sous le masque de la forme humaine des Tigres, des Lions, des Leopards, des Panteres, des Loups, & en un mot toutes les bêtes féroces de l'Afrique. Il n'est pas difficile à un homme sage de démêler leur complexion naturelle au travers de leur masque emprunté. On distingue aisément dans la Phisionomie le vice & la vertu. Chacun porte sur son visage je ne sçai quels caracteres secrets, qui font connoître ce qu'il est. Il en est de même de l'amour Platonique, qui penetre avec des yeux d'Aigle tout ce que l'ame a d'aimable. Nous voyons d'un coup d'œil les qualitez cachées des gens, & c'est souvent de-là que se forment des amitiez solides & durables. J'aime mes amis sans réserve : Et comme il y en a trés-peu parmi les hommes, j'en fais des innocentes bêtes. Je tâche comme un Amant de les obliger, & de ga-

1674. gner leur cœur par tous les offices d'amitié & de tendresse que je suis capable de leur rendre. Je suporte avec patience leurs méchans tours jusques à ce que j'aye vaincu leur férocité par une constante perseverance. Lors que nous commençons à nous bien entendre les uns les autres, elles me font à leur maniere mille doux retours de reconnoissance. Quand je suis mélancolique elles tâchent de me divertir par quelque joli tour, comme si elles sentoient ma peine.

Mais comme mon amour est grand & fort, & qu'il cherche encore à s'étendre, quoiqu'il s'éloigne toûjours des hommes corrompus, je m'en vais dans les champs & dans les bois, & fais une Cour muette aux arbres & aux fleurs, & quelquefois même je m'entretiens en plaisantant avec les Echos. Je languis sur les rivages d'un ruisseau dont les eaux sont claires comme cristal, & je soûpire pour un vieux rocher plein de mousse. Le chêne m'enflâme d'une sacrée passion, quand je vois son gros tronc & sa venérable ombre. Peu s'en faut que je ne me fasse Druïde pour l'amour de lui, & que je ne me retire dans son tronc caverneux, où les favorables génies de l'air me rendroient visite, m'apprendroient l'avenir, & m'instruiroient de tous les misteres de la Nature : car j'aime même ces Etres invisibles, ausquels je dis souvent ma passion dans les bois, ou sur quelque montagne, où les vents officieux transportent mes paroles, & m'en raportent les réponses secretes. Mon ame alors est ravie en extase, & sent une joie secrette de ce que les immortels ont daigné parler à moi. Je tombe dans de frequens transports, & n'en reviens qu'après que le Soleil a fait la moitié du chemin de l'autre Hemisphere ; & alors je prens résolution de passer la nuit dans cette aimable solitude.

Quand j'aurois la plume ou la langue de Ci-

ceron & de Demosthene, je ne saurois exprimer comme il faut les plaisirs que je sens alors, de pouvoir libre & sans embarras contempler plusieurs heures de suite les mouvemens de la Lune & des Etoiles. O Dieu! quelles pensées, quelles méditations ne se présentent point alors à mon esprit? Mon ame ravie de joie est toute prête à rompre sa prison, pour joüir toute seule à l'avance des précieux avantages de l'éternité. Il me semble alors que j'entens le bruit des mondes celestes: Il me semble que je vois les actifs & laborieux habitans de la Lune & des étoiles appliquez à leurs occupations journalieres, comme nous le sommes ici bas aux nôtres. C'est alors que j'ai un extrême dégoût pour les principes bornez des ignorans & des superstitieux. Je haïs la seule pensée même de retourner à la Ville y profaner ma raison par les vaines conversations des fous entêtez d'eux-mêmes & des idiots. Je suis las de la vie, & je voudrois mourir au milieu de ces charmantes speculations. C'est ainsi que je passe le tems jusques à ce que le jour commence à paroître; car alors comme Musulman & comme Esclave du Grand Seigneur, je commence à songer à mon devoir. Je me lave au plus vite au premier ruisseau, & me prosterne gayemment en terre pour adorer la source éternelle de toutes choses. Aprés cela pleinement satisfait de ces plaisirs nocturnes, je retourne à la Ville & reprens mes affaires, considerant que je ne suis pas né pour la contemplation seulement. 1574.

Je te souhaite, savant Hali, un bonheur parfait en ce monde, & une favorable transmigration aprés la mort; priant Dieu en même tems de me faire la grace de mériter un jour de joüir de ta compagnie en Paradis, où nous aurons la liberté de discourir plus au long de ces choses, & avec plus de lumieres que nous n'en pouvons avoir sur la terre.

LETTRE XIX.

A Kerker Hassan Bassa.

Il se plaint des infirmitez de la Vieillesse, & souhaite d'être rappellé de Paris.

1674. QUelle raison a-t-on de me laisser plus longtems à Paris ? D'où vient que les Ministres de la Porte font faire au Grand Seigneur la dépense inutile d'entretenir ici un vieillard qui ne vaut pas le pain qu'il mange ? Cependant Dieu sçait que je n'en mange pas beaucoup, & que je ne trouve aucun goût au peu que j'en prens. Mes repas ressemblent aux festins des tables enchantées, où les yeux sont régalez d'une belle & trompeuse apparence de diverses délicatesses, mais où l'estomac ne prend rien qui le contente, ni le corps rien qui le fortifie. L'imagination seule se nourrit de ces plats fantastiques ; pures ombres qui n'ont que l'apparence d'une viande solide ; & qui laissent l'homme aussi affamé qu'elles l'ont trouvé. Il me semble bien aussi que je boi & mange ; mais c'est avec si peu de goût pour le present, & avec si peu d'avantage pour la suite, que tout cela ne me paroît qu'un festin chimerique, ou une colation que je fais en rêvant.

J'ai déja passé la grande année Climacterique de la Vie humaine, puisque je suis entré dans la soixante-quatriéme de mon âge. Mais sens s'affoiblissent, & toutes les facultez de mon ame & de mon corps diminuent considérablement & rapidement. Mes os sont las de porter leur fardeau accoûtumé. Mes nerfs & mes muscles re-

fuſent de faire leur fonction ordinaire, ou du 1674.
moins ma vigueur eſt conſidérablement diminuée. En un mot les infirmitez de mon corps m'ont rendu tout autre. Je ſuis devenu un animal à trois pieds, contraint que je ſuis de marcher avec un bâton, pour éviter la neceſſité de métamorphoſer mes mains en pieds, & de ramper ſur ces quatre membres.

Juge à preſent, illuſtre Arabe, aprés ce que je viens de te dire, ſi je ſuis propre à ſervir le Grand Seigneur dans le poſte où je ſuis. Pour les intrigues de Cour j'en ſuis tout-à-fait las. D'ailleurs il n'y a plus ici de Richelieux & de Mazarins dans l'eſprit deſquels je puiſſe m'inſinuer ſous prétexte d'entendre & de ſçavoir traduire le Grec, l'Eſclavon, l'Arabe, & autres langues Orientales. De plus Oſmin le Nain qui m'apprenoit pluſieurs ſecrets, eſt mort. La mort a auſſi enlevé pluſieurs Courtiſans avec leſquels j'étois fort familier. Ajoûtez à tout cela, qu'Echimilia autrefois mon bras droit eſt vieux & caſſé. Ce bon Juif étoit prompt & avoit l'habileté néceſſaire dans toutes les affaires difficiles. Il étoit d'ailleurs auſſi fidéle que mon cœur, qui eſt à couvert du moindre juſte reproche d'infidélité. Ainſi tout cela bien conſidéré, je ne vois pas quelle vûë les Sublimes Miniſtres peuvent avoir de me retenir ici.

Mon ambition n'eſt pas comme autrefois de voyager dans l'Inde, ni dans aucun autre païs de l'Orient. Ma paſſion ne va pas ſeulement juſqu'à voir mon païs natal que j'ai ſouhaité de revoir avec tant d'empreſſement. Non, quelque païs que ce ſoit ſera pour moi l'Arabie, pourvû que j'y ſois en repos & débaraſſé des affaires d'Etat. Il eſt tems pour moi de dire adieu à la vie active, & de me donner tout entier à la contemplation. Je ſouhaite ardemment de renon-

1674. cer non-seulement aux fades vanitez du monde, mais même de ne m'en jamais souvenir & de n'y jamais penser. Mon esprit est dégoûté de l'idée de mes folies passées, qu'on apelle faussement plaisirs. Je ne trouve de goût à rien, qu'à la méditation de la mort & de l'état inconnu des ames séparées de la matiere. Toutes les autres choses sont des joüets incertains & des bagatelles frivoles. Mais ce grand changement dont aucun des mortels n'a pû jusqu'ici se dispenser, est stable, permanent, & fixé par la destinée. En effet, elle a déterminé le periode qui doit finir en ce monde l'Epoque de la vie de chacun, & commencer en l'autre une nouvelle Egire, dont nous ne savons point la durée, parce que nous n'avons aucune correspondance avec ce monde inconnu, & que nous sommes dépourvûs d'Histoires assurées qui puissent nous instruire au vrai de ce qui en est. La séparation de l'ame d'avec le corps commence cette misterieuse Epoque; mais où, ou quand elle finira; c'est ce que nous ne savons point. Cette seule considération mérite qu'un Vieillard songe à se préparer à la mort, puisqu'il ne sauroit prolonger sa vie au-delà du terme que la Providence lui a assigné, & qu'il ne peut être assûré de ce qu'il deviendra dans la suite.

Ne t'imagines pas, Séréniſſime Bassa, que ce que je dis ici n'est que pour passer pour Saint, ou pour m'aquerir tout-à-coup la réputation d'homme extraordinairement pieux. Ce n'est point cela du tout. Je haïs également l'hipocrisie d'une penitence forcée, & la pieuse folie de ceux qui ne croient jamais assez faire pour expier leurs pechez; à moins que dans leurs cruelles mortifications ils n'aillent plus loin que l'humanité ne requiert. Ces gens sont des monstres en toute bonne Theologie, & leur exemple ne doit pas être suivi.

Le

Le but que je me propose dans cette lettre est que comme suivant l'ordre de la Nature, & la volonté de la destinée, nous sommes nez hommes, nous devons aussi songer à vivre & à mourir. Si nous avons laissé passer la premiere partie de nôtre vie sans faire les réflexions nécessaires sur cette importante verité, il est juste que nous approchans du tombeau, & dans un tems où tous nos sens, toutes nos facultez, & tous nos membres nous disent tous les jours, à tout moment à l'oreille, comme le Page du Roi Philippe, de songer que nous sommes mortels: Il est juste, dis-je, que nous commençions alors à nous recueillir, & à penser à nous-mêmes, afin de n'être pas surpris quand il nous faudra subir l'inévitable coup de la destinée, & de mourir d'une maniere qui ne soit pas au-dessous de nous. 674.

D'ailleurs il y a un autre avantage à être ainsi préparé à la mort, c'est que ce nous est une arme contre toutes les calamitez qui peuvent nous arriver; supose que nous vivions plus long-tems que nous n'avons compté. Ceux qui sont capables d'envisager courageusement la mort, ne s'étonneront pas aisément de tous les malheurs qui peuvent leur arriver durant cette inconstante vie. Au contraire ils recevront toutes choses avec un esprit également tranquille, & trouveront le bonheur dans les troubles, dans les pertes, dans les disgraces, dans les peines, dans les maladies, & dans les autres accidens qui attaquent ici-bas la vie humaine

Tout ce que je viens de dire, magnifique Bassa, n'est qu'un exorde pour venir au principal, qui est de te demander ta médiation auprés du Grand Visir, pour me faire rapeller d'un emploi que je ne puis plus remplir comme j'ai fait autrefois, & qui m'expoſant en même tems à mille sou-

1674. cis & à mille fatigues, m'ôte entierement la liberté de me préparer comme je dois au changement par lequel il me faut bien-tôt passer.

Je demande enfin, trés-noble Kerker, le privilége de finir mes jours à Constantinople avec les vrais Fidéles sous la vénérable ombre des Mosquées & des Minarets consacrez au service & à l'honneur de l'éternelle Unité. Qu'on ait pour moi les mêmes égards qu'on avoit pour les vieux Soldats Romains, qui aprés avoir servi pendant un certain nombre d'années, étoient renvoyez avec une honorable pension.

C'est toute la grace que demande un homme, qui dans un pays d'Infidéles a servi trente-huit ans le Grand Seigneur avec fidélité & avec succez. Mais si mes Superieurs en décident autrement, je suis également résigné à leur volonté & au bon plaisir de la destinée.

LETTRE XX.

A Ali Bustan Begh, Seraſquier de Dalmatie.

De l'apel fait par le Prince Palatin du Rhin au Maréchal de Turenne. Réponſe de ce Maréchal.

JE te dirai comment le Maréchal de Turenne, 1741
fameux Général Chrétien, en a uſé lors que le Prince Palatin du Rhin l'a fait tout nouvellement appeller en duel.

Ce dernier a beaucoup ſouffert durant la preſente guerre entre la France & les Princes alliez. Comme ſon pays eſt ſur le Rhin, il a été expoſé aux amis & aux ennemis : Cependant ce ſont les François qui y ſont entrez les premiers.

Il y avoit dans l'armée des François des troupes Angloiſes outrées de reſſentiment contre les habitans du Palatinat qui avoient barbarement traité pluſieurs Soldats Anglois. Ces troupes pour ſe venger ont fait de grands deſordres par tout où elles ont paſſé. Elles ont brûlé rez pieds rez terre vingt-cinq gros Villages, & cinq petites Villes. Elles ont en un mot entierement ruiné en quinze jours de tems tout le Palatinat qui paſſe pour la plus belle & la plus agréable partie de l'Europe.

L'Electeur fort en colere de ces deſordres, a écrit durement au Maréchal de Turenne, qu'il menace avec fureur, & lui donne le choix d'un lieu où ils puiſſent ſe battre en duel. Mais ce ſage Maréchal retenant ſa moderation ordinaire, & d'auſſi grand ſang froid que l'Electeur Palatin

Univ. di Pisa BIBLIOTHECA

1674. l'est peu, lui a répondu à peu prés en ces termes : » Que ce que les Régimens Anglois avoient fait » n'avoit pas été fait par ses ordres: qu'il étoit ex- » trémement fâché de ces violences, & que les » principaux Auteurs avoient été châtiez : Qu'il » ne pouvoit neanmoins s'empêcher de lui dire, » que la cruauté avec laquelle on avoit traité les » Anglois, avoit tellement outré leurs compa- » gnons, qu'il n'étoit pas surprenant de voir qu'ils » s'en fussent vengez sur les choses inanimées mê- » mes ; Et que dans le feu & dans le premier mou- » ment de leur fureur, ils n'eussent pas eu le tems » d'examiner qui étoit coupable, ou qui ne l'étoit » pas. Il ajoûtoit aussi : Que si le poste que le » Roi son maître lui avoit confié lui permettoit » d'accepter son défi, il ne le refuseroit pas, » & se feroit honneur de mesurer ses armes » avec celles d'un si grand Prince : Mais que » les choses étant ainsi, il le prioit de l'ex- » cuser.

Une réponse comme celle-là d'un homme fai- sant profession des armes, auroit autrefois passé pour une marque de peu de courage. Il n'y avoit rien de plus commun parmi ces Infidéles, que de décider à la pointe de l'épée leurs querelles particulieres, & les loix autorisoient ces sortes de combats. Si un homme en avoit accusé un autre mal à propos, ou lui eût fait quelqu'autre injure, l'accusé ou l'outragé ne couroit pas d'abord chez le Cadi ou chez les Jurisconsultes pour avoir réparation ; mais il avoit recours aux armes. Qui que ce fut qui avoit le malheur d'être vaincu, étoit regardé comme ayant tort, & le victorieux par conséquent comme ayant raison. Mais de- puis le commerce qu'ont eu ensemble les Musul- mans & les Nazariens, ceux-ci ont appris à se défaire d'une si impie coûtume, & ont eu honte que les Partisans de Mahomet qu'ils appellent In-

fidéles portassent plus loin qu'eux l'esprit de la paix ; vertu que Jesus fils de Marie a tant recommandée à tous les Chrétiens. D'ailleurs ils ont senti les inconveniens de ces combats particuliers, qui sont généralement défendus dans la plûpart des Etats de l'Europe. On en est redevable à l'exemple des Musulmans, qui ne s'injurient presque jamais les uns les autres, bien loin d'en venir aux mains, ou d'attaquer de quelqu'autre maniere la vie du prochain. Quand il survient quelque petit démêlé entre deux vrais Croyans, un tiers se rend médiateur, & leur reproche la violation des loix du Prophête, & de l'honneur de leur profession. Il n'en faut pas davantage pour les remettre incontinent bien ensemble. Tant il y a de vertu dans ces mots, *Fie*, *Fie* ! qui sont la censure ordinaire que les Assistans font aux querellans. Preuve évidente que nôtre sainte Religion a plus de pouvoir sur les cœurs & sur les consciences de ceux qui en font profession, que la Religion Chrétienne sur les Nazariens : Car pendant que ceux-ci prétendent croire au Messie & l'honorer comme leur Législateur, ils lui désobeïssent par leur pratique journaliere, démentent leur foi, & font voir par-là qu'elle n'a aucun crédit sur leurs mœurs. Le Messie étoit sans contredit saint, chaste, paisible, humble, & ne faisant mal à personne : Mais il est rare de trouver aucune de ses vertus parmi ses Sectateurs. Il leur commande de rendre le bien pour le mal, de benir ceux qui maudissent, & de souffrir patiemment toute sorte d'outrages comme il a fait : Mais ils renversent l'ordre de ses préceptes, & les lisent à rebours, comme ils disent que les Sorciers font du *Pater noster*.

Quand Judas suivi d'une troupe d'Officiers & de scelerats vint au jardin de Gethsemané pour y faire arrêter Jesus, un des Disciples de ce Pro-

1674. phête tira son épée, & coupa une oreille au Valet du Grand Sacrificateur. Mais le fils de Marie bien loin de loüer son zéle, lui ordonna de remettre son épée au fourreau, & lui dit, *que quiconque auroit tiré l'épée, periroit par l'épée.* Aussi fit-il d'abord un miracle, & guerit l'oreille du Valet.

Ce que je viens de dire, magnanime Serasquier, ne déroge point au droit d'une legitime guerre défensive, ni au livre apporté du Ciel. Dieu & les hommes ont permis de tout tems la guerre sainte.

Tu es maintenant engagé dans une pareille guerre avec les Infidéles : combats généreusement, & remporte une glorieuse Victoire. Mais ne t'engage avec personne dans aucun combat particulier, non pas même avec un Prince, sans l'ordre exprés du Grand Seigneur ; car la sureté de sa personne Royale dépend de la conservation de ses fidéles, vaillans & sages Généraux.

LETTRE XXI.

Au même.

De la fameuse Bataille de Senef.

J'Ai presentement à te faire la rélation de la celebre Bataille de Senef, qui fait grand bruit en Europe, & qui passe pour une des plus terribles qui ce soit donnée en ces quartiers depuis plusieurs siécles. Il ne sera pas inutile d'entrer un peu dans les circonstances de ce combat, & de te faire remarquer ce que les Généraux François ont fait de bon & de mauvais, afin que tu fasses un bon usage de ces exemples dans les difficultez qui t'environnent au milieu des hazards de la guerre.

L'armée de France étoit commandée par le Prince de Condé, dont j'ai souvent parlé à la Sublime Porte, & composée de braves Officiers, de troupes choisies, bien disciplinées, & encouragées par des avantages continuels. Celle de Hollande étoit commandée par le Prince d'Orange, dont j'ai aussi entretenu les sublimes Ministres jeune homme de vingt-trois ans, & qui ne s'étoit jamais trouvé à de bataille rangée, commandant de plus une armée de troupes ramassées, qu'on n'avoit pas eu le tems de discipliner, découragées par mille desavantages, & des Officiers ignorans qui s'étoient avancez par la cabale d'une faction opposée plûtôt que par leur mérite.

Le Prince d'Orange ravi de trouver occasion de venger sa patrie des insultes de la France, & de faire son coup d'essai avec un Général ennemi de cette réputation, faisoit tout ce qu'il pouvoit pour

1673. en venir aux mains ; & le Prince de Condé vieux & experimenté Général, croyant qu'il y avoit trop d'honneur à perdre, & trop peu à gagner avec un Prince qui ne faisoit pour ainsi dire, que commencer de monter à cheval, n'oublioit rien de son côté pour éviter le combat.

Le Prince d'Orange voyant enfin qu'il n'y avoit pas moyen d'attirer les François au combat sans faire quelque entreprise qui les fit sortir de leurs retranchemens, fit décamper son armée le neuviéme de ce mois, & la fit marcher du côté de Senef. Elle étoit composée d'environ soixante mille hommes. Elle marcha en trois corps : Les Allemans avoient l'Avantgarde sous le commandement du Comte de Souches, les Espagnols l'Arriegarde sous le Prince de Vaudemont, & le Prince de Waldek conduisoit les Hollandois qui faisoient le corps de bataille. L'aile gauche campa à un lieu nommé Arkeu, la droite à la forêt de Busseray, & elles avoient en front un village nommé Senef situé en Brabant. Les Alliez demeurerent dans ce camp jusqu'au dix, & le lendemain ils décamperent marchans sur trois lignes, dont le bagage en faisoit une. Le Prince de Vaudemont pour couvrir la marche de l'armée commandoit un corps de six mille chevaux Espagnols, avec ordre d'escarmoucher contre les François si l'occasion s'en presentoit, jusques à que toute l'armée fût en ordre.

Le Prince de Condé qui étoit retranché assez prés de-là, ne fut pas plûtôt averti de leurs mouvemens, qu'il alla observer leur marche, & voyant qu'ils seroient obligez de passer des défilez, il résolut de profiter de la conjoncture, & de les attaquer avant qu'ils pûssent former un corps capable de soûtenir le choc de l'armée Françoise, qui étoit serrée, & rangée en bataille. Pour cet effet il fit passer la riviere de Picton

à une partie de son armée avec quatre pieces de Canon, pour observer sans être découvert les mouvemens des ennemis ; & posta l'autre dans un valon où les Alliez ne pouvoient l'appercevoir : & afin que rien ne manquât pour être pleinement informé de la marche des ennemis, il fit un détachement considérable sous le commandement d'un Maréchal de Camp, qui eut ordre de s'emparer d'une hauteur, où à couvert des broussailles, il pût remarquer sans être apperçû jusqu'aux moindres mouvemens de l'armée ennemie.

Cela étant fait le Prince de Condé qui avoit laissé passer l'Avantgarde & le corps de bataille, voyant que l'Arrieregarde commençoit à défiler, commanda au Marquis de Rannes & au Chevalier de Tilladet de l'aller attaquer prés de Senef avec les Dragons qu'ils commandoient. Cela se fit avec tant de vigueur, que les Espagnols furent poussez avec un grand carnage jusques dans le village. Le Prince d'Orange informé que les François alloient charger les Espagnols, avoit envoyé trois Escadrons à leurs secours: Mais les Espagnols qui fuyoient déja fort en désordre se jetterent sur cette Cavalerie, & la rompirent en un moment, en sorte que tous les Officiers & tous les Etendards furent pris.

Le Prince de Condé n'étant pas content de cet avantage, & voulant une victoire complette, les fit attaquer dans le village même ; & apres un long & sanglant combat, ils en furent chassez par les François, & poursuivis jusques dans la plaine ; tant qu'enfin les deux Armées se trouverent engagées. Le combat fut alors rude & cruel. Les Officiers de part & d'autre se surpasserent en bravoure, & le soldat répondit fort bien à la vaillance des Généraux. Mais la Fortune se déclara pour les François, lesquels avant que de quitter

1674. la plaine se rendirent maîtres du bagage des Hollandois, de leurs munitions, & de l'argent qu'ils avoient apporté pour payer l'armée. Ils se retirerent dans le village du Fay, où ils se retrancherent dans un Château & dans une Eglise forte. Mais le Prince de Condé ne pût les y souffrir long-tems. Il les fit attaquer de toutes parts avec tant de fureur, qu'ils furent contraints d'abandonner la place, & de rentrer dans la plaine.

Cette bataille a duré dix heures, c'est-à-dire huit heures de jour, & deux heures au clair de la Lune. L'obscurité plûtôt que la lassitude ou la foiblesse, sépara les combattans. Chacun se fait honneur de la victoire; mais je croi que chacun n'a pas beaucoup de raison d'y prétendre. Comme les deux armées étoient à peu prés égales pour le nombre au commencement du combat, la perte a été aussi à peu prés égale. Les François n'ont jamais tant perdu d'Officiers & de gens de qualité: Cependant comme ils ont fait plus de Prisonniers, & pris plus d'étendards, ils prétendent avoir la victoire; & les Alliez la prétendent aussi, parce qu'ils sont demeurez Maîtres du champ de bataille. S'il est difficile de dire au juste de quel côté est l'honneur, on peut dire à coup sûr qu'on a beaucoup perdu de part & de autre.

On ne peut pas mieux payer de sa personne que firent les deux Généraux. Ils s'exposerent tellement, qu'on eût dit qu'ils aimoient mieux mourir que de perdre la bataille. Le Prince de Condé eut plusieurs chevaux tuez sous lui: Mais je dois te dire que s'il se fût contenté de la premiere action prés du village de Senef, on n'auroit pû lui disputer l'honneur de la victoire; victoire d'autant plus glorieuse, qu'elle lui auroit peu coûté, & qu'il auroit épargné bien du

sang à la France ; car les Alliez avoient perdu 1674.
plus de deux mille hommes, avant que les François en eussent à peine perdu cent. Mais le feu de son temperament l'emporta au-delà des bornes de la prudence : Il voulut forcer les ennemis dans des postes difficiles, & pour vouloir trop gagner il perdit trop. De sorte qu'à tout prendre quand la victoire qu'on lui dispute seroit veritablement à lui, elle lui coûte plus qu'elle ne vaut. Un peu de moderation auroit sauvé la vie à bien des gens, & lui auroit aquis plus d'honneur.

Le jeune Prince d'Orange est un Prince de grande esperance. Tous ses Ancêtres ont été illustres ; mais je crains qu'il n'aille plus loin qu'eux tous. Il a commencé par un coup d'éclat, par où les grands Princes finissent d'ordinaire. Il semble que la nature a tout avancé en lui, & il est rare de trouver dans un Général de cet âge tant de prudence & tant de valeur. Il a fait par tout le devoir d'un vieux Général consommé, & d'un Soldat intrepide. Il a fait ferme non-seulement contre ses ennemis qui poursuivoient leur victoire avec la derniere vigueur, mais aussi contre ses gens qui se renversoient sur lui. Il profita de tous les avantages qui se présenterent, & donna plusieurs fois en personne à la tête de ses Escadrons. Il fut engagé pendant plus de six heures dans les lieux les plus exposez, & ne se retira que quand il fut emporté par les fuyards. Il les rallia souvent, & les ramena à la charge, & courut en un mot plus de risques que le moindre soldat de son armée. Aussi a-t'il été loüé non-seulement de ses amis, mais même de ses ennemis. Le plus glorieux témoignage qui lui ait été rendu, est celui du Prince de Condé même qui dit publiquement, que ce *jeune Heros avoit agi par tout en vieux Capitaine, & qu'il n'avoit agi en jeune homme qu'en ce qu'il s'étoit trop expo-*

1674. *sé*, ne considérant pas qu'il avoit fait la même faute tout vieux qu'il étoit.

Vaillant Serasquier, je t'envoye cette relation, comme pour te servir de Carte dans des actions de cette nature, te conseillant en même temps de modérer ton courage par la sagesse & par la prudence, & de ne point sacrifier tes gens du téméraire caprice d'une phrenesie Martiale.

LETTRE XXII.

A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire en Egypte.

Lettre chagrine sur l'erreur & l'ignorance humaine.

COmbien est variable la condition des mortels, & combien sont ils constantes nos pensées, nos passions, nos paroles, & nos actions! Nous ne nous fixons jamais sur rien, ou si nous le faisons, nous ne demeurons pas longtems dans la même situation. Si un tems calme & serain nous invite quelquefois à jetter l'ancre, & de ferler pour quelques momens les voiles des soucis & des anxietez de la vie humaine; si nous avons la liberté de carener & de radouber nos esprits ruinez par le tems, & de joüir pendant quelques momens d'un repos & d'une tranquilité interieure qui n'est pas de longue durée, ces agréables momens sont bien-tôt expirez, & nous sommes forcez de lever l'ancre & de démarer avec précipitation de peur de faire naufrage. Les tempêtes qu'excitent nos mauvais astres nous balotent cruellement; nous sommes emportez çà & là, & belotez sur les vages des miseres hu-

maines sans aucun sage Pilote pour nous conduire, sans carte ni sans compas capables de nous guider dans l'incertaine voie de la vie. Nous voguons à l'abandon sur une mer de perils & de difficultez perpetuelles.

Je ne me souhaite plus, Mehemet, comme j'ai fait autrefois, dans une des Piramides d'Egypte, ou en societé avec les Esprits & les Démons : Je ne veux plus chercher un asile dans ces antiques prisons des ames royales, ni chercher du divertissement chez les morts, ni courir aux noires Mascarades du tombeau de Cheops, sur lequel dansent toutes les nuits les ombres antiques, ou les plus affreux fantômes qui soient dans les galeries de cette horrible Piramide : je ne veux, dis-je, rien faire de tout cela, pourvû que je puisse soulager ma mélancolie & ma phrénetique douleur. La raison est que ce divertissement est trop borné, trop petit, & trop suranné pour une ame comme la mienne. J'aimerois mieux errer dans un espace infini, où il y auroit de distance en distance des pepiniaires de nouvelles idées, de formes extraordinaires & de chimeres étranges. Je voudrois voir tous les Etres que j'ai déja vûs, renversez, & tournez sans-dessus-dessous, ou le dedans tourné en dehors, ou transformez de maniere, que je ne pûsse plus les reconnoître. Je voudrois que les Elemens changeassent de qualitez : que le feu ne fut plus chaud, ni l'eau plus humide : que la terre prit la place de l'air, & l'air la place de la terre. Que les mineraux ne fussent plus les mêmes, non plus que les végétaux & les creatures vivantes. Je voudrois que les arbres volassent : que grifes des oiseaux prissent racine dans l'air, & crussent comme Baucis & Philemon: que leurs ailes devinsent des branches, & leurs plumes des feüilles. Je souhaiterois en un mot mille fois plus de monstres qu'Ovide n'en a nommé dans ses Métamorphoses.

1674. Après cela je voudrois aller voir le Globe celeste, rétablir les cieux gâtez & corrompus, chasser du firmament les Taureaux & les Ours, les Scorpions, les Lions, les Centaures, & autres anciens animaux : Je voudrois que la nouvelle étoile Cassiopeia payât l'amende pour avoir eu la malhonnêteté de paroître dans le Senat des astres.

Je voudrois ensuite établir une inquisition sur les Comètes, par savoir d'où elles sont, & ce qu'elles font parmi les Orbes celestes. Je voudrois examiner toutes les Constellations, & sçavoir ce que signifient leurs noms & leurs figures mal formées. Et enfin je voudrois suivre la voye lactée, & monter droit jusqu'au plus saint des cieux.

C'est-là peut-être où je commencerois à être sobre & modeste ; considérant que je serois dans la chambre du Tout-puissant. Je n'exciterois point de sédition, ni ne parlerois de faction devant le Roi de toutes choses : Mais faisant comme fait un Courtisan durant une audience publique, je me retirerois ensuite, & m'enfuirois par les campagnes éternelles jusqu'au de-là du Ciel empirée, où je trouverois de nouveaux mondes, ou du moins de la place pour en faire. Rien que l'infini ne borneroit mes recherches. Nos sens, nôtre imagination, nôtre raison n'ont-elles pas des bornes ? Ne sont-ce pas des parties de l'Univers ? Et Dieu a-t-il fait quelque partie plus grande que le Tout ? C'est une contradiction dans la nature. Il nous a donné des facultez dont il n'y a qu'à se bien servir pour ne point errer. Nos conceptions sont proportionnées au modéle éternel qu'il s'est fait du monde, pourvû que nous ne débauchions point nôtre esprit, ou que nous ne le laissions point corrompre par d'autres. Il est la raison premiere & originelle, le siege du sens commun de la nature, en qui & par qui nous voyons tous que nous avons des yeux ; nous entendons que nous avons des oreil-

les nous sentens que nous avons des nez, nous goû- 1674.
tons que nous avons une langue, & nous apperce-vons que nous sommes pleins d'esprits sensibles.

O Dieu ! Tes loüanges sont sans commencement & sans fin : Tu es un cercle éternel de merveilles & de miracles. Tu surpasses nos pensées les plus sublimes : Il n'y a point de paroles capables de déchiffrer les bords de ton habit. C'est sur toi que le monde infini s'est reposé de toute éternité. Tu n'es point avare de tes dons. Pourquoi trahiroient les Infidéles ta bonté infinie ? Ils disent que le monde n'a que cinq ou six mille ans. C'est un blasphême horrible inventé pour calomnier le Tout-puissant, & pour lui reprocher adroitement qu'il n'a pas commencé à faire éclater sa bonté aussi-tôt qu'il auroit pû le faire. Qu'avoit l'Eternel pour ne pouvoir pas faire le monde plûtôt ? Etoit-il de mauvaise humeur pour laisser écouler je ne sçai combien de siécles avant que de déployer ses Attributs.

Ne permets pas, cher Mehemet, que cette doctrine s'enracine dans ton ame : Souviens-toi au contraire que la Divinité n'est point envieuse. Sans contredit Dieu étoit aussi bon, aussi puissant, & aussi sage de toute éternité, qu'il l'étoit au tems que Moïse assigne à la création ou autant qu'il l'est aujourd'hui, & le sera éternellement. Amen, comme disent les Nazariens dans leurs prieres.

Défaisons-nous, cher Mehemet, des préjugez de l'éducation, & de la prévention des faux dogmes dont nous nous sommes imbus pendant nôtre jeunesse. Attachons-nous à la droite raison, & aux inspirations qui viennent de plus loin que de la forme visible.

Prens ceci pour mon dernier adieu ; car je me dispose dans ce moment pour le voyage éternel & inconnu.

LETTRE XXIII.

Au Kaïmakam.

Le Senat de Messine en Sicile envoye des Députez au Roi de France pour demander sa protection. Arrivée de ces Députez à Paris. Affaires de cette Isle. Du Duc de vivonne, du Maréchal de la Feuillade, & du Prince de Condé.

1673. LEs affaires de la France sont à present ce semble dans une situation fort riante. Cet invincible Monarque prend de vive force non-seulement des Villes & des Provinces, mais il y en a même qui se rendent volontairement, & qui recherchent sa protection.

Il est arrivé ici des Députez du Senat de Messine en Sicile, pour suplier le Roi de délivrer cette Ville & les peuples du joug de la tirannie Espagnole, & de les recevoir au nombre de ses Sujets. Cette Cour qui affecte de paroître réservée dans cette conjoncture a reçû ces Ministres sans beaucoup de cérémonie. Cependant on les a traitez avec toute l'humanité & l'hospitalité qu'on doit à des Etrangers. En un mot, ils ont été reçûs comme amis d'un rang inferieur, & ils regardent cela comme une faveur dont ils sont contens.

Il semble que les Espagnols les ayent traitez avec beaucoup de rigueur & de cruauté, qu'ils ayent imposé aux habitans des taxes insurportables, & employé tous les rafinemens d'une politique tyrannique pour leur arracher jusqu'au dernier denier. C'étoit un crime que d'être riche, &

ce n'en étoit pas un moins grand que de refuser 1675.
par pauvreté de payer les Gabelles. L'un exposoit un homme au peril de l'Inquisition, & l'autre le mettoit en risque d'être envoyé aux Galeres, ou aux mines du Perou, ce qui est un esclavage encore bien pire. Tous ceux que le Vice-Roi ou ses Officiers regardoient de mauvais œil, devoient compter qu'il étoient perdus sans ressource, s'ils ne se sauvoient par la fuite, ou n'apaisoient leurs ennemis aux dépens peut-être de la moitié de leurs biens : Encore falloit-il regarder comme une faveur s'il pouvoient les faire consentir à composer à si bon marché. Car ces avides Harpies sont rarement contentes à moins qu'elles n'engloutissent tout le bien d'un homme.

Les Messinois souffroient une infinité d'autres oppressions, qui mirent tellement leur patience à bout, qu'ils commencerent à cabaler, & à former des conspirations contre le Vice-Roi. Ce n'étoit pas seulement le commun peuple qui soûpiroit aprés la liberté, mais les principaux Bourgeois & quelques-uns mêmes des Senateurs.

Ils convinrent tous unanimement de traiter sous main avec le Roi de France, de lui representer leurs griefs, & l'état present de l'Isle en géneral: Qu'ils avoient entendu parler de sa réputation, du caractere de sa personne, & de la beauté de son Gouvernement ; & qu'ils étoient assûrez qu'ils ne pouvoient se soûmettre à un meilleur & plus généreux maître que lui. Le Roi entreprend de les délivrer de la servitude Espagnole, pourvû qu'ils vueillent le secourir de ce qu'ils pourront épargner & instruire ses Officiers des choses qui peuvent faciliter la réduction de l'Isle.

En consequence de ce Traité il y a envoyé des forces au commencement de l'année, sous le commandement du Chevallier de Valbelle, qui s'est heureusement aquitté de sa commission. Il a fait

1674. plusieurs exploits considérables, & pris sur les Espagnols plusieurs Villes, Châteaux, & autres places fortes.

Le Senat de Messine encouragé par ces heureux commencemens, a crû qu'il étoit tems de se déclater; & c'est par ses ordres que les Députez sont venus à Paris.

Le Roi ayant eu avis que le Chevalier de Valbelle avoit besoin de plus de forces pour faire la conquête des Places qui sont encore entre les mains des Espagnols, a incontinent donné ordre d'équiper un certain nombre de Vaisseaux dont il a confié le commandement au Duc de Vivonne. Il a aussi fait partir le Marquis de Velavoir à la tête d'un bon corps d'armée; avec ordre de se rendre au plus vîte en Sicile, & de se joindre au Chevalier de Valbelle, ou d'agir séparément, selon que les occasions s'en presenteront.

On dit que le Duc de Vivonne mettra à la voile vers le commencement de la premiere Lune. Il passe pour bon soldat quoique quelques Grands & Pairs du Royaume le regardent d'un œil d'envie, parce qu'il n'est parvenu aux grandes dignitez qu'il possede, que par la faveur de Madame de Montespan sa sœur, & une des concubines du Roi. Il n'étoit auparavant que Comte de Vivonne; mais à present il est Duc, Pair, & Maréchal de France, & outre cela Amiral des Galeres.

Le Prince de Condé étant un jour avec d'autres Grands, & comparant le Maréchal de la Feüillade avec le Duc de Vivonne, dit que la Feüillade s'étoit avancé par l'épée & Vivonne par le fourreau, faisant allusion à Madame de Montespan sœur de ce Duc, & Maîtresse du Roi.

Ce n'est pas-là que ce Prince a commencé à dauber les gens à coups de langue. Il a toujours

été hardi dans ces sortes d'occasions. Etant encore jeune, & voyageant en Picardie, il vint à passer prés d'un certain Convent situé sur le chemin. Le Superieur & tous ses Moines allerent au-devant de lui, & lui firent les honneurs dûs à sa qualité. Le Superieur lui faisoit une longue & belle harangue, lors que le Prince tout joyeux demanda tout haut *quelle heure il étoit.* Les pauvres Moines faisant à qui répondroit le plus promptement, crierent tous à la fois, *il est Midi, Monseigneur. Allez-vous-en donc*, repliqua le Prince, *& faites à minuit le reste de vôtre harangue au Diable ; Car je ne veux plus entendre vôtre flaterie étudiée.* 1670.

Tu diras que c'est vilainement parlé pour un Prince : Mais il faut imputer cela à son temperament brusque & fier, qui lui a fait faire mille extravagances durant sa jeunesse. Il s'en corrigea avec le tems, & au lieu de ces vaines & violentes saillies, il eut un noble feu pour son Roi & pour sa patrie. On l'apelle ordinairement le Lion & le Mars de la France, & il passe pour l'homme du Royaume le plus hardi & le plus entreprenant. Le Maréchal de Turenne qui connoissoit son genie, avoit coûtume de dire, *que depuis le brave Horace Curtie, il n'étoit pas né un homme aussi plein de feu & d'esprit que le Prince de Condé.*

Ce qu'il y a de-plus admirable est qu'avec ces deux qualitez il soit aussi bon politique, que grand Capitaine. Il a un talent particulier pour juger du bon ou du mauvais succez d'une entreprise, & ses conseils réüssissent presque toûjours bien.

Comme ces vertus l'ont fait aimer de la plûpart des François, aussi son inconstance & ses changemens de partis & de factions l'ont rendu suspect à la Cour & aux Parlemens. Tous les par-

1674. tis sont en mesure avec lui. Quoi qu'il semble que les grands services qu'il a rendus dûssent avoir fait oublier ses premieres fautes ; cependant les civilitez que le Roi lui fait, ne sont proprement que de l'eau benite de Cour. Tant il est difficile à une personne éminente de regagner l'estime qu'elle a une fois perduë par de fausses démarches.

On remarque que le Roi aime constamment ceux qu'il aime, & qu'il n'a jamais fait mourir aucun de ses favoris, quoi qu'il les ait souvent fait arrêter. Il est fort affable, & d'un trés-facile accez ; civil & bienfaisant aux pauvres, & rendant le salut à ses Sujets avec beaucoup de complaisance. Il est aussi amoureux, & chérit cette douce passion au milieu de ses glorieux exploits. Il a eu jusques à trois Maîtresses tout à la fois, dont l'une étoit de naissance vulgaire, l'autre noble, & la troisiéme Religieuse. Ce qui donna lieu à cette plaisanterie, *qu'il travailloit à unir les trois Etats & à les attacher aux interêts de la Couronne*

Entre les autres divertissemens de ce grand Prince, il prend un plaisir particulier à faire des bâtimens magnifiques. Son nouveau Palais de Versailles passe pour une des merveilles du monde pour la beauté & pour l'art ; Aussi-tôt qu'il fut achevé un certain Poëte presenta au Roi ce distique.

Non orbis Gentem, non Urbem Gens habet ullæ
Urbsve domum, Dominum nec domus ulla parem.

Sage Ministre, ces Infidéles se flâtent de l'injuste idée de leur grandeur ; ne considérant pas que les invincibles Osmans sont élevez par la destinée au-dessus de toutes les autres Nations ; & qu'il n'y a point de Ville comparable à Constan-

cinople pour la beauté & pour les richesses ; point 1674.
de Palais si magnifique que le Serail qui est le
séjour du Grand Sultan, Souverain de l'Asie, de
l'Afrique, & de l'Europe, & Arbitre de toute
la terre.

LETTRE XXIV.

Au Visir Bassa, à Constantinople.

Acte remarquable de Justice qu'un Turc nommé Mustapha Zari avoit fait à Monsieur de Vaubrun, François d'origine, & son Associé.

JE connois en cette Ville un Marchand François, 1675.
qui négotie souvent à Constantinople, à Smyrne, à Alep, & autres Villes du Levant. Ce que je fais à Paris lui est aussi inconnu qu'aux autres, qui me prenant pour un Moldave, que le desir d'apprendre a amené ici, où les sciences font leur séjour. D'ailleurs on s'imagine peut-être, que l'esperance de m'avancer dans l'Eglise, m'a obligé de quitter ma patrie pour venir voyager dans un Païs si éloigné. J'ai toûjours paru depuis comme étudiant & aspirant à la Prêtrise ; & on sçait en general que j'ai été familier avec le Cardinal de Richelieu, & Mazarin son successeur. Quelque chose qu'on en pense tu peux compter que je n'ai rien oublié pour cacher ce que je suis dans le fond, aussi-bien que les affaires que le Grand Seigneur m'a confiées. Mais je reviens à mon Marchand.

Il s'appelle Monsieur de Vaubrun. Il est de bonne naissance, & a gagné beaucoup de biens

1673. par son industrie. Il est arrivé depuis peu de Constantinople, & s'est fait une affaire depuis son retour de loüer la Morale & l'équité des Musulmans. Dans toutes les compagnies où il est, il a coûtume de dire, *les Turcs sont de parfaits Saints en comparaison de nous.* Pour prouver ce qu'il avance, il raconte plusieurs choses remarquables qui lui sont arrivées pendant son séjour à Constantinople, & qui sont toutes avantageuses aux vrais Fidéles. Il s'est attiré par-là la haine, l'envie, & la persecution des Ecclesiastiques, & de leurs bigots partisans. Il ne se retracte point nonobstant tout cela; au contraire il soûtient vigoureusement ce qu'il a avancé. Quelques personnes sensées qui l'ont entendu conter ces avantures, & faire un portrait avantageux de nôtre Religion & de nos mœurs, n'ont pû s'empêcher de dire, qu'elles étoient presque des Proselytes de la foi Mahometane.

Il raconte entr'autres choses une avanture extraordinaire qui lui arriva en partant de Constantinople, & que j'ai jugé digne de t'être mandée, parce qu'elle est loüée à Paris par tous ceux qui en ont entendu parler; & ne contribuë pas peu à inspirer aux François plus d'estime pour les Musulmans; & plus de respect pour leur sainte foi, que ces Infidéles n'en ont ordinairement.

Il semble que Monsieur de Vaubrun s'étoit associé avec Mustapha Zari natif de Turcomanie, demeurant à Constantinople, & trafiquant en soye. Leur mutuelle societé dura quatre ans. Au bout de ce tems-là le François reçut des Lettres de ses amis qui le solicitoient de revenir chez lui pour prendre possession d'un bien qui lui étoit nouvellement échû par la mort d'un Oncle. Il en donna avis à son Associé, lui dit qu'il étoit

résolu de partir au plûtôt pour s'en retourner en 1675.
France, & le pria en même tems d'arrêter leurs Comptes ensemble. Les Comptes furent arrêtez, & Vaubrun se trouva redevable à Mustapha Zari de neuf cens Sequins. Tout cela se passa sans aucune contestation. Vaubrun peu de tems après lui donna cinq sacs d'argent qu'il le pria de compter. *Je n'en ferai rien*, répondit Mustapha *Il y a long-tems que nous avons eu affaire ensemble, & je vous ai toûjours trouvé honnête homme. Adieu ne plaise que je me défie de mon ami à l'heure de son départ.*

Cela se fit le jour avant que Monsieur de Vaubrun partit de Constantinople. Comme ses affaires demandoient de la diligence, il loüa des chevaux pour se rendre par terre à Smyrne. Les deux Associez bien contens l'un de l'autre, se dirent adieu, & se souhaiterent mutuellement toute sorte de bonheur. Le lendemain Monsieur de Vaubrun monta à cheval n'ayant plus rien à faire à la Sublime Porte.

Il arriva qu'il ne fut pas plûtôt parti, que Mustapha fut obligé de payer quinze cens sequins à un Marchand Hollandois. Il donna les sacs qu'il avoit nouvellement reçûs, ausquels il ajoûta le surplus, & dit au Hollandois, qu'il n'avoit point compté ce qu'il y avoit dans ces cinq sacs; & qu'il les avoit pris sur la bonne foi d'un fort honnête homme qui avoit été son Associé. Mais le défiant Nazarien ne fut pas si genereux que Mustapha: Car il ouvrit incontinent les sacs, & ayant compté l'argent il dit que le compte y étoit, & commençoit déja à vouloir le remettre dans les sacs. Mais Mustapha qui avoit l'œil prompt, & qui étoit stilé à compter, vit bien qu'il y avoit beaucoup au-delà de neuf cens Sequins. Il pria donc le Hollandois de laisser cet argent jusques à ce qu'il

1675. l'eût compté lui-même, parce qu'il soupçonnoit qu'il n'y eût de l'erreur. Le Chrétien n'osa pas refuser cela à un vrai Croyant dans un païs étranger, quelque chose qu'il eût été capable de faire dans le sien. Mustapha ayant donc recompté les sacs, y trouva onze cens cinquante Sequins, qu'il donna au Hollandois avec le reste de la somme qui lui étoit duë. Aprés avoir fait ce payement, il dépêcha incontinent un Exprés pour suivre Monsieur de Vaubrun, qu'il savoit devoir séjourner quelques jours dans une Ville qui étoit sur sa route à environ vingt lieuës de Constantinople. Le Courier fut chargé des deux cens cinquante Sequins de trop, & d'une Lettre, & eut ordre de délivrer le tout à Monsieur de Vaubrun. La Lettre étoit conçuë en ces termes.

» A Dieu ne plaise, mon ami, que je retienne » rien qui ne m'appartienne légitimement, ou » que j'en use avec toi comme un certain Franc » voulôit faire avec moi. Tu sais que je re- » çûs ton argent sur ta bonne foi sans le com- » pter : Mais ayant été obligé de m'en servir au- » jourd'hui pour payer un Marchand Hollandois, » qui plus défiant que moi l'a voulu compter ; & » trouvant de trop deux cens cinquante Sequins, » sa conscience Hollandoise s'en seroit accom- » modée sans scrupule, si je n'avois reconnu sa » fraude, & ne l'en eusse empêché. Je te les en- » voie comme une chose qui t'appartient de droit, » supposant que tu t'es trompé. Dieu défend » toute sorte d'injustice.

Je tiens ce fait de la propre bouche de Monsieur de Vaubrun ; & je puis te dire que cela fait grand bruit à Paris. Je laisse à ta prudence à examiner, si cet honnête Musulman, qui par une

une action si rare d'équité a mis en si bonne odeur les vrais Croyans parmi les Infidéles, ne mérite pas des marques publiques de distinction. 1675.

Je prie le Dieu tout-puissant & tout bon, illustrissime & sereniſſime Bassa, de te tenir en sa sainte protection, & d'augmenter tes vertus & tes felicitez.

LETTRE XXV.

A Ibrahim Eli Zeid, Hadgi, Effendi, Prédicateur du Serail.

D'un prétendu Miracle qui s'étoit fait publiquement à Paris par Sainte Geneviéve Patronne de cette Ville. De la force des Misteres & des Cérémonies de la Religion.

IL vient d'arriver ici une chose que les Ecclesiastiques font valoir comme un Miracle apparent, quoi qu'autant que j'en puis juger, ce ne soit qu'un pur effet de la Nature.

Il n'est pas que tu ne saches, que les Nazariens ont beaucoup de vénération pour leurs Saints, qu'ils les invoquent dans leurs necessitez, qu'ils mettent leurs images dans les Temples pour y être adorées, qu'ils gardent leurs os, leurs cendres, leurs cheveux, leurs habits, & en général tout ce qui mérite le nom de sacrée Relique; Qu'ils les mettent dans des Chasses, Urnes, & autres Vaisseaux d'or & d'Argent, enrichis de pierres précieuses; qu'ils les placent dans leurs Mosquées comme dans des Asiles; tantôt

1675. sous les Autels, tantôt dessus, les unes dans des Chapelles particulieres, les autres dans des Chœurs & Ciboires : Qu'ils les portent en Procession dans les tems de calamnité publique, & les jours de certaines fêtes, s'imaginans appaiser par ce moyen la colere du Ciel, & attirer sur eux les bénédictions de Dieu. Tu sçais aussi, que les Infidéles croyent que les Saints sont chargez du soin de certains Royaumes, de certaines Provinces, Villes, Familles, & même de certains particuliers.

Delà vient qu'on dit que saint Denis est le Patron de la France, saint Jacques de l'Espagne, saint George de l'Angleterre ; & ainsi du reste. Chaque Ville a aussi son Patron. Delà vient que saint Antoine passe pour le Patron de Padouë : Saint Marc pour celui de Venise ; & pour venir à mon sujet, les Parisiens adorent sainte Geneviéve comme la Patronne de leur Ville.

Ils attribuent plusieurs Miracles à cette Sainte, qui, si nous en croyons les Ecclesiastiques, & ce que les Annales de Paris rapportent de l'Histoire de sa vie, conjointement avec les Archives du Convent du Temple de sainte Geneviéve, en a fait une partie durant sa vie, & le reste aprés sa mort. Je te parle du Convent de sainte Geneviéve, parce qu'il y a un certain nombre de Dervis, descendus des Principaux nobles de Paris, qui à l'honneur de cette Sainte se consacrent pour toûjours à la vie religieuse.

Ils se trouvent deux fois le jour au Chœur de cette Eglise, avec de longues robes de toile blanche, & y chante à haute voix les loüanges de sainte Geneviéve. Ils s'assemblent autant de fois à des heures différentes dans une Chapelle particuliere de leur Convent pour y faire les mêmes dévotions. Ceux qui entrent dans cet ordre ont tous une phisionomie douce & aimable, gens agréables, sçavans & bien élevez. Il n'y a point

d'Egliſe à Paris où l'on voye tant de régularité, d'ordre, de modeſtie, & de devotion, qu'il en paroit à ſainte Geneviéve lors qu'on y célébre les divins miſteres. Cependant autant que j'en puis juger tout cela n'eſt peut-être que pure hipocriſie, & fraude pieuſe pour s'attirer plus de reſpect de la part du Peuple qui ſe trouve à ces cérémonies. Je fus moi-méme une fois ſurpris de voir un beau jeune homme s'approcher de l'Autel avec un encenſoir d'or à une main, pendant que de l'autre il envoyoit le riche parfum aux Statuës qui étoient derriere l'Autel. Il avoit ſur ſon viſage tous les traits de la vertu; & outre cela je ne ſai quel éclat qui ſortant, ce ſembloit, tout-à-coup de ſes yeux & de ſes joüës, raviſſoit l'ame en admiration. Il me parut ſemblable à un des Pages d'Eden, tels que le ſaint Alcoran en fait le portrait. 1675.

Je te proteſte qu'il me fut impoſſible de le regarder fixement, & de ne pas ſentir les paſſions de l'amour Platonique. Il avoit une grace qu'on ne ſauroit exprimer.

Je trouvai enſuite occaſion de faire connoiſſance avec lui, à cauſe de l'Arabe qu'il voulut apprendre de moi. C'eſt un homme qui a d'excellens dons naturels, qui ſait bien les langues, qui entend bien toute ſorte de Theologie, & qui a une grande connoiſſance des belles Lettres.

Pardonne-moi cette diſgreſſion, vénérable Hadgi. Je n'ai pû m'empécher de te parler d'une perſonne dont il y a bien plus de choſes à dire, qu'on n'en ſauroit renfermer dans une lettre. Je t'entretiendrai une autrefois plus au long ſur ſon ſujet. Je reviens à l'Egliſe de ſainte Geneviéve. Dans la partie ſuperieure du Chœur quatre colonnes de Jaſpe, & quatre Anges d'Or qui ſont deſſus, ſoûtiennent la Chaſſe de cette Sainte, &

1675. tout ce qu'on a pû ramasser de son corps. Plusieurs flambeaux de cire brûlent devant elle jour & nuit. Les plus Dévots baisent à genoux les Colonnes qui soûtiennent ces admirables Reliques. Ils apportent du linge & des habits au Prêtre commis pour cela. Il les attache au bout d'un long bâton fendu, & les enleve jusques à la Chasse, qui n'est guére moins haute que la voûte de l'Eglise. Il touche la Chasse de ce linge, &c. & les retire ensuite; & aprés les avoir benits au nom de la Sainte, il les rend à ceux qui les lui ont donné.

On croit que ce linge, ces habits, &c. que les hommes portent, ayant été touchez & benis de cettemaniere, ont la vertu de chasser les maladies, de garantir des dangers, de faciliter les accouchemens des femmes, & de porter bonheur en tout. Tant est grand le zéle & l'attachement qu'on a pour cette fameuse Sainte. Mais Dieu sait s'il y a autre chose en tout cela que superstition & bigoterie. Cependant les Parisiens estiment autant cette Chasse, que les Croyans estimoient leur *Palludium*, & les Romains leur Ancile, qui tomba du Ciel, comme Numa Pompilius leur fit accroire.

Lors que la Ville est menacée de quelque calamité publique, on décend cette Chasse avec beaucoup de pompe & de magnificence, & on la porte en Procession dans les ruës, croyant par-là détourner la vengeance celeste, & appaiser la colere du Tout-puissant.

C'est ce qui est arrivé depuis peu. Il avoit plu en si grande abondance, qu'on craignoit pour les grains, les herbages, & les fruits de la terre. D'ailleurs les eaux étoient déja si débordées, que les maisons & les meubles d'une infinité de gens avoient été considérablement endommagez.

Cela fut cause qu'on ordonna que le corps de 1675.
sainte Geneviéve seroit décendu, & porté solemnellement en Procession à l'Eglise de nôtre-Dame. Cela fut fait le 17. de cette Lune. Tous les Ordres Religieux de cette Ville, tant hommes que femmes, assistérent à cette Procession. On y vit encore le Parlement, la Chambre des Comptes, la Cour des Aides, la Cour des Monnoyes, & tous les Bourgeois de Paris en corps.

La Chasse de Sainte Geneviéve n'eut pas plûtôt pris le grand air, que la pluye cessa : Les nuages se dissipérent, & le Ciel devint clair & serain, & l'a toûjours été depuis.

Les Ecclesiastiques veulent que ce soit un effet de l'Intercession de sainte Geneviéve auprés de Dieu pour la Province & pour la Ville qui sont sous sa protection; & le Peuple a assez de penchant à le croire. S'il est vrai ce que disent les Parisiens, que cette Chasse n'a pas moins de vertu pour faire pleuvoir, que pour arrêter la pluye, on pourroit avec raison la comparer au *lapis manalis* des anciens Romains. C'étoit une certaine grosse pierre que les Romains avoient de coûtume de trainer dans la Ville avec de grosses cordes dans le tems de grande sécheresse, & qu'ils faisoient entrer par la porte Capena, pendant que les Prêtres du Dieu Mars précédoient le cortége en dansant, & que les Vestales abandonnoient le feu sacré pour suivre la Procession. On traînoit cette pierre au Temple de la Déesse Flore, & on jettoit sur elle une poignée de fleurs & d'herbes séches. Incontinent aprés il commençoit à pleuvoir, & on laissoit la pierre pour servir de mémorial devant le Temple de la Déesse, jusques à ce qu'on eût assez de pluye pour faire croître & meurir les végetables; ensuite on la ramenoit avec les mêmes cérémonies, à cela prés que chaque Vestale portoit du feu sacré dans un vaisseau de terre.

1675. Je ne puis pas décider si ces cérémonies religieuses ont ou n'ont point quelque vertu réelle. Ce qu'il y a de certain est, que chaque Nation compte beaucoup sur les misteres qui sont enseignez par les Ecclesiastiques. La force de l'éducation l'emporte sur la plûpart des gens, & même sur les vieillards; parce qu'on regarde comme un impieté d'examiner ou de révoquer en doute les traditions de ses peres, & sur tout quand le Ciel même confirme nôtre foi implicite, en répondant, ce semble, à nos religieuses demandes avec autant de singularité qu'il y en a dans les exemples dont je viens de te faire la description.

Apprens-moi, sage Effendi, si c'est une hérésie de soûtenir, que Dieu a envoyé des Prophétes à toutes les Nations, qu'il leur a donné des instructions & des dogmes conformes au genie des peuples qu'ils devoient enseigner, & qu'il ne trouve point mauvais que chaque pays, chaque climat, adore sa divine Unité par des rites & des cérémonies diférentes.

Satisfais-moi en cela, & tu seras quelque chose de plus que mon Apollon; car j'ai l'esprit tout plein de doutes & de scrupules.

LETTRE XXVI.

A Dignet Golou.

De l'obscurité des connoissances humaines en cette vie.

JE souhaiterois quelquefois de n'avoir point de rate, tant la mélancolie où elle me plonge est profonde & accablante. Cependant quand je considére que cette partie n'est pas moins nécessaire à la joye qu'à la tristesse, je me repens d'avoir souhaité d'en être privé. Non que je sente en moi cette legereté qui nous fait ressembler à des singes plûtôt qu'à des hommes, quoique les Philosophes soûtiennent le contraire Mais je corrige mes idées partiales qui mettent la faute sur le compte de mon corps, quoique l'esprit soit principalement condamnable. En effet, quand on est maître de sa raison on ne doit point se jetter dans les extrémitez, & être continuellement à grimacer comme Democrite, ou à hurler comme Heraclite. La résignation & la tranquilité sont le juste milieu qu'il faut prendre. Celui qui ne suit pas cette route, & qui donne ou à droit ou à gauche, fait la même faute qu'il censure dans les autres hommes.

J'ai étudié le monde, & j'ai tâché de connoître la nature de toutes choses; mais je n'en suis pas plus sage aprés une étude de tant d'années. J'ai lû plusieurs Livres, & me suis entretenu avec une infinité de gens; cependant personne n'a pû me dire au juste ce que je suis. Comment donc pourrois-je comprendre l'essence des autres choses? Je ne veux donc plus desormais de cet-

1675. te fole curiosité. Je veux être sans souci & sans inquiétude jusques à ce que la mort détruise entierement cette incommode passion, ou la satisfasse pleinement par de nouvelles découvertes.

Dans cet état de séparation j'espere voir à plein la nuë forme des choses, & non comme je les vois à present au travers d'un voile ou d'un verre qui épaissit & obscurcit la vûë. En efet, pendant que nous sommes en ce monde, nous voulons en considérer la nature à la faveur de nos sens, qui sont comme les fenêtres de nôtre ame: Mais nos sens sont tellement obscurcis par les nuages que nos passions élevent, & tellement apesantis de leur nature, que nous sommes contraints de courir d'un objet à l'autre, & d'avoir recours à la Philosophie pour soulager nôtre vûë. Cependant aprés tout nous sommes encore aveugles, & nous ne cessons de l'être que quand nous cessons de vivre. Mais si une tempête de malheurs, ou quelque disgrace subite peut une fois avoir rompu nôtre prison; ou si la maladie, la vieillesse, ou nôtre foiblesse naturelle, qui retourne peu à peu à la poussiere dont elle a été tirée, peut nous avoir une fois consumez, c'est alors que nôtre ame prendra l'essor, & se promenera du long & du large dans le firmament de la Sageste, de la lumiere, & de la science.

Soyons contens toi & moi, cher Dignet, de nôtre condition presente, soûtenons sans chagrin pour quelque tems les incommoditez de nôtre prison terrestre; & soyons assûrez que nous joüirons bien-tôt d'une liberté éternelle. Je m'étois proposé de t'en dire davantage. Je suis trop mélancolique pour faire une longue Lettre. Adieu donc pour le present.

1674.

LETTRE XXVII.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'empire Ottoman.

Mort du Maréchal de Turenne. Endroits remarquables de sa vie, & quelques-uns de ses bons mots.

IL y a plus de dix ans que je te parlai du fameux Maréchal de Turenne, non dans le dessein de te donner l'histoire complette de sa vie, ou de te faire son portrait, sans qu'il y manquât le moindre trait; mais seulement en vûë de t'aprendre quelques remarquables endroits de sa vie, & de te donner une imparfaite idée de ses vertus, qui toutes grandes qu'elles étoient, n'ont pû le mettre à couvert des hazards de la guerre, & le garantir d'une mort violente.

Ce grand Général aprés avoir donné tous les ordres nécessaires pour en venir aux mains en Alsace avec les Imperiaux, fut tué le vingt-sixiéme de Juillet sur une hauteur proche de Strasbourg, qu'il étoit allé reconnoître, & où il vouloit faire une batterie. Un boulet de canon tiré de la Ville, & conduit par la destinée plus que par l'adresse des canonniers, venant à fleur de terre, rencontra ce Heros en passant, & lui donna le coup de la mort, sans qu'il pût dire une seule parole.

Il avoit avec lui un Officier d'Artillerie, qui vit venir le boulet de loin, & s'ôta heureusement de son chemin. Cet Officier rapporte que Monsieur de Turenne le vit aussi; mais soit que par grau-

deur d'ame il ne voulut pas paroître avoir peur de la mort, ou qu'il fut trop occupé de la bataille qu'il avoit en tête, il ne songea pas à sa sûreté, il fut immobile, & soûtint le coup fatal qui lui coûta la vie !

La Cour de France est affligée de cette mort, & donne des marques d'une douleur extraordinaire, aussi-bien que tout le reste du Royaume. Et à la verité on a raison. La France n'a jamais eu de Général mieux partagé de toute sorte de vertus, & des qualitez heroïques requises à un grand Capitaine.

On parle de deux ou trois remarquables endroits de sa vie, posterieurs à la lettre que je t'écrivis au sujet de ce Heros, ou du moins que je ne savois pas alors.

L'un fut peu de tems aprés la mort du Duc de Boüillon son frere, qu'on le vit pleurer avec une affection extrême, quelque soin qu'il eût de dérober à autrui sa connoissance de sa douleur. On regarda cela comme une preuve de bonté, en ce que tout le sang qui avoit été répandu à ses yeux, & sous son commandement, n'avoit rien diminué de sa tendresse & de son humanité naturelle.

Il étoit veritablement & sincerement modeste, sans donner aucun sujet aux gens de juger qu'il affectoit seulement de le paroître. Quand ses amis ou ses creatures donnoient dans l'hiperbole sur les loüanges de ses actions, il ne nioit point par une fausse humilité ce qu'ils disoient pour donner lieu à de nouvelles flâteries ; mais il y répondoit avec tant de discretion, qu'il paroissoit sensible à son veritable merite, sans faire paroître le moindre indice d'arrogance ou de vaine gloire.

Aussi quelques Seigneurs étant venus le consoler sur la mort de son frere, ils tournerent la

conversation sur l'éloge du vivant, & loüerent 1674.
hautement tout ce qu'il avoit fait de grand & d'heroïque. Mais ce fameux Guerrier les regardant gravement leur répondit aprés avoir poussé un profond soûpir. On croit dans le monde « que j'ai quelque connoissance dans les affaires « de la guerre : Il y auroit de l'ingratitude & de « la présomption de s'opposer au sentiment du « public. Mais je puis vous assûrer comme « une chose trés-certaine, que je suis redeva « ble à mon frere de ce que j'en sais. Il « m'a appris par les régles plusieurs choses im- » portantes, & son exemple ne m'a pas peu « servi. «

On fait une autre remarque sur la liberté de ce Général, & sur le mépris qu'il avoit pour les richesses ; car il s'appauvrissoit pour récompenser & gratifier ses amis. Il disoit fort ordinairement, *qu'il vivoit de la paye du Roi, & que ses amis vivoient de son bien.* Cependant il n'étoit que Cadet de sa maison : Ce qui faisoit souvent dire à Madame de Turenne, « que son Epoux entretenoit une si grande suite de Noble mendians « que sans les bienfaits du Roi ils seroient bien- « tôt reduits à mendier eux-même.

On dit de ce grand homme, & il y a apparence qu'on dit vrai, qu'il avoit si peu le cœur à l'argent, qu'il ne connoissoit pas une piece de monnoie d'avec une autre, ni n'en savoit la difference valeur dans le changes.

On lui entendit dire un jour qu'il étoit en compagnie, où l'on parloit des richesses : Qu'il « étoit surpris du plaisir qu'on trouvoit à faire « de si grands amas de biens. Pour moi, ajoû- « ta-t-il, si au bout de l'année je trouvois dans « mes coffres un gros trésor de reste, j'en serois « aussi dégoûté, que si aprés avoir dîné à plein, « j'étois contraint de me remettre à table ; & «

1675. „ de manger tout de nouveau des mêmes mêts.

Ce qu'il y a de plus admirable est, que dans la vieillesse même où l'avarice est si naturelle, sa bourse fut toûjours ouverte, & lui aussi liberal que durant sa jeunesse. Aussi ne se trouva-t-il aprés sa mort pour tout argent que cinq cens écus. D'ailleurs il mourut chargé de plusieurs dettes qu'il avoit fait pour l'armée, afin qu'elle fut payée regulierement. Mais on dit que le Roi les a payées, ou qu'il les payera bien-tôt.

Il n'étoit pas homme de grand air ni pour la taille, ni pour l'agrément des traits : Il n'étoit ni grand ni petit, & à le voir il paroissoit pesant. Il avoit plus de l'air d'un Bourgeois ou d'un Artisan, que d'un Soldat : Ce qui justifie l'ancien proverbe qui dit, *que le visage n'est pas toûjours le vrai miroir du cœur.* Car tout le monde sait qu'il avoit beaucoup de résolution & de bravoure.

On attribuë plusieurs de ses victoires à la regularité & à la sagesse de sa conduite, les autres à son bonheur ; mais personne ne disconvient qu'il n'y en ait dont il ne soit entierement redevable à son grand cœur.

Il seroit aisé d'en rapporter plusieurs preuves: Mais je ne veux pas fatiguer ta patience. Ma lettre passe déja les bornes ordinaires ; Cependant il s'en faut bien que je ne t'aye donné le parfait caractere de ce Heros. Quoi qu'il en soit, je crois qu'il est de mon devoir de t'informer de tout ce que j'en sai qui soit digne de remarque.

Du tems des guerres civiles aprés qu'il eut abandonné le Parti des Mécontens, & eut été fait Général des armées du Roi, il donna une preuve admirable de l'intrepidité de son courage ; car à la tête de trois mille cinq cens hommes, enveloppez par quatorze mille des Rebelles, enfortte

qu'il ne pouvoit échaper que par un seul endroit. 1675
Etant donc vivement pressé de profiter de cet avantage : Non, dit-il, je ne puis plus vivre, & voir « mon Souverain chassé de ses Villes. Orleans lui « a fermé les portes, dans le tems même que les « forces du Roi étoient encore en leur entier, « & avant qu'elles eussent reçû aucun échec. « Pouvons-nous donc esperer qu'on lui soit par « tout ailleurs plus favorable, pendant qu'on « nous verra fuïr devant nos victorieux enne- « mis ? Non, ou ce jour fatal arrêtera leurs « progrez, ou il sera le dernier de ma vie. L'é- « venement répondit à son attente, car il donna bataille au Prince de Condé, & mit son armée en déroute. Il a rendu depuis au Roi de France des services si signalez, qu'il a réparé de reste les deux années de sa rebellion.

Il est maintenant en l'autre monde, non pour y faire la guerre, mais pour célébrer un éternel triomphe parmi les fameux Héros de la terre. Le Roi pour faire honneur à son mérite, l'a fait enterrer dans le Temple de saint Denis, où reposent tous les Rois de France. Il fait voir par-là qu'il met peu de difference entre celui qui est sur le trône, & celui qui l'y soûtient.

Je prie Dieu, illustre Hamet, d'inspirer au Sultan de récompenser toi & tous ses autres fidéles Ministres, & vaillans Generaux, selon le mérite & les services de chacun. Adieu.

LETTRE XXVIII.

Au Kaïmakam.

Il fait la recapitulation de divers évenemens qu'il avoit oubliez dans ses précedentes Lettres de cette année. Remarquable circonstance de la perte de Tréves. Penchant du Roi de France pour la paix.

1675. UNe année enfante plusieurs événemens dont on ne peut donner de relation, parce qu'on n'en est pas informé assez à tems. Mes lettres sont souvent achevées & cachetées, & quelquefois envoyées avant que j'aye entendu parler de la prise d'une Place, ou d'un Fort, d'une victoire remportée par les François, ou d'un avantage que les Allemans, les Espagnols, & les Hollandois leurs ennemis ont eu sur eux. D'ailleurs je ne croi pas qu'il vaille la peine d'écrire coup sur coup aux Ministres de la Porte, pour les informer seulement d'un siege, d'une bataille, ou de quelqu'autre petit évenement, toutes les fois qu'il en vient à ma connoissance. J'aime mieux à la fin de l'année recapituler dans une lettre tout ce que je me souviens d'avoir oublié, afin que par ce moyen les avis, que je donne par pieces & morceaux, puissent enfin être joints ensemble, & composer un corps entier.

Ainsi la prise de Bellegarde en Roussillon emportée sur les Espagnols par le Maréchal de Schomberg, n'étoit pas une chose assez importante pour mériter une lettre particuliere qui en fît la rélation dans le temps. Il est pourtant bon-

de l'inſérer dans le ſommaire des évenemens ou- 1675.
bliez dans mes précedentes, afin que le regiſtre de l'Empire Ottoman ne ſoit point imparfait & défectueux. Cette Forteresſe fut priſe vers le milieu de l'Eté, aprés ſept jours de tranchée ouverte.

Quoiqu'il ſemble que la Fortune ſe ſoit déclarée en faveur des François, elle leur tourne neanmoins quelquefois le dos, & les abandonne ce ſemble pour un tems.

Il arriva à Tréves le onziéme de la huitiéme Lune un accident qui fit perdre cette place aux François, & ternit un peu la gloire du Maréchal de Crequi, qui avoit bien fait juſques-là, & aquis la réputation de ſage & prudent Général.

Il ſemble que le Gouverneur de Tréves qu'on apelle Monſieur de Vignori, avoit ordre de ſortir de la Ville ce jour-là; les uns diſent pour joindre le Maréchal de Crequi avec cinq mille hommes de la garniſon, pour faire conjointement quelque entrepriſe ſur les ennemis qui n'étoient pas éloignez de-là; les autres diſent qu'il avoit ordre d'attaquer les ennemis en queuë, pendant que le Maréchal de Crequi les chargeroit en front & en flanc. Le Gouverneur s'étant mis en marche pour executer ſes ordres, & étant ſur un pont-levis, ſon cheval ayant eu peur d'un coup de piſtolet qui fut tiré tout-à-coup, tomba dans le foſſé avec ſon cavalier, & ſe tuerent tous deux. Comme cet infortuné Gouverneur n'avoit communiqué ſon ſecret à perſonne, ſon Lieutenant qui ne ſavoit rien du deſſein, & qui fut troublé d'un ſi malheureux accident, fit rentrer les cinq mille hommes dans la place. Cependant le Maréchal de Crequi qui attendoit vainement ce ſecours, & qui ſe trouvoit trop foible pour réſiſter aux ennemis, fut attaqué & battu, & ſi bien battu, qu'il fut contraint de ſe jetter dans la Ville avec trente ou quarante chevaux ſeulement, pour y faire la fonction de Gou-

1675. verneur, jusqu'à ce qu'on sçût la volonté du Roi. Comme le Maréchal ne s'étoit avancé que pour empêcher le Siege de cette Place, sa retraite & la dispersion de son armée, mirent les ennemis en état de l'assieger fort à leur aise. Il défendit la place avec beaucoup de résolution & de bravoure: Mais enfin aprés bien du sang répandu, elle fut prise par la trahison d'un Capitaine de la garnison. Ce Traitre s'appelloit Boisjourdan. Il avoit des correspondances secretes avec les ennemis, & les informoit des endroits foibles de la Place. Il avoit corrompu plusieurs personnes de la garnison, & fait tout ce qu'il avoit pû pour faciliter la réduction de la place. Aussi fut-il pendu comme il le méritoit, aprés avoir été livré aux François par ceux qui ne pouvoient regarder le Traitre qu'avec horreur, quoi qu'ils eussent été bien aises de profiter de sa trahison.

Les Imperiaux reprirent courage aprés ce bon succez, & commencerent à croire, que depuis la mort du Maréchal de Turenne la fortune avoit abandonné les interêts de la France, & avoit fait alliance avec eux. Sur cela le Comte de Montecuculli investit Haguenau le vingt de la huitiéme Lune. C'est une forte place qui est entre les mains des François. Mais l'approche du Prince de Condé l'obligea bientôt à lever le Siege. Il s'est fait depuis peu de chose de part & d'autre, à la reserve de Thuin dont les François se sont emparez. C'est une place située sur la Sambre, & qui commande tout le païs qui est entre cette riviere & la Meuse. Elle se rendit aux François au commencement de la onziéme Lune, à condition que les priviléges des habitans seroient maintenus, & qu'ils ne seroient point contraints d'entretenir la garnison.

Il y a eu depuis peu des séditions dans les Provinces de Bretagne & de Guyenne appuyées secretement, à ce qu'on dit, par les Parlemens de

Bourdeaux & de Rennes. Le Roi a fait connoître 1675.
son mécontentement en transferant ailleurs ces Assemblées, après avoir severement puni les Chefs de ces émotions.

Il semble à present que ce Monarque est las de la guerre. Il a publié un Manifeste où il se « plaint de l'outrage fait au Prince Guillaume de « Furstemberg, Plenipotentiaire de l'Evêque de « Cologne. Il déclare qu'il a eu raison de témoi- « gner du ressentiment pour l'insulte faite à son « allié contre tout droit naturel ; qu'il avoit « néanmoins travaillé pour la paix générale de « la Chrétienté & qu'il avoit encore le même « penchant. Pour cet effet il a envoyé à Nime- « gue Monsieur de Colbert Maître des Requêtes, & Monsieur le Comte d'Avaux, pour assister aux Conférences de la paix.

Quelques-uns disent que cette inclination du Roi pour la paix est l'effet d'un vœu qu'il fit durant la violente fièvre dont il a été attaqué depuis peu. Que cela soit ou non, on est convenu de part & d'autre de suspendre les actes d'hostilité durant ce froid ; trouvant plus commode & plus doux de se rouler sur des lits de Duvet, que d'être exposé à la rigueur des frimats & de la nége ; & plus agréable d'assieger un bon feu, que de claquer des dents dans des tranchées pleines d'eau & de glace.

Je prie Dieu, illustre Ministre, de te rendre heureuses les quatre saisons de l'année, & sur tout de te donner ses biens d'hiver, je veux dire une maison chaude, une agréable compagne de lit, les bienfaits de Cérés & de Bacchus en abondance, un cœur joyeux, & bon apetit.

LETTRE XXIX.

A Abdel Melec Muli Omar, Président du Colége des Sciences à Fez.

Eloge de la Sageſſe éternelle en ſtile extraordinaire.

1677. JE reçois tout preſentement ton paquet. Il eſt venu dans un moment de felicitez, ſous une bonne & favorable étoile. Les Conſtellations me rient de l'heure qu'il eſt. Mille doux & tranquiles plaiſirs diſtillent ſur mon ame. Mes penſées fleuriſſent par maniere de dire, & mon eſprit eſt humecté de tout ce que la roſée du Ciel a de plus précieux. Mon cœur reſſemble à un jardin qu'on voit durant les matinées du Solſtice d'Automne : Il eſt frais & odoriferant, tout caduc qu'il eſt.

J'ai paſſé le Printems & l'Eté de ma vie dans l'erreur, dans l'ignorance, & dans la vanité. Il eſt tems de ſonger à faire un fonds ſolide de ſageſſe & de vertu pour l'hiver de mon âge, qui ſelon les apparences ne doit pas durer bien longtems. Le Ciel pour faire voir l'amour & le ſoin qu'il a pour les mortels, t'a inſpiré la généreuſe penſée de m'aſſiſter encore une fois de tes ſages inſtructions. Ta lettre contient une philoſophie ſi ſolide & ſi raiſonnable, qu'on ne ſçauroit jamais la réfuter. Tu es l'Apollon du Siécle.

Gloire ſoit à Dieu, qui eſt majeſtueux, vivant & fort, le Pere Eternel des lumieres, la ſource des perfections intellectuelles, le treſor originel de la raiſon; en qui ſont de toute éternité les idées de toutes les choſes paſſées, preſentes & futures;

les modéles des choſes viſibles & inviſibles, & de 676
toutes celles qui ont été, qui ſeront, ou qui peuvent être dans l'Univers. Benit ſoit le Verbe & le ſouffle de Dieu, l'eſprit de vie & d'intelligence, qui dans les tems déterminez par la ſageſſe éternelle, entre dans nos ſaintes ames, & les rend les favorites du trés-Haut, & des Prophétes.

Cet eſprit deſcend quelquefois ſur certaines perſonnes, comme une pluye agréable au tems de la moiſſon; mais il vient ſur toi à grands flots comme les rivieres du Paradis. La ſageſſe inonde ton ame, comme le Nil inonde les Campagnes de ſon voiſinage. Les Courans en ſont forts & rapides comme ſont ceux du Tigre & de l'Euphrate, riches & enivrans comme les eaux du Jourdain. Ton eſprit eſt couvert d'un déluge de ſcience.

O Sageſſe immarceſſible! Heureux eſt l'homme qui t'a en partage. L'or ne t'eſt point comparable ni pour la valeur, ni pour la beauté. Les Diamans & les Saphirs ſont fades & ſans agrémens au prix de toi, & tu effaces l'éclat des plus fines perles d'Orient. Sans contredit la ſageſſe brille éternellement & eſt incorruptible. C'eſt une Eſſence pure & reſplendiſſante qui découle de la gloire éternelle, & de la Nature divine: C'eſt enfin le miroir pur & ſans tache, où Dieu contemple ſes immortelles perfections. Elle eſt mille fois plus ſeraine que la lumiere, plus brillante que le Soleil, plus pure que le firmament, & plus étincelante que toute l'armée des Aſtres. L'éclatante troupe des Anges s'éclipſe en ſa preſence, & tous les ordres radieux du Ciel ne ſont qu'autant de ſujets pour relever ſon éclat à qui rien ne peut réſiſter.

Dieu la tirée du ſein de ſes profondeurs qui ne peuvent ſe ſonder, elle eſt venuë d'un fond de treſors qui ne peut être épuiſé. A l'Aurore du monde elle éveilla par la vertu de ſes rayons le

1675. chaos assoupi. Sa force donna la vie & la forme à l'abîme confus & ténébreux. Elle brille d'un bout du monde jusqu'à l'autre, & éclaire des espaces infinis. C'est un cercle tout rayonnant de lumiere, dont le centre est par tout ; mais dont on ne sauroit trouver la circonférence.

Demande à ceux qui dressent leurs pavillons dans les mondes célestes, les campagnes du Tout-puissant, qui gardent les frontieres des heureuses regions, qui font le tour du Ciel Empirée, qui est le plus éloigné de nous, pour donner feu à ses signaux lors qu'ils découvrent qu'une nouvelle République d'Etres, éclos dans les climats froids & glacez de l'étenduë infinie, menace de quelque invasion : Demande-leur, dis-je, s'ils ont jamais pû suivre le vol de la Sagesse éternelle ou trouver les solitaires retraites de la Raison éternelle? Ils peuvent bien parcourir les deserts impratiquez de la matiere premiere sans bornes & sans forme, aussi bien que les champs & les parcs fortifiez, & les autres endroits du monde connu : Mais toutes leurs peines seront inutiles. On ne sauroit prendre l'Infini. L'imagination des creatures est trop bornée & trop foible. Les Cherubins mêmes & les Seraphins ne sont pas à beaucoup prés assez prompts pour se saisir d'une proye qui court avec tant de viteſſe. La sageſſe eſt auſſi ſauvage que le hazard, auſſi cachée que la nature, & neanmoins auſſi fixe que la deſtinée.

Elle fait ſon ſéjour au plus haut des Cieux, ſon trône eſt innacceſſible; cependant elle remplit tout de ſa preſence. Elle chercha un lieu de repos ſur la terre parmi les fils des hommes : Elle traverſa les nations de la terre, & viſita les Iſles de la mer: Elle décendit dans les abîmes, & chercha dans les horribles cavernes du monde. Enfin elle trouva du repos en Abraham, & fit ſa réſidence en Iſmaël ; parce que cela avoit été ainſi arrêté de

toute éternité, & écrit dans les livres de la De- 1676.
ſtinée. Elle s'établit à la Mecque où le Prophête eſt né, & ſa vertu prit racine à Medine, où il eſt enterré. Les ſaintes Villes ſont enrichies de ſes preſens, & elle brille au milieu d'une race illuſtre, d'une poſterité née pour la gloire, d'un peuple celebre, d'une génération ſainte, d'une ſuite d'hommes de valeur, d'une famille de Heros, & d'une lignée où repoſent les faveurs & les bénédictions du Tout-puiſſant.

O Arabie ! on peut bien t'apeller heureuſe, puiſque tu es le ſiege de la ſageſſe éternelle. Soyez en deüil montagnes de Judée, pleurez triſtes valées de la Paleſtine ; Car la roſée & la pluye vous ont abandonnées. Vôtre terroir languit faute d'humidité, & vôtre Globe eſt aſſeché. Vos arbres ſéchent & flétriſſent, & vôtre terre ne produit ni herbes ni fleurs. Vos pâturages ſont comme des deſerts couverts de ronces & d'épines, & vos terres labourables ſont devenuës auſſi ſteriles & auſſi inutiles, que les deſerts de la Lybie. La terre qu'on appelloit autrefois ſainte, eſt devenuë execrable, & n'eſt plus habitée que par des Satires & des Démons. Parce que la Sageſſe s'eſt retirée de Sion, & que les Anges ont abandonné Jeruſalem.

Réjoüiſſez-vous, païs Orientaux qui confinez à la mer rouge ; Car vous avez une grande lumiere ; Que dis-je une grande lumiere ? Vous avez la Loi qui a été apportée du Ciel, & êtes à l'ombre de la gloire du trés-Haut.

La Sageſſe eſt exaltée en Arabie : Elle leve la tête plus haut que le ſommet du mont Uriel. Elle fleurit comme la palme, & étend ſes branches comme le Térébinthe ; pluſieurs nations ſe repoſent ſous l'ombre de ſes larges branches ; ſes routes ſont unies & belles, & reſſemblent à une allée de Ciprés, & tous ſes ſentiers ſont auſſi doux

1676. qu'un jardin de Cinamome, de Mirthe, & de roſes. Son fruit nourrit l'Orient & le Midi, ſes ſalutaires feüilles s'étendent depuis l'Inde juſqu'au païs des Mores, où tu demeures. Sa bonne odeur ſe fait ſentir depuis un Pole juſqu'à l'autre.

Elle eſt la mere de la ſcience & de la vertu, la dépoſitaire de la vie & de la ſanté, de l'honneur & des richeſſes. En elle ſont renfermez les treſors d'un nombre infini de differentes félicitez, qu'elle répand abondamment ſur ceux qui font ce qu'elle leur inſpire. Elle ſe fait voir avec joye à ceux qui la cherchent; & jamais perſonne ne l'a quittée qu'avec chagrin Elle a un air ſi vif & ſi animé, qu'on eſt ravi de ſa converſation. Son ſouffle eſt plus doux que l'Ambroiſie, ou que la vapeur de l'encens d'Orient. Ses penſées ſont odoriferantes comme les exhalaiſons aromatiques du Nard, de l'Onix, & du Stacte. Il n'y a point de paroles qui puiſſent la loüer ce qu'elle vaut; point de ſtile, point de langue qui puiſſe faire la fidelle deſcription de ſon incomparable mérite. Ainſi par reſpect je n'en dirai pas davantage pour le preſent ſur un ſujet ſi ſublime, de peur qu'en allongeant le panégirique de la ſageſſe, je ne ſois le Trompéte de ma propre folie auprés d'un ſage à qui cette belle vertu eſt familiere, & qui eſt l'homme du monde qui connoît le mieux ſon Caractere.

Cependant reçois, je t'en ſuplie, ces lignes, comme un témoignage de la profonde vénération que j'ai pour toi, qui eſt reconnu dans toute l'Afrique, & dans les autres parties du monde, pour un homme du premier rang parmi les favoris de la ſageſſe.

Adieu, grande lumiere de Mauritanie, & ſois perſuadé que je ne ſuis point un flâteur.

LETTRE XXX.

Au Capitan Bassa.

De trois batailles Navales entre les François, les Hollandois, & les Espagnols, à l'une desquelles fut tué Ruiter Amiral de Hollande.

SI j'écris souvent aux Bassas de terre, je n'oublie pas pour cela ce que je dois au Bassa de la mer : Mais c'est que cet Element n'a pas été comme l'autre le théatre de tant d'actions remarquables. On n'a point bâti sur les flots des Forts, des Châteaux, ou des Villes de guerre ; point fait de campemens, ou de Sieges dans les formes, à moins qu'on ne l'ait fait sur les mers gelées, sous, ou prés du Cercle Arctique. Encore ne fait-on-là qu'imiter le métier de la guerre pour exercer la jeunesse.

Mais ailleurs il y a sur l'Occean des Campagnes flotantes, des combats qui se font en passant, & il s'en est passé cette année quelques-uns entre les François, les Hollandois, & les Espagnols, qui ne sont pas tout-à-fait indignes de t'être mandez.

Le huitiéme de la premiere Lune, il y eut combat naval entre Monsieur du Quesne Lieuteuant Général des Flottes de France, & Ruiter Vice-Amiral des Hollandois. Le dernier fut fort maltraité : Mais il le fut encore bien davantage le vingt-deux de la quatriéme Lune suivante, car le fameux Ruiter fut tué, & plusieurs Vaisseaux Hollandois furent coulez à fond, brûlez, & pris. Mais il vient de se passer une troisiéme action qui fait plus de bruit que les deux autres, entre le

1676. Maréchal de Vivonne Commandant de la flotte Françoise, & les flottes unies des Espagnols & des Hollandois. Ce combat s'est donné sur les côtes de Sicile le second de ce mois.

J'ai une relation circonstanciée de cette expedition; & comme je sai que tu aimes les recits de cette nature, je te dirai en peu de mots de quelle maniere ils en vinrent d'abord aux mains, & comment les François s'y prirent pour remporter une glorieuse victoire sur deux flottes superieures à la leur.

Ce ne fut pas bien loin de l'ancien & dangereux Détroit qui est entre Charibde & Sylla que le Duc de Vivonne découvrit la flotte ennemie faisant voile vers le lieu, où il étoit à l'ancre avec la sienne. On donna d'abord l'allarme, & incontinent tout le monde mit la main à l'œuvre. Les ancres ne furent pas plûtôt levées, qu'on chargea des voiles pour aller aux ennemis. Les Espagnols & Hollandois avoient vingt-sept Vaisseaux de guerre, dix-neuf Galeres, & quatre Brûlots. Les François n'avoient que dix-neuf Vaisseaux de guerre, sept Galeres, & cinq Brûlots. Ceux-ci gagnerent le vent aux Ennemis, & les attaquerent avec tant de vigueur, qu'ils firent échoüer plusieurs de leurs Vaisseaux capitaux sur les rochers & sur les sables, où ils furent perdus. Ils brûlerent de plus treize de leurs meilleurs Vaisseaux, du nombre desquels furent l'Amiral d'Espagne, & le Vice-Amiral de Hollande.

Je ne te dirai pas autre chose de ce remarquable combat, si ce n'est qu'il passe pour une seconde bataille de Lepante.

Je te souhaite le même avantage, Prince de la Marine, toutes les fois que tu combattras contre les ennemis de Dieu & de son Prophête.

LETTRE

LETTRE XXXI.

Au grand Mohammed Sage des Sages, & misterieux Hermite du mont Uriel en Arabie.

Retractation du sentiment qu'il avoit eu sur l'éternité du monde, quant à sa forme presente.

IL n'y a point d'homme au monde qui n'ait changé de sentiment dans un tems ou dans l'autre. Que ce soit une preuve de sagesse ou de folie, de connoissance ou d'ignorance de varier de cette maniere, l'experience nous apprend qu'il y a bien peu de gens qui croyent vieux ce qu'ils ont crû étant jeunes.

Il y a des idées qui naissent avec nous, & d'autres qui nous sont inspirées par nos parens, par nos nourrices, & par nos gouverneurs. Nôtre enfance est tendre, flexible, & comme l'or qui reçoit toutes les empreintes qu'un nouveau Souverain veut lui donner, elle est susceptible de toute sorte d'impressions. La conversation humaine est comme une monnoye, où ceux que nous pratiquons donnent la forme à nos idées. Comme un livre nouveau que nous aimons change entierement la raison que nous avions auparavant, & donne une nouvelle forme à toutes nos facultez; aussi est-il certain que le genre humain prend plaisir à la nouveauté.

Que ce soit un effet de la foiblesse de la Nature humaine en général, ou de mon inconstance en particulier, ou enfin d'un jugement plus

1576. droit & plus meur, c'est ce que je ne déciderai point. Mais je suis bien certain, qu'il y a bien des choses que je ne sçaurois concevoir comme j'ai fait autrefois, sans faire beaucoup de violence à ma raison presente. J'ai maintenant du penchant à me croire visionnaire à un âge où les autres hommes se flâtent volontiers de l'imagination de leur sagesse, & la font valoir à ceux qui sont de leur âge. Quoi quil en soit, il me paroît évidemment, que l'experience perfectionne chacun dans ses études : Et que ceux qui cherchent à s'avancer dans l'étude de la Philosophie sur le fond de leurs découvertes, sont en plus beau train de se perfectionner, que ceux qui ne travaillent absolument que sur le crédit des conceptions d'autrui.

Les derniers ne sont à la Sagesse que ce qu'un Facteur est à un Marchand. On peut si vous voulez dans les sciences les appeller freres, ou si vous l'aimez mieux, Banquiers des imaginations d'autrui. Ils fréquentent les Assemblées des sçavans ; ils lisent les livres des Anciens ; ils sont en commerce avec les plus beaux esprits du siécle : Cependant aprés tout ils n'en retirent qu'un profit médiocre, & à peu prés semblable à celui que font les Marchands qui trafiquent en détail ; & ils ne feront rien de plus tant qu'ils n'auront pas la hardiesse de hazarder quelque chose du leur.

C'est tout autre chose des premiers. Ce sont des Marchands en gros qui trafiquent sur leur propre fond. Ils s'embarquent hardiment sur le vaste Ocean du monde bizarre & critique, & courent les risques du naufrage & des Corsaires. Les vents & les tempêtes de la malice humaine ne les épouventent point, non plus que tous les rochers de la superstition autorisée par les loix des nations. Ni les bancs, ni les écueils, ni au-

cun interêt particulier ne sauroient abatre leur 678.
courage, pendant qu'ils ont pour eux le vent de la verité, & la marée de la raison primitive ; car alors ils savent que la Fortune sera leur Pilote, & les tirera de tout.

Sur ce que je viens de te dire tu t'attendras de trouver ici quelque nouvelle these des mieux conçûës, & même aprés un si ennuyeux préambule, quelque dogme des plus solides. Mais je dois te dire franchement, qu'à peine sai-je ce que je dois écrire ci-aprés, à la reserve seulement que j'ai sur l'éternité du monde des idées differentes de celles que j'avois ci-devant.

Je croyois autrefois, & j'ai tâché de le faire croire à tous mes amis, que non-seulement la matiere du monde est éternelle, mais que sa forme presente l'est aussi. Je crois maintenant tout le contraire sur des fondemens plus raisonnables. Cette opinion n'est pas si parfaite que je l'ai cruë. Chaque année de ma vie me convainc de la décadence du monde. Il est manifeste qu'il déchoit. Par conséquent nous devons conclure qu'il est corruptible dans ses premiers principes, qu'il a eu un commencement, & qu'il aura une fin.

Je ne crois point que le monde soit aneanti. Cette pensée fait horreur à la Nature ; mais il sera changé, métamorphosé, & transformé. *Una dies dabit exitio, un jour le ruinera*, comme dit Lucrece ; & le même jour lui redonnera une forme plus brillante qu'il n'a jamais eu. La terre deviendra pure comme le cristal ; les étoiles seront plus brillantes que le Soleil ; & le Soleil même sera dissous dans les principes éternels de sa lumiere. Les Philosophes qui ont parlé du dernier jour, conviennent que le monde sera calciné par feu ; sur tout l'Orient & le Midi. Ils

1696. assûrent positivement, qu'aprés que l'humidité de l'Univers sera épuisée & consumée, les Elemens pousseront des flâmes, dit Hermes Trismegiste, un tresor de feu, dit Sophocle : Et Ovide soûtient, que le Soleil sera asseché, & que tout le Firmament paroîtra comme une fournaise. Le Ciel & la terre seront confondus ensemble. Les Grecs disent, que le monde boüillira, & écumera ses impuretez avec un bruit semblable à celui d'une tempête, ou d'un Ouragan. Les Italiens l'expriment autrement, & le comparent au bruit que fait une horloge avant que de fraper l'heure. Son mouvement est égal & regulier jusques-là : Mais quand la derniere minute est expirée, les roües vont toutes à la fois, & font grand bruit. Il en sera de même du Globe celeste & des Elemens inferieurs. Quand leur course sera finie, leur harmonie cessera, & avec un bruit confus ils remettront leurs Essences dans le sein de leur éternel Chaos, où elles seront renouvellées, & changées en des formes plus nobles & plus excellentes, quoique la premiere substance demeure pourtant la même : Car je croi que la matiere premiere ne changera point, & qu'elle est éternelle, n'ayant ni commencement, ni fin. Mais il a falu plusieurs millions de siecles pour produire cette infinité de differentes formes. Peut-être que les fondemens de l'Astrologie sont véritables ; & qu'il y eut anciennement certains tems assignez, premierement pour la production des signes & des constellations celestes, ensuite des planêtes, & enfin pour la production de tous les autres Etres sublunaires. Mais Moïse le Législateur & le plus grand Philosophe des Juifs, n'est pas de ce sentiment. Il dit que les Vegetaux furent faits avant les étoiles. De sorte qu'au milieu de toutes ces contrarietez, on ne sçait ce qu'on doit

croire. Autant que j'en puis juger, le sentiment 1626.
de Moïse ne mérite pas plus d'applaudissement que celui de tout autre homme, qui soûtiendroit, qu'il y a certains chevaux qui se forment de la lumiere la plus pure, qui galopent par-ci par-là dans l'étenduë infinie, pendant une suite indéterminée de siécles. Que la poussiere de leurs pieds fit d'abord les Elemens de rien, & qu'ensuite donnant de la tête contre les premieres pierres de la Nature, ils firent sortir les étincelles qui brûleront le monde au dernier jour, & Dieu sçait si ce n'est pas à une égratigneure d'un des cloux de ces chevaux qu'il faut imputer le dernier embrasement de la ville Imperiale, quoi qu'on ait voulu le mettre sur le compte des Giabares (*a*) & des Kisylbaschi.

Par mon ame je croi que tout est un effet du hazard. Tout ce que nous admirons tant en ce monde n'est qu'un mélange confus de choses qui peuvent être ou n'être pas : Ainsi si elles sont, quel besoin est-il que nous allions nous chicaner sur leur existence ? Nous voyons sur nos têtes le Soleil, la Lune, & les étoiles, qui nous donnent successivement leur lumiere & le jour & la nuit. Nous marchons sur la terre, & nous navigeons sur la Mer sur laquelle nous ne pouvons pas beaucoup compter : Cependant nous ne connoissons point la Nature de ces differens Etres. Peut-être que le Soleil n'est qu'une éternelle Escarboucle, & la Lune un Saphir crété : peut-être que les autres Planétes ne sont que des reverberations de ces brillantes essences, & les étoiles fixes qu'autant de parcelles de l'éternel Luminaire. Et aprés tout, la terre sur laquelle nous marchons n'est peut-être qu'une verruë ou une tache, une petite élevation, une tumeur,

(*a*) *Ce sont des Sectes parmi les Turcs.*

1670. où la superfluité des Elemens, pour ne pas dire une gangrene dans la Nature.

O Mohammed ! j'en ai trop dit à un homme aussi speculatif que tu l'es ; mais tu me le pardonneras puis que je parle sincerement & de bonne foi.

Permets moi de te dire encore, Chef des Solitaires, Prince des Silvains, gloire de l'Arabie, un des cachez de l'Orient, Phenix de toutes les générations, que personne n'est né pour soi-même, que personne n'est sage en tout tems : Et voici particulierement celui où le Service du Grand Seigneur requiert que je fasse voir par maniere de dire une petite gayeté badine. Excuse donc, & prie Dieu pour moi. Adieu.

LETTRE XXXII.

A son frere Pesteli Hali, Grand Maître des Doüanes & de l'Artillerie, à Constantinople.

Prise de Philisbourg sur les François par les Princes Alliez. Histoire abregée de cette place.

TU peux à coup sûr débiter les nouvelles suivantes à Hamet Reis Effendi. La nuit est fort avancée, & j'empiéte sur l'heure de la poste & sur ma santé, afin que les Ministres de la Porte reçoivent avis le plus promptement qu'il se pourra, que les Princes & Etats Alliez ont pris Philisbourg sur les François.

C'est une place de grande importance, & fort bien fortifiée. Les Espagnols la prirent en 1633.

par la trahison du Gouverneur. L'année suivante les Suedois la remirent entre les mains des François. Mais le Roi n'etant pas en état d'en reparer les fortifications à cause de la rigueur de l'hiver, les Imperiaux la surprirent le vingt-trois de la premiere Lune de l'an 1635. Ils en ont été les maîtres jusques en l'an 1644. quelle fut reprise par le Duc d'Anguien, à present Prince de Condé, aprés qu'il eut mis en déroute prés de Fribourg l'armée Imperiale commandée par le Duc de Baviere. Elle avoit demeuré depuis sous l'obéïssance des François, & ce n'est que depuis quatre jours qu'elle s'est renduë par composition aux Imperiaux, qui la tenoient bloquée depuis plus d'un an, & qui l'ont enfin emportée aprés quatre mois de siége régulier. 1678.

C'est une perte dont cette Cour n'est pas peu touchée, & à dire vrai, c'est avec raison; car vingt autres places de ces quartiers ne la dédommageroient pas de Philisbourg. Les François ont pris en Flandres Condé, Bouchain, & Aire, encore ne se croyent-ils pas dédommagez, & la Campagne ne durera pas assez pour leur donner occasion de chercher une plus grande satisfaction.

Je suis contraint, cher Frere, de finir tout court, parce que l'heure de la poste passe. Dieu te tienne en sa protection, & te préserve de tous les piéges des Démons qu'on lâche de leurs cavernes infernales pour venir roder sur la terre, depuis l'heure qu'il est, jusques à ce que les coqs chantent.

LETTRE XXXIII.

A Sephat Abercromil, Vanni, Effendi, Prédicateur du Sultan.

Des progrez que les Quietistes faisoient en Europe.

1676 IL y a cinq ans que je t'écrivis pour te donner avis que ta doctrine avoit été favorablement reçuë en Europe, qu'elle y avoit fait de rapides progrez, & converti ce qu'il y avoit de plus honnêtes gens parmi les Nazariens. Je t'informai en même temps de l'opposition que les Jesuites & les Dominicains faisoient aux écrits de François Malevella. J'ai presentement à t'entretenir plus au long des progrez prodigieux que cette sacrée morale a fait en Italie, en France, en Espagne, en Allemagne, & autres païs Occidentaux.

Il y a à Rome un homme distingué qu'on nomme le Pere Petrucci, personnage de grand sçavoir, & de profonde litterature. Quoi qu'il ait caché sa pieté avec toute l'adresse possible, cependant ses bonnes actions les plus secretes n'ont pas laissé d'éclater, & de lui attirer la vénération de tous les gens de bien. Aprés avoir lû les œuvres de Malevella, il fut charmé d'un si sublime système de regles spirituelles, & écrivit à tous ses amis pour leur recommander l'Auteur & le sujet dont il traitoit. Ces lettres furent imprimées quelque tems aprés, & l'on ne sçauroit dire l'impression qu'elles ont faites sur les Lecteurs désintéressez. Il a publié aussi plusieurs

sçavans traitez pour défendre & pour loüer la vie 1676
contemplative. La réputation de cette Theologie épurée est tous les jours allée en augmentant, & s'est enfin répanduë par tout le monde Chrétien.

Entr'autres sçavans Proselytes, un certain Prêtre Espagnol, & Docteur de la loi Chrétienne, qu'on nomme Michel de Molinos, s'est mis sur les rangs, & publia l'an passé un traité de la Religion mistique. Ce livre a été approuvé & autorisé par l'Archevêque de Rhège, par le Général des Franciscains, Officier de l'Inquisition, & par Martin d'Esparza Jesuite distingué, Officier de la même Cour, & Professeur en Theologie à Rome. Ce mistérieux traité ne fut pas plûtôt au jour, qu'il fut enlevé. De sorte que la premiere Edition s'étant d'abord dispersée à Rome, à Ferrare, à Naples, & autres villes d'Italie, il fallut en faire une seconde, afin que les autres Provinces, Etats, & Principautez eussent part à un Ouvrage si divin; que l'Espagne pût être réformée par un de ses compatriotes, & que la genereuse France oubliant son averſion naturelle, ne dédaignât pas les sages instructions d'un Espagnol. En un mot le livre de Molinos est reveré comme un second Evangile. Les plus grands hommes de Rome recherchent son amitié: Les Ecclesiastiques Seculiers sur tout s'empressent à gagnér sa faveur & son amitié, & à se confirmer par ce moyen, dans ses honneurs, dignitez, & benefices qu'ils possedent déja dans l'Eglise. On le consulte comme un Oracle sur les points les plus difficilles de la Theologie; & plusieurs Cardinaux sont en correspondance avec lui, persuadez qu'il manqueroit quelque chose à l'éclat de la pourpre, s'ils n'étoient du nombre des heureux amis de Molinos. Tels sont les Cardinaux Carpegna; Azolini, Casa-

1676. nata, Odescalki, & d'Etrées François d'origine.

Ce dernier est fameux pour son savoir & pour ses grandes qualitez. Il a été élevé en Sorbonne, & a eu la familiarité de Monsieur de Launay, grand réformateur des dogmes erronées & de la discipline de l'Eglise Romaine; & par conséquent disposé à l'avance à favoriser quiconque voudroit se mettre en devoir de s'opposer au torrent de la corruption & des vaines superstitions qui se glissent journellement de plus en plus dans l'Eglise, & qui menacent d'inonder la solide pieté, la sincere dévotion, & toutes les vertus morales. Ce généreux Cardinal a paru publiquement le protecteur de Molinos, & ils ont eu plusieurs conférences particulieres. L'Espagnol s'est défait de la défiance que ceux de sa nation ont naturellement pour les Etrangers, & le François a étouffé son ressentiment pour les Espagnols. Desorte qu'ils se parloient l'un & l'autre à cœur ouvert & sans aucune réserve.

Le Cardinal d'Etrées l'a fait connoître en France à plusieurs personnes illustres, qui avoient avec Molinos une correspondance intime. Le nouveau Pape qui s'apelloit ci-devant le Cardinal Odescalki, lui a donné un apartement dans son Palais, & lui a fait plusieurs autres honneurs. En un mot, cet homme s'est rendu si considerable, que la plûpart des Nazariens le regardent comme un Prophête envoyé de Dieu.

C'est avec plaisir que je vois le Mahometisme s'établir sous une nouvelle forme dans le cœur de la Chrétienté, & les traits les plus épurez de nôtre Religion, copiez dans la vie & pratique de ce qu'il y a de plus excellent parmi les Nazariens. Ces belles apparences font esperer, ce me semble, qu'on entrera par degrez un peu plus avant & avec plus d'humilité dans l'examen de nôtre Sacrée Loi; qu'on ne se choquera plus tant de la

Circonciſion, des lavemens & autres purifications & cérémonies qui nous ont été preſcrites par le Prophète ; puiſque tout cela ne ſe fait qu'à l'honneur de l'éternelle Unité, & non à l'honneur des images ou des peintures. Quoi qu'il en ſoit, des gens auſſi pieux & auſſi contemplatifs que ceux-là, formeront neceſſairement au moins une faction ſecrete qui nous ſera favorable, & adoucira l'aigreur & l'averſion que les Chrétiens ont en général pour les vrais Croyans. En effet, les Partiſans de Malevella, de Petrucci & de Molinos, ſont déja flétris chez les Nazaréens, & on les diſtingue par l'odieux nom d'hérétiques, qui ne vaut guére mieux que le titre d'Infidéles, qui eſt la plus favorable & la plus honnête épithéte qu'on donne aux Fidelles Muſulmans. 66

Pour dire tout en peu de mots, on compte qu'il y a en Italie cent mille perſonnes de cette nouvelle Secte, beaucoup plus en France & en Eſpagne, & guére moins en Allemagne, ſans parler de la Pologne, de la Hongrie, & autres Pays. Cela étant, ſi une armée de Muſulmans qui auroit à ſa tête un Vanni Effendi, paroiſſoit en Italie, & qu'on publiât un Manifeſte portant qu'on n'a en vûë que de travailler à la propagation de la verité, & à la défenſe des Quietiſtes opprimez (car c'eſt le Sobriquet qu'on donne à cette Secte contemplative) ils ſe rangeroient indubitablement ſous la banniere Mahometane, comme les Mécontens d'Italie ſe rangerent autrefois ſous l'aſile de Romulus. La volonté de Dieu ſoit faite.

LETTRE XXXIV.

A Mirmadolin Santon de la Valée de Sidon.

Espece de rapsodie à la louange de Dieu, de Mahomet, d'Hali, de la Mecque, de Medine, & de l'Alcoran.

1777. Bienheureux sont ceux qui respectent les vertus des saints hommes, & qui tâchent de les imiter. Les Infidéles regardent comme insensez ceux que le Souverain de toutes choses anime de son amour, qui est l'esprit ou le souffle du Tout-puissant qui donne la vie à tout. Leurs ames ravies par de sacrées extases sont transportées dans le monde de la lumiere sur les ailes d'un vent qui vient du Paradis. Elles contemplent des choses admirables & les merveilles du Firmament : Elles vont d'un Astre à l'autre, & ravies de voir tant d'éclat & de splendeur, elles expirent par maniere de dire dans les transports d'un divin plaisir, lors qu'elles considérent la belle œconomie de l'Univers.

O Ariel, Chef des Intelligences célestes, qui composes les airs des Spheres, & qui est le maître de la Musique éternelle ; qui apprens au Sultan David à joüer de la Harpe, & lui enseignes les chansons du Paradis, envoye ici bas quelque Messager azuré, quelque Courrier pourpré d'Eden, pour m'inspirer une divine harmonie, pendant que je celebre les loüanges de Dieu, le premier & le dernier, dont la gloire se répand jusques dans les abîmes, & éclaire des espaces infinis. Sa Majesté

remplit tout l'Univers, mais le lieu de sa retraite est au-dessus du Ciel des Cieux. C'est-là où il tient sa Cour, ayant pour sa Garde septante-sept fois sept millions d'Anges, qui sont continuellement en sentinelle pour prévenir l'Invasion d'Orosmades, le Prince des tenebres, la source & la racine de tout mal. 1677.

Dieu décendit du Ciel au tems de Moyse avec une armée qui ne pouvoit se compter : Michel portoit son étendard, & avoit un char fait d'une Escarboucle du Paradis. Cette armée marcha par la voie l'actée, & décendit sur le rocher du desert de Sinaï. Son Artillerie fut des tonnerres & des éclairs. On fut environné d'épais nuages de fumée. Le monde fut effrayé d'un si horrible bruit & Orosmades n'osa paroitre pour donner bataille : Mais s'enfuit avec ses Legions dans les cavernes de la terre, où il doit être renfermé jusqu'au jour du Jugement. Il fait souvent des efforts pour en sortir, & c'est de-là que viennent les horribles tremblemens de terre. Mais il y est enchaîné avec une chaîne qui est attachée au Trône de Dieu. Il a les clefs de ces prisons inferrales, & ferme toutes les avenuës de l'Enfer, où les tenebres, l'horreur, & les souffrances feront leur séjour pendant toute l'éternité. Un abîme fournit à un autre des déluges éternels de confusion & de misere. Mais ce même Dieu a reservé sur la surface de la terre la lumiere, la liberté, la joie, & la paix pour ceux qui l'aimeront & qui ne se revolteront point de son obeïssance.

Dieu vint d'Arval, & on vit le Saint fuïr des halliers de Schair, & passer en Orient. Il marcha du côté de la mer rouge, & planta ses Tentes au Midi de la Mecque. Le Kebla se tourna ce jour-là du côté du Midi, & lors que les Fidéles prioient ils regardoient la maison d'Abraham, le Temple quarré, & le lieu que la destinée avoit désigné

1677. pour être le tombeau du Prophète. Ce fut alors que Medine devint brillante & illustre. La gloire de Jerusalem se ternit, & s'éclipsa aussi-tôt qu'on commença de voir l'éclat de ce nouveau Sanctuaire ; Ville recommandable à cause des Députez du Ciel qui l'honoroient de leur presence, & même à cause de Gabriel & d'Osraphiel, qui étoient décendus pour visiter le lieu destiné au repos du Prophète.

Ils apporterent avec eux les régles & les modéles de la divine architecture pour rendre le dortoir de l'envoyé de Dieu superbe & majestueux. Ils communiquerent les ordres qu'ils avoient à Zaphid & à Alkepher, deux habiles Artistes de la Ville, ausquels ils montrerent le celeste modéle du tombeau. Ces deux hommes gârderent le secret jusqu'à ce que le tems qui leur avoit été marqué par les Anges fut expiré. Alors il se déclarerent, & entreprirent l'édifice qui a rendu Medine fameuse par tout l'Univers.

Que ton nom, Medine, est de bonne odeur parmi les Musulmans ! Les chemins de l'Asie & de l'Afrique son couverts des caravanes de ceux qui t'apportent des presens ; des dévots Pelerins qui viennent de loin pour baiser le pavé de ton Temple, où sont en dépôt les os de nôtre divin Legislateur.

J'ai vû les Elephans & les Dromadaires d'Orient s'incliner avec joye, & se baisser jusqu'à terre, lors qu'on mettoit sur leur dos les sacrez fardeaux. J'en ai vû faire autant aux Chameaux du Midi, à ceux d'Egypte, & du pays des Mores. Ils faisoient le sacré pelerinage avec humilité & résignation. Ils jeûnoient quatre cinq, dix, ou quatorze jours chacun, selon leur capacité, pour marquer leur dévotion, & la reconnoissance qu'ils avoient de l'honneur qu'on leur faisoit de leur permettre de visiter la region sainte & le tom-

beau de celui qui enseignoit aux bêtes muetes la 1677
sageſſe & le chemin du Paradis.

Depuis ce tems-là les animaux ſe ſont inſtruits les uns les autres des préceptes du Prophête, qui ne ſavoit ni lire ni écrire. Ils font le ſoir & le matin en leur langage muet les oraiſons preſcrites, & prêchent à leurs petits par des ſons inarticulez, la doctrine claire & intelligible de la foi.

Chaque lettre de ton nom, O Mahomet, eſt pleine de benediction & de loüange. Chaque ſyllabe eſt compoſée de ſecrets qui ne doivent être révélez qu'à la conſommation de toutes choſes. Tu es un tréſor de merveilles qu'on ne peut ni épuiſer ni priſer.

J'ai entendu le vent d'Orient qui chantoit tes loüanges ſur la flûte, pendant que les agreables Zephirs faiſoient une douce harmonie, où étoient ſouvent celebrez les glorieux noms de Mahomet & d'Hali. A eux ſe joignoit le grand Borée avec ſa groſſe Orgue, adoucie par le vent de Midi qui faiſoit le Contretenor. Ils ſifloient des airs, & joüoient en partie, en attendant que les fils puînez d'Eole vinſſent pour rendre le concert complet. La Muſique fut alors haute & perçante. Tous les bois & toutes les forêts de la terre en furent éveillées. Les arbres & toute la Kirielle des vegetaux s'unirent avec les vents; les oiſeaux firent entendre leurs agreables accens, les courans & les rivieres murmurerent des airs chatoüillans; la mer éleva ſes vagues juſques aux nuës, pendant que les Tritons de bonne humeur qui ne vouloient pas être oubliez dans une harmonie ſi générale, répondoient en vers & faiſoient réſonner les Tambours du firmament. La joie étoit univerſelle: La nature même étoit en allegreſſe, & celebroit ce ſaint jour.

Pourquoi le trés-Haut quitta-t-il Arval, & pourquoi l'Eternel abandonna-t-il le ſéjour de Schair

1677. pour venir en Orient ; Pourquoi fit-il camper ſes armées au Midi, & couvrir de ſes pavillons les regions de la Mecque ? Il le fit ſans contredit pour honorer la Loi qu'il envoyoit du Ciel & le lieu de la naiſſance de ſon Favori, afin d'obliger toutes les nations à reconnoître & à confeſſer, *qu'il n'y a qu'un ſeul Dieu, & Mahomet ſon Apôtre.* Les bêtes de la terre, les oiſeaux de l'air, & les poiſſons de la mer reconnoiſſent cette verité. Les Elemens & les Etres inanimez ſentent une joie qu'ils ne peuvent exprimer, & l'Univers eſt ravi en extaſe, pendant qu'il s'étend du long & du large, & ſe repoſe ſur l'Unité qui ſoûtient toutes choſes.

Je fais, Mirmadolin, partie de l'Univers, & par conſéquent je ne puis qu'être touché du ſentiment d'un bien qui ravit en certain tems le tout en admiration. Tu es toûjours dans une divine extaſe, ainſi tu ne ſeras pas ſurpris du petit enthouſiaſme de ton Eſclave, qui ne ſouhaite rien avec plus d'ambition, que d'imiter ton innocente vie.

Joüis en Dieu d'une bonne ſanté ; Car nous ne pouvons être hors de lui, pendant que nous ſommes en nous-mêmes.

LETTRE XXXV.

Au Kaïmakan.

Valenciennes, Cambrai, & Saint-Omer pris par les François. Hiſtoire abregée de Cambrai.

LEs François ſont réſolus de faire de vigoureux efforts cette campagne, pour ſe dédommager de la perte de Philiſbourg qui leur fut enlevé

la Campagne derniere. Le Roi ne peut pas souffrir 677.
qu'on donne le moindre échec aux progrez de ses armes, & il n'épargne ni troupes ni argent pour se conserver la réputation de Conquerant. S'il arrive que ce caractere qui lui est devenu familier aprés une longue & presque non interrompuë suite de victoires, vienne quelquefois à s'affoiblir par quelque fâcheux contre-tems, il n'a point de repos qu'il ne l'ait reparé par de fameux exploits, capables de répondre à la grandeur de son ame, & à la formidable force de son épée, connuës à toute l'Europe.

Il entretient plusieurs grosses armées ; & que ce soit un effet de sa bonne fortune, ou de sa prudence, on remarque qu'il a les plus habiles Generaux de la Chrétienté.

La premiere entrepriſe qu'il a faite a été le Siége de Valenciennes ; Place située sur les frontieres des Païs-Bas Espagnols. Elle est d'une grande importance, & fort considérable pour son commerce. Les Bourgeois sont braves & aguerris. La Place est de difficile accez à cause d'une certaine riviere par le moyen de laquelle on peut inonder quand on veut toute la campagne voisine. Elle fut investie par le Duc de Luxembourg le vingt-huitiéme de la seconde Lune, & assiegée dans les formes le quatriéme de la troisiéme Lune. Le dix-sept on donna un assaut général, & les François entrerent dans la Place ; ce qui épouventa si fort les Habitans, qu'ils se soûmirent à la merci du Roi. Il accepta leur soûmission & arrêta les violences si ordinaires en pareils cas.

Autrefois il n'en auroit pas falu davantage pour couronner une Campagne entiere, & pour noctenter l'ambition des Généraux François : Mais aujourd'hui la mémoire de la perte & disgrace de l'année derniere les porte à chercher de nouveaux sujets de vengeance. Pour convaincre toute la terre

1677. que ce Monarque ne s'épouvente pas aisément, & qu'il est jaloux de sa gloire. Aprés avoir pris Valenciennes il a assiegé deux fortes Places, dont l'une est Cambrai, & l'autre Saint-Omer.

La premiere passe pour une des plus fortes Places de toute la Flandres. Elle est située sur l'Escaut, & a été l'ancien patrimoine de la Couronne de France, depuis Clodion II. qui s'en rendit maître l'an 445. de l'Egire des Chrétiens. L'an 843. elle tomba en partage à Charles le Chauve: & l'an 870. elle fut le sujet d'une longue guerre entre les Rois de France, les Empereurs, & les Comtes de Flandres. Durant ces contestations un des Baldoüins s'en empara, & la laissa à son fils. Mais Charles V. le trompa, & se mit en possession de la Place par le moyen de l'Evéque avec lequel il avoit des intelligences. Il y mit une forte Garnison, & bâtit une Citadelle qui rendoit la Place presque imprenable. Par succession de tems elle tomba entre les mains du Duc d'Alençon frere d'Henri III. ce fut l'an 1582. que ce Duc fut fait Comte de Flandres. Mais l'an 1595. les Espagnols la prirent, & l'ont gardée toûjours depuis jusqu'au sixiéme de la quatriéme Lune de la presente année, qu'elle a ouvert ses portes pour recevoir les troupes Françoises. La Citadelle s'est renduë le dix-sept par composition.

Pour Saint-Omer c'est une grande Ville, & bien fortifiée. Elle a d'un côté la riviere de l'Aa, & ses Marais; & de l'autre elle est défenduë par un Château flanqué de bons Bastions, & entouré d'un large & profond fossé. Cette Place fut investie vers le commencement de cette Lune, & trois ou quatre jours aprés assiegée dans les formes: Mais elle ne fut emportée qu'aprés un sanglant combat entre les François & le Prince d'Orange, qui étoit venu avec une armée considérable pour y jetter du secours. Je ne t'embarras-

ſerai point des particularitez de ce combat : Je te 1677.
dirai ſeulement en gros comme une choſe bien aſſurée, que la victoire eſt du côté des François, qui ont mis les autres en fuite, ſont demeurez maîtres du Champ de bataille, ont pris treize pieces de Canon, dix-ſept étendards, tout le bagage des ennemis, & fait prés de trois mille priſonniers.

Cette grande action s'eſt paſſée à un lieu nommé Mont-Caſſel peu éloigné de Saint-Omer. On a remarqué que ce terrain fut autrefois favorable aux armes des François, & que Philippe de Valois y batit les Eſpagnols, & les défit entierement. Ce Philippe a paſſé pour le plus vaillant Prince de ſon tems.

Les Habitans de Saint-Omer ayant apris la défaite du Prince d'Orange furent ſi conſternez, que peu de jours aprés ils ſe ſoûmirent volontairement au Roi de France.

Le Prince d'Orange a fait en cette occaſion tout ce que pouvoit faire un brave homme. Il rallia & ramena pluſieurs fois au combat ſon Infanterie : Mais enfin il fut emporté lui-même par les fuyards qu'il lui fut impoſſible d'arrêter. Il en fut ſi outré qu'il coupa le viſage à un ſoldat, criant tout haut : *Du moins, coquin, je te marquerai, afin de te faire pendre.* Tout ce qu'il pût faire pour redonner cœur aux ſiens fut entierement inutile : la force que contraint de céder à la force, il joignit ceux des ſiens qui faiſoient encore ferme, rallia une partie de ceux qui avoient été rompus & fit une retraite qui ne valoit guere moins qu'une victoire, & qui ne contribuë pas peu de l'aveu même de ſes ennemis à augmenter la grande réputation qu'il s'eſt aquiſe. Enfin tout le monde dit que ſa prudence & ſa valeur ont ſauvé les débris de l'armée Hollandoiſe.

1677. Mais, illustre Kaïmakam, tout ce qu'on dit à la loüange du Prince d'Orange, ne fait que relever la gloire du Roi de France. Ce puissant Monarque fait la guerre avec tant de sagesse, que le succez répond presque toûjours à ses esperances. Il paye si-bien ses Troupes, qu'il ne leur donne jamais sujet de murmurer faute de recevoir ce qu'il leur donne par jour, & ne les met point dans la nécessité d'attendre avec impatience les arrérages qui leur sont dûs. Au contraire il est fort liberal envers les gens de mérite : Et le moindre soldat qui se signale par quelque coup d'éclat, ou par quelque action de bravoure, est sûr d'être distingué par une récompense pecuniaire digne d'un Roi, ou par quelque dignité de commandement : Quelquefois même il a l'un & l'autre. Cela fait que ses gens combattent en Lions, & par émulation. Chacun hazarde volontiers sa vie pour gagner l'estime de son maître, & regarde comme le poste le plus glorieux celui qui est le plus exposé.

Il est sévére aux Provinces & aux places qui refusent de se soûmettre à ses armes, & plein de clemence à celles qui se rangent volontairement sous son obéïssance.

En un mot, les liberalitez qu'il fait aux siens, les complaisances qu'il a pour les autres, & les privilèges qu'il leur accorde ; la justice qu'il rend exactement à tout le monde pour faciliter les progrez de ses armes, augmentent ses conquêtes & le rendent le plus grand Prince d'Occident.

Je baise, sage Ministre, le bout de ta veste & je me retire aprés t'avoir assuré de mes trés-humbles obéïssances.

LETTRE XXXVI.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

De l'amour des femmes, & de la diférente maniere avec laquelle cette paſſion ſe fait ſentir aux perſonnes de diférentes Nations, de diferent âge, de diférentes qualitez, fortunes, & conſtitutions.

NOtre Sexe aime naturellement les femmes, & il n'y a point d'homme qui n'ait ſenti une fois en ſa vie tout au moins, le feu de cette tendre paſſion. Mais ce qu'il y a de ſurprenant eſt la diférente maniere dont ce feu ſe fait ſentir aux perſonnes différentes, ſoit pour la nation, pour l'âge, pour les qualitez, pour la fortune, & pour le temperament L'amour des jeunes gens eſt laſcif & violent : celui des vieillards ridicule & formaliſte. Le pauvre s'étudie à plaire à ſa Maîtreſſe à force de baſſes ſoûmiſſions & d'humbles obéïſſances. Le riche attaque un cœur par les riches preſens. Le vulgaire fait ſa Cour en feſtinant une prude, & la régalant de vin & de friandiſes. Le Noble la divertit par les Comedies, les Maſquarades, les Bals, & autres pompeuſes récréations. 1674.

L'ingenieux Italien attaque une Belle par une eſpece d'impudicité polie. Il ne s'amuſe point aux amours de Roman, & à pouſſer de longs & de profonds ſoûpirs ; mais avec une impudence rafinée, ſes yeux, ſes mains, ſa langue & toutes ſes actions lui font bien-tôt ſentir ſa peine. Il

1677. fait des vers à sa loüange, & prend des Musiciens à gages pour lui donner des Sérénades. Il ne la quitte point enfin qu'il n'en ait fait la conquête, ou qu'il ne se soit vengé de son Rival en l'envoyant en l'autre monde; & d'elle en changeant ses complimens en malédictions & en calomnies. Mais si ses soins l'en rendent maître, il l'a renferme pour toute sa vie, & lui fait de sa chambre une prison.

L'opiniâtre Espagnol brûlant de passion & d'impatience, & agité d'une concupiscence qui ne lui donne aucun repos, fait le personnage d'un fou. Il frape du pied, regarde fixement, & rêve; il va & vient d'un air furibond, roüille les yeux d'une maniere effroyable; il bondit, demeure immobile, porte la main à son épée, leve les yeux au Ciel, invoque les Saints, parle à soi-même, & menace de tout perdre s'il ne réüssit pas. Dans cet esprit il court à sa Maîtresse, se jet e à ses pieds, fait le passionné, le dolent, & le langoureux, se met à sa merci, & fait tout ce que doit faire un Amant desesperé. S'il en vient à bout par cette voye-là, il est bientôt las de la Belle; & la tuë; ou la prostituë secrettement pour de l'argent. Mais s il échouë, il en vient aux macerations, il se tourmente cruellement, & dit qu'il est résolu de mourir.

Le François coquet ne fait pas de même. Il courtise sa Maîtresse gayement. Les chansons, la danse, la musique, la plaisanterie, tout en est. Quand il est avec elle il est tout vie & tout joye, & a mille saillies comiques à lui débiter. S'il s'en fait aimer en peu de tems, l'inconstant s'en lasse & porte son cœur à une autre. Si la Belle demeure insensible, il ne s'en met pas fort en peine; parce que son amour n'étoit que grimace. Cependant il fait le fâché, il menace, & en médit durant quelque tems: Mais cet orage de lan-

gue n'eſt pas de longue durée, & un nouveau viſa- 1677.
-ge ramene le calme.

L'Alleman flegmatique eſt difficile à émouvoir & il faut beaucoup d'art pour le rendre amoureux. Il eſt froid & circonſpect, penſif & lent; prévoyant & lourd. Cependant quand il a une fois donné dedans, il fait des preſens à toutes mains; & c'eſt-là le capital de ſa galanterie S'il a le bonheur de ſe faire aimer il revient bien-tôt à ſon premier flegme : Et s'il a le malheur de trouver un cruelle, il demeure tel qu'il étoit, & eſt bien éloigné de ſe tuër pour une beauté de difficile compoſition.

Le François fait plus le paſſionné qu'il ne l'eſt. L'Alleman tâche de cacher la violence de ſa paſſion. L'Eſpagnol ſe perſuade qu'il eſt aimé de ſa Maîtreſſe. Mais l'Italien prend le plus court chemin pour s'en faire aimer en effet. Le François aime une fille de bonne humeur, & qui a de l'eſprit quoi qu'elle ſoit laide : L'Eſpagnol préfére la beauté à l'eſprit & à la gayeté. L'Italien eſt pour une Beauté timide, & l'Alleman adore une Amazone. Le François par ſon inconſtance & légereté, de ſage devient fou, & troque ſa ſanté pour mille maladies. L'Alleman aprés avoir tout dépenſé en liberalitez, devient enfin ſage quoi qu'un peu tard de fou qu'il étoit auparavant. L'Eſpagnol pour plaire à ſa Maîtreſſe entreprend des choſes heroïques: Mais l'Italien ſe mocque de l'honneur, & de tout le reſte ; pourvû qu'il puiſſe mener la ſienne au point où il veut.

Il eſt certain que les plus grands hommes ont été Eſclaves de cette douce paſſion, & lui ont ſacrifié leur réputation, leur gloire, leur vertu, & même leur raiſon. Dans combien de paneaux une Beauté ne fit-elle point donner Mitridate en Pont ? Combien le Luxe de Capouë n'amolit-t-il point le courage d'Annibal ? Le fâ-

1677. meux Hercule de l'antiquité n'abandonna-t'il pas les glorieux travaux de la guerre, & ne laissa-t'il pas roüiller ses armes pour l'amour de sa chere Iole ? Ulysse ne fut-il pas le captif de Circé, Achille de Briseis, & César de Cleopatre ? Tu sais que nos Annales raportent des choses surprenantes des amours de nos glorieux Sultans.

Il n'y a point de nation exempte des sentimens de l'amour : cependant chaque siécle, chaque pays en usent diféremment à l'égard du beau Sexe. Tout est en Occident intrigue & galanterie. On condamne les Musulmans d'avoir plus d'une femme ; & autant de concubines qu'ils en veulent, pendant que ces Infidéles ont presque leurs femmes en commun, & qu'ils couchent avec la premiere fille qui leur tombe sous la main. L'adultere parmi eux passe pour une galanterie, & la fornication pour une action aussi innocente que de manger & de boire. Il n'en est pas de même parmi les vrais Croyans, où comme tu sais, ces crimes sont punis de mort. Ces accouplemens confus ont été défendus par Moyse, par Jesus, & par Mahomet, & généralement par tous les Prophêtes. C'est assez qu'il soit permis à chacun d'avoir quatre femmes, & autant de concubines qu'on peut prendre de femmes sur les ennemis, ou qu'on en peut acheter de ses propres deniers. Mais ces Infidéles aimeroient mieux suivre le sentiment des anciens Législateurs Payens, & l'exemple des Nations idolâtres, que d'obéïr à Dieu & à ses Ministres. Ils loüent Solon le grand Législateur des Atheniens : Ils l'appellent Sage, comme il fut appellé par l'Oracle de Delphes ; & généreux Patriote, *parce qu'il fit venir des Courtisanes pour faire compagnie à la jeunesse de la Ville, & qu'il fit bâtir un Temple à Venus de l'argent qu'elles gagnerent à se prostituer.*

Il

Il eſt certain que les Grecs faiſoient alors beaucoup de cas des femmes débauchées Les Magiſtrats leur bâtiſſoient des maiſons publiques, où tous venans avoient entrée. Ils firent auſſi des Loix pour les mettre à couvert des inſultes : Et ce peuple infatué avoit tant de vénération pour elle, que quand les Perſes envahirent la Grece, les Courtiſanes de Corinthe ſe mirent en devoir d'intercéder pour leur patrie dans le Temple de Vénus. Quand les Grecs avoient quelque faveur extraordinaire à demander à cette Déeſſe, ils le faiſoient par le canal des Courtiſanes. Il ſemble auſſi qu'ils avoient quelque raiſon, puiſque Vénus même fut tranſportée au Ciel, & miſe au rang des Déeſſes, pour avoir été la femme la plus débauchée qui fut jamais. Ce fut elle qui apprit aux Cypriennes à ſe proſtituer par interêt. 1677.

Que ne fit point Aſpaſie, qui remplit la Grece de femmes de joye ? Ce fut elle & ſes compagnes qui furent cauſe que Pericles commença la guerre du Peloponneſe, qui dura tant d'années & dont les hiſtoires anciennes ont tant parlé. Il y a eu auſſi des Courtiſanes ſçavantes, comme Sapho maîtreſſe de Phaon, Sempronie, Lena & Leontium, qui écrivirent publiquement pour la défence de l'impudicité, & invectiverent contre le mariage. Il y en a eu auſſi de naiſſance noble, comme Rhodope qui bâtit une des Piramides d'Egypte de l'argent que le Roi lui donna. Telle étoit encore Thaïs de Corinthe, d'une Beauté ſi extraordinaire, qu'elle regardoit comme indigne d'elle de coucher qu'avec des Rois ou des Princes. Mais Meſſaline femme de Claude Céſar porta l'impudicité plus loin que tout cela. Je n'oublierai pas Jeanne Reine de Naples, qui fit pendre ſon premier mari, parce qu'il ne pût aſſouvir ſa convoitiſe. Il s'appelloit

1671. André, & étoit fils d'Elizabeth Reine d'Hongrie. Son second mari pour réparer la faute du premier, s'épuisa si fort en caresses, qu'il ne dura pas long-tems. Son troisiéme mari fut Jacques Roi de Majorque, qu'elle fit décoler pour avoir couché avec une autre femme. Son quatriéme & dernier Epoux fut Othon Duc de Brunswic. Il vécut assez long-tems pour la voir penduë au même lieu où son premier mari l'avoit été par ses ordres. Ainsi Charles Prince de Dyrachium vengea la mort d'André son Cousin germain dont on vient de parler. Cette impudique Reine n'auroit pas eu trop de dix ou douze jeunes hommes en une nuit, & les auroit épuisé les uns aprés les autres.

Que dirai-je de Semiramis Imperatrice des Assiriens? De Pasiphaé femme de Minos, Roi de Crete, & de cent autres Reines aussi libertines? On a remarqué que les plus illustres Heros du Monde sont sortis des adulteres: Témoin Hercule, Alexandre, Clovis Roi des Francs, Théodoric le Goth, Guillaume le Normand, Raimir d'Arragon, & plusieurs autres encore qu'il seroit ennuyeux de nommer. Je dis bien plus, il y a peu de Rois ou de Princes qui soient nez d'un légitime mariage.

Les mœurs des Infidéles sont sans contredit bien corrompuës. Ils confondent & mélent ensemble les maximes divines, & profanes: Delà viennent tant d'abominations qui soüillent la vie de la maniere la plus monstrueuse & la plus générale. Il n'en est pas de même des chastes Partisans de Mahomet, qui ont en horreur toutes les coûtumes qui soüillent l'ame, & qui la dépoüillent de la pureté qui lui est naturelle. Nous obéïssons aux Traditions d'Abraham, d'Ismaël, & autres descendans de la ligne sainte, qui n'ont jamais touché d'autres femmes que celles qui

leur appartenoient légitimement, & leurs con- 1677.
cubines; contens de l'indulgence que le Tout-puissant avoit pour eux. Nous pratiquons la loi qui a été apportée du Ciel, & les préceptes du Prophête, qui défendent tout adultere, toute fornication, & tout inceste. Nous conservons, dans nos veines le pur sang de nos peres, que nous transmettons à nos enfans, & à la posterité à venir, afin que les promesses faites à Abraham, le glorieux Patriarche de l'Orient, ne soient pas annuellées par les péchez de ses Descendans; mais soient confirmées tant que le Ciel ne sera pas sans Lune & sans étoiles.

O Sage Hamet! nous sommes d'une lignée sacrée, d'une Genealogie illustre. Nos Ancêtres étoient les favoris du Ciel, & par la benediction speciale de Dieu ils ont été les Souverains de la terre. La lumiere de l'éternel brûle sur la maison Ottomane, & se répand de-là sur tout l'Empire. Dieu veuille que nous ne soyons jamais assez foux pour déroger à ces prérogatives & que nous ne donnions jamais sujet de faire de mauvais rapports de nous dans la societé des Anges, des Saints, des Prophêtes, & en général dans toute l'étenduë du séjour des Bienheureux.

Je te recommande à la garde de Dieu, & te souhaite tous les plaisirs qui ne sont pas incompatibles avec la pureté & l'innocence.

LETTRE XXXVII.

Au Capitan Bassa.

D'un combat naval d'où les François étoient sortis victorieux. L'Isle de Tabago dans l'Amerique enlevée aux Hollandois. Il prend occasion de là de parler de la Magellanique ou partie la plus méridionale de l'Afrique inconnuë.

1677. PAr des vaisseaux nouvellement arrivez de l'Amerique, cette Cour a reçû avis de la signalée défaite de l'Escadre Hollandoise en ces Païslà, & de la prise de l'Isle de Tabago par les François. Cette action s'est faite sous le commandement du Comte d'Etrées, Amiral, qui commence à faire du bruit en Occident.

Mais il me semble que les François font valoir cette conquête au-delà de son juste prix : Car ils ont perdu autant de Vaisseaux & d'hommes que les Hollandois ; & tout l'avantage dont ils peuvent se vanter est d'avoir gagné une place, qui leur coûtera plus à défendre qu'elle ne vaut.

Je suis surpris que ce puissant Monarque n'équipe plûtôt une flotte bien pourvûë d'hommes, & de toutes les choses nécessaires pour faire des découvertes dans ce vaste païs que les Geographes appellent le monde Méridional inconnu. Il s'étend de l'Orient à l'Occident entre le Tropique du Capricorne, & le Cercle Antarctique. Il comprend toute la Zone Méridionale temperée, ou du moins la plus grande partie. Il y a eu

PATAGONS. HABITANS DU CHILI ET DE LA TERRE MAGELLANIQUE.

plusieurs relations fabuleuses de cette éloignée 1677.
partie du monde. Quelques Anciens en ont parlé, & les modernes ont fait diverses conjectures sur ce païs-là. Les uns veulent qu'il ait été le Paradis d'Adam & d'Eve : D'autres disent que c'est là où se retirerent les dix Tributs d'Israël qui furent emmenées captives par Salmanazar Roi d'Assirie. Et c'est ce qui a donné lieu à tant de disputes entre divers Historiens.

Qu'il en soit ce qu'il voudra, l'agréable situation de ce Païs a peut-être donné lieu à des pensées si favorables : Aussi croi-je que cela même devroit encourager un Prince magnanime à y porter ses armes ; sans parler de la nouveauté de l'entreprise, & de la gloire de faire une descente & des conquêtes dans un lieu où personne de nôtre monde connu n'a encore mis le pied. On ne craint pas sans doute que ce Païs soit enchanté, où qu'aussi-tôt qu'on auroit mis pied à terre, on eût affaire à une armée de Démons ; qu'on fût ensorcelé, ou surpris par quelque piege infernal. Quelle fatale crainte, quel soupçon panique peut rendre ainsi prudens les Potentats de la terre aux dépens de leur gloire, & les porter par une précaution à contre-tems à épargner leurs troupes, leurs Vaisseaux, & leur argent, dans le tems qu'une si noble entreprise semble exciter leur courage, & reveiller toute leur valeur, pour combattre peu de difficultez, qui une fois surmontées seroient suivies d'une gloire & d'une réputation éternelle ?

Combien de traverses & d'obstacles le brave Colomb n'eût-il point à essuyer, lors qu'il se mit en devoir de rechercher l'assistance de divers Princes & Etats pour aller avec des vaisseaux faire des découvertes dans le monde Occidental qui étoit alors inconnu ? Avec combien de froideur ne reçût-on point son projet à Genes, qui étoit sa

1677. patrie ? Et enfin ne fut-il pas entierement rejetté aprés bien des longueurs ? Il n'eût pas un accueil plus favorable à la Cour d'Angleterre, quoique les Anglois se piquent de tenir le premier rang entre les Nations qui fréquentent la mer. Quelles peines n'eût-il point à courir par Mer & par terre d'un Royaume & d'un païs à l'autre ? Tout cela cependant ne le rebuta pas : Au contraire il n'eût point de repos qu'il n'eût mis la derniere main à son dessein, & qu'il n'eût obtenu du Roi d'Espagne des vaisseaux, des hommes, & de l'argent pour executer son entreprise.

Cependant qui est-ce qui lui avoit fait croire qu'il y avoit au-de-là de la mer Atlantique un Continent qui n'étoit pas connu ; Une simple conjecture née des observations qu'il avoit faites sur le cours du Soleil, & sur l'inégalité de la partie connuë de la terre, comparée avec la vaste étenduë des eaux, qu'il falloit nécessairement supposer pour faire un monde complet, à moins qu'il n'y eût un païs inconnu pour y supléer, & pour prévenir le vuide dans la Nature. Il considéroit qu'encore que cet inégal balancement du monde pût se soûtenir dans l'Ecole de la Philosophie naturelle, il ne pouvoit néanmoins quadrer aux justes principes des Mathématiques : Mais qu'il falloit au contraire que la terre & l'eau fissent un poids égal, pour tenir le Globe ferme sur son pivot, & pour former la régularité de sa circulation. Ainsi ce grand homme bâtit son heureux & illustre dessein sur une simple speculation de Geometrie. C'est ici tout autre chose. C'est évidemment une matiere de fait, où l'on prouve par le témoignage de plusieurs autentiques témoins oculaires, qu'il y a un païs tel que je viens de le representer, & que tous ceux qui ont passé le Détroit de Maguellan doivent avoir vû à moins qu'ils ne fussent aveugles.

Je te conseille donc, puissant Bassa, de remon- 1675.
trer, comme il faut, ces choses au Grand Seigneur. Ce ne sera point une disgrace s'il n'écoute pas ta proposition. Represente-lui la facilité de l'entreprise, si l'on équipe une petite flotte, & qu'on la fasse passer par la Mer rouge pour aller faire des découvertes dans le Sud. Que cette flotte soit bien pourvûë d'hommes & de vivres, aussi-bien que d'armes & de munitions pour faire une décente, & des materiaux & des instrumens necessaires pour bâtir un fort en cas de besoin. Je gage mille contre un que les Habitans de ces païs inconnus ne savent ce que c'est que d'armes à feu; ce qui sera pour nous un trés-grand avantage. Le seul tonnerre de nôtre Artillerie les épouventera & les réduira à nôtre obéïssance. Ils se rendront à nous comme si nous étions des Dieux, ou s'enfuyans comme si nous étions des Diables, ils nous abandonneront d'abord toutes leurs Côtes. On y mettra des Colonies de vrais Croyans. Il en reviendra de la gloire à Dieu, & à son Prophête, & l'Empire Ottoman en recevra une loüange éternelle.

Grand Commandant de la Marine, je te demande pardon de la liberté que je prens de te parler de cette maniere. Regarde, je te prie, tout ce je te dis ici, comme les humbles remontrances d'un Esclave qui t'estime, qui est jaloux de la gloire de son Maître, de l'honneur de la maison des Osmans, & du bien général de tout le genre humain.

LETTRE XXXVIII.

A Dignet Golou.

Sur la générale Superstition, & religieuse facilité du genre humain.

1677. UNe longue & reïterée experience m'a convaincu, que Dieu, le Monde, & généralement toutes choses, paroissent à l'homme sous quelle figure il lui plaît. Nous sommes nos propres instrumens d'Optique, quoique la plûpart se laissent emporter aux préjugez de l'éducation. Nous nous servons des préventions où nous ont mis nos parens ou nos Gouverneurs, comme les Espagnols se servent de leurs Lunettes, que les jeunes & les vieux mettent pour la mode durant même le repas; & cela pour paroître graves & reguliers. Nous nous attachons aux opinions dont nous nous sommes imbus dans l'enfance : Rien n'est capable de nous en faire démordre, & tout cela afin qu'il ne semble pas que nous doutions de la Sagesse de nos Ancêtres, ou qu'il ne paroisse pas que nous soyons chancelans ou inconstans. De même les Chrétiens qui font quelque figure gobent des douzaines d'huîtres sans prier Dieu, parce seulement que c'est la mode : Mais ils n'osent avaler une croûte de pain sans le benir en faisant le signe de la Croix, & jettant vers le Ciel deux ou trois regards de travers, accompagnez de marmotemens, pour qu'il ne manque rien au charme.

Mais toi & moi devons être plus raisonnables dans nos principes & dans nôtre conduite. Il

n'y a point de Dieu qui veüille être joüé par une 677.
vaine mommerie, ou tiré mélodieusement de sa raison éternelle ; point d'encens qui puisse être à l'épreuve pour tromper l'odorat du Tout-puissant ; point de paroles quelque élegantes qu'elles soient, capables de faire illusion à celui qui sçait parfaitement toutes choses. Il ne prend point plaisir aux magnifiques complimens des Grands, & ne se laisse point toucher par le grand nombre de cérémonies solemnelles. Tout ce qu'il exige de l'homme est un cœur conforme à sa divine volonté, & une vie innocente.

Mais les Législateurs & Gouverneurs des nations remarquans que les hommes avoient naturellement de la crainte & de la vénération pour une puissance divine ; & considérant qu'on pourroit s'en servir utilement pour le bien & l'avantage de la societé humaine, inventerent des formulaires de discipline, & un service exterieur ausquels ils donnerent le nom de rits & misteres sacrez. Ils soûtinrent cela par des Loix sévéres qui infligeoient de rigoureuses peines à ceux qui mépriſoient le service public qu'il étoit ordonné de rendre aux Dieux. Hermes Trismegiste fut le premier Docteur des Egyptiens ; Melissus le pere nourrissier de Jupiter, instruisit les Habitans de Crete qu'on nomme aujourd'hui Candie, Faunus & Janus furent les précepteurs des Latins ; Numa Pompilius le fut des Romains ; Orphée des Grecs ; ou comme quelques-uns disent, Cadmus fils d'Agenor fut le premier qui enseigna à cette nation des solemnitez qu'on regardoit comme divines, & qu'il avoit appriſes des Pheniciens. Il institua la consécration des images & des Statuës ; il apprit à brûler de l'encens, à bâtir des Temples & des Autels : il enseigna les Hymmes, les Sacrifices, & autres magnifiques cé-

1677. rémonies qui servoient à honorer les Puissances celestes.

Or que tout ce faste religieux n'ait été établi que dans des vûës de politique, il paroît évidemment en ce que les premiers Magistrats se donnoient la liberté de faire des Dieux comme bon leur sembloit, d'en grossir & d'en diminuër le nombre comme ils le jugeoient à propos. Les Romains n'avoient d'abord dans leur Calendrier que vingt-cinq Divinitez; mais par succession de tems ils firent monter leur Catalogue jusqu'à trente mille. Ce fut bien autre chose aprés qu'ils se furent avisez de diviser leurs Dieux en differentes Classes, en appellant les uns Dieux de plus grandes Nations, d'autres Dieux de moindres; ayant aussi leurs Dieux tutelaires, leurs demi Dieux, leurs Dieux des Champs, leurs Dieux Domestiques, &c. Les Prêtres & les Conducteurs fourbes & artificieux en imposerent alors sans aucunes bornes, & les Peuples superstitieux ne porterent pas l'excez moins loin; car ils crurent & adorerent une infinité de nouvelles divinitez dont on n'avoit jamais entendu parler.

Ces mêmes Magistrats se donnerent encore la liberté de changer & d'alterer les cérémonies établies: Quelquefois ils aboliſſoient les anciennes institutions, & en établiſſoient de nouvelles en leur place; ou du moins il ne se passoit point de siecles qu'ils n'ajoûtassent au fatras des cérémonies inutiles quelque nouveauté mistérieuse qui fût du goût du Peuple, & capable de lui inspirer plus de devotion & de respect pour ses pieux Conducteurs.

Delà vint la dédicace des Temples, des Chapelles, des Oratoires & la consécration de certains jours de l'année au service de certains Dieux particuliers: Delà sortirent l'invention & l'usage de tant de sortes de vaisseaux d'or & d'ar-

gent, & autres instrumens propres aux Sacrifices, de Flambeaux, de Fleurs, & de Parfums; de Musique, de Peintures, & autres décorations; sans parler des riches & majestueux vêtemens des Prêtres, de leur air grave & composé, de leurs regards & de leurs gestes. Tout cela ne se faisoit que pour faire donner la Populace rustique & ignorante dans le piege tendu par les Prêtres artificieux, pour la tenir dans la crainte, & lui inspirer plus d'attachement pour la Religion, afin qu'aprés l'avoir ainsi renduë plus docile, ils pûssent la tourner comme ils voudroient, & la mener jusqu'au bout par une aveugle & implicite admiration de toutes choses qu'elle ne connoissoit pas.

Il est certain que la Religion rend le vulgaire plus obéissant à ses Superieurs, plus équitables les uns envers les autres, & plus zélez pour le bien public. J'entens la Religion autorisée par l'Etat: Car dans les lieux où les Sujets se donnnent la liberté d'innover, de faire des Schismes, & de former de nouvelles Sectes & factions, plus chaque parti a de zéle pour son culte, plus sont cruels & tragiques les désordres qui se commettent sur le général. Tant il est fatal d'être entêté de la Religion, d'usurper les Priviléges des Prêtres, & de troubler le cours des traditions qui ont passé d'une génération à l'autre par le canal de la foi publique.

Ne donnons point, cher Dignet, dans la devote superstition des Bigots, & dans l'extravagante profanation des Libertins & des Athées: Mais adorons un seul Dieu avec une foi sincere, & une raison exempte d'erreur. Fuyons aussi toute sorte d'injustice & de vice, & nous trouverons en cela plus de consolation, que si nous avions sacrifié tous les jours mille Taureaux.

LETTRE XXXIX.

A Kerker Hassan, Bassa.

Sur Fribourg qui s'étoit rendu aux François.

1677. ON ne parle presque à present en cette Ville que de la prise de Fribourg. C'est une Ville d'Allemagne dont j'ai souvent fait mention dans les Lettres que j'écrivis aux Sublimes Ministres en me rendant à Paris. Elle est située sur une certaine hauteur prés d'une petite riviere, & environnée d'une double muraille. Elle est aussi fortifiée par une Citadelle, par quatre Bastions, & autres ouvrages. L'Empereur y a une forte garnison.

Le Maréchal de Créqui l'assiegea le dixiéme de cette Lune, la pressa par des assauts si vigoureux, & par un feu si continuel, que le Gouverneur fut obligé de se rendre le dix-septiéme, que le Maréchal en prit possession au nom du Roi son Maître.

Les Imperiaux ne peuvent pas se vanter de pareils succez lors qu'ils assiegent sur les François des places ou des fortereſſes. Il n'y a pas longtems que le Prince d'Orange Général des Alliez en Flandres, entreprit le Siege de Charleroi, qui est une place forte en ces quartiers-là. Mais le manque de provisions, la vigoureuse résistance des Assiegez, & le Duc de Luxembourg qui parut à la tête de l'armée Françoise résolu de venir au secours de la place, contraignirent les Alliez de lever le siege, & de se retirer.

Le Duc de Luxembourg est un vaillant & sage Général fort estimé des François : Mais ses

ennemis disent qu'il est Magicien, & a commerce avec le Diable, & cela parce qu'il réüssit presque toûjours dans toutes ses entrepriſes. *Tant il eſt dificile qu'un homme qui a des vertus extraordinaires, & des qualitez heroïques, puiſſe éviter les traits de l'envie & de la calomnie.* Il est aussi naturel au vulgaire de médire des ames généreuſes qu'aux chiens d'aboyer contre la Lune. Cependant cette Planéte paroît impoſſible; & ſans être émûë des agitations de ces vils animaux, elle pourſuit ſa celeſte carriere avec majeſté & ſilence. Auſſi les ames véritablement nobles mépriſent les cenſures des gens moins éclairez qu'eux, & vont toûjours leur chemin, juſqu'à ce qu'elles ſoient parvenuës au Méridien & au Zenit de la perfection. 1677.

Tu es, ſéréniſſime & illuſtriſſime Arabe, un exemple vivant de cette vérité. Je n'oſe en dire davantage, de peur de choquer ta modeſtie. Puiſſent les années qui te reſtent à vivre, être couronnées de gloire & de bénédiction perpetuelle.

LETTRE XL.

Au trés-vénerable Moufti, le plus Sage des Sages.

Histoire abregée de l'Empire de Macedoine. Enarrons particuliers de la vie d'Alexandre le Grand.

1678. J'Obéïs de bon cœur à tes ordres, & vais présentement te parler de l'empire de Macedoine. Je me souviens qu'écrivant à ton vénérable prédecesseur, de sacrée memoire, je touchai quelque chose en passant de la vie de cet heroïque & magnanime Prophéte Alexandre le Grand. Mon dessein est de t'entretenir à present plus au long de la naissance, de l'éducation, & des celebres exploits de ce fameux Conquerant.

Alexandre, comme l'appellent les Grecs, les Latins & en général tous les Occidentaux, ou Scander, Ascander, & Zulkarnek, selon le stile des Arabes, des Persans, des Indiens, des Tartares, & autres Nations Orientales, nâquit dans la cent sixiéme Olimpiade, l'an 398. de la fondation de Rome, & l'an du monde 3628. le sixiéme jour de la Lune Loo, ou Hecatombæon, suivant le stile des Grecs. La même nuit qu'il nâquit le Temple de Diane à Ephe fut brûlé. Et le même jour deux Aigles vinrent s'appuyer sur le Palais de son Pere, où elles demeurerent toute la journée; ce qu'on prit pour un préfage du double Empire de l'Europe & de l'Asie qui lui étoit destiné.

Philippe Roi de Macedoine, & Epoux d'Olimpias, passa pour le pere d'Alexandre; comme

Olimpias eut le bruit d'être sa mere connuë. Mais 672
il y a des Historiens qui disent, qu'un certain Magicien nommé Nectanebus ayant par ses enchantemens pris la forme de Jupiter Hammon, & couché avec Olimpias, elle étoit devenuë enceinte d'Alexandre. D'autres soûtiennent, qu'Olimpias même avoüa à Philippe qu'Alexandre n'étoit pas son fils, mais qu'Elle l'avoit conçû par l'intervention d'un serpent d'une prodigieuse grandeur. De-là vint que Philippe même déclara publiquement un peu avant sa mort, qu'Alexandre n'étoit pas né de lui. Et ce fut pour cela qu'il répudia Olimpias comme Adultere par sa propre confession.

Ces bruits étoient alors si communs, qu'Alexandre ayant appris que les uns disoient qu'il étoit décendu d'un serpent, & d'autre de Nectanebus qui s'étoit travesti en Dieu, profita du dernier lors qu'il passa en Egypte pour en imposer à ses troupes credules & superstitieuses. Car étant obligé de passer auprés du Temple de Jupiter Hammon, il fit alte pour visiter l'Oracle. Mais il avoit secretement envoyé devant quelques-uns de ses fideles amis pour informer les Prêtres de son dessein, & pour leur dire de quelle maniere ils en devoient user & lui parler en presence des gens de sa suite, lors qu'il entreroit dans le Temple.

Ces saintes fourbes ainsi disposées, il s'approcha du Temple avec beaucoup de cérémonie & de devotion apparente. Il n'eut pas plûtôt mis le pied sur la porte, que les Grands Prêtres vinrent l'encensoir à la main le recevoir & le saluër comme fils de Jupiter Hammon. Alexandre trouvant cette salutation de son goût, leur demanda, *si tous les assassins de son pere avoient été punis, ou s'il y en avoit encore quelqu'un de vivant ? O fils des Dieux immortels*, répondirent-ils, *ton pere ne peut ni être assassiné ni mourir. Quant au Roi Phi-*

1672. *lippe, on a entierement vengé son sang sur ceux qui l'ont répandu.* Il les interrogea tout de nouveau sur ses progrés futurs. *Tu vaincras* répondit l'Oracle, *toutes les fois que tu combattras, & tu seras Souverain de tout l'Orient* La même bouche commanda aussi aux gens de la suite d'Alexandre, *de l'adorer comme Dieu.* En revenant il bâtit une Ville qu'il nomma Alexandrie du nom de son Fondateur.

Je n'ai pas été méthodique d'expedier si-tôt cet endroit de son histoire ; puis que je n'avois ici qu'à parler de ce Heros dans son berceau. Mais je l'ai fait pour te convaincre, que les diverses opinions touchant le pere d'Alexandre ne sont point des fictions de gens qui ont voulu folâtrer en écrivant ; mais des circonstances dont Alexandre même n'a pas dédaigné de tirer avantage pour son interêt propre, & pour l'honneur de sa mere : Car on regardoit comme quelque chose de glorieux d'être engrossée par un Dieu.

Pour revenir donc à l'enfant Prophête, il crut peu à peu, & donna de bonne heure des marques de l'esprit & du prodigieux courage qu'il auroit un jour. Il n'avoit que seize ans lors qu'il eût pour précepteur Aristote, sous lequel il étudia cinq ans. Philippe son pere ayant alors été tué, il lui succéda à la Couronne La même année Darius Codomannus parvint à l'Empire des Perses. Alexandre du consentement unanime de tout la Grece, se prépara à l'aller attaquer à la tête d'une armée bien disciplinée ; & à continuer une guerre que Phillippe son pere avoit commencée. Il n'y n'eût que les Lacedemoniens, les Thebains, & les Atheniens qui traverserent son dessein, corrompus par l'Orateur Demosthene, qui avoit reçû pour cela de grosses sommes de Darius. Mais Alexandre trouva bien-tôt moyen de faire rentrer dans leur devoir ces Etats & Royaumes factieux. Il détruisit entierement la Ville de Thebes, tua nonante-

te mille de ſes Citoyens, & fit trente mille Eſ- 1678.
claves. Cela arriva le quinziéme de la Lune de Bœdromion, l'an 2. de la cent onziéme Olimpiade. Il n'y eut perſonne d'épargné que l'Hôte de Philippe ſon pere du tems qu'il étoit à Thebes en ôtage. On ne toucha point à ſa maiſon, & l'on fit auſſi grace aux Décendans du Poëte Pindare.

De-là paſſant l'Helleſpont, il vint en Aſie l'an du monde 3650 & la troiſiéme année de ſon Regne, ſon armée conſiſtoit en 30000. hommes de pied & 4500. de cheval. Il n'eut pas plûtot mis pied à terre, qu'il fit des ſacrifices & des vœux pour la victoire. Enſuite il lança un dard ſur le rivage pour marquer qu'il venoit comme ennemi. Etant venu à Troye, il fit des ſacrifices ſur les tombeaux des Heros qui avoient été tuez à la guerre de Troye. Aprés qu'il eut achevé ces cérémonies, il marcha droit contre les Perſes qui étoient au nombre de 600000. combattans. Je ne m'amuſerai point au détail des particularitez de ſa marche. Je me contenterai de te dire, qu'Alexandre avec ſon petit nombre de Macedoniens aprés avoir remporté pluſieurs victoires ſur les Perſes, mit enfin en déroute l'armée de Darius, & prit poſſeſſion d'une Empire autrefois ſi formidable

Mais il y a dans cette expedition des endroits remarquables qui méritent de n'être pas oubliez. Telle eſt ſa continence admirable & ſa généroſité à l'égard de la mere, de la femme, & de la fille de Darius, qu'il traita non comme des ennemies déclarées, mais comme les parentes d'un de ſes intimes amis. L'hiſtoire du nœud Gordien qu'il coupa, mérite auſſi que tu en ſois informé.

Un nommé Gordius labourant anciennement, fut entouré d'une volée d'oiſeaux de toute eſpe-

1678. ce. Surpris de cet évenement, il quitta son travail, & courut à la Ville prochaine pour consulter les Augures sur cette merveille. Comme il entroit dans la Ville, il rencontra une fille d'une beauté incomparable, à laquelle il demanda, *où il pourroit trouver le sage le plus éclairé pour le consulter sur une affaire importante?* Il dit alors à cette fille ce qui lui étoit arrivé en labourant. Comme elle étoit fort habile en l'art de deviner, elle lui dit aprés l'avoir écouté, *qu'il seroit Roi.* Et pour le mieux persuader de ce qu'elle lui disoit, elle lui promit de devenir sa femme, afin d'avoir part à sa bonne fortune à venir. En un mot, ils furent mariez, & bien-tôt aprés il survint entre les Phrygiens un démêlé, qui selon les apparences devoit être de dangereuse conséquence. Les Phrigiens ayant consulté l'Oracle sur ce qu'ils avoient à faire dans cette occasion pour prévenir les malheurs publics, reçûrent pour réponse, *que le seul moyen de remedier à leurs dissentions étoit de se choisir un Roi.* Ayant demandé tout de nouveau, qui ils devoient choisir: *Prenez*, leur répondit l'Oracle, *prenez pour vôtre Roi le premier homme que vous rencontrerez sur un chariot, quand vous irez au Temple de Jupiter.* Gordius fut l'homme qu'ils rencontrerent. Ils obéïrent à l'Oracle, & le saluérent comme leur Souverain. Gordius en mémoire de cet évenement, dressa son chariot dans le Temple de Jupiter, & le consacra à la Majesté Royale.

Aprés lui régna Midas son fils, qui remplit la Phrygie de pieuses observations. De-là vint le commun Oracle, *que qui dénoüeroit le nœud des courroyes qui attachoient le joug au timon du Chariot de Gordius, auroit l'Empire de toute l'Asie.*

Alexandre plein d'ambition apprenant cela, assiége Gordium. Il ne l'eût pas plûtôt pris qu'il alla au Temple de Jupiter où il apprit qu'étoit le Chariot. Dés qu'il le vit, il se mit en devoir

de trouver les bouts des courroyes, & de dénoüer 1671.
le nœud. Mais voyant qu'il lui étoit impossible d'en venir à bout sans violence, il expliqua l'Oracle en homme de guerre, tira son épée, & coupa le nœud.

Comme cet héroïque Prophète avoit de grandes vertus, il avoit aussi de grands vices. Il traita avec la derniere cruauté ses plus proches parens & bons amis. Il tua Caranus son frere du côté de son pere, Clitus son cher & ancien ami, Parmenion, Philotas, Amyntas, Attalus, Eurylochus, Pausanias, & grand nombre d'autres Princes de Macedoine, dont quelques-uns étoient ses proches parens. Ajoûtez à cela le traitement cruel qu'il fit au Philosophe Calisthene, qui avoit été élevé avec lui sous Aristote. Cet homme infortuné ne voulant pas flâter la vanité du Roi, & l'appeller Dieu, déplût si fort à Alexandre, que feignant d'être dans une colere extrême, il l'accusa d'avoir part aux conspirations qui se formoient contre lui. Ensuite il le fit démembrer avec beaucoup d'inhumanité, & voulut qu'on lui coupât les oreilles, le nez & les lévres; ce qui causa non-seulement des tourmens infinis au malheureux patient; mais en fit aussi un spectacle trés-hideux & trés-triste. Et afin que sa vengeance fut complette, il le fit dans ce pitoyable état enfermer avec un chien dans une cage, qu'il voulut qu'on promenât par le Camp pour faire peur aux autres.

Lisimachus l'un des Généraux d'Alexandre & Disciple de Calisthene, ayant compassion d'un sage traité avec cette barbarie, non pour aucun crime qu'il eût commis, mais pour avoir parlé & agi avec la liberté qui convenoit à un Philosophe, lui donna du poison pour le délivrer tout-d'un-coup de calamitez si horribles. Mais Alexandre en fut tellement irrité, qu'il fit exposer

1676. Lisimachus à un Lion. Aussi-tôt que la bête féroce le vit, elle rugit, donna de joye de la grife, & se jetta sur lui avec une furieuse impétuosité. Mais Lisimachus ne perdant point courage, envelopa sa main dans son manteau, & la mit dans la gueule du Lion. Il lui prit la langue qu'il arracha, & le fit ainsi mourir.

Le Roi aiant sçû cela, admira la vertu de Lisimachus, & non-seulement lui fit grace, mais eut toûjours depuis plus d'estime pour lui.

Il ne faut pas oublier l'action mémorable que fit Alexandre à la prise de Sidon, Cité fameuse pour son antiquité, & pour la renommée de ses Fondateurs. Straton qui en étoit Roi, & qui tenoit le parti de Darius, ayant rendu la place, plûtôt forcé par les habitans, que de son bon gré, Alexandre qui le trouva mauvais le déclara indigne de la couronne, & donna ordre à Ephestion de choisir à Straton un Successeur qui fut approuvé des Sidoniens. Ephestion voulant préférer un jeune Sidonien qu'il aimoit, lui ofrir le Sceptre: Mais le jeune homme qui avoit l'ame grande le refusa, disant *que suivant les loix de l'Etat nul ne pouvoit monter sur le Trône qu'il ne fût du sang Royal.* Ephestion admirant son grand courage s'écria, ô ame genereuse, *ô courage heroïque qui as le premier compris combien il est plus glorieux de refuser un Royaume que de le posseder ! Donne moi au moins quelqu'un de la race Royale, qui se souvienne quand il sera Roi, que vous lui avez mis la couronne sur la tête* Le Sidonien répondit alors, *qu'il ne connoissoit personne plus digne du Diadême qu'un certain abdolomine descendu, bien que de loin, de la tige Royale; mais si pauvre, qu'il étoit contraint de demeurer dans les Fauxbourgs pour y gagner sa vie à travailler à un jardin.* Ephestion ayant approuvé son choix, le jeune homme accompagné de quelques-uns de ses amis vint avec les

ornemens Royaux, & trouva Abdolomine qui 678.
sarcloit tranquillement son jardin en équipage d'homme de journée. Aprés donc qu'ils l'eurent salué Roi au nom d'Alexandre le Grand, ils le laverent & l'oignirent de précieuses huiles d'Orient ; & l'ayant revétu des habits de la Majesté Souveraine, ils le menerent au Conquerant, qui lui demanda entr'autres choses, *comment il avoit pû soûtenir sa misere avec tant de patience ? Je souhaite*, répondit-il, *que je puisse soûtenir cette couronne avec autant de force. Ces bras m'ont fourni les choses necessaires à la vie, & tandis que je n'ai rien eu, rien ne m'a manqué.* Cette réponse faisant connoître à Alexandre la grandeur de sa vertu, il lui fit donner non-seulement tous les précieux meubles de Straton, mais une grande partie du butin fait sur les Perses, & joignit encore à son Etat toutes les Contrées des environs de Sidon.

Environ le même tems Alexandre marchant droit à Jerusalem, Jad qui étoit alors Souverain Sacrificateur vint au-devant de lui en habits Pontificaux, & se jettant à ses pieds lui demanda grace pour sa Cité & pour son Peuple. Alexandre le releva, & l'ayant embrassé il le rassûra, & lui dit : Que Dieu lui étoit apparu en Macedoine sous la forme & figure du Grand Pontife, l'exhortant de continuer la guerre contre les Perses, & lui promettant une victoire certaine. Le Souverain Sacrificateur le conduisit ensuite à la Ville & au Temple, où il fit un sacrifice. Il accorda aussi de grands privileges aux Juifs.

Il y a une autre particularité dans la vie d'Alexandre ; & comme il y a quelque chose de fort singulier, j'en parlerai ici pour n'avoir pas la peine d'y revenir.

Aprés la conquête de la Perse ; Alexandre poussant sa pointe pour étendre son Empire dans tout l'Occident, Thalestris Reine des Amazones

1678 ayant entendu parler de sa réputation, marcha vingt-cinq jours, traversa plusieurs grands païs, pour le venir voir accompagnée de trois cens femmes seulement, & le prier de lui faire l'honneur de trouver bon qu'elle couchât avec lui, disant qu'elle avoit une passion extrême d'avoir un enfant d'un homme que tout l'Orient regardoit comme le plus grand Heros du monde. Alexandre lui accorda sa demande : & aprés avoir demeuré trois jours avec lui, elle s'en retourna contente en son païs, avec promesse, que si elle accouchoit d'un garçon elle l'envoyeroit à son pere selon l'usage des Amazones, mais que si c'étoit une fille elle la garderoit.

Delà Alexandre marcha contre Bessus, qui avoit massacré Darius, & s'étoit fait proclamer Roi de Perse sous le nom d'Artaxerxés. Aprés qu'il l'eût vaincu & puni de sa perfidie, il poussa plus loin, & subjugua tous les païs qui sont au pied du Mont Caucase. En un mot, il porta ses conquêtes jusqu'aux extrémitez de l'Inde, & même jusqu'à la Mer Orientale, où il s'embarqua, & revint à Babilone partie par Mer, & partie par Terre. Un Astrologue de grande réputation vint au-devant de lui, & fit tout ce qu'il pût pour l'empêcher d'y entrer, l'assurant que ce lieu lui seroit fatal. Alexandre parut d'abord ébranlé, & fit mine d'ajoûter foi à ce que lui disoit ce Sage: Mais enfin emporté par les persuasions du Philosophe Anaxarchus, il entra à Babilone, & y mourut, les uns disent de poison, & les autres de débauche de vin. Cela arriva l'an 33. de son âge, & le douziéme de son Régne.

Il y eût à Babilone un profond & triste silence, quand on sçût une fois que le Conquerant du monde étoit mort. Les pensées & les inquiétudes de chacun étoient differentes à proportion que leurs affections & leurs interêts étoient diffé-

rens. Les Macedoniens en avoient une joye secrette, comme s'ils eussent été délivrez d'un grand & formidable ennemi, & déclamoient contre sa severité & son humeur inquiéte qui les avoit exposez aux fatigues & aux périls de la guerre. D'ailleurs les Grands se flâtoient de profiter des dépoüilles de son vaste Empire Le simple Soldat regardoit avec avidité les immenses tresors qu'Alexandre laissoit, dont chacun esperoit d'avoir sa part. En effet, il y avoit alors en coffre cinquante mille Talens, & trois cens mille qu'on tiroit annuellement des tributs & impôts. 1671.

D'un autre côté les nations subjuguées ne crûrent pas d'abord ceux qui leur porterent les premieres nouvelles de la mort d'Alexandre. Elles s'imaginoient qu'il étoit immortel, parce qu'elles l'avoient toûjours trouvé invincible. Mais aprés que la nouvelle leur eût été confirmée par divers Couriers arrivez coup sur coup de Babilone, tout le monde fut en deüil, non un simple deüil exterieur qui n'est que grimace, comme pour un ennemi dont on a été la conquête; mais un deüil véritable, comme pour un pere dont on étoit protegé & chéri.

La douleur de la mere de Darius fut principalement remarquable. Cette Princesse avoit perdu quatre-vingt freres qui avoient été cruellement égorgez par Ochus, & avec eux le pere d'une si belle lignée; elle venoit de perdre Darius le seul de sept fils qui lui restât, & s'étoit vûë en même temps précipitée du faîte de la grandeur au triste & déplorable état de prisonniere; cependant elle avoit soûtenu tout cela avec courage jusqu'à la mort d'Alexandre, dont la seule bonté, avoit rendu de son vivant tant de calamitez supportables: Mais il ne fut pas plûtôt mort, que la vie lui devint ennuyeuse. Non qu'elle estimât un ennemi plus que son pere, ses

1672. freres, & son fils ; mais parce qu'elle avoit trouvé par experience en celui qu'elle craignoit comme un ennemi, la bonté & la piété, la modestie & la retenuë de tous ses parens.

Ce grand Monarque étant mort sans s'être expliqué sur son Successeur, il y eût presqu'autant de Rois, qu'il y avoit de Gouverneurs de Provinces & de Généraux d'armée. Cela causa dans l'Empire une infinité de confusions de guerres, & de désordres. Il y eût des troubles & des soulevemens en Grece, & sur tout à Athénes, où les Citoyans sous la conduite de Leosthenes leur Général, inviterent le reste de la Grece à prendre les armes pour maintenir leur liberté Il n'y eût pas moins de divisions en Asie & en Egypte. L'esprit humain est par tout inquiet & désireux de nouveauté. Ptolomée eût l'Egypte pour sa part, & s'y établit lui & ses Descendans sous le nom des Rois. Seleucus avec le même titre se mit en possession de Babilone & de la Syrie. Cassandre se rendit Souverain de la Macedoine & de la Grece. Antigone de l'Asie, & Lisimachus de la Thrace. Mais comme Antigone perdit bientôt ses Etats parce qu'il fut vaincu & tué par Ptolomée & ses Alliez ; de même les autres, soit en leurs personnes, ou en celles de leurs Descendans, furent contrains de céder aux plus heureux, & devinrent tour à tour les victimes de leurs ennemis, jusques à ce que les restes dispersez de l'Empire de Macedoine passassent sous la domination des Romains, dont j'aurai à t'entretenir dans la suite.

Cependant je triomphe quand je considére que l'Empire Ottoman est plus formidable, plus étendu & plus victorieux, que tous ceux qui l'ont précedé. Dieu veüille augmenter la félicité & la gloire des vrais Croyans, jusqu'à la derniere Métamorphose.

LET-

LETTRE XLI.

A Musu Abul Yahyan, Professeur en Philosophe, à Fez.

Continuation de la description de Constantinople qu'il avoit commencée dans une autre Lettre.

J'Ai reçû avec plaisir ta vénérable Lettre, & je suis bien-aise d'apprendre que bien loin d'être fatigué de ce que je t'ai ci-devant écrit au sujet de Constantinople, tu me sommes de tenir la parole que je te donnai alors de te faire une plus ample relation de ce que j'ai remarqué de plus considérable. 1678.

En faisant la description de la Ville Imperiale, j'ai imité les Peintres, qui voulant tirer une beauté au naturel, vont à l'avanture, & n'observent dans leurs traits grossiers ni ordre ni mesure : Mais s'abandonnans à la bizarrerie & à la force de leur imagination, ils portent le pinceau tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, selon que la fantaisie leur inspire, & ne regardent qu'à la simmetrie du tableau sans préferer une partie à l'autre ; & sans se soucier de marquer chaque petite singularité. De même en faisant le portrait de la Reine des Cités, de la plus belle Ville de l'Univers, j'ébauche à tort & à travers sans dessein de t'en faire l'Anatomie, ou de dévoiler les secrets du dedans. Mais je me contente de te representer en passant ce qui paroît de plus éminent à Constantinople, & qui attire les yeux de tous les voyageurs. Encore ne le fais-je pas tout-d'un-coup

1678. (ce seroit trop d'affaires) mais comme les Peintres, par boutade & à reprises, selon que l'occasion s'en presente.

Je ne t'ai fait voir jusqu'ici que les édifices les plus magnifiques & les plus curieux, comme les Temples, les Mosquées, les Aqueducs, les Colonnes, les Obelisques, &c. je vais t'entretenir presentement de choses d'une autre nature. Je te ferai voir les choses de maniere, que s'il ne te paroît rien de fort beau, & qui sente la grandeur Royale, tu y trouveras peut-être assez de splendeur & de magnificence pour perpetuer la mémoire des Fondateurs, & transmettre leur réputation à la posterité. Je te parlerai aussi des choses qui regardent l'usage & le service public; des desseins de charité, de police, de generosité, & de sagesse, des entreprises grandes & héroïques, comme tu verras par la relation suivante.

Il n'y a point de Voyageur qui passe par les ruës de Constantinople, sans voir de distance en distance de beaux & grands Caravenseras, où les pauvres Etrangers, & tous ceux en general qui ne peuvent pas loger plus commodement, peuvent se mettre à couvert des injures de l'air, des voleurs nocturnes, & autres incommoditez. Il y a trois cens trois de ces Caravenseras qui ont été bâtis aux dépens des Princes & des Bassas Ottomans.

Il y a aussi quatre-vingt dix Hôpitaux, où les pauvres sont nourris, & les malades servis avec une piété & un soin extraordinaire.

Outre cela il y a cinq Colleges où l'on enseigne publiquement les sciences, & où un certain nombre de jeunes gens sont élevez & entretenus sur la bourse du Grand Seigneur, & ausquels il donne des pensions réglées. Il y a divers Colleges de la même nature en divers lieux de la Cara-

manie, de la Natolie, de la Grece, & de l'Asie 672.
Mineure. On fait monter à plus de neuf mille, les Etudians de ce païs-là, sans compter ceux d'Arabie, de Syrie, & d'Egypte, où fleurissent une infinité de Séminaires pour la sagesse divine & humaine.

Mais revenons à Constantinople. La seconde chose qui mérite d'être remarquée est le Serayan ou maison des équipages, où l'on fait tous les harnois de chevaux, principalement des Selles d'une richesse immense, & d'un ouvrage admirable. Cette maison est aussi environnée de hautes murailles, & se ferme avec de bonnes & fortes portes. Il n'y a rien de plus agréable pour ceux qui aiment les chevaux, & qui prennent plaisir à les monter, que de voir quatre mille hommes travaillans journellement dans leurs boutiques, & tâchans de se surpasser les uns les autres pour la beauté & pour l'art. Vous en verrez un occupé à enrichir une Selle de grosses perles d'Orient, où il entremêle avec part plusieurs autres agrémens, pour quelque cheval d'Arabie, qui appartient peut-être au Vizir Azem. Un autre à ajuster un mords de l'or le plus pur à des Rénes du plus riche cuir de Russie. Les uns embellissent leurs harnois à la Phrygienne la plus exquise, d'autres relevent les leurs de diamans, de Rubis & des plus précieux bijoux de l'Orient. En un mot, on voit en tout cela une si charmante varieté, que les yeux en sont étonnez. J'ai vû plusieurs Voyageurs demeurer d'accord, qu'il n'y a que Constantinople au monde où l'on pût voir rien de pareil. Je ne sçai ce qui en est dans vos Villes de Maroc & de Fez, car les Mores sont bons Cavaliers.

Il y a encore deux autres lieux environnez de murailles toutes particulieres. C'est-là le poste des Janissaires qui ont la garde de la personne du

1678. Grand Seigneur. Ils sont commandez par des Décurions, sans la permission desquels personne n'ose mettre le pied dehors.

On voit ensuite l'Arsenac bâti sur le bord de la mer, & composé de cent quatre-vingt Arcades, sous lesquelles il y a autant de portiques ou belles places, où tout le monde peut se promener. Plus de quarante mille hommes travaillent tous les jours à l'Arsenac; & il y a toûjours quatre-vingt grosses Galeres prêtes en cas qu'il falut agir subitement.

Il y a dans les Fauxbourgs un autre Arsenac, où il y a toûjours cent cinquante grosses Galeres sur les chantiers, & soixante à l'eau pourvûës de tout ce qui leur est nécessaire.

Les greniers se presentent ensuite d'eux-mêmes. Ils sont à un bout de la Ville du côté de Pera, où les murailles sont beaucoup plus fortes que par tout ailleurs, & où il y a des portes de fer. On y voit en tout tems une immense quantité de froment, d'orge, & autres grains qui pourroient servir pour plusieurs années. Cependant on les renouvelle de trois en trois ans. On dit que sous le Régne d'Amurat III. il s'y trouva une incroyable abondance de Millet, dont la vertu fut fort admirée, parce qu'il y avoit demeuré quatre-vingt ans sans se pourrir.

J'ai oublié à dessein de te parler des deux Sérails du Sultan, parce qu'il me faudroit une longue lettre pour faire une description exacte du moindre. Je me contenterai donc de te dire, que le moindre a une lieuë de France, ou trois milles d'Italie de circuit. L'un se nomme Eschy Saray, ou le vieux Palais; l'autre Bryuch Saray, ou le grand Sérail. Si tu souhaites une description plus ample & plus particuliere de ces maisons Royales, je le ferai par une autre Lettre: car il y auroit trop de matiere pour celle-ci.

En attendant il ne faut pas oublier la Mos- 1672
quée de Jub, où les Sultans reçoivent l'épée quand ils parviennent à la Couronne. C'eſt un édifice fort ancien, ſitué prés du Havre tout au bout de la Ville, vis-à-vis les Ecuries du Sultan, auſquelles ſont joints des jardins trés-agréables, Non guére loin de-là eſt la Topana, ou Cour des Canons. On y voit un grand nombre de pieces d'ordonnances ſans affûts, dont quelques-unes ſont tournées directement contre le Havre.

En revenant il eſt impoſſible de ne pas voir une colonne, qui commençant au faite d'un rocher s'avance juſques dans la Ville. Cette colonne eſt toute de marbre blanc, & fut bâtie par Pompée pour ſervir de Monument à la victoire qu'il remporta ſur Mithridate Roi de Pont. On ne voit preſque rien de ce côté de la Ville à huit milles de diſtance que des maiſons de plaiſance, des bocages & des jardins de la derniere beauté.

Vis-à-vis de la Ville eſt Pera, Fauxbourg ſéparé de la Ville par un bras de mer. Ce Fauxbourg n'eſt preſque habité que par des Grecs & Francs Occidentaux.

Il y a tout autour de Pera pluſieurs belles maiſons de campagne, métairies, & granges, ſituées dans des bois de haute futaye, attenant d'une campagne toûjours verte & de ruiſſeaux clairs comme cryſtal, qui rendent ce ſéjour trés-délicieux. Les Ambaſſadeurs des Princes étrangers y font quelquefois leur ſéjour.

Je ne te parlerai point de Scutari, quoique ce ſoit un grand & magnifique village, qui joüit des priviléges de la Ville Imperiale. Je ne m'amuſerai point non plus à t'entretenir des ſingularitez de la Cherſoneſe de Thrace, & ne te conduirai point par ce chemin-là juſqu'à Galli-

1678. poli, quoique ce soit la premiere place de l'Europe qu'Amurat prit l'an 1363. Mon dessein est de ne point sortir de Constantinople. Aprés avoir donc parcouru Pera, qu'on nomme aussi Galata; passons l'eau & revenons à Ville Mere, pour en apprendre le gouvernement, & comment les loix y sont executées.

Le premier Magistrat s'appelle Stamboli Cadisi ou Juge de Constantinople. C'est devant lui que se plaident toutes les causes civiles & criminelles. Il a sous lui quatre Assesseurs qui gouvernent séparément les quatre principaux quartiers de la Ville. Il y a aussi un Officier qui se nomme Sabassi. Sa fonction est de prendre connoissance des crimes de ceux qui sont arrêtez dans les ruës, ou dans les maisons, & d'en faire le raport au Grand Visir. Il a aussi sous lui quatre Députez, & tout le monde est obligé de lui donner main forte en cas de dificulté.

La prison commune de Constantinople est divisée en haute & en basse. La haute n'est que pour le civil. Il y a au milieu une grande court & une fontaine qui jette continuellement de l'eau, & qui diminuë un peu la salete du lieu. La basse est pour les crimes capitaux, & c'est un vrai receptable d'horreur & de puanteur.

Fleur des Philosophes, je prie Dieu qui nous a donné les sens de leur donner toûjours aussi des objets agréables, & de nous garantir d'odeurs nuisibles, & principalement des fumées pestilentieuses de l'enfer, qui en certains tems passent, dit-on, au travers des fentes de la terre, & infectent l'air d'une horrible contagion.

LETTRE XLII.

A Kerker Hassan, Bassa.

Gand, Ypres, Puicerda, & autres Places prises par les François. Diverses Victoires remportées par eux en Allemagne.

LEs François gagnent tous les ans du terrain sur leurs ennemis. Ils font des campagnes heureuses, & reviennent toûjours victorieux & triomphans. Le Maréchal d'Humiéres assiégea Gand par ordre du Roi au commencement de la troisiéme Lune. Cette Ville est la Capitale de toute la Flandre, & divisée en divers quartiers ou Isles. Les environs de cette Place sont aussi divisez par certains ruisseaux & canaux qui en rendent l'accez extrêmement difficile, & empêchent toute communication. C'est une des plus grandes Villes de l'Europe. Elle est défenduë par une contrescarpe, par un large fossé, par de bons remparts, & par plusieurs Bastions. Les Gantois se vantent que leur Ville a été fondée par Jule-César. Ils ont été en état de lever entr'eux une armée de cinquante mille hommes, toutes les fois qu'ils ont eu envie de se révolter de l'obéïssance de leurs Souverains. Cependant en cette occasion ils n'ont tenu que dix jours contre les François. Comme ils ont vû qu'ils n'avoient aucun secours à esperer, & qu'ils étoient attaquez avec vigueur de tous les côtez, ils se sont rendus par composition. 1678.

Ypres se rendit aussi le vingt-cinq de la même Lune, aprés un siége de huit jours. C'est une autre Place considerable en Flandres.

1678 Les François n'ont pas fait de moindres progrés sous le commandement du Duc de Navailles. Ce Général prit Puicerda Capitale de la Province, & Place bien fortifiée, située sur le sommet des Monts Pirenées, & défenduë par un Château bâti sur le roc. Le Prince de Condé l'a prit en 1654. Mais par le traité des Pirenées elle fut renduë aux Espagnols, qui y firent de nouvelles fortifications à la moderne. Cette Place a sous sa jurisdiction plus de quatre-vingts Villages, & fait contribuer toute la Province de Cerdaigne. Elle assure la possession du Roussillon, met à couvert les frontieres de Languedoc, & passe aprés Barcelône pour la meilleure Ville de ces quartiers-là.

On parle de divers combats qui se sont donnez en Allemagne & dans les païs le long du Rhin entre les François & les Imperiaux, où les premiers ont eu l'avantage par tout. Le Maréchal de Créqui en vint le premier aux mains avec les Allemans prés de Crotzinghen. Du côté des ennemis le Prince de Bade & quarante Officiers de marque ont été blessez : Le Comte de Lique-Ville qui commandoit sous le Duc de Lorraine, & plusieurs autres ont été faits prisonniers. Les François ont gagné grand nombre d'étendards fait un grand carnage des ennemis, & sont demeurez enfin maîtres de la campagne.

La septiéme Lune ne leur fut pas moins avantageuse dans les plaines de Rhinfeld prés du Rhin. Plus de huit cens Imperiaux demeurerent sur la place, & le Pont de Rhinfeld étoit si plein de corps morts, que ce fut une barriere qui empêcha les François de poursuivre leur victoire jusqu'aux portes de la Ville.

Le Maréchal de Créqui défit aussi prés d'Offembourg un corps de six cens Chevaux & Dragons commandez par le Duc de Lorraine, défaite qui fut bien-tôt suivie de la prise du Château

d'Ortambourg & du Fort de Kel, que le Maréchal rasa rez pied rez terre. Il prit aussi le Fort de Zolhausten ; & rencontrant le Duc de Lorraine prés de Lauterbourg, il le chargea, lui tua quatre cens hommes comme ils passoient un Pont du Rhin, & fit trois cens prisonniers. 1678.

S'ils vont de ce train-là tous les ans, il sera difficile de mettre des bornes à leur Empire qui va toûjours en augmentant. La seule chose sur laquelle nous devons compter est, qu'ils ne seront jamais assez Puissans pour dépossseder les fidéles Osmans de la grandeur à laquelle ils ont été élevez par la destinée.

Le Croissant, sénérissime Bassa, brille plus que la Croix, l'Alcoran l'emporte par-dessus la Bible, & tout céde aux invincibles armes des vrais Croyans.

LETTRE XLIII.

A Dalimalched veuve de Sesteli Hali son frere, Grand Maître des Doüanes, & Surintendant de l'Arsenac à Constantinople.

Pour la consoler de la mort de son mari en stile triomphant, persuadé qu'il est allé en Paradis. Il lui reproche d'en avoir mal usé avec lui durant sa vie.

TU peux être assurée que ce ne sera point un compliment si je te dis que je prens part à la perte que tu as faite. Le mort étoit mon frere aussi-bien que ton Epoux ; & l'amitié qui étoit entre nous, nous unissoit plus étroitement que le sang. Nous n'avons jamais crû faire rien de

1672. trop pour nous rendre service réciproquement, pourvû que cela n'ait fait point de tort à nôtre honneur ; mais nous avons profité avec zéle de toutes les occasions qui se sont presentées de nous témoigner l'affection mutuelle que nous avions l'un pour l'autre.

Il est allé à des joyes infinies, dans un lieu de repos, où il fait des banquets continuels en recompense des bonnes actions qu'il a fait en cette vie. Il se régale abondamment de l'Ambrosie du Paradis sans craindre le vacarme & le mécontentement des femmes. Il n'a point-là de femme bizarre & chagrine qui interrompe sa voye, ou qui par une conduite indigne change ses plaisirs en douleurs. Il s'étend tout de son long à l'aise sur les lits ramoisis d'Eden, & a des Pages pour le servir dont les yeux ressemblent à des perles polies. Chacun tient à la main un gobelet d'or, enrichi de Saphirs, & plein d'un vin que les Rois de la terre changeroient pour leur Couronne. Cette celeste jeunesse fait exactement son devoir avec une grace admirable. Ils sont toûjours attentifs pour étudier les desirs de leur Maître. Son lit est environné de beaux Cupidons, qui avec une humble résignation tâchent de se surpasser les uns les autres, & font avec une agréable générosité à qui servira leur Seigneur le premier & le plus promptement.

Quand Pesteli veut se divertir avec les femmes, il n'a que des souhaits à faire, & il lui en vient d'abord une plus belle que toutes celles qu'Appelles a jamais peintes, une aussi chaste que Diane, & pourtant aussi humaine que Venus. Point d'airs précieux qui retardent la joüissance desirée, & cependant point d'impudence capable d'en éloigner. Un amour parfait leur fait faire des avances à frais communs aprés avoir uni leurs cœurs. Aussi passent-ils le tems dans

des plaisirs perpetuels dont on ne se repent point. 1678.

Il traverse les agréables promenades d'Eden, & s'assiet sur le rivage de ses immortels ruisseaux, qui découlent de vin, de lait, & de miel. Couché sous une verdure émaillée de fleurs à l'ombre des heureux arbres, il reçoit les tendres caresses d'une Belle du Paradis, pendant que des vents aromatiques lui inspirent des passions plus divines, que celles qu'Edimion sentit entre les bras de Diane. Heureux état des ames qui quittent la terre avec innocence & pureté ! Leurs plaisirs n'ont point de bornes, n'ont point de fin.

Ce que je viens de dire n'est qu'une description obscure & envelopée des raviſſemens & des joyes indicibles qu'on goûte dans le Paradis, & qu'il est impossible d'exprimer autrement. Tout ce que l'imagination la plus vive & la plus sublime peut concevoir de bonheur, n'est rien en comparaison des biens infinis dont les heureuses ames joüissent au Ciel. Ces felicitez éternelles & parfaites sont sans nombre, sans poids, & sans mesure. Elles passent d'une joye à l'autre, & leurs divertissemens sont un cercle de beatitudes qui n'a point de bout. O region digne d'être éternellement souhaitée ! O Jardins d'une beauté incomparable, où le liberal Monarque de l'Univers régale les ames fatiguées des mortels aprés qu'elles ont achevé sur la terre leur pénible pelerinage & leur fait des banquets dont le prix est inestimable, & la délicatesse incomparable !

Si Pesieli pouvoit m'entendre je le féliciterois de son bonheur, au lieu de te consoler de la perte d'un tel Epoux. Il a évité les naufrages de ce bas monde, qui est une mer d'afflictions & de Tragedies. Il est arrivé sain & sauf dans le Havre du repos éternel, dans le port de la paix, & a mis pied à terre sur le rivage du Serrail du Tout-puissant, d'où les Anges qui en ont la garde l'ont

1678. conduit au Trône de Dieu au travers des dix mille flambeaux qui illuminent les allées d'Eden.

Mais dis-moi, Dalimalched, n'est-ce pas un peu de ta faute, si le généreux Pesteli nous a si-tôt quittez ? N'as tu point chagriné cette grande ame par des paroles que tu aurois bien pû épargner à un homme si sensible ? Il n'avoit besoin ni de tes leçons emportées, ni de tes airs refrognez. S'il faisoit quelque faute, (car qui est-ce qui n'en fait point ;) il la sentoit d'abord sans qu'il fût nécessaire de le reprimander. Tu te serois bien passée de le tenir des mois entiers dans des paroxismes de mélancolie & de douleur. Cette pénitence étoit trop difficile à soûtenir pour un esprit comme le sien. Mais vôtre Sexe a des manieres ausquelles le nôtre n'entend rien. Les femmes sont pliées & repliées comme des Serpens. Si Dedale même qui l'a autrefois emporté sur tous les faiseurs de Labirinthes, étoit encore vivant, il y songeroit plus d'une fois avant que de se mettre en tête de débroüiller les petits secrets de vôtre Sexe, & de démêler vos tours & détours inconnus. Rien au monde de plus changeant que les femmes. On ne sait à quoi vous mettre.

Permets-moi de te dire, Dalimalched, qu'une femme ne prend jamais d'autorité sur un mari, à moins qu'il ne soit fou, qu'à la faveur de son obéïssance. C'est par-là qu'elle gagne son cœur & toute son affection. Elle se rend maîtresse de son esprit par une fine complaisance & par une composition faite à propos, ou du moins elle se met à couvert par-là de tout reproche. Elle ne le contrarie point dans le fort de sa passion, mais s'accommode doucement au torrent, & ne s'avisa jamais de parler que quand ses esprits commencent à se calmer.

Une bonne femme en un mot consulte son mari

FLAMANDS. HOLLANDOIS

en toutes choses, & si tu en as usé ainsi, le monde n'a rien à te dire. Si tu ne l'as pas fait, je te conseille de demeurer veuve, de peur que l'homme que tu prendras ne venge les outrages que tu as faits à mon frere ; car c'est-là le moyen de mettre à la raison une femme de mauvaise humeur. 1672.

LETTRE XLIV.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Description des Pais-Bas.

J'Espere que tu me pardonneras, très-illustre Ministre, si j'ai tant tardé à t'envoyer une plus ample relation des Etats de l'Europe. Je continuerai selon tes ordres, & je reprendrai où j'en étois demeuré

Comme je t'ai déja entretenu de l'Allemagne, je passerai aux Païs-Bas : Ce qui est aussi naturel qu'il l'est à un homme qui a vû la haute Ville de Bude, ou de quelqu'autre place située comme celle-là, de décendre dans la basse.

On les appelle Païs-Bas à cause de leur situation qui est proche de la Mer : Ce qui les fait paroître comme un marais. Ils contiennent dix-sept Provinces, dont dix sont sous la domination du Roi d'Espagne. Les autres sept font un Etat séparé & indépendant.

La circonference des dix-sept Provinces a mille lieuës d'Allemagne. Il y a dans cette enceinte deux cens Villes murées ; cent cinquante autres Places qui ont les mêmes Privileges, & la même autorité que les autres ; & enfin six mille Villages.

1678. Du tems de Jule César les Romains appelloient ces Païs la Gaule Belgique. Elle étoit habitée par des gens aguerris, ne pouvant souffrir la servitude, & défendans courageusement leur liberté naturelle, comme l'experience l'apprit au même César lors qu'il fut obligé de leur faire la guerre. Depuis ce tems-là même les Ottomans ont eu des preuves de leur valeur, témoin la fameuse expedition de Godefroi de Boüillon pour recouvrer la Terre Sainte sur les Sarrazins; & celle de Baldoüin le Flamand, qui se rendit Maître de Constantinople & de l'Empire de la Grece.

Les anciens Romains avoient coûtume de dire, que les Gaulois combattoient pour leur liberté, les Allemans pour le butin, & les Flamands pour la gloire. De-là vint que les Empereurs Romains avoient toûjours pour leurs personnes une garde de Flamands choisis. On appelloit aussi les Holandois & les Frisons, amis & Alliez du peuple Romain.

Quoique chaque Province eût autrefois son Souverain, son Gouvernement & ses loix particulieres; elles furent neanmoins dans la suite toutes réduites sous la domination des Ducs de Bourgogne. Des Ducs de Bourgogne elles passerent aux Archiducs d'Autriche, & enfin aux Rois d'Espagne: Mais le Roi de France en possede à present une grande partie. Quant aux autres sept Provinces elles sont entierement émancipées, & jouissent d'une liberté parfaite. Elles tiennent pour maxime que *la plus longue épée est le meilleur titre pour le gouvernement*: Et autant que je puis voir c'est un principe qui se pratique par tout le monde.

Les habitans des Païs-bas sont en général de grande taille, gros, de bonne mine, civils, ouverts, obligeans, prompts, & laborieux: Aimans

plus le vin que les femmes, oublians également 1678.
& les biens & les maux qu'on leur fait ; grands Muſiciens, bons hommes de Mer, fins Marchands, Peintres exacts, & fort ingenieux dans tous les Arts. Ils ne ſont point jaloux de leurs femmes comme la plûpart des autres Nations ; mais les laiſſent courir dehors, & parler en ruë avec les hommes. Il n'y a point auſſi de femme qui refuſe une bouteille de vin qui lui eſt preſentée. Vous n'êtes pas plûtôt entré dans une maiſon, que la fille du Logis vous préſente une bouteille de vin, ou quelqu'autre liqueur qu'elle vuide à vôtre ſanté : Et ſi vous n'êtes pas prêt à répondre, & à lui faire raiſon comme on parle, vous paſſez pour un ruſtique & pour un homme qui ne ſait pas vivre.

Les Flamands ſont riches, parce qu'ils trafiquent avec les autres Nations, qu'ils tranſportent leurs denrées & leurs manufactures, & qu'ils les vendent ou les troquent fort avantageuſement dans les Païs du monde les plus éloignez.

Il y a par-ci par-là des Forts, des Châteaux & des Villes qui ſont en quelque maniere imprenables. Pour ce qui eſt de la Religion, les dix Provinces qui ſont ſous la domination de l'Eſpagne ou de la France ſe diſent Catholiques. Les autres ſept me font ſouvenir de la fameuſe tour de Babel où les langages, ſelon le rapport de Moyſe, furent autrefois confondus : Car telle eſt la confuſion des Religions qu'on tolere à Amſterdam, à Leyde, & autres Villes de Hollande ; & en général dans les ſept Provinces-Unies. On n'y eſt guere plus régulier & plus méthodique pour les autres choſes. Ne ſoit donc pas ſurpris ſi je t'écris en deſordre touchant un païs, qui eſt le véritable emblême, le veritable

1678. proverbe, & le vrai centre de la confusion. Cependant je commencerai ici à faire plus de distinctions que je n'en ai fait dans la premiere partie de ma Lettre.

L'air de Zelande est mauvais, & sur tout durant l'Eté, que le Soleil attire des vapeurs puantes & infectes des Lacs & Etangs, dont il y a quantité dans cette Province. Le terroir neanmoins en est excellent, & produit du froment & autres grains en abondance, comme aussi de bons pâturages. Il y a peu d'autres chose à dire de cette Province.

Il y a ceci de remarquable en Hollande, que la terre y tremble souvent sous le poids des caroſſes, des chariots, des chevaux, &c. Ce qui prouve que ce Pays est creux, & plein de Cavernes. Pour confirmer cette opinion, on dit, *qu'une vache étant autrefois tombée dans une fosse, on la trouva trois jours aprés dans la mer, & l'homme à qui elle étoit reconnut que c'étoit la même.* Delà vient qu'en langage du pays on appelle une partie de la Hollande *VVaterland*, c'est-à-dire, pays d'eau, ce qui d'abord paroît une contradiction: Mais on entend par-là un pays situé dans les eaux. Telle est en effet toute la Province qui paroît divisée en de petites Isles par une infinité de Canaux, de Lacs & d'Etangs qui se presentent par tout à la vûë. Cette Province mérite mieux que toutes les autres le nom de Pays-Bas; car elle est si basse en plusieurs endroits, que la mer est plus haute que la terre: ce qui oblige les Hollandois à fortifier leurs côtes de hautes & fortes digues qu'ils entretiennent à grands frais comme une chose d'où dépend le salut de leur pays.

Il ne croît en Hollande que peu de grains ou de fruits: Mais on en tire d'Allemagne, de Pologne, & d'ailleurs. Il y a des pâturages

pour nourrir des millions de moutons, de bœufs, 1578.
& de chevaux. Tout ce que je viens de dire de ces deux Provinces se peut dire en quelque maniere de toutes les autres, à la reserve de la Frise qui est plus fertile en grains, plus abondante en Légumes & en sel, & plus boisée.

Quant aux mœurs des Peuples, les Zelandois ont l'esprit vif, prévoyant, & subtil; & en général de fort grande taille, comme il paroît par une femme que Guillaume Comte de Hollande envoya aux nôces de Charles le Bel Roi de France. Elle étoit si grande & si grosse, que les Françoises ne paroissoient auprès d'elle que des Pigmées ou des Naines. Elle étoit d'une force si extraordinaire, qu'elle levoit & emportoit sur ses épaules, une poutre que huit Crocheteurs ne pouvoient remuer qu'à peine.

On a remarqué que ce fut la Gueldre qui se soûmit la premiere à la Fortune naissante de l'Empire Romain; & la premiere aussi qui secoüa le joug après qu'il fut tombé en décadence.

Il y a dans la Province d'Utrëcht quantité de Nobles plus doux & plus polis dans la conversation, que le reste des Hollandois. Les femmes de qualité y vont voilées.

Ces Provinces sont gouvernées par ceux qu'on appelle Etats Généraux des Provinces Unies. C'est une Assemblée composée des premiers Nobles, des principaux Magistrats, & des plus éminens Citoyens de chaque Province.

Voilà, généreux Effendi, ce que je sai de plus important sur les Provinces-Unies, à moins que tu ne souhaites que je t'en fasse l'Histoire complete. Ce qui seroit trop ennuyeux par lettres. Reçois ce que je t'envoye. C'est peu de chose: Mais je l'ai fait de bon cœur, avec plaisir, & en assez peu de tems.

LETTRE XLV.

Au même.

Relation de la Suisse.

1677. TU diras que je vais aux deux extrêmitez. Je t'ai fait traverser dans ma précedente les plus sales & les plus vilaines valées du monde, je veux dire la Hollande & le reste des Provinces-Unies. A present je vais te tirer de ces fondrieres & marais, & te faire respirer le bon air des montagnes de Suisse. Il est vrai que je ne saurois le faire sans te promener dans plusieurs Provinces d'Allemagne, & dans une partie de la Lorraine & de l'Alsace. Mais comme je t'ai déja fait voir l'empire, & qu'ensuite je t'ai conduit delà dans les Païs-Bas en chemin faisant, la considération de la forme de leur gouvernement me fait souvenir des autres Républiques de l'Europe. Comme celle des Suisses est la plus proche des Provinces-Unies, j'en ferai le sujet de cette lettre, sauf à te parler une autrefois par ordre de Venise, de Genes, de Luques, & autres Républiques.

Sache donc que la Suisse faisoit autrefois une Province d'Allemagne; mais à present c'est une Province qui se soûtient par elle-même, & qui ne dépend d'aucune Puissance étrangere. Elle est divisée en treize Cantons ou Provinces. Je ne m'amuserai point à te dire les noms de ces Cantons, ni à t'entretenir de leurs differens caracteres. Je me contenterai de te dire en général que le païs paroît un gros amas de rochers & montagnes, séparées par des petites, mais très-

agreables valées. Quoique ces montagnes paroiſſent raboteuſes, elles produiſent au ſommet autant d'arbres & d'herbages de toutes les ſortes ; que les plus agreables plaines. Les habitans y nourriſſent quantité de moutons, ſans compter les chevres, les biches, les chevaux, & pluſieurs autres eſpeces de bêtes. Car il y en a une quantité prodigieuſe en ces païs-là tant ſauvages que privées. L'air y eſt perçant & ſerein. Quoique le terroir ſoit peu fertile de lui-même, l'induſtrie des habitans a ſupléé au défaut de la Nature. Il y a en certains endroits des vignes qui produiſent des raiſins d'une délicateſſe admirable. Le vin qui s'en fait eſt fort eſtimé en ces quartiers-là. Les Lacs & les rivieres abondent auſſi en toutes ſortes de poiſſons. On n'y manque pas non plus d'oiſeaux, & de toutes les autres choſes néceſſaires à la vie. Il n'y a que les choſes qui tendent au luxe & à la débauche qui ne ſe trouvent point dans cet heureux païs: C'eſt une ſeconde Scythie ou Tartarie. Auſſi croit-on que les Suiſſes ſont venus de ces païs plus Septentrionnaux. 1677

Les Suiſſes ont toûjours été fameux pour leur conſtance & invincible valeur dans la guerre. Jule Céſar même les craignoit, & fit bâtir une muraille pour les empêcher de faire des courſes en France qu'on appelloit alors Gaule, ſe ſouvenant qu'il avoient battu L. Caſſius Conſul Romain, dont ils défirent entierement l'armée. Il y a des Auteurs qui diſent, que le Septentrion de l'Europe étoit autrefois ſi peuplé, qu'une partie fut contrainte de chercher de nouvelles habitations. S'étant donc jettez en Allemagne, & ayant paſſé le Rhin, ils furent attaquez, par les Gaulois qu'ils vainquirent & défirent. Ces nouvelles ayant donné l'épouvente aux nations voiſines, elles leur envoyerent des Ambaſſadeurs pour

1678. leur demander la paix. Les Vainqueurs répondirent, qu'ils n'étoient point venus pour faire la guerre ou pour troubler le repos du genre humain : Qu'ils cherchoient seulement un lieu où ils pussent vivre paisiblement, & cultiver la terre sans faire de mal à personne. On leur donna la Suisse, & leurs Décendans l'habitent encore aujourd'hui.

Les mœurs des Suisses modernes répondent fort bien au caractére des Anciens ; car ils aiment la guerre, & sont endurcis à toutes les incommoditez de la faim, de la seif, du froid, & autres afflictions de la nature, de la providence, de la destinée, ou du hazard. Ils se nourrissent à peu de frais, leur principale nourriture étant du lait & du fromage. S'ils dépensent en quelque chose, c'est en vin, & autres liqueurs fortes. Leurs maisons sont médiocres & sales, & leurs meubles bien peu de chose. Leurs habits sont proportionnez au reste : mais ils sont yvrognes au souverain degré. Ils passent des jours & des nuits à des débauches continuelles ; & il n'y a pas moyen de faire amitié avec eux que le verre à la main. Celui qui boit le plus, qui est le plus gai & le plus commode, passe pour le plus honnête homme. Au contraire, celui qui paroît vouloir conserver sa santé, ou qui allégue quelques excuses frivoles, est regardé comme un faquin indigne d'une bonne compagnie. Ils portent même quelquefois l'extravagance si loin, que de presenter le sabre à ceux qui refusent de faire raison.

Cependant aprés tout il faut demeurer d'accord que ce peuple est prudent & circonspect dans ses afaires publiques & particulieres. Quelque plaisir qu'ils prennent à boire, cela n'est pas plûtôt fait, que chacun reprend ses occupations, & redouble son industrie & sa diligence, pour

regagner ce qu'il vient de dépenser. Ils travaillent pour boire, & boivent pour mieux travailler dans la suite. Il paroît manifestement que les Suisses ne manquent pas de politique, puis qu'ils ont maintenu durant tant de siècle leur union & leur liberté contre tant de Princes qui ont voulu les mettre sous le joug. Je pourrois ajoûter à leur gloire, que c'est la seule nation de l'Europe qui ait sçû conserver son ancienne liberté. Ce qu'il y a de singulier est, que les plus puissans Monarques de l'Europe sont bien-aises d'être Alliez des Suisses, & de leur envoyer tous les ans de grosses sommes. 1679.

Aprés ce que je viens de dire, tu ne dois pas t'attendre à trouver en Suisse les richesses d'Arabie & de Babilone, non plus que le luxe & les magnifiques superfluitez de l'Orient. La situation du païs, & la nature du terroir ne peuvent pas faire esperer ces brillantes vanitez. Il suffit que le pays produise dequoi nourrir ses habitans.

Ils n'ont point à craindre les invasions des Etrangers, soit parce qu'ils sont naturellement pauvres, soit parce que les inaccessibles montagnes des Alpes leur servent de rempart, & les environnent de presque tous les côtez. Ajoûte à cela le courage invincible de cette Nation qui abhorre & craint la dépendance plus que la mort. Il n'y a point de Prince en Europe qui ose attaquer les Suisses, ou qui ne crût perdre son tems de porter la guerre dans leur pays, parce qu'il n'y en a point qui ne sache, que quand il en feroit la conquête, ce qu'il en tireroit ne vaudroit pas ce qu'il dépenseroit en une seule campagne. D'ailleurs ils sont si étroitement unis, qu'il est presque impossible de rompre leur union. Ils ont de plus des Villes extrêmement fortes; des Châteaux, des Forts, & autres Places de défense, qui ne donneroient pas peu d'embarras à celui

1679. qui se mettroit en tête une pareille expedition.

Je veux t'en donner un exemple qui te fera mieux juger de l'esprit de ce peuple.

Je t'ai déja dit que la Suisse faisoit anciennement une Province de l'Empire Romain, ou du moins étoit réputée pour telle. César établit sur eux certains Préfets ou Gouverneurs qui se succedoient les uns les autres. Les uns furent chassez à cause de leur insolence; d'autres furent tuez pour leurs tirannies & pour leurs cruautez. Il y en eut un entr'autres qui n'étant pas content d'un certain Suisse, voulut le faire accoupler avec des bœufs pour tirer au chariot: mais n'ayant pû le forcer ni par bons ni par mauvais traitement à cette basse complaisance, il lui fit crever les yeux. On en murmura; mais comme c'étoit la premiere fois qu'il avoit donné des marques de sa cruauté, on ne fit pas semblant d'y prendre garde.

Peu de tems aprés le même Préfet commanda à une femme dont le mari étoit absent, de lui préparer un bain chaud. Cette chaste femme n'en ayant voulu rien faire que son mari ne fût de retour, le Préfet l'assomma à coups de hache. Quoique les Suisses fussent irritez de cette seconde cruauté, ils ne dirent mot pourtant, esperant qu'ils auroient dans la suite occasion de se venger.

Le Préfet devint enfin si extravagant, si fier, & si imperieux, que se promenant un jour dans les ruës de la Ville, il ficha sa cane dans la terre, mit au bout son Turban ou bonnet, & commanda aux Passans de le saluer. Un certain honnête homme de Suisse n'ayant pas voulu le faire il lui ordonna d'abattre une pomme d'un coup d'Arbalêtre de dessus la tête de son fils. Le bon homme refusa long-tems de hazarder ainsi la vie de son fils: Mais enfin vaincu par les importunes menaces du Tiran, il aima mieux confier à la Providence la vie de son fils, que de la sacrifier aussi-bien que

la sienne à l'implacable malice du Barbare. Il tira donc ; & abatit la pomme sans toucher son fils. Le Gouverneur voyant cela, & remarquant qu'il avoit apporté deux traits, lui en demanda la raison *Si j'avois mal tiré*, répondit le Suisse, *& que j'eusse tué mon fils avec le premier trait, j'étois résolu de te percer le cœur avec le second.* Sur cela tout le monde s'écria, & courant en foule, on se saisit du Gouverneur qui fut d abord mis en piéces. Depuis ce tems-là ils ne voulurent jamais recevoir dans leurs Villes aucuns Ministres de l'Empereur, à moins qu'ils ne vinsent en qualité d'Ambassadeurs. 1679.

Si ces mémoires, sérénissime Ministre, sont le moins du monde de ton goût, tu n'as qu'à commander, & tu verras que j'en ai un fonds qu'il n'est pas aisé d'épuiser.

Adieu pour le present. Puissent les rideaux du pavillon de Dieu être étendus sur nous, pour nous mettre à couvert des Démons qui courent la nuit aprés les mortels ; car c'est maintenant l'heure où ils commencent.

LETTRE XLVI.

A Dignet Golou, à Damas.

Il le raille d'avoir fait choix de cette Ville ; cependant il le félicite sur le bonheur qu'il a de joüir des douceurs de la vie champêtre. Divers exemples des grands hommes qui ont abandonné toutes leurs dignitez pour ce genre de vie.

1679 J'Ai eu de la peine à en croire mes yeux la premiere fois que j'ai lû ta lettre, & que j'ai appris que tu t'es enfin fait Laboureur, & établi dans le plus agréable lieu du monde, le vrai centre de tous les plaisirs, & de tout ce qui peut plaire aux hommes. Tu es un homme sage. Tu veux t'assûrer d'un Paradis au moins, quoique ce ne soit que hipothéquant ton droit à l'autre. Tu ne veux point que Dieu te fasse crédit, & tu te défies des promesses qu'il te fait du Ciel. Cependant je ne saurois blâmer ta précaution. Nous ne savons ce qui nous arrivera aprés la mort; aussi la nature nous porte à nous assûrer en cette vie de quelque félicité, & d'aller au-devant des incertitudes de la félicité future en nous faisant un Ciel sur la terre. Quoiqu'il en soit, je souhaite que tu ne te lasses point de tes plaisirs presens, & ne rendes par-là ton ame incapable d'aller prendre possession de la beatitude éternelle. Permets-moi de te dire, mon cher Dignet, que je te trouve bien hardi d'avoir choisi un lieu que l'Envoyé de Dieu voulut éviter comme le plus dangereux de la terre. Mais je ne veux pas te décourager.

Cette

Cette ville étoit alors entre les mains des Infide- 1678
les, & par conſéquent le ſiége de la profanation & de l'idolâtrie. Ce n'eſt pas aujourd'hui la même choſe. Elle eſt ſanctifiée par la preſence des vrais Croyans, par la prédication de la loi qui a été apportée du Ciel, & par des Moſquées d'une ſainteté parfaite.

J'approuve fort le genre de vie que tu as choiſi, & je la regarde comme la premiere, comme la plus innocente, la plus agréable, & la plus heureuſe de toutes. Pluſieurs grands Princes & Rois ont changé la penible gloire, & les illuſtres fatigues du Sceptre, pour le doux repos de la campagne, & pour les ſaints exercices de l'agriculture. Diocletien quitta le Trône pour la vie privée; & les mêmes mains qui avoient accoûtumé de manier le Sceptre, s'accoûtumerent enfin gayement à manier la bêche, la charuë, & la herſe. Le Grand Cirus Roi des Perſes faiſoit gloire ordinairement des jardins qu'il avoit plantez & ſemez de ſa propre main. Et il eſt certain que les Fabius, les Lentulus, les Cicerons, les Piſons, & divers autres des plus illuſtres maiſons de l'ancienne Rome, avoient tiré leurs noms des végetaux qu'ils ſignifient, & que leurs peres avoient pris plaiſir à planter.

Pluſieurs Auteurs illuſtres ont écrit à la loüange de l'agriculture. Attalus & Archelaüs, tous deux Rois en ont fait l'éloge. Xenophon & Mago tous deux Generaux en ont été les Protecteurs, & le Poëte Oppian l'a chantée dans ſes vers; ſans parler de Caton, de Varron, de Pline, de Columelle, de Virgile, & de pluſieurs autres. Il y en a qui ont fait conſiſter la Souveraine félicité dans ce genre de vie. Virgile dit que les Laboureurs ſont heureux, & Horace les appelle benits. De là vint que l'Oracle de Delphes déclara qu'un certain homme nommé Aglaus, étoit le plus heureux de

1679. tous les hommes, parce qu'il ne s'occupoit qu'à cultiver un petit bien, sans jamais se tourmenter par de vaines passions, ni augmenter les miseres de la vie humaine en goûtant des plaisirs étrangers & non nécessaires, qui quelques doux & charmans qu'ils soient au commencement, portent néanmoins avec eux un aiguillon, qui nous rend enfin toutes nos joyes ameres.

Tu t'es placé dans le plus agréable Fauxbourg de Damas; car j'ai examiné cette Ville & ses dépendances avec beaucoup de curiosité. Ta maison est environnée d'agréables jardins & prairies. Elle fut autrefois la résidence d'Abul Mecharib, ce fameux Berger, qui s'y retira pour se mettre à couvert de la persecution d'Ismaël Beglierbey de Diabekir.

Tu en sais l'avanture, & je n'ai autre chose à te dire qu'à te souhaiter autant de bonheur qu'il en eut dans la possession de ce riche morceau de terre. Les Archives de Damas disent, qu'il mourut riche de cent bourses d'or, gagnées la plûpart par le bétail qu'il éleva dans ces heureuses campagnes.

Pour moi je ne me pique point d'être entendu en ces sortes de choses; mais il me paroit d'un bon augure, que ton prédecesseur ait si-bien fait ses affaires dans ce bien. Je te conseille de faire comme lui, & de mettre sur cette terre des brebis, des bœufs, des chameaux, des chevaux, & autres animaux profitables. Ne regarde point comme au-dessous de toi une occupation qui a été renduë illustre par l'exemple de Romulus & de Remus, premiers fondateurs de l'Empire Romain; de Paris fils de Priam; d'Anchise pere d'Enée, d'Endimion favori de Diane, qui furent tous Bergers. Tels furent aussi Poliphême & Argus. Tel fut Appollon qui gouverna les troupeaux d'Admete Roi de Thessalie. Que dirai-je

de Mercure qui inventa le Haut-bois, & qui fut Prince des Bergers ? Qui dirai-je de Protée autre Dieu ? Abraham pere des Musulmans, Moïse le Prophète qui parloit familierement avec Dieu, & David le Prince des Poëtes, n'étoient-ils pas Bergers ? En un mot, cher ami, les plus illustres Heros Grecs & Romains, & autres, ont tous été gardeurs de brebis, de chevres de bœufs, &c. comme le sont aujourd'hui les Arabes, les Tartares, & autres nations Orientales. 1679.

Comme la vie champêtre est la plus ancienne, il est certain aussi que ses plaisirs sont les plus purs & les plus solides, pourvû qu'on en jüisse avec innocence & équité. Mais je voudrois que tu évitasses les tentations ausquelles ce genre de vie est d'ordinaire plus exposé qu'aucun autre, je veux dire la chasse aux bêtes & aux oiseaux. C'est dans le fond un détestable exercice dont les divertissemens sont tragiques, & tout-à-fait inhumains. Il est indigne des hommes de passer les jours & les nuits à découvrir le repaire des animaux aussi-bien que nous, & cela en vüe de leur ôter la vie. C'est un cruel plaisir qui ne peut se soûtenir qu'aux dépens de beaucoup de sang innocent, & un triomphe bien barbare d'insulter à un miserable Liévre, ou à une pauvre Biche, qu'on a couru & harassé plusieurs heures de suite avec une armée de chiens & d'hommes.

On dit que les Thebains ont les premiers inventé ce malheureux divertissement, nation, comme tu sais, infâme pour ses fourbes, pour ses larcins, pour ses parjures, pour ses meurtres, & pour ses inceſtes. Des Thebains il passa aux Phrigiens, aussi méchans que les Thebains, mais plus étourdis & plus commodes, plus legers & plus crédules. Aussi furent-ils d'abord regardez avec mépris par les Atheniens & par les Lacedemoniens. Cependant ceux-ci, quoique plus graves & plus polis, ap-

1679. prirent d'eux en peu de tems le métier de la chasse : Tant il est aisé de s'infecter dans la societé & dans le voisinage des méchans, & tant sont puissans les exemples de ceux qui se donnent la liberté d'inventer de nouvelles routes pour nous conduire au vice.

Je te jure, cher Dignet, par le Dieu que j'adore, que je trouve un divertissement si ridicule, & un exercice si fort au-dessous de la majesté d'un esprit raisonnable, de courre toute la journée avec une troupe de chiens, une bête craintive, que je suis surpris que des hommes n'en ayent point de honte, & principalement les grands hommes & les Princes, qui devroient porter plus loin que les autres la justice & la clemence, & qui néanmoins font tout le contraire.

N'imite point, cher ami, leur pernicieux exemple ; mais marche sur les traces des justes & des Saints, ausquels les oiseaux & les bêtes obeïssent au moindre signe, parce que ces animaux ne sentent aucun mal en eux. Combien les corbeaux, les biches, les chats, & autres brutes, n'ont-ils point nourris de Prophêtes ? Les serpens & les Dragons même du desert, aussi-bien que les monstres Amphibies de l'Egypte, sont dépoüillez de leur naturel venin pour servir un innocent : Et lorsque le Caliphe Omar fut vigoureusement poursuivi jusques sur les bords du Nil par une troupe d'Egyptiens Idolâtres, il commanda à un Crocodile qu'il découvrit dans cette riviere, de venir à lui & de le passer sur son dos ; à quoi la pieuse bête obeïr. Cette créature muette lui rendit un office bien singulier & bien à propos : Aussi fut-elle transportée en Paradis, si nos Docteurs disent vrai.

Adieu, cher Dignet, je te souhaite une abondante moisson ; & c'est le souhait le plus à propos que je saurois te faire vû la saison de l'année.

LETTRE XLVII.

A Achmet Cupriogli, trés-glorieux & trés-sage Visir Azem.

De la Paix générale entre les Chrétiens.

LA face des affaires d'Occident est maintenant tout-à-fait changée. Les Princes & Etats Nazaréens ont fait une paix générale. La France qui a eu depuis long-temps des querelles mortelles avec la Hollande, l'Espagne, & l'Empire, vient de se réconcilier avec ces Puissances. Ces nouvelles amitiez & alliances ont entierement banni le souvenir des anciennes querelles & animositez. Cette année commence en Europe un Jubilé civil. 1697.

Il y a quatre ou cinq ans qu'on avoit commencé de négocier cette paix à Nimegue. J'en ai insinué quelque chose dans une de mes précedentes lettres à la Porte. On en doit la conclusion à la puissante médiation du Roi de la Grande Bretagne, qui s'en est rendu le garant ; & les soûmissions que l'Evêque de Strasbourg à faites au Roi de France n'y ont pas peu contribué. Ce grand Monarque ne fait que lentement des avances pour un accommodement quand il a affaire avec des gens qui en ont mal usé avec lui ou avec ses Alliez. Il affecte d'imiter la réserve des Princes Orientaux, & il croiroit sa Majesté blessée, s'il condescendoit trop tôt, & trop aisément aux propositions de ses voisins. C'est une maxime qu'il tient de la Sublime Porte, le refuge du genre humain, dont les bras sont toûjours ouverts pour recevoir & embrasser tous ceux qui recherchent l'amitié & la protection du Grand Seigneur,

1679. d'une maniere qui ne déroge pas à la gloire de la maison Ottomane, maison destinée à subjuguer toute la terre.

Cet esprit du Roi de France est si bien connu, & on l'a si bien remarqué en ces quartiers, que cela lui a aquis un nouveau caractere tant chez les Etrangers que parmi ses Sujets. Car on ne fait pas difficulté de l'appeller par dérision *le Turc tres Chrétien*, & c'est même le stile satirique de ses Sujets factieux, lors qu'ils sont une fois un peu échauffez de vin, & que chacun se croit aussi grand Roi que lui.

Je jure par les rapides éclairs qui font palpiter le cœur, & qui ébloüissent les yeux des mortels par le bruit étonnant du tonnerre qui souleve les vapeurs de la Rate, & nous remplit d'une terreur hipocondriaque, que le Roi de France est un grand Heros, & qu'il mérite l'honneur que ces Infidéles lui font sans y penser, de le comparer à un Monarque qui est sans contredit l'Arbitre de toute la terre. Il en décide au pied de la lettre la plûpart des querelles & des démêlez. Et quoi qu'il soit Chrétien de profession, & qui porte le nom de fils aîné de l'Eglise, il n'est pourtant point ennemi des Partisans de Mahomet, qui lui demandent son amitié. Tu sais qu'il est de tous les Princes Occidentaux de la Loi de Jesus le premier Allié de l'Empire Ottoman. Il a fait des Alliances avec les Puissances éloignées pour la facilité de son commerce, & le bruit de sa renommée s'est répandu chez le Grand Mogol & chez le Roi de Perse. Son nom est admiré & respecté dans tout l'Orient; parce qu'on y a entendu parler de ses victoires continuelles & de ses heureux exploits, dont le bruit est allé jusqu'aux extrémitez du Continent. C'est cependant ce seul & même bonheur qui lui attire l'envie & le dépit de tous les autres Princes d'Occident.

Ils ſont néanmoins bien-aiſes dans la conjon- 1678
cture préſente de cacher leur mauvaiſe volonté, & de faire la paix avec lui à peu prés ſur le pied qu'il leur a propoſé.

Le Traité entre la France & la Hollande fut publié en cette Ville le premier de la dixiéme Lune de l'année derniere. Et pour faire voir à toute la terre qu'il y a maintenant paix & parfaite amitié, les Hollandois ont envoyé des Ambaſſadeurs extraordinaires pour reconnoître que le Roi a préferé le repos de la Chrétienté à la gloire que ſes victorieuſes armes lui ont acquiſe, & auroient pû lui acquerir; & que comme les Etats unis des Pays-Bas ont ſenti les premiers les éfets de ſa généroſité, auſſi ſe croyoient-ils obligez de prévenir les autres dans leur reconnoiſſance. La paix entre la France & l'Empereur fut auſſi publiée hier.

Je me retire, trés-magnanime Viſir, & bon ami, de la France, avec tout le reſpect que je dois à ta Grandeur, & te ſouhaite des honneurs, des richeſſes & des plaiſirs qui n'ayent point de fin.

LETTRE XLVIII.

A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire en Egypte.

Rélation d'une avanture surprenante qui lui étoit arrivée une nuit dans sa chambre par l'apparition d'un Spectre, sur lequel il fait des remarques.

IL y a dans nôtre vie certains Périodes critiques. Si c'est un effet de la destinée, ou une suite de l'éternelle circulation du hazard; c'est ce que je ne sçaurois décider. Mais je remarque qu'il y a des tems où il nous arrive quelque chose de fort étrange & de bien extraordinaire, qui est au-dessus ou au-dessous du cours ordinaire de la nature, ou qui du moins me paroît tel. Je ne prétens pas démêler les obscuritez de la destinée, ou faire la description de l'incomprehensible finesse de l'art qui a formé le monde. Je n'entreprendrai point de découvrir les secrets de Dieu, les misteres de la nature, & les choses qui sont au-dessus de la connoissance des mortels. Je n'irai point me mettre en tête par une vaine présomption & par une impie arrogance, qu'il n'est rien que je ne sçache & que je puis pénétrer les cœurs & les esprits des gens. C'est bien assez que je me pénétre moi-même.

Tu sais, cher Mehemet, qu'en diverses circonstances, j'ai été sujet aux changemens & vicissitudes de la vie humaine. Mes jours ont eu alternativement du bien & du mal; mes actions ont été tour à tour vertueuses & vicieuses, & mes

années heureuses & malheureuses. Je voudrois fort trouver un homme qui pût avec verité se vanter du contraire. Nous sommes tous nez sans contredit pour les avantures qui arrivent dans la confusion de la conversation humaine. Les Parques errantes se rencontrent ses unes & les autres: Tantôt elles sont agréables & complaisantes, & tantôt elles se querellent & s'entrechoquent, brisent les lances, tirent les épées, & prennent toutes les armes dont l'orgueil & la fureur de la nature ont accoûtumé de se servir pour défendre tout ce qui n'est ni genereux ni bon.

Horrible état des hommes! Vie qui doit être plus déplorée que celle des Lions, des Tigres, des Loups, & autres bêtes de proye, qui dans les extrémitez de la faim épargnent au moins leur propre espece! Mais l'homme plus méchant & plus cruel dévore son frere & tire vanité de sa cruauté & de son injustice.

Pour moi je ne suis coupable d'aucun de ces crimes atroces qui mettent l'ame en désordre, qui troublent son repos, qui obscurcissent ses lumieres, & ne lui inspire que des pensées de desespoir. Non, si j'ai haï quelqu'un, ç'a été moi-même. Les bêtes mêmes ne sçauroient m'accuser d'oppression, ou de quelqu'autre traitement barbare. Combien moins voudrois je faire souffrir des hommes? Mais j'ai eu mes foiblesses aussi-bien que les autres; & c'est tout ce que j'en puis dire. Tu connois mon temperament, & tu sçais qu'il n'y en a point de moins bon. J'ai eu affaire, il est vrai, avec quantité de gens. J'ai fait le Taureau, le Lion, l'Agneau, & quelquefois aussi le Renard. J'ai toûjours suivi le cours de la nature. Soit à la vie, soit à la mort, je n'ai point laissé de vuides aux decrets de la destinée éternelle, & ne me suis point mis en devoir de les prévenir ou de les suspendre. Je n'ai jamais ni temporisé, ni hésité

1679 à faire une action noble, généreuse, hardie & digne d'un demi-Dieu. Mais dés mon enfance, dés le berceau, j'ai mépriſé les averſions enfantines, & les ai regardées comme quelque choſe d'inhumain, de barbare, de perfide, & de lâche.

A la vérité j'ai trop aimé la bonne Compagnie, j'ai été trop facile & trop libre à boire du vin, & autres liqueurs enivrantes, dont le Ciel a enſeigné l'uſage, & qui eſt la production naturelle de la raiſon éternelle. Mais l'excez en eſt certainement venu de l'Enfer, le ſiége éternel du mal, de la vanité, & de l'erreur Cependant à qui, à quelle cauſe, ou à quels principes imputerai-je tant d'extravagances de cette nature que j'ai commiſes, Moi qui ai ſoûtenu les dégels de mille fiévres putrides, je laiſſe fondre & diſſoudre en horribles fluxions, ſueurs, &c. toute mon humeur radicale plûtôt que de manquer aux interêts de mes amis ou du Grand Seigneur, plûtôt que de me dérober aux bons enfans par une prudence ſordide. Pour dire tout, je n'ai point peur du jus de la vigne quand il m'eſt preſenté par des gens ſenſez & de bonne humeur; ſur tout quand il s'agit du ſervice de mon Souverain. Je ne vois pas comment je pourrois mieux le ſervir qu'en donnant de tems en temps l'eſſor à la nature, comme parlent les François, & en m'éloignant quelquefois d'une ſobriété trop rigide. On ne m'a point envoyé à Paris pour y vivre comme un Hadgi; mais pour pénétrer les ſecrets des Infidéles: Ce qu'on ne peut mieux faire qu'à la faveur d'un verre de bon vin. Cela ouvre les Cabinets du cœur, & en tire tous les ſecrets.

Je t'avoüe franchement, Mehemet, que je bois du vin largement & ſouvent. La quantité en eſt mauvaiſe, & non pas la qualité. Pour en avoir pris plus que de raiſon; le Diable, je croi, s'apa-

fut à moi la semaine passée durant la nuit. J'avois bû comme un Allemand pendant plusieurs heures de suite, dans le dessein de pousser une intrigue de conséquence. Cependant je ne me trouvois nullement en desordre, & qui que ce soit ne s'aperçût que je fisse rien contre la civilité. J'étoit seulement un peu plus gai qu'à l'ordinaire. 1678

L'extrême chaleur de la saison m'obligea aussi-bien que ceux de ma compagnie de nous régaler le plus fraîchement qu'il nous fut possible d'imaginer. Nous bûmes d'une liqueur composée de vin, d'eau, de jus de Citrons, d'herbes odoriferantes & céphaliques, & de tous les autres ingrédiens qui pouvoient rendre cette boisson rafraîchissante, délicieuse au palais, & salutaire au cervau, au cœur, & à l'estomac.

Je ne te tiendrai point dans l'impatience par un détail plus long & plus circonstancié. J'ai seulement jugé à propos de te dire de quelle maniere je bûs, pour te mettre en état de mieux juger de ce qui m'arriva la nuit du Vendredi au Samedi, jour que les Payens avoient dédié à Saturne, & qui est le même que le Sabath des Juifs. Aprés avoir cessé de boire le Vendredi, j'allai me coucher dans une profonde tristesse. Je dormis d'un bon Sommeil jusqu'à minuit. Ensuite m'étant éveillé, je fus surpris de voir un Vieillard qui avoit fort de mon air. Il me parut fort studieux & fort inquiet, assis sur une chaise, & appuyé sur la table, habillé justement comme moi, avec une barbe comme la mienne, & fait en un mot de maniere, qu'on pouvoit dire que c'étoit mon véritable portrait. Je rêvai environ vingt minutes sur cet objet surprenant qui occupoit tous mes yeux. J'appellai à mon secours tout mon peu de Philosophie pour considérer la natures des Phantômes. Je raisonnai en moi-même, je rapellai toute ma raison, & tous mes sens, je

1678 m'assis sur mon lit, j'avançai la tête autant qu'il me fut possible sans tomber du lit ; & plus je me levois, plus clairement voyois-je cette figure si semblable à la mienne à la clarté d'une Lampe que je laisse allumée dans ma Chambre toute la nuit.

Comme je crois difficilement les contes qui se font ordinairement des apparitions d'esprits ; de Spectres, &c. je croyois encore ou que je dormois, ou que du moins si je ne dormois pas, mon imagination étoit prévenuë, & se faisoit illusion. Pour donc me mieux éclaircir, je sautai hors du lit. Mes pieds n'eurent pas plûtôt touché le plancher de la chambre, que je fus saisi d'une sacrée horreur, & que je commençai à trembler d'une vision plus apparente. Prenant néanmoins courage, & me résignant au bon plaisir de Dieu, j'avançai, & m'approchai si prés du Fantôme, qu'il se trouva à portée de ma main, que j'étendis pour le toucher, croyant par-là me détromper. Mais, cher Mehemet, il n'y a point de langue, point de plume qui puisse jamais exprimer l'horrible métamorphose que je vis. Au lieu du visage que je venois de voir, je ne vis plus qu'un Lion d'un aspect épouventable, qui grinçoit les dents, & qui jettoit par les yeux de véritables étincelles de feu; sans parler des affreux mouvemens de sa tête & de sa barbe qui étoit comme celle d'un homme, non plus que des autres agitations de cet animal, lors qu'il est en fureur.

Je ne sçai dequoi je serois devenu, si un Singe bienfaisant ne fût venu à mon secours. Ce Singe me regardoit en grimaçant par-dessus les épaules du Lion. Non, Monsieur le Singe, disois-je en moi-même, puisque vous êtes si joyeux en telle compagnie, je n'ai garde de troubler vôtre joye. Sur cela je pris honnêtement congé, tournai le dos & revint à mon lit.

Je ne suis pas peureux de mon naturel, & l'i-

magination d'un esprit, d'un Spectre, ou de ce 678.
qu'il vous plaira de nommer, ne me fait point trembler, persuadé que je suis que c'est un pur effet de l'imagination. Mais je me retirai, par complaisance pour mon imagination que je sentis vouloir entrer en goguette. Si j'avois demeuré peut-être seroit-il venu un Dragon ou quelqu'autre effroyable animal. Peut-être encore aurois-je été épouventé par un troupeau de Linx, de Leopards, de Tigres, d'Ours, & de tout ce qu'il y a dans la nature de féroce & de furieux. Car je puis te dire que j'étois alors en état de peindre sur les murailles toutes les figures qui se présentoient à mon cerveau échauffé.

Dans ces occasions-là les yeux tiennent lieu de pinceaux. Les nerfs optiques ainsi fermentez, un homme peindroit les Saints ou les Diables, & tout ce qui peut se nommer, à la reserve de la source éternelle de toutes choses.

Aussi est-elle ineffable, cette source éternelle, & on ne sauroit mieux l'exprimer qu'en reconnoissant humblement qu'on ne le peut. Il coule une fontaine muette auprés de la porte de son effrayante & inviolable retraite. L'Ange Eunuque boit en certain tems des eaux de cette fontaine, & l'Univers est alors tout enivré du renversement de sa coupe. Car c'est une cérémonie de la Cour celeste de ne laisser rien dans cette coupe, mais d'en répandre la liqueur pour désalterer le monde inferieur. Bienheureux est celui qui a part à cette compotation celeste.

Je te demande pardon de cette digression. La pieté la rend necessaire : Car on ne doit jamais nommer le Haut & le Saint sans ajoûter par respect quelque chose à sa loüange.

Je fus une bonne heure à considerer ce Vieillard. Mais enfin il s'évanoüit tout-à-coup pendant que je le regardois avec attention. Il m'est

1679. impossible de te dire au juste comment il disparut. Mais autant que j'ai pû le concevoir & autant que je puis le dire, il me semble qu'il se dispersa comme une fumée ou comme une vapeur qui se résout en un air plus pur, ou comme la pâle lumiere de la Lune qui brille dans une chambre, & qui s'éteint insensiblement en apparence lors qu'il survient quelque nuage. Ainsi disparut ce Spectre.

Si tu veux que je te dise ce que j'en pense, je te dirai que je croi que ce ne fut autre chose que la force de mes esprits agitez qui jetterent l'impression de leurs propres idées sur le corps solide qui se trouva le plus proche de la Sphere de leur activité. L'air même dans ces occasions-là est plus fléxible & plus ployable qu'à l'ordinaire. Il cede par sympathie, & s'accommode à l'image qui passe. Cela aide à rassembler les défauts & les formes délabrées de nos foibles imaginations. Un million d'Atomes courent au secours du foible écoulement de leurs particules attractives. Tout cela va pêle-mêle, & cependant chacun se met à son rang sans desordre & sans confusion. Chacun bouche une bréche, remplit un Vuide, & par ce moyen rend complette la figure imaginaire. La nature se plaît quelquefois à se divertir d'étranges chimeres. C'est ainsi que ce monde même a été formé, si nous en croyons Démocrite & Epicure.

Nous ne sommes toi & moi, cher Mehemet, que deux differentes masses de particules, unies & colées ensemble par un effet du hazard.

Je souhaite qu'aprés que cette cole sera dissoute, nous puissions courir du long & du large dans l'Eternel Element de la lumiere.

LETTRE XLIX.

Au Cadileſquer de Romelie.

Du meurtre de l'Archevêque de Saint André en Ecoſſe. Remarques hiſtoriques ſur les priviléges que les Ecoſſois ont en France.

MOn eſprit eſt maintenant dans une diſpoſition aſtrale, comme on parle, c'eſt-à-dire tendre & ſuſceptible de toutes ſortes d'impreſſions. Je ſuis comme un jeune Libertin nouvellement converti de ſon impiété, dont une dévote componction de ſon peché a adouci & ouvert le cœur; & fondu par maniere de dire comme de la cire. Enſorte qu'il eſt également capable de toute ſorte de nouvelles impreſſions bonnes ou mauvaiſes. Je ſuis de l'heure qu'il eſt auſſi fléxible & ployable à cauſe, de je ne ſçai quelle fatale inaction d'eſprit qui me met hors d'état de penſer vivement & ſolidement & de faire aucune fonction de ma raiſon où il faille de la force & du travail. Cependant je me ſens la proye des idées étrangeres, & expoſé à me laiſſer prendre à chaque argument hardi, ou aux petits piéges de la Sophiſtiquerie humaine. En un mot, je ſuis devenu tout-à-coup ſi foible & ſi peu mortifié, que je n'oſe entrer dans les controverſes de Religion, ou ſeulement être ſpectateur du combat qui ſe fait entre les differentes Sectes du monde qui ſont dans des diſputes perpetuelles les unes contre les autres; de peur que quelque coup tiré à l'avanture par quelqu'un des combattans, ne vien-

1679. ne jusqu'à mon ame mal précautionnée & ne la blesse mortellement.

Pour ne m'étendre donc pas en te faisant une rélation circonstanciée des poinilles survenuës depuis quelques années entre les Infidéles Occidentaux, au sujet de la foi & de la discipline de l'Eglise, je me contenterai de te dire en deux mots, que ceux qui se sont revoltez les premiers de l'obéïssance de l'Evêque de Rome, ont néanmoins conservé beaucoup d'attachement & de vénération pour les Evêques de leur nation. Ils se soûmettent à leur conduite, & les reconnoissent pour leurs peres, & pour les conducteurs des Eglises respectives qui sont confiées à leurs soins.

Mais comme les divisions n'ont point de bout, lorsque l'union qui est le seul lien qui attache toutes les societez, est une fois rompuë; aussi cette premiere séparation de l'Evêque de Rome a fait que la plûpart des Réformez du Protestans de l'Europe se sont bien-tôt séparez de l'Episcopat en général. Cela est principalement arrivé en Ecosse, qui est à cet égard le théatre de diverses contestations & animositez, de sanglans combats, & de guerres civiles. Ce Royaume enfin à été cette année le theâtre d'un meurtre barbare commis en la personne du premier Moufti, ou Archevêque des Ecossois.

C'étoit un Prélat d'un esprit juste & extraordinaire, & qui dés sa jeunesse avoit donné des marques d'un beau génie dans les sciences, où il s'étoit acquis beaucoup de réputation & d'honneur à la faveur de ses grands dons, de son jugement profond, & de sa prodigieuse sagacité dans toutes les choses qu'il avoit entreprises.

C'est le portrait qu'en font les Ecossois qui demeurent à Paris, & dont il y en a toûjours grand nombre. Les Rois de France n'étoient

jamais autrefois sans une garde d'Ecossois auxquels la personne de ces Princes étoit confiée. Cet usage a été observé sans interruption depuis les Régnes de Charlemagne & d'Achaius Roi d'Ecosse, qui dans l'alliance qu'ils firent convinrent de cet article ; ce qui fut ponctuellement executé pendant le Régnes de quarante-un Rois de France, & de quarante-six Rois d'Ecosse. Les Ecossois avoient aussi de coûtume d'envoyer des Troupes en France lors qu'elle étoit en guerre. Cette nation avoit tant d'attachement & une fidélité si constante pour les François, que la France étant autrefois menacée de guerre, les Ecossois l'attirerent dans leur païs, perdirent dix mille hommes dans un combat, & virent leur Roi prisonnier. Une autrefois combattant pour les François contre les Anglois, quoique habitans de la même Isle, quatorze mille des leurs, du nombre desquels étoit leur Roi, demeurerent sur la place. 1079.

Et afin qu'il ne manquât rien pour confirmer l'union & l'amitié de ces deux nations, l'usage étoit de se marier les unes parmi les autres, afin de mêler par ce moyen dans l'un & dans l'autre païs le sang François & le sang Ecossois.

Loüis XI étant Dauphin de France se maria à Marguerite, fille de Jacques I. Roi d'Ecosse. Les Grands de France en même tems à l'imitation du Dauphin, tant les François ont de complaisance, épouserent plus de cent cinquante Ecossoises de qualité, entre lesquelles il y en avoit deux qui étoient sœurs de la Reine d'Ecosse. Une fut mariée au Duc de Bretagne, & l'autre au Comte de Flandres. La Noblesse d'Ecosse d'un autre côté se maria à diverses Dames Françoises de grande naissance, qui passerent en Ecosse, où elles s'établirent, & eurent plusieurs enfans.

Les Rois de France touchez de reconnoissance

1679. pour les fréquens secours & pour les bons offices qu'ils avoient reçus des Ecossois, sensibles aussi aux pertes qu'ils avoient faites à soûtenir leurs interêts, & ayant égard aux étroites alliances qu'il y avoit entre les Princes, les Nobles, & le vulgaire de l'une & de l'autre nation, résolurent de témoigner à toute la terre combien leur étoit agréable l'affection & l'obéissance des Ecossois, en les honorant de bienfaits & de priviléges par-dessus toutes les autres nations.

Il y eût donc des Grands d'Ecosse qui furent faits Grands Connétables de France, qui est la premiere dignité du Royaume après la souveraineté. D'autres furent faits Maréchaux, Ducs, & Pairs de France, Generaux des Armées Françoises, Vice-Rois des Provinces & Etats tributaires. Tous les Ecossois en general étoient fort honorez & estimez à la Cour de France, & joüissoient des mêmes droits & immunitez que les François naturels; & cela en vertu du privilége special qui leur fut accordé par Henri II. Roi de France. Mais à condition qu'ils conserveroient pour la France la même amitié & fidélité; & que les François en quelque endroit de l'Ecosse qu'ils fussent établis auroient les mêmes droits & priviléges que les Ecossois naturels. Le Parlement de Paris consentit à cette Déclaration, qui fut confirmée par Henri IV. vers l'an 1599.

Charles IX. pareillement confirma aux Marchands Ecossois toutes les prérogatives & immunitez dont leurs Ancêtres avoient joüi, & qui consistoient dans une exemption générale des impôts & droits de Doüane qui se payoient d'ordinaire pour les Marchandises.

Quant à l'origine des Gardes du corps Ecossois, je t'en entretiendrai le plus brièvement qu'il me sera possible.

Loüis surnommé le Saint, parce qu'il fit la guerre en personne contre les Musulmans, s'étant mis en marche pour la Palestine, ordonna que vingt-quatre Ecossois auroient nuit & jour la garde de sa personne. Charles V. augmenta ce nombre jusqu'à soixante seize; laissant le même honneur aux vingt-quatre qui devoient commander à tout le reste. 1678.

Ainsi la Garde de la personne du Roi demeura aux Ecossois durant l'espace de soixante-dix ans, & plus. Mais Charles VII. voulant faire plaisir aux François en fit une Garde pour sa personne sous un Etendard. Loüis. XI. y ajoûta un autre Etendard, & François I. un troisiéme, sans néanmoins donner atteinte au privilége des vingt-quatre Ecossois, qui joüirent toûjours de leur ancien droit, & de l'ordonnance de Saint Loüis pour lequel les François ont une grande vénération. Ces vingt-quatre Ecossois prenoient les clefs du Palais aussi-tôt que le Soleil étoit couché. Eux seuls gardoient le Roi quand il étoit à l'Eglise. Eux seuls portoient le Roi dans le temps que les Loix du Païs & les cérémonies d'Etat vouloient que des hommes le portassent sur les épaules. Ils avoient la garde des Vaisseaux quand le Roi alloit par eau: Et c'étoit à eux qu'on délivroit les clefs des Places par lesquelles le Roi passoit, sans parler de plusieurs autres avantages singuliers.

Mais aprés la mort d'Henri II. le Comte de Montgommeri qui a été le dernier Commandant des Gardes Ecossois, ayant été casse, & un François mis en sa place, cette charge a toûjours été depuis entre les mains des François, qui remplaçant peu à peu de gens de leur nation les Ecossois qui mouroient, il n'en est enfin resté qu'un fort petit nombre; qui ont encore été dépoüillez de tous leurs Anciens priviléges.

1679. Pardonne-moi cette ennuyeuse digression grand Patriarche des Fidéles, puis qu'elle contient des faits curieux, & que j'y suis naturellement tombé en parlant des Ecossois qui sont encore aujourd'hui en trés-grand nombre à Paris, & de qui j'ai appris le portrait que je viens de te faire de leur Archevêque massacré, qui étoit le premier Patriache du pays, connu sous le nom d'Archevêque de saint André.

Cette grande & sublime dignité Ecclesiastique lui fut conferée par le Roi d'Angleterre, à present régnant, à son retour dans ses Etats, aprés un exil de douze ans, comme une chose dûë à sa grande capacitée, & comme une récompense qu'il avoit merité par les grands services qu'il avoit rendu en travaillant puissamment & utilement au rétablissement de ce Prince.

Il ne fut pas plûtôt en possession de cette dignité, que ceux qui étoient également ennemis du gouvernement du Roi & des Evêques, commencerent à le persecuter & à le calomnier. Les ruës étoient pleines de libelles diffamatoires contre ce Prélat, & les langues & les plumes étoient également occupées à l'invectiver, parce qu'il travailloit de toutes ses forces à faire rétablir l'Episcopat en Ecosse, comme il l'étoit en Angleterre, quoiqu'il eût été aboli dans l'un & dans l'autre de ces Royaumes durant l'usurpation du Tiran Cromwel. Ce fut ce qui lui attira la haine & le ressentiment des séditieux qui ne faisoient point difficulté de menacer publiquement sa vie. Quelques années même avant qu'il fût assassiné, un de ces furieux tira sur lui à Edimbourg en pleine ruë, & le manqua. Les séditieux publierent alors des libelles où ils faisoient gloire de cet attentat, fâchez seulement que le coup n'eut pas reüssi. Ils publierent aussi à l'avance qu'il mouroit d'une mort violente; & il ne leur étoit pas difficile de

prophétiſer ainſi ; puiſqu'ils étoient réſolus de travailler eux-mêmes à faire accomplir leur prophétie. 1672.

Suivant cette réſolution ils furent prêts à donner le coup fatal le 3. de la 4. Lune de cette année ; mais ils furent prévenus par la vigilance du Prélat. Mais enfin voyageant en Caroſſe avec ſa fille aînée & deux ou trois domeſtiques, neuf de ces Scelerats l'attaquerent en plein Midi le troiſiéme de Mai. Ils bleſſerent d'abord ſa chere fille pour l'afliger davantage ; enſuite ils le hacherent en piéces de la maniere du monde la plus cruelle & la plus barbare, & le laiſſerent enfin ſur la place.

Je prie Dieu, vénérable Cadileſquer, de te garantir de l'envie, de la malice, & du reſſentiment de la populace, des bleſſures des plumes ſatiriques, & des méchantes langues. Mais ſur tout, je prie le Ciel de te garder des mains des pieux Aſſaſſins, & des dévots ſanguinaires.

LETTRE L.

A Hebatolla Mir Argun, Superieur des Dervis de Dogni en Natolie.

Panegirique du Messie.

1679. IL est certain qu'il n'y a jamais eu de créature formée de chair & de sang, qui ait été comparable au Messie. Point de mortel comme le Fils de Marie. Jesus étoit un composé de toutes les beautez & de toutes les perfections de l'Univers.

Je ne suis ni assez profane ni assez présomptueux pour dire quelque chose au mépris de Mahomet; quoique je prenne la liberté de celebrer les sublimes loüanges du Verbe incarné, du premier né, & du plus illustre de tous les Etres. Le pere Eternel même & le Saint-Esprit lui sont inferieurs de ce côté-là.

Aprés que l'Intelligence éternelle eut songé pendant des siécles indéterminez sur le lit doux & molet du Chaos, ou matiere premiere; dans le grand Vaisseau des ténebres incirconcises, entouré des rideaux épais de l'ancienne nuit. Aprés qu'il se fut roulé & agité de côté & d'autre. Aprés qu'il eut étendu ses membres éternels pour se mettre à son aise, & pour chercher un coin de l'étenduë infinie, où il pût diminuer le feu eternel de son amour; il porta enfin le pied sur la froide idée du monde que nous habitons

Alors sortit la parole d'un sein fertile en toutes choses. Le triste abime éclata de joye; car dans la parole il y avoit lumiere & vie, qui s'ouvrant un

passage au travers de l'éternelle masse de la matie- 1679.
re immobile, commença par un art tout divin à en séparer les parties les plus pures pour en former le Firmament. Ensuite parut le Soleil, la Lune, & les étoiles, & enfin les Elemens plus grossiers, & toutes leurs differentes productions.

Voilà la création de l'Univers, quand Dieu fit les cieux & la terre, & qu'il fit sortir les Anges de sa grande vertu, comme les esprits volatiles sortent du Bain-Marie.

Toutes choses visibles & invisibles procedent de la Parole, & les plus excellens des Etres créez doivent leur origine à cette Parole qui a été le seul instrument avec lequel l'éternel Architecte a fait & formé cette vaste machine si incomprehensible & si glorieuse.

O Hebattola, qui peut assez admirer cette grande production de l'Intelligence éternelle ? Cependant le Théatre des plus grands & des plus excellens Etres est caché aux yeux des mortels. Laissant donc ces sublimes & magnifiques speculations, venons à la Parole incarnée, ou au souffle de Dieu demeurant & conversant sur la terre sous les humbles voiles de la chair & du sang. Cette Parole étoit le Messie des Chrétiens, comme il est dit en divers endroits de l'Alcoran. L'Evangile Chrétien de l'Aigle, connu parmi les Chrétiens sous le nom de saint Jean, confirme cette verité en disant : *Au commencement étoit la parole, & la parole étoit avec Dieu*, &c. *Et la parole a été faite chair, & a planté son pavillon parmi nous.*

Il fut conçû sans contredit de la Vierge Marie, par l'odeur d'une Rose que l'Ange Gabriel lui apporta du Paradis. Car il ne fut point engendré par l'intervention de l'homme, ni par aucun mouvement de concupiscence ; mais par une subite infusion de la vertu divine. La vertu du

1678. Tout-puissant énombra, surprit, & ravit la sainte Vierge par un transport de joie. Elle prit la fleur de la main de l'Ange Gabriel, & ne l'eut pas plûtôt sentie, qu'elle fut sur le point de s'extasier d'amour. Mais l'Ange la consola & elle se résigna à la volonté de son Dieu tout bon & tout misericordieux.

Au bout de neuf mois elle accoucha de Jesus, non comme les autres femmes accouchent ; car comme nous dit le livre des misterieux secrets, il sortit de l'endroit du sein envelopé d'un manteau de Roses aromatiques.

Les filles du Paradis décendirent en terre, & servirent la Vierge Marie lorsqu'elle enfanta son ineffable fils. Elles prirent entre leurs bras le divin enfant, & sur les vétemens qu'il avoit apporté du sein de sa mere, elles mirent des robes de leur façon qu'elles avoient apportées d'Eden. Elles lui donnerent ensuite du vin & du lait du Paradis, & aprés avoir fait tout ce qui étoit necessaire à l'enfant Messie, & à sa mère immaculée, elles retournerent au Ciel. Elles envoyerent Ariel avec une troupe d'Anges pour publier au monde la naissance de Jesus, & pour celebrer les loüanges de Dieu. Ils furent vûs dans les hautes regions de l'air par certains Bergers qui gardoient leurs troupeaux durant la nuit. On les entendit aussi chantans à haute voix les hymnes d'Eden, & les Antiennes choisies du Paradis. Grande fut la surprise de ces grossiers & ignorans mortels : Leurs yeux furent éboüis de l'éclat de la troupe celeste, & leurs oreilles ravies de la parfaite douceur d'une si charmante Musique. Ceux qui étoient sur les chemins de la Judée, les caravanes d'Arabie, de Syrie, d'Egypte ; ceux qui venoient de Damas, de Tyr, & de Sidon, virent la surprenante vision, & furent également saisis d'admiration & de joie. Ils entendirent les langues harmo-

harmonieuſes des Anges faiſans des concerts im- 1679.
mortels. Leurs cœurs ſe fondirent alors, & ſe jettans en terre ils loüerent le Trés-Haut, le Roi de toutes choſes.

Le bruit de ces évenemens extraordinaires vola d'abord dans les pays circonvoiſins, & juſqu'aux extrémitez du Midi. Les Mages de Perſe vinrent à Bethléem pour y voir l'enfant Meſſie. Ils ſe jetterent aux pieds de ce divin enfant, & lui firent preſent d'or, d'encens, & de mirrhe.

Ainſi Jeſus grandit, augmentant en ſageſſe, en connoiſſance & en vertu.

Je n'entrerai point dans l'Hiſtoire de ſa vie, puiſque je l'ai déja fait dans une de mes précedentes. Mon deſſein eſt en celle-ci, de te témoigner la profonde vénération que j'ai pour ce trés-ſaint Prophête, qui n'étoit autre choſe que le ſouffle & la parole incarnée de Dieu. Il ſied bien à tous les bons Muſulmans de parler de lui avec honneur & avec reſpect; car il eſt dans le Paradis aſſis ſur un trône exhauſſé.

O Hebatolla, prie pour moi, afin que les embarras de cette vie mortelle ne m'empêchent point de voir Jeſus & Mahomet dans le ſéjour de l'éternelle félicité.

LETTRE LI.

A Kerker Haſſan, Baſſa.

Caractere de Charles II. Roi d'Angleterre. Conſpiration des Papiſtes qu'il ne fait qu'éfleurer, & prouve que les Galois ont fait des plantations dans une partie de l'Amerique.

1579. TU me demandes l'état preſent de l'Angleterre, & le caractere de ſon Roi; parce qu'entre les Marchands qui ſont à la ville Imperiale il court divers bruits de certains préludes de rebellion des mécontens de cette Iſle.

Le Roi d'Angleterre à preſent régnant ſe nomme Charles II. fils aîné de Charles I. & héritier préſomptif des Couronnes de la Grand' Bretagne; car ſes Etats conſiſtent en trois Royaumes, dont il a la poſſeſſion actuelle, ſans compter pluſieurs vaſtes païs qu'il tient dans l'Amerique pour ne rien dire des prétentions titulaires qu'il a ſur la France.

C'eſt un Prince de grand eſprit & fort Politique. Il n'a pas moins de courage quand il ſe preſente quelque juſte ſujet de le faire connoître. Il fut contraint par une faction dominante de Rebelles, de Tirans, & d'Uſurpateurs, de s'enfuïr dans les païs étrangers, où il a eſſuyé une infinité de peines & de diſgraces durant un exil de douze ans. Il eſt bon & amoureux de ſon naturel, fort adonné au vin & aux femmes, récompenſant liberalement les gens de mérite, & ceux qui ont le bonheur de lui plaire dans ſes divertiſſemens,

MEXIQUAINS. HABITANS DES ANTILES

sur tout à l'égard de ses maîtresses, dont la plûpart sont de qualité. Il en a eu plusieurs fils, qui sont tous Ducs & Pairs du Royaume. Il est en paix avec tout le monde, excepté avec les Mores & ceux de Salé. On ne peut pas dire néanmoins que ce Prince soit heureux à cause des séditions domestiques, des factions, des complots, & des conspirations de ses Sujets. 1679.

On dit ici que les Catholiques Romains Anglois ont conspiré depuis peu contre la vie de ce Monarque. D'autres disent que c'est une accusation de commande, inventée par leurs ennemis pour les rendre odieux; & que pour cet effet on a suborné de faux témoins pour déposer contr'eux. On ne sçait que croire au milieu de ces contrarietez. Aussi ne nous importe-t-il pas beaucoup quel parti ait raison ou tort.

Ce Prince, comme je l'ai déja dit, est Souverain de plusieurs nations, & l'on croit qu'il ne sçait qu'à peine lui-même la juste étenduë des païs qu'il possede dans l'Amerique. Il y a dans ce Continent un païs habité par des gens qu'on appelle Tuscoraras & Doegs. Leur langage est le même que celui des Galois ou Bretons; nation qui a possedé autrefois toute l'Isle de la Grand Bretagne: mais ils en furent chassez peu à peu, & poussez dans un coin montueux de cette Isle, où leurs décendans sont encore aujourd'hui.

Ces Tuscoraras & Doegs de l'Amerique décendent, à ce qu'on croît des Galois, & sont la posterité de ceux qui suivirent la fortune d'un certain Madoo Prince Breton. Il y a environ cinq ou six cens ans que ce Prince n'étant pas content chez lui, résolut d'aller chercher fortune dans les païs étrangers. Ayant donc fait provision de vaisseaux, d'hommes, & de tout ce qui lui étoit nécessaire, il fit voile du côté de l'Occident & traversa la Mer Atlantique sans sçavoir quel seroit

1679 le dénoüement de son dessein. La Lune néanmoins avoit fait à peine deux fois le tour du Zodiaque, qu'il acheva sa navigation, & fit décente dans l'Amerique, où il établit une colonie de Bretons, & puis revint en son païs. Il remit en mer peu de tems aprés pour retourner au même lieu. On ne sait pas au juste ce qu'il devint dans la suite. Mais les habitans de cette Province ont une Tradition qui dit, *qu'il vécut fort vieux, & vit avant sa mort son peuple multiplié jusqu'à plusieurs millions.* Car au second voyage qu'il fit il y amena des femmes Bretonnes. On fait voir son tombeau encore aujourd'hui, des Chapelets, des Crucifix, & autres Reliques.

Il est certain que la premiere fois que les Espagnols firent la conquête de Mexique, ils furent surpris d'entendre parler les habitans d'un peuple étranger qui s'y étoit habitué; qui leur enseignoit la connoissance de Dieu & son immortalité; les instruisit aussi de la vertu & des bonnes mœurs, & leur prescrivit pour la Religion de saintes Cérémonies. Ce qu'un Roi Indien dit à un Espagnol est encore remarquable. » Dans les siécles précedens, » dit-il, il arriva-là par mer un peuple étranger » que mes Ancêtres reçûrent favorablement, par- » ce qu'ils les trouverent gens d'esprit & de cou- » rage, & doüez de plusieurs autres bonnes qua- » litez Mais il ne pût lui dire ni le nom ni l'origine de ce peuple. Montezuma Empereur de Mexique dit à Fernando Cortez Ambassadeur du Roi d'Espagne, & son Général en ces quartiers-là: » Que ses Ancêtres y avoient mis pied à terre » comme Etrangers, sous la conduite d'un certain » grand homme qui y fit quelque séjour, & laissa » un nombre considérable de ceux qui l'avoient » suivi. Qu'il y revint un an aprés mieux accom- » pagné, & que c'étoit de lui que les Empereurs » de Mexique étoient décendus; & les Mexiquains

du reste de ce nouveau peuple. La Langue Bre- 1679.
tonne y est si fort dominante, que les Villes, les ponts, les bêtes, les oiseaux, les rivieres, les montagnes, &c. ont des noms Bretons. Un certain habitant de Virginie, païs de la dépendance du Roi de la Grand' Bretagne, s'étant égaré il n'y a pas long-tems dans le desert, tomba par un pur éfet du hazard entre les mains d'un certain peuple, qui suivant la loi & la coûtume du païs le condamna à la mort. Le pauvre malheureux apprenant cette fâcheuse nouvelle fit sa priere en Breton, & fut relâché.

Qui peut dire au juste les differentes courses & transplantations que les mortels font sur la terre, ou marquer au juste la vraye origine des Nations? Le monde a passé par divers changemens, & chaque nation a eu sa Méramorphose. Ce qui est vieux & hors d'usage en un païs, devient nouveau en un autre qu'on vient à découvrir. Les maisons des vivans sont bâties sur les os des morts. Les enfans jettent les fondemens de leur grandeur sur la ruine de leurs Peres. Ceux qui viendront aprés nous feront la même chose sur nos reliques à present vivantes. Ils tireront leur fortune de nos cendres.

Je jure par la pierre blanche qu'Adam apporta du Paradis, & qui tomba en héritage à Abraham, à Ismaël, & à ses Décendans, pierre qu'on voit encore aujourd'hui sous la Mosquée de la Mecque, & qui est devenuë noire par l'attouchement des pécheurs: Je jure, dis-je, par cette pierre, que les Arabes sont un peuple Original, une Nation établie de tout ancienneté; une nation fixe, & qui n'a point été balotée par-ci par-là suivant le caprice de la Fortune.

Sois donc assûré, illustre Arabe, qu'outre les obligations particulieres que je t'ai, j'ai du respect pour toi à cause de ton origine, de ton sang qui n'a jamais été corrompu, & de ton temperament pacifique. Je ne souhaite rien avec plus d'ardeur

1679 que le bonheur de pouvoir baiſer avant que de mourir le bord de ta veſte, ou du moins de te voir dans le Paradis du repos éternel, où l'on n'eſt plus ſujet aux changemens.

LETTRE LII.

Au trés-magnanime & invincible Viſir Azem.

Mariage du Roi d'Eſpagne avec une fille de France. Negociation du mariage du Dauphin avec la Sœur de l'Electeur de Baviere.

DAns la quatriéme Lune de cette année je te donnai avis des traitez conclus & publiez entre la France, les Hollandois, & l'Empire d'Allemagne. J'ai maintenant à te dire; que la paix avec l'Eſpagne a été auſſi publiée. Ces deux fiers Monarques ſont ce ſemble parfaitement reconciliez, & pour faire voir qu'ils le ſont effectivement, le Roi d'Eſpagne épouſe une fille de France.

Le Marquis de Los Balbaſes fit entrée publique à Paris le onziéme de la ſixiéme Lune, en qualité d'Ambaſſadeur extraordinaire du Roi Catholique. Il avoit principalement ordre de témoigner la joie ſincere & la ſatisfaction qu'a eu ſon maître de l'eſperance de voir une paix ſolide & durable, non-ſeulement entre ces deux Couronnes, mais auſſi entre toutes les Puiſſances de l'Europe; en ſorte que les Princes Chrétiens qui ont juſqu'ici employé leurs armes les uns contre les autres au préjudice de toute la Chrétienté, puiſſent les tourner contre l'ennemi commun,

(c'eſt ainſi qu'il appelle les vrais Fidéles.) pour 1679.
cet effet il a demandé une Princeſſe de France pour ſon Maitre, comme une confirmation de la paix qui eſt entr'eux.

Cela lui fut incontinent accordé, & la nouvelle n'en fut pas plûtôt arrivée à Madrid, que le Roi d'Eſpagne en témoigna une joye extraordinaire, & fit chanter publiquement le *Te Deum*, pour rendre graces à Dieu d'un ſi grand bienfait. Les ruës de Madrid furent auſſi illuminées de toute ſorte de feux d'artifices; mais la cérémonie des fiançailles ne ſe fit que dans la huitiéme Lune, à Fontainebleau où la Cour étoit alors, & où le Marquis de Los Balbaſes fut le Procureur du Roi d'Eſpagne. Depuis ce temps-là Mademoiſelle c'eſt ainſi qu'on l'appelloit ci-devant, tint ſon rang à la Cour comme Reine d'Eſpagne. Elle reçût en cette qualité les complimens de l'Archevêque de Paris à la tête de ſon Chapitre; ceux du Parlement, de la chambre des Comtes, de la Cour des Aides, de la Cour des Monnoyes, de l'Univerſité, du Grand Conſeil, & de l'Académie Françoiſe. Cette grande Princeſſe eſt partie pour aller prendre poſſeſſion de ſa nouvelle Royauté, qui ne vaut guére mieux qu'une ſplendide ſervitude, ou une glorieuſe priſon perpetuelle. Car les loix & coûtumes touchant les femmes s'obſervent auſſi ſévérement à la Cour qu'en aucun autre lieu d'Eſpagne; & la Reine méme n'en eſt pas plus exempte que la moindre de ſes Sujettes. Il y a certaines heures réglées hors deſquelles il ne lui eſt pas même permis de voir le Roi. Le tems de ce Prince eſt partagé. Le ſervice du public en occupe une partie, ſes neceſſitez perſonnelles, les affaires de l'Etat, de la Religion & de la nature, emportent l'autre. Ainſi la Reine ne voit point d'hommes, à moins qu'elle ne donne audience à quelque Ambaſſadeur, ou

1678. quand elle va à l'Eglise, ou qu'elle veut voir le combat des Taureaux & pareils spectacles, ou enfin quand son Confesseur vient la voir. Tout le reste de son temps se passe avec les femmes: vraye Recluse, enfermée dans son triste appartement, & n'ayant pas même la liberté d'aller & de venir dans son Palais. Ce n'est pas la même chose en France, où les femmes s'entretiennent avec les hommes, & sortent quand il leur plaît sans aucune contrainte. Elles parlent des affaires d'Etat & de Religion; elles se mêlent de censurer les Loix civiles & canoniques, de corriger la Philosophie, & de reformer la Morale des Anciens. En un mot, les Dames de France se piquent particulierement de paroître sçavantes, comme si elles avoient été élevées dans des Académies. Elles vont aussi à la chasse & à la pêche aussi-bien que les hommes. Il n'y a presque point de jeu ou d'exercice, d'étude ou de récreation qui ne soit commune aux deux Sexes. C'est tout le contraire en Espagne, où les femmes sont ignorantes, & n'ont pas plus de liberté que des prisonnieres. Il est seulement permis à la Reine, comme je viens de dire, de voir les combats des Taureaux; mais encore faut-il que ce soit avec le Roi. Les autres Dames ont la même liberté avec leurs Epoux.

Ce celebre divertissement de combat ou de course du Taureau t'est si bien connu, & tu en as vû si souvent à Tunis, & autres Villes de Barbarie qu'il seroit inutile de t'en dire davantage. Il suffit de te faire remarquer que les Espagnols l'ont appris des Mores, pendant que ces Afriquains ont été maître de l'Espagne.

Pour revenir à la vie servile des Reines d'Espagne, il faut que tu sçaches, qu'elles sont obligées de se coucher à un certain coup de cloche qui sonne toutes les nuits à la même heure, à cette différence prés qu'on la sonne une heure plus tard en

Eté ou en Hiver. La Reine eſt la ſeule femme ma- 1679.
riée qu'on laiſſe coucher dans le Palais du Roi; ainſi cette Princeſſe n'eſt ſervie que par des filles ou par des Veuves. Elle ne peut jamais ſe remarier après la mort du Roi. Les Eſpagnols ſont naturellement ſi jaloux de leurs femmes, que s'il arrive quelques accident à la Reine ſoit par un effet du hazard, ou de quelque conſpiration, comme de tomber de cheval, & de ſe trouver en riſque de perdre la vie, ou de ſe fracaſſer quelque membre, aucun de ſes Pages, ni quelqu'autre homme que ce puiſſe être, n'oſeroit la relever, ou la ſecourir de quelqu'autre maniere, non pas même arrêter le cheval s'il l'entraînoit le pied embarraſſé dans l'étrier. Juge à preſent, magnifique Vir, ſi une Princeſſe de France doit ſouhaiter d'être Reine d'Eſpagne. Une Princeſſe élevée à une Cour où abondent toutes ſortes de gentilleſſes, de galanteries, & d'agréables libertez, ſe croit dans un Monaſtere, ou dans quelque retraite encore pire, après avoir été un jour ou deux à la Cour d'Eſpagne. Mais la raiſon d'Etat paſſe par-deſſus tous ces inconveniens. C'eſt un malheur particulier aux Princes d'Occident de ſe marier par intérêt plûtôt que par amour.

On négotie auſſi pour marier le Dauphin de France avec la Princeſſe Anne-Marie-Victoire, ſœur du Duc de Baviere. Ces Infidéles travaillent à réünir leurs forces & leurs intérêts. On diroit qu'ils ont quelque deſſein ſecret contre les vrais Croyans.

Illuſtre Prince des Princes qui ſers le Grand Seigneur, je fais des prieres afin que l'Empire des Fidéles ſoit exalté, & qu'il demeure ferme juſqu'à ce que l'Ange de la caverne ſonne de ſa trompéte.

LETTRE LIII.

Au Vénérable Moufti.

Abregé de l'Histoire Romaine qu'il avoit promis dans sa précedente.

1680. POur te donner une idée claire de l'origine de Rome, il est necessaire de décendre un peu plus avant dans l'antiquité, & de jetter les yeux sur les ruïnes de Troye, brûlée par les Grecs & réduite en cendres aprés une guerre de dix ans, pour venger le rapt d'Helene, femme de Menelaüs, que Paris Prince Troyen, & Hôte de Menelaüs, emmena violemment avec lui.

Antenor & Enée échapez du déplorable embrasement de Troye, se sauverent par mer. Le mauvais tems ayant forcé le premier de relâcher en cet endroit de l'Italie, qui est à present sous la domination des Vénitiens, bâtit la ville de Padouë. Le dernier avec une flotte de vingt-deux voiles vint à Latium, qu'on nomme aujourd'hui *Campagna di Roma, & le patrimoine de saint Pierre*, parce que c'est l'Etat de l'Eglise.

En ce tems-là Latinus fils de Faunus, ou selon quelques-uns, d'Hercule, régnoit à Latium, où il n'y avoit eu que quatre Rois avant lui, qui sont Janus, Saturne, Picus, & Faunus. Pendant le Régne de Janus, Saturne ayant été chassé par son fils Jupiter, s'enfuït en Italie, où ayant été favorablement reçû, il y bâtit un Château qu'il appella Saturnia de son nom. Il parvint enfin à la Couronne de Latium, qu'il laissa à Picus son fils, & celui-ci à Faunus.

Du tems de Faunus, Evander fit voile d'Arca-

die ; & vint en Italie soixante ans avant la ruine de Troye. 680.
Il bâtit une Ville nommée Pallantium, où Rome fut bâtie dans la suite. Environ le même tems les Pelagiens vinrent de Thessalie en Epire, & aborderent à Dodone. Passant ensuite en Italie, ils se joignirent aux Arcadiens originaires, qui y étoient avant eux. Ils unirent leurs forces, & chasserent les Siciliens du païs. Ceux-ci ayant passé, Trinacria, ou les trois Caps, appelerent ce pays Sicile, nom qu'il porte encore aujourd'hui. Evander ayant demeuré cinq ans en Italie, Hercule avec une troupe de Grecs mit pied à terre sur le même rivage, & fut favorablement reçû.

Le Royaume de Latium échut enfin à Latinus, sous le régne duquel arriva Enée. Ayant fait aliance avec Latinus, il se maria avec Lavinia sa fille. Il bâtit une Ville en ces quartiers-là, & l'appella Lavinium, du nom de sa femme. Alors Turnus Roi des Rutules, mécontent que Latinus eût donné sa fille à un Etranger plûtôt qu'à lui qui étoit du pays, & à qui elle avoit déja été promise, fit des courses dans son pays. Mais les Rutules furent battus, & Turnus & Latinus furent tous deux tuez en combattant ; ce qui laissa à Enée la libre possession du Royaume. Mais il n'en joüit pas long-tems ; car les Rutules vinrent contre lui au bout de trois ans, sous le commandement de Mézence Roi des Tirrheniens, nommez aujourd'hui Toscans. Enée ayant été tué dans le combat, son fils Ascagne prit possession du Royaume. Aprés avoir fait la paix avec Mézence & dompté le reste de ses ennemis, il bâtit une Ville qu'il appella Albe la longue, la 30. année de la fondation de Lavinium. Aprés la mort d'Ascagne il y eût à Albe la longue quatorze Rois qui régnerent jusqu'au tems de Romulus & de la fondation de Rome. Le quatorziéme

1680. de ces Rois fut Amulius, qui trompa son frere Numitor, à qui le Royaume appartenoit par droit de primogéniture. Et pour s'assurer de tout, il fit Vestale Silvia Fille unique de Numitor, pour ne pas craindre les décendans de son frere. Cependant quelqu'un engrossa Silvia, qui accoucha de deux jumeaux qu'on nomma Romulus & Remus. Ils furent exposez par ordres du Roi Amulius, & secrettement nourris par Faustulus jusques à ce qu'ils fussent en âge. Alors informez de leurs naissance, de leur extraction, & du véritable état des choses, ils tuërent Amulius, & rétablirent leur grand pere Numitor sur le Trône de son Royaume. Ce fut la seconde année de son régne que Romulus bâtit la Ville de Rome.

Romulus fut salué Roi l'an dix-huitiéme de son âge, aprés avoir tué son frere Remus pour avoir sauté par mépris le fossé dont il avoit entouré la Ville. Ainsi il consacra par son propre sang les fortifications de la Ville. Mais durant tout ce tems-là Romulus n'avoit bâti que l'ombre d'une Ville, parce qu'il n'avoit point de gens pour la peupler & pour la défendre. Il songea neanmoins sans retardement à réparer ce défaut. Il y avoit tout proche un bois, dont il fit l'asile de tous ceux qui avoient de mauvaises affaires, & qui pour faire leur Fortune vouloient tenter le hazard. Cela fut publié dans les païs voisins. Incontinent vinrent de toutes parts une infinité de criminels, de mécontens, & de gens oberez de dettes; sans parler d'un grand nombre de bergers & autres personnes que l'inconstance & le seul désir de la nouveauté y attira en foule. De sorte qu'il y fit un amas confus de Troyens venus avec Enée, d'Arcadiens qui avoient suivi Evander, & de diverses autres nations, outre les originaires de Toscane & de Latium. De ces gens-là, comme d'au-

tant d'Elemens, Romulus tira le corps d'une Re- 1678
publique. Mais considérant au reste que cette nouvelle République ne subsisteroit qu'autant que vivroient les hommes dont elle étoit composée, n'ayant aucune esperance d'avoir lignée, parce qu'ils n'avoient point de femmes. Pour remedier à cet inconvenient, ils traiterent avec leurs voisins pour avoir des femmes ; mais n'en pouvant venir à bout par la voye de la négociation, ils eurent recours à l'artifice & à la violence. Ils inviterent les Sabins & leurs autres voisins à venir voir des jeux qu'ils promettoient de celebrer à l'honneur de Neptune.

Les Sabins donnerent dans le panneau. Il vint une affluence de peuple de l'un & de l'autre Sexe, specialement de jeunes gens, pour voir les nouveaux spectacles des Romains. L'assemblée étant formée, & un certain signal donné, les Romains sortant de leurs postes & fondans sur ces Etrangers, chacun se saisit de celle qu'il trouva le plus à son gré, ou qui lui tomba d'abord sous la main, & en fit sa femme.

Cette violence fut bien-tôt suivie de la guerre. Les peuples voisins qui avoient ainsi perdu leurs femmes, prirent les armes pour venger l'injustice qui leur avoit été faite. Mais comme les bonnes causes n'ont pas toûjours un heureux succez, les opprimez furent battus, mis en fuite, & une de leurs Villes fut ruïnée. Les Romains firent un riche butin qu'ils consacrerent à leurs Dieux.

Sur ces entrefaites une Vierge nommée Tarpeja, corrompuë, à ce qu'on dit, par l'or de Tarius Général des Sabins, leur livra la Ville de Rome. D'autres disent qu'elle le fit innocemment, & dans le dessein de sauver la Ville & non de la trahir. Car elle demanda pour récompense de sa prétenduë trahison, les boucliers des Sabins, s'imaginant qu'étant ainsi desarmez en partie, les Ro-

1680. main en auroient bon marché. Mais les Sabins ayant senti l'artifice, lui promirent ce qu'elle demanda, & le firent comme ils avoient promis; mais de maniere; qu'on connut clairement, qu'ils songeoient à se venger d'un outrage, plûtôt qu'à reconnoître une faveur; Car ils jetterent tant de boucliers sur elle, qu'elle en fut étouffée.

Entrans alors pêle-mêle dans la Ville, il y eut un furieux combat entre les Romains & les Sabins. Le sang ruisseloit dans les ruës, & les combattans étoient animez à s'égorger tous les uns les autres: Mais les femmes qui étoient la cause de cette guerre commencerent à s'arracher les cheveux, & courant entre les deux armées, elles les porterent enfin à une suspension d'armes. Romulus & Tatius firent alors entr'eux une alliance solemnelle. Ce qu'il y a de plus surprenant est, que les Sabins abandonnant leurs habitations naturelles vinrent demeurer à Rome avec toutes leurs richesses, & donnerent par maniere de dot une partie de leurs biens à leurs Beaux-fils.

Les forces des Romains étant devenuës plus grandes par la jonction des Sabins, Romulus tourna tous ses soins & toute sa politique du côté de l'administration publique. Il ordonna aux jeunes gens d'avoir des chevaux, & d'être toûjours armez, afin d'être toûjours sur leurs gardes & promptement en état de se garantir de surprise. Que le conseil de la République seroit composé des Vieillards qu'on appelloit Peres, à cause de leur autorité, & Senateur à cause de leur âge.

Les affaires étant ainsi disposées, un jour que le Senat étoit assemblé, Romulus qui étoit present disparut tout-à-coup. Quelques-un croient qu'il fut assassiné & mis en pieces par les Senateurs: D'autres disent qu'il fut empoisonné; mais le bruit général étoit qu'il fut mis au rang des Dieux. Julius Proculus fut l'Auteur de cette nou-

velle ; Car ayant remarqué qu'au même instant que Romulus avoit disparu, il s'étoit élevé une violente tempête, & que le Soleil s'étoit éclipsé, il insinua au peuple que Romulus avoit été divinisé. Il fit bien plus, car il jura qu'il l'avoit vû dans une forme beaucoup plus auguste, que celle qu'il avoit étant homme. Il ajoûta que Romulus leur avoit commandé de l'adorer comme Dieu, soûtenant qu'on le nommoit au Ciel Quirinus, & assûrant que Rome feroit la conquête de toute la terre.

Romulus eut pour Successeur Numa Pompilius, Les Romains qui avoient de la vénération pour lui sur le simple bruit de sa sainteté & de sa devotion, l'apellerent à la Couronne. Il leur apprit les saintes cérémonies, & leur enseigna tout ce qui étoit necessaire au culte des Dieux immortels. Il divisa l'année en douze mois, & institua des Fêtes: Il fit des Pontifes, des Augures, & autres classes de Prêtres. Il leur donna l'*Ancile* & le *Palladium*, qui étoit décendu du Ciel ; & institua le feu des Vestales. En un mot, il leur persuada qu'il recevoit de la Déesse Egerie tout ce qu'il leur enseignoit. Cela fit tant d'impression sur les esprits de ce peuple grossier & ignorant, qu'un Empire qui ne s'étoit formé que par l'oppression & le brigandage, vint enfin à être gouverné par la justice & par la Religion.

Prince des Moufris, je reserve pour une autre fois le reste de l'histoire Romaine.

LETTRE LIV.

A Guillaume Vopsel, Moine en Autriche.

Abregé de la Religion de l'Espion.

1617. TA derniere est magistrale & absoluë comme un assignation de l'Inquisition. Tu me demandes une Confession de foi, tu veux savoir quelle idée j'ai de la Religion, & tu me soupçonnes d'avoir du penchant à l'heresie. Je me suis attiré cela pour avoir pris autrefois la liberté de parler contre l'Infaillibilité du Pape, contre les Saints nouvellement Canonisez, & contre ceux qui enseignent qu'hors de l'Eglise Romaine il n'y a point de salut. Ton zéle, à ce que je vois, te rend chagrin & de mauvaise humeur. Aussi est-ce une grace qui s'enaigrit bien-tôt, à moins qu'elle ne se rencontre dans un cœur pur & dans un air temperé, dégagé des vapeurs de la superstition. Je veux pourtant te satisfaire du mieux que je pourrai, & t'envoyer par maniere de dire mon ame en effigie.

Quoi-qu'on ne puisse pas peindre ce qui n'est pas, il n'y a pourtant point de tableau qui n'ait son côté, où un habile peintre peut tirer le revers de son premier dessein; ou du moins l'imagination des Spectateurs peut suplléer à l'office de l'ouvrier, & former des idées toutes contraires à l'original. Pour te faire donc mieux connoître ce que je suis en matiere de Religion, je commencerai par te dire ce que je ne suis point.

Sçache donc que je n'ai point l'ame d'un Juif qui renferme le salut dans la maison de Jacob, &

qui prétend avoir au Ciel un droit héréditaire, 1679.
parce qu'à cause de la méchanceté de son execrable race il ne lui est pas permis de posseder un pied de terre dans le monde, qui pour fortifier ses prétentions produit le plan de sa généalogie, & fait voir qu'il est décendu en droite ligne, des Parricides qui ont mis à mort le Messie: Et sur cela il soûtient qu'en consequence du merite de ses Ancêtres, le Paradis lui appartient préférablement à ses autres freres.

Je ne suis pas non plus un Chrétien hipocrite, qui se moque lui-même, aussi-bien que tous ceux qui le voient, de ses vaines formalitez: Qui prie Dieu tous les matins sans manquer pour sanctifier la résolution qu'il a faite de pécher contre lui avant que le soir venu: Qui lassé par ses vaines repetitions, par ses *Ave Maria*, par ses *Ora pro nobis*, & par le reste de son pieux jargon, la patience des Saints & des Anges: Qui ne va à l'Eglise que pour prendre le Diable à son avantage, & afin que le rencontrant en terre sainte, il puisse marmotter quelque trahison contre Dieu sur ses chapelets & sur ses heures, comme font les Allemands contre l'Empereur entre les pots & les pintes, sans craindre que quelqu'un les observe, ou les dénonce.

Je ne rends aucun culte ni aux images, ni aux peintures, ni à de vieux morceaux de bois pourri & rongé des vers, & autres prétenduës Reliques de Christ, & de ses Saints. Je ne saurois me persuader que Dieu prenne plaisir à me voir ainsi faire le fou, & troter en pelerinage tantôt en un lieu tantôt en un autre, à l'honneur de cinq ou six prétenduës têtes de saint Jean-Baptiste: Car il y a autant de lieux qui prétendent faire voir cette sacrée Relique qui ne sauroit être plusieurs. Je ne saurois croire non plus la miraculeuse multiplication de la vraye Croix, qu'on prétend montrer toute entiere à Cesarée & dont on produit

1680. aussi des millions de morceaux dans la Chrétienté. Il n'y a presque point en Europe, en Asie, en Afrique, ou en Amerique, d'homme de qualité, qui ne se vante d'avoir une piece de cette admirable Relique. Si toutes ces pieces étoient ramassées, il y en auroit selon les apparences pour faire mille croix comme celle qu'on garde dans la Palestine pour la prétenduë vraye croix à laquelle Jesus fut attaché: Cependant tous ces morceaux ont été pris à ce qu'on dit de la vraye croix. A la verité, pere Guillaume, je ne suis pas d'humeur à gober ces grosses fables de bois, dont les seuls copeaux suffiroient pour m'étouffer. Mais voici pour me mettre en goût le lait de la bienheureuse Vierge. A presque quelque Paroisse ou Eglise Monastique que j'aille, j'en trouverai pour rinser mon incredule Palais; & j'ose dire qu'il y en a plus dans ces lieux-là, qu'une Vache d'Hongrie, n'en donneroit durant sept ans consecutifs. Mais il se caille dans mon estomac & me rend malade. La seule idée de ces absurditez enfantines fait autant d'effet en moi qu'une prise d'infusion d'Antimoine.

Je serois trop ennuyeux si je voulois te dire tout ce que je ne suis pas en matiere de Religion, & t'expliquer par cent autres particularitez ce que je ne serai jamais. Il vaut mieux tourner la médaille, & te dire positivement ce que je suis.

Je me trouve ici dans l'embarras pour me donner un nom, à moins que je ne prenne celui de Chrétien; car je ne sai à quel autre prédicament j'appartiens plus particulierement. Quant aux distinctions de Papiste, de Protestant, de Lutherien, de Calviniste &c. je ne les regarde que comme des noms qui distinguent les differentes factions qui regnent dans l'Eglise. Le nom de Catholique Romain particulierement me semble un solecisme contre le sens commun. Je voudrois donc qu'on me prit pour un Chrétien qui ne fait point de faction,

& qui ne prend aucun parti ; mais qui honore Je- 1680.
ſus comme nôtre commun Souverain & Maître, tâchant paiſiblement d'obéïr à ſes loix, comme doit faire un fidéle Sujet.

J'obſerve envers tout le monde la régle d'or que Jeſus nous à donnée, *de ne faire à autrui que ce que nous voudrions qu'on nous fit.* C'eſt ſur ce fondement qu'eſt bâtie toute la juſtice humaine. Je tâche de régler mes paſſion, & de ſuporter celles d'autrui : d'être en colere contre moi même pour la moindre choſe, & de chercher des excuſes pour les fautes & les manquemens d'autrui. C'eſt-là le fondement de toutes les vertus, ſoûtenu par la patience, par l'eſperance, & par la foi, cimenté par la charité, par la douceur, & par la temperance, & enrichi par tout de bonnes actions.

En un mot, Pere Guillaume, le ſommaire & la ſubſtance de ma Religion conſiſte dans ce peu de régles, *de craindre Dieu, de ſervir mon Roi d'honorer mes parens, & de leur obéïr d'aimer mes amis, & de rendre juſtice à tout le monde* ; ſans m'embaraſſer de vaines formalitez & d'inutiles cérémonies, ou ſans me mettre en peine dans quelle nation, dans quel climat, ou dans quelle ſocieté de Chrétiens je ſuis, puiſque Dieu n'a pas plus d'égard à l'un qu'à l'autre, nonobſtant ces extrêmes defferences.

Adieu, réverend Pere. Conclus de ce que je viens de dire que je ſuis Catholique dans le ſens le plus propre.

LETTRE LV.

A Mura Bassa.

Du mariage du Dauphin avec Anne-Marie-Victoire, sœur du Duc de Baviere.

1680. ON est ici dans une joye extrême. Ce n'est que danses, que chansons, qu'acclamations, que festins. Toutes les cloches sonnent: ce n'est que feux de joye, & autres illuminations. On tire le canon, on jette des fusées, des petards, des serpens volans, des étoiles, & toute sorte d'ouvrages à poudre. Si cela dure encore deux heures, je croi qu'on court risque de devenir fou. Il est minuit, & cependant on est encore dans le fort de la gayeté; ce qui n'est pas ordinaire en Occident, & qui ne seroit pas surprenant en Orient. Je voudrois qu'il y eût près de nous une Armée d'Ottomans; je leur donnerois le signal, & leur montrerois le chemin, l'heure, & le moyen d'entrer en cette Ville & de se rendre maître de la plus riche Cité de France. On ne se défie de rien de l'heure qu'il est, & les Gardes mêmes sont tous yvres. Il seroit aisé de les surprendre, & de les prendre dormans: Mais toutes choses ont leur tems, & c'est à present le bon tems de ces Infidéles.

Veux-tu sçavoir le sujet de tant de joye & de tant de seurité? Il est double. D'un côté la nouvelle venuë d'Espagne que la nouvelle Reine y est arrivée en bonne santé, & de l'autre le mariage de Monseigneur le Dauphin de France avec la Princesse Anne-Marie-Victoire sœur de l'Electeur de Baviere.

Je donnai avis vers la fin de l'année passée 1680.
des démarches qu'on avoit fait pour ce mariage. On en a fait aujourd'hui les dernieres cérémonies.

Le Roi de France partit de Versailles avec le Dauphin son fils au commencement de ce mois, pour aller au-devant de cette Princesse. Leur premiere entrevûë se fit à un lieu nommé Vitri. Aussi-tôt que la Dauphine, (car c'est ainsi qu'il faut maintenant l'appeller) vit que le Roi décendoit de Cheval, elle sortit de son Carosse, & se mit à genoux : Mais il la releva incontinent ; & l'embrassa avec beaucoup de caresses, lui témoignant la joye de voir pour la premiere fois une Princesse, de qui la France esperoit un héritier à la Couronne. Ensuite il lui presenta le Dauphin, qui ne manqua pas aussi de son côté de faire connoître les sentimens qu'il avoit pour une Princesse de si grande naissance, qui avoit tant de mérite, tant d'esprit, & tant de vertu.

La Reine ne vit la Dauphine qu'à Châlons, où elle lui fit exterieurement les plus tendres caresses qu'on puisse s'imaginer. Mais Dieu sçait ce qu'il y a dans le cœur des têtes couronnées, & connoît combien leur amitié est durable.

La cérémonie des épousailles se fit hier en cette Ville par le Cardinal de Boüillon, Grand Aumônier de France, dans la Chapelle du Palais de l'Evêque : Et aujourd'hui, comme je viens de dire, toute la cérémonie s'est achevée à l'Eglise de la Vierge Marie, Cathédrale de cette Ville, en presence du Roi & de la Reine, & de plusieurs Seigneurs & Dames de la Cour. Il y avoit d'autres Evêques, mais j'ai oublié leurs noms. Je pense pourtant que c'est ceux d'Orleans & de Condom. Ce dernier fait une belle

1680. figure dans le Royaume, & il est nommé pour premier Aumônier de Madame la Dauphine. Il paroit fort zélé pour convertir les Huguenots; & j'ai beaucoup plus de choses à dire de ce Prélat que je n'ai le tems d'en écrire à present.

Je te prie d'être bien persuadé que j'ai pour toi un profond respect; & que comme je n'ai jamais manqué jusqu'ici à t'envoyer ta part des nouvelles d'Occident, je me fais aussi un plaisir de n'y manquer jamais à l'avenir; car il faut que je partage entre les Bassas & autres Ministres de la Porte.

Contente-toi de ta part, & au nom de Dieu bien te soit.

LETTRE LVI.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Etat de Geneve. Histoire abregée de la guerre de cette République avec les Ducs de Savoye.

JE jure par la Mosquée de Sultan Job, que ces petites Républiques de Francs ne méritent pas qu'un Musulman y pense. Pour satisfaire neanmoins à ta curiosité, je dirai quelque chose de chacune aussi briévement qu'il se pourra.

J'ai parlé dans mes deux dernieres des Pays-bas unis, & des Cantons Suisses. Je veux maintenant te faire passer le Lac Leman, & te mettre à terre à Geneve, la mere, la nourrice, & le centre des Calvinistes. C'est une sorte de Protestans qui diférent des sentimens de Lu-

ther, premier Auteur de ce qu'on appelle ici ré- 1681.
formation.

La Ville de Geneve est fort ancienne, & elle n'etoit pas nouvelle du tems de Jule César, comme il paroît par ses Commentaires, où il dit qu'elle est située sur la riviere du Rhône, & precisément à l'entre du Lac Leman. Sa situation est fort agréable, & le terroir des environs si fertille, que Cerés & Bacchus sont à qui se surpassera en liberalitez; cependant Cerés l'emporte; car quoiqu'il y ait de bonnes vignes en ces quartiers-là, elles n'y sont pas neanmoins en si grande quantité, que le vin qu'elles produisent approche de l'abondance des grains, des légumes, des foins, des avoines, & de toute sorte d'herbages & de fruits que le climat produit ordinairement.

L'air y est pur & sain, l'hiver moins froid qu'en Allemagne, & l'Eté aussi chaud qu'en certains endroits de France.

Les gens y sont en general gros & gras, de mauvaise humeur, & peu Hospitaliers pour les Etrangers, sur tout pour ceux de la communion Romaine qui leur sont toûjours suspects comme des Espions. Ils ont beaucoup de frugalité, de continence & de sobrieté, & affectent par dessus toutes choses une gravité singuliere dans leur conduite & dans leur maniere de se mettre.

Pour des richesses ils n'en ont que peu; & sans l'adresse qu'ils ont à faire des soyes & à imprimer des Livres, dont il se transporte des quantitez infinies dans les pays étrangers, cette République ne sauroit soûtenir ses dépenses.

Elle est considérablement forte pour la grandeur de la Place, la Ville étant fortifiée par la nature & part l'art; enforte qu'elle est presque

1672. imprenable. On fait soigneusement garde sur les remparts, & aux portes. Il n'entre & ne loge point d'Etrangers qu'on n'examine sévérement. Il y a dans la Ville un Magazin, fourni de toutes sortes d'armes, & de tout ce qui est nécessaire pour soûtenir un long siége. Ajoûtez à cela l'amitié & la protection des Rois de France qui pendant tant d'années ont mis cette petite République à couvert des invasions & des attentats des Ducs de Savoye qui y ont des prétentions.

Les Savoyards tenoient autrefois proche de la Ville trois Forts, qui incommodoient fort les habitans, & pouvoient ruiner la Ville à coups de Canons. Mais Henri IV. Roi de France en enleva un au Duc de Savoye, & le démolit l'an 1600. Il en fit aussi ruiner un autre qui n'endommageoit pas moins l'autre côté de la Ville; & le troisiéme fut rasé par les habitans mêmes appuyez des François.

Si tu veux sçavoir sur quel titre les Ducs de Savoye ont des prétentions sur Genéve, je te dirai en peu de mots: Que les Comtes & les Evêques de Genéve se broüillerent autrefois au sujet du Gouvernement que chacun prétendoit lui être dû. Un certain Evêque acquit enfin la Souveraineté de Genéve de Fréderic I. Empereur d'Allemagne. Cela fut cause d'une guerre civile entre cet Evêque & le Comte de Genéve. Comme cette guerre fut longue, & qu'elle épuisa la Ville d'hommes & d'argent, les habitans du consentement de l'Evêque demanderent la protection du Comte de Savoye. Le Savoyard mit une armée sur pied, marcha contre le Comte de Genéve, & prit plusieurs Places & Forteresses qui appartenoient à la République. Ensuite il s'avança avec son armée à bonne portée des murailles de Genéve, agissant plûtôt comme

me ennemi que comme ami de l'Evêque & 1680.
des Genevois. Non content de ces nouvelles conquêtes, il demanda d'être rembourſé des frais de ſon expédition. L'Evêque lui repreſenta, qu'il devoit ſe contenter des places qu'il « avoit priſes, & qu'on reconnoîtroit comme « Fiefs de Savoye. Mais le Comte n'en étant « pas ſatisfait, menaça d'inſulter la Ville à moins qu'on ne le rembourſât en argent. Les Habitans étans pauvres, & craignans quelque choſe de pis s'ils obligeoient ce Prince d'aller plus loin, convinrent enfin avec lui : Qu'il au- « roit dans la Ville les mêmes droits que les « Comtes de Geneve avoient eu avant la guer- « re Et cela ſe fit par forme d'engagement. Le « Savoyard étant donc entré dans la Ville avec ſes forces, opprima les habitans, & les traita cruellement & tirannicquement. Il fit tant enfin, que les ayant mis au deſeſpoir, ils conſpirerent tous enſemble, & aimerent mieux rapeller le Comte de Geneve, qui n'avoit été chaſſé d'un bien qui lui appartenoit naturellement que par l'uſurpation de l'Evêque, que de ſe ſoûmettre à la domination d'un Etranger, qui commençoit ſi-tôt à les tirannifer.

Mais cet expedient bien loin d'être un remede, fut au contraire une augmentation de maux : Car le Comte de Geneve marchant avec peu de forces contre celui de Savoye, fut battu, & Geneve réduite à de plus grandes extrêmitez qu'auparavant. Les Vainqueurs entrant dans les maiſons des Bourgeois, en arracherent les Conſpirateurs des trous où ils s'étoient cachez, les tuerent, & firent aux habitans mille autres inſolences : Ce qui ne finit qu'aprés qu'on eût entierement éteint la race des Comtes de Geneve. Amedée Comte de Savoye trouvant alors que

1680. l'Evêque de Geneve l'incommodoit autant que les Comtes avoient fait ci-devant, obtint de l'Empereur Charles IV. le Vicariat des Provinces de l'Empire, croyant qu'à la faveur d'un si grand titre & d'une telle autorité il ruïneroit le crédit de l'Evêque. Mais le Prince Ecclesiastique se défendit si bien contre le Séculier, qu'il maintint ses droits & les libertez du Peuple, jusqu'au tems d'Amedée VIII. qui succeda à la Comté de Savoye, & qui en fut le premier Duc. Il fut ensuite élû Pape, & occupa la chaire de saint Pierre sous le nom de Felix. Avant son élevation à cette suprême dignité de l'Eglise, il avoit obtenu du Pape Martin la jurisdiction de Geneve pour le temporel. Mais il n'y trouva pas moins de difficultez que ses Prédecesseurs. Ses Successeurs ne furent pas mieux, & ne le sont pas encore aujourd'hui. Car quoi-qu'ils enflent leurs qualitez de ce titre, ils n'ont neanmoins pas plus d'autorité dans la Ville que le Roi de Bantam.

Geneve se gouverne par un Sindic, & par vingt-cinq Senateurs, qui s'assemblent tous les jours pour délibérer sur les affaires de la République: & pour juger toute sorte de procez civils ou criminels.

Il est de son interêt d'être de bonne intelligence avec la France, dont la protection la met à couvert de plusieurs insultes. Delà vient que le gros & le meilleur des Genevois se conforment par maniere de flâterie & de complaisance aux manieres de la France. Ils en ont même le langage, quoi qu'assez corrompu, & s'en servent par écrit & en conversation. Mais le langage du Pays est le Savoyard tout pur.

Puisque tu trouves mes lettres trop longues, sérénissime Ministre, je serai plus court à l'a-

venir, & t'écrirai souvent briévement sur les 1680
Etats de l'Europe dont je ne t'ai pas encore entretenu. Sorge en attendant à me rendre au Divan quelque bon office ; car je suis accablé de zéle, de soins, de maladie, & d'années. Il est sûr que je ne saurois guére vivre plus longtems, ou pour mieux dire, je ne serai guére plus long-tems mourant ; car cette vie mortelle n'est que la mort masquée.

LETTRE LVII.

A Achmet Bassa.

Des Huguenots de France, & comment le Roi s'y prenoit alors pour les convertir.

CErtaines maximes d'Etat ou de Religion, ce qu'on aimera le mieux, car tout revient presque à un, ont obligé le Roi de France à publier une déclaration qu'on appelle réglement, par lequel les Huguenots sont dépoüillez de certains droits & priviléges dont ils joüissoient cidevant.

Si tu veux sçavoir le caractere de ces Huguenots, je te l'apprendrai du mieux que je pourrai, non entierement & parfaitement, tu peux en jurer : mais au moins d'une maniere trés-conforme à la vérité.

Il est nécessaire que tu sçaches avant toutes choses, qu'il y a environ deux cens ans passez, qu'un certain Moine ou Dervis, comme nous parlons, nommé Marthin Luther, mécontent du Pape, ou Evêque de Rome, son Souverain & Maître, s'érigea en Prédicateur, en Docteur, en Réformateur, & en Apôtre du Siecle. Il fut suivi de grand nombre de gens, & même plusieurs Princes & personnes de qualité donnerent dans ses sentimens. Les déréglemens notoires du Clergé Romain d'un côté, & de l'autre le penchant naturel qu'on a pour la nouveauté, facilliterent beaucoup cette innovation. Luther se rendit fameux à Wirtemberg, à Ausbourg, & autres lieux d'Allemagne où il fit du séjour. En un mot, sa nouvelle Doctrine fut pour tout l'Empire

en général comme un tremblement de terre. Il 1680.
ébranla plusieurs honnêtes gens de l'un & de l'autre sexe, & gagna des milliers d'étourdis & de garnemens.

Un certain Chanoine entr'autres nommé Calvin donna dans ses sentimens. Ce Calvin étoit un très-sçavant homme, doüé de grandes qualitez; mais fort partial, fort vindicatif, & d'une humeur fort austere. Il fut d'abord fort zélé, & en tout fort uniforme, suivant le plan de son nouveau Maître. Mais étans entrez en dispute, il prit le frein aux dents, secoüa le joug, & se revolta de l'obéïssance de son nouveau Directeur. Il y a eu depuis quantité de pareils opiniâtres qui ont voulu s'ériger en Apôtre ou en Prophêtes. Tels furent par exemple Zuingle, Occolampade, Melanchthon, Bucer, Beze, & je ne sai combien d'autres nouveaux flambeaux, & sauveurs du monde.

Les Huguenots, à ce qu'on m'a dit, sont Disciples de Calvin. Telle est la République de Geneve, une partie de la Suisse, de la Hollande, & du Pays des Grisons. Pour l'Angleterre, la Suede, le Dannemark, la Norwegue, la Saxe, le Brandebourg, & Hesse-Cassel, tous ces pays sont Lutheriens à la reserve de l'Angleterre, que j'ai nommée la premiere, qui depuis Luther à fait dans sa Religion douze differens changemens.

On remarque que les Anglois sont faciles, & susceptibles de toutes sortes d'impressions etrangeres. Les François disent, *qu'ils embrasseroient le Mahometisme aussi-tôt qu'aucune autre Religion, si l'on pouvoit une fois gagner la longueur de leur pied.* C'est un proverbe Anglois. Il est certain que cette nation est variable, inconstante, & rebelle. Elle se lasse de l'abondance que la nature lui a donné; & c'est ce qui la rend inquiete, mécontente, & délicate. Elle mépriſe son propre bon-

1710. heur pour soulager son estomac mal disposé & le préparer aux régals chimeriques des Magiciens étrangers. Les Anglois étoient autrefois braves, & fermes dans leurs principes : aussi leur renommée s'étoit-elle répanduë du long & du large. Un Baronnet Anglois, disent les Historiens de France, qu'on doit regarder comme desintéressez en ce point, tua vingt-cinq François, du nombre desquels étoient deux Marquis, quatre Chevaliers, & neuf Gentilshommes de moindre rang.

Mais aujourd'hui ils ont entierement perdu leur ancienne réputation & valeur. Ils se sont corrompus par mille débauches. Ils sont aussi legers que le vent & aussi mobiles que la poussiere. En un mot, ils ne sont absolument que la risée & le mépris des autres nations.

On a comparé les Seigneurs & la veritable Noblesse à la plus fine fleur de farine, & le commun peuple au son le plus grossier. En effet, les premiers sont bien élevez, & ont une bonne connoissance des belles lettres & des Mathématiques ; d'ailleurs honnêtes, généreux, bienfaisans, civils envers les Etrangers & les gens du monde qui connoissent & qui pratiquent le mieux la véritable grandeur. Le peuple au contraire est cruel, insolent, brutal, séditieux, & ennemi des Etrangers. En général les Anglois valent mieux dans l'adversité que dans la prosperité ; & il y a long-tems qu'on a dit d'eux :

Anglica gens est optima flens, sed pessima ridens.

Mais revenons aux Huguenots de France & à Calvin leur maître. D'abord que je fus arrivé à Paris un vieux Dervis me dit une fois comme une chose bien assurée, qui avoit souvent entendu dire à son pere, „ que Calvin avoit mis en sa

preſence ſa main droite au feu, ſouhaitant « 1680.
qu'elle eut été brûlée lors qu'il s'en ſervit pour « écrire contre la préſence réelle du Corps de Je- « ſus au Sacrement de l'Autel. Mais que puis- « qu'il avoit fait ce fatal traité il étoit obligé « par honneur de le défendre juſqu'au bout. Ce- « pendant la préſence réelle eſt le point le plus important entre les Catholiques & les Huguenots. Tout le Corps de leur Religion en dépend, & tourne à droit ou à gauche. Deſorte que cela étant, les Huguenots n'ont pour fondement de leur ſéparation que l'opiniâtreté reconnuë de leurs Conducteurs. Auſſi franchement les accuſe-t'on avec quelque juſtice d'être les Diſciples de l'eſprit obſtiné de Calvin, auſſi-bien que de ſa doctrine. Il n'y a point au monde des gens ſi entêtez, ſi ſinguliers, ſi pariaux, ſi prévenus en leur faveur, ſi opiniâtres, & ſi incorrigibles. Il en faut neanmoins excepter quelques perſonnes diſtinguées, la plûpart des Nobles, & ce qu'on appelle les beaux eſprits de cette profeſſion, c'eſt-à-dire, les gens ſenſez. En effet, ceux de ce caractére mépriſent la bigoterie de leurs freres & vont à leurs aſſemblées publiques plûtôt par complaiſance pour leurs parens & amis, ou à cauſe de leur propre intereſt, que par aucun véritable attachement qu'ils ayent pour une Religion ſi nouvelle, ſi mépriſée & ſi borrée.

En un mot, les Huguenots ſont ſi méchans, ou du moins ils ont le malheur d'être ſi odieux à la Cour, que le Roi fort mécontent d'eux a réſolu d'extirper de ſes Etats & eux & leur héréſie. Pour en venir à bout il agit peu à peu en grand politique. Il eſt trop habile pour pouſſer tout le parti en même tems, pour le réduire au deſeſpoir, & le pouſſer à une revolte générale. Il ne ſeroit pas de la prudence d'allarmer des gens extremement riches, puiſſans, & dont les interêts

1683. font fort mêlez avec ceux des Catholiques, & de s'attirer par-là une guerre civile. Je suis persuadé, & je croi parler modestement, que les Huguenots peuvent entretenir une armée de cinquante mille hommes. Comme il sçait donc qu'encore que les Prédicateurs fassent tous profession de la même Religion, tous n'ont pas néanmoins le même zéle pour sa défense & pour sa propagation, il a rendu une déclaration, qui ne regarde que les Mollas, ou Ministres, comme on parle ici, qui sont convaincus d'avoir attiré quelque Catholique à leur hérésie. Les Catholiques aussi qui abandonnent la Religion de leurs peres, sont condamnez par la même Déclaration à un banniſſement perpetuel, à perdre la main droite qu'ils auront levée en faisant leur abjuration, & autres rigoureuses peines.

Cependant les Evéques & le bas Clergé n'oublient rien pour confirmer les Catholiques dans la foi & dans l'obéïſſance où ils ont été élevez, & pour ramener les Huguenots de leurs prétenduës erreurs. Je dis prétenduës parce qu'il nous est indifferent à nous qui sommes Musulmans & disciples de Mahomet, lequel de ces deux partis Nazariens ait raison ou tort. Nous ne devons avoir en vûë que l'interêt de l'Empire Ottoman. Ces Incirconcis seront également hérétiques & infidéles, tant qu'ils seront ennemis de l'Envoyé de Dieu, qui est le sceau des Prophétes.

Celui qui travaille avec le plus de vigueur, & qui se donne le plus de peine pour convertir les Huguenots, est l'Evéque de Meaux, homme d'une prodigieuse éloquence, d'un grand sens, & d'un bon esprit. Ce siécle n'a point produit son pareil du côté des perfections de l'esprit. Il est profondément sçavant, homme d'une litterature universelle, & sçachant la plûpart des langues. Un Oracle pour la Philosophie, & pour l'Astronomie,

& autres sciences de la Nature. Il est la couronne des Poëtes & des Orateurs, & le magazin s'il faut ainsi dire, de la science humaine.

A la verité il est fort zélé pour l'autorité & l'infaillibilité de l'Eglise Romaine. Mais il soûtient ces choses avec tant de grace & de modération ; avec une raison si mâle, & avec les marques d'une pieté si sincere, que moi qui ne suis pas plus prévenu pour un parti que pour l'autre, ne saurois m'empêcher d'admirer les dons naturels & les perfections de son ame. Il est savant comme Abdel Melec Muli Omar de Fez; pieux comme Hebatolla Mir Argum de Cogni en Natolie ; abstinent comme Mohammed en Arabie ; Saint comme Mirmadolin Santon de la Valée de Sidon. Homme accompli à tous égards, & inspiré de la grace celeste.

Ne me condamne pas, grand Bassa, si je fais l'éloge d'un Chrétien : Mais profitons toi & moi, & tous les vrais Croyans en général, des bons exemples, en quelque endroit ou dans quelque Religion qu'ils se trouvent.

LETTRE LVIII.

Au Vénerable Moufti.

Continuation de l'Histoire Romaine jusqu'à l'abolition de gouvernement des Rois.

Vic. TAnt que tu ne te plaindras pas de recevoir trop souvent de mes Lettres, je compterai pour rien la peine de les écrire. C'est un plaisir de repasser ainsi l'histoire des siécles précedens. A mesure que ma main la couche sur le papier, elle s'imprime bien plus fortement dans ma mémoire. Je ne serois point fâché d'être obligé de passer le reste de ma vie à faire des extraits de toutes les histoires qui sont au monde. Une telle occupation seroit un remede continuel à ma mélancolie. Autant d'histoires que je parcourois seroient autant de flambeaux pour dissiper les broüillards & les ténébres dont mon ame est naturellement enveloppée ; & c'est ce qui la rend triste. Je finis ma derniere lettre par le régne de Numa Pompilius second Roi des Romains. Ce Prince comme s'il eût rendu le Royaume héréditaire aux hommes vertueux seulement, ne fut pas plûtôt mort, que le peuple choisit pour successeur Tullus Hostilius en considération de ses grandes & excellentes qualitez.

Il perfectionna l'art militaire, & apprit aux Romains une meilleure discipline Aprés avoir dressé la jeunesse à manier les armes avec adresse & avec promptitude, il osa défier les Albains, & faire des invasions dans leurs Etats, quoique ce

peuple fût brave, & qu'il eût long-tems été le maître en Italie. Après plusieurs combats où la perte fut égale de part & d'autre, pour finir enfin la guerre, & pour diminuer la perte des vaincus, on convint mutuellement de décider la chose en faisant combattre trois freres d'un côté, contre trois freres du parti opposé. Les trois Romains s'appelloient Horaces; & les Albains Curiaces. 1670.

Le combat fut beau & douteux; mais le dénouëment eut quelque chose d'admirable. Les trois Curiaces furent blessez, & deux des Horaces tuez. De sorte qu'il sembloit difficile de dire de quel côté étoit l'avantage, ou au Romain sain & sauf, ou aux trois Curiaces blessez & affoiblis. Horace néanmoins n'ayant pas trop bonne opinion de ses forces contre un ennemi si superieur en nombre, joignit la ruse au courage, & se servit de ce stratagême.

Il fit semblant de fuïr pour séparer ses adversaires, & les prendre à nombre égal les uns après les autres. Cet expédient lui réüssit, & il se défit des trois. Mais il soüilla sa victoire par le sang de sa sœur qu'il tua à son retour, parce qu'elle parut affligée en voyant les dépoüilles d'un des Curiaces avec qui elle étoit fiancée. Il fut recherché pour son crime: Mais le service qu'il venoit de rendre fit passer par-dessus son crime, & une action qui dans un autre tems lui auroit côté la vie, ne servit qu'à augmenter sa gloire.

Peu de tems après les Romains eurent guerre avec ceux de Fidenes, qui habitoient le pays de Latium, ou la Toscane. Les Albins s'étoient obligez par le traité qu'ils avoient fait avec les Romains, de les secourir quand ils auroient guerre. Ils leur envoyerent donc des troupes sous le commandement de Metius Fufetius. Mais ce Général n'en usa pas de bonne foi: Car dans le tems précisément que les deux armées étoient prêtes

1610. d'en venir aux mains, il se retira avec les siens sur une hauteur, pour y juger des coups, & voir de quel côté se déclareroit la victoire, afin de se joindre ensuite au plus fort. Tullus Hostilius ayant remarqué ce mouvement, cria sagement si haut que les deux armées l'entendirent, *que Metius avoit fait cela par son ordre* Les Romains prenans alors courage, & la peur au contraire s'emparant de leurs ennemis, ils les eurent bientôt mis en déroute & vaincus. Après cela le Roi des Romains fit lier le traitre Metius Fufetius à deux Chariots, & commanda qu'on les fit tirer par deux forts chevaux qui démembrerent ce malheureux. Il ruïna aussi Albe la longue & la démolit entierement, regardant alors cette Ville, non comme la mere de Rome, mais comme sa rivale. Il commença néanmoins par faire transporter à Rome les Albains & toutes leurs richesses, afin qu'il ne parut pas qu'Albe eût péri, mais seulement qu'elle avoit changé de situation, & avoit été incorporée avec Rome.

Ancus Marcius petit-fils de Numa du côté de sa fille, succeda à Tullus Hostilius. Il hérita de son merite aussi-bien que de son sang. Il entoura la Ville de murailles : Et comme le Tibre divisoit la Ville en deux parties égales, il les joignit par un Pont qu'il fit bâtir. Il bâtit encore le Port d'Ostie, prés de l'embouchure de la riviere qui se jette dans la mer. Il y établit une colonie de Romains, comme pour présager dés-lors ce qui arriva depuis, c'est-à-dire que les marchandises de toute la terre y seroient apportées, comme dans le magazin maritime d'une Ville destinée à tout conquerir.

A Ancus Marcius succéda Tarquin, qui fut depuis surnommé *Priscus*, ou ancien. Il étoit étranger, & parvint à la couronne par son adresse & par son esprit. Car étant fils d'un homme de

Corinthe nommé Demarate qui avoit abandonné 1616
son païs, pour s'enfuïr en Toscane, où il fut fait Roi. Tarquin assaisonnant par la politesse & naturel des Grecs l'art des Italiens, se mit si bien dans l'esprit des Romains, qu'ils l'élûrent pour leur Roi. Il augmenta le nombre des Senateurs, & ajoûta trois cens hommes aux compagnies qui étoient déja sur pied. Il n'osa pas faire de plus grosse augmentation, parce qu'Attius Navius, Augure de grande réputation parmi les Romains avoit défendu qu'on allât plus loin. Les Augures étoient certains Devins qui prédisoient l'avenir par le chant, par le vol, par la nourriture, & autres actions des oiseaux. Tarquin demanda un jour à Attius Navius, *si ce qu'il pensoit étoit faisable ?* L'Augure ayant consulté son Art, répondit, *que cela pouvoit se faire. Je songeois*, reprit alors le Roi, *si je pourrois couper cette pierre blanche avec un rasoir. Tu le peux*, repliqua Attius. Et le Roi le fit. Le Collége des Augures fondé par Romulus, fut depuis en grande vénération parmi les Romains. J'aurois du apeller ce Collége le Triumvirat des Augures; car ils ne furent d'abord que trois, un de chaque Tribu. Mais Servius Tullius qui succeda à Tarquin en ajoûta un quatriéme. Ces quatre étoient de naissance noble. Ils furent ensuite augmentez jusqu'à neuf, & enfin jusqu'à quinze, sous la Dictature de Sylla.

Pour revenir à Tarquin, il ne fut pas moins heureux dans la guerre que dans la paix. Il soumit douze peuples differens de Toscane. Il inventa les robes & les enseignes de la Majesté Royale, les chars d'yvoire sur lesquels les Senateurs se faisoient porter au Conseil, les anneaux d'or, & les magnifiques harnois de chevaux qu'on donnoit aux Chevaliers comme des marques d'honneur. C'est de lui que sont venus aussi les robes de

1068. Pourpre & d'Ecarlate ; le char de triomphe d'or, la robe Phrigienne peinte, que les Généraux victorieux portoient quand ils recevroient les honneurs du triomphe. C'est enfin de lui qu'ont tiré leur origine plusieurs autres ornemens & décorations publiques qui faisoient briller la majesté & la grandeur de l'Etat.

Tarquin ayant été mortellement blessé, Tanaquil ou Ceciile sa femme fit accroire au peuple qu'il se portoit assez bien, que ses playes n'étoient pas dangereuses ; qu'il s'étoit un peu assoupi, & qu'on le verroit bien-tôt en bonne santé. Elle dit en même tems que son Epoux souhaitoit qu'on obéït à Servius Tullius, qui étoit un des favoris de la Reine, & qu'il administrât la justice, & gouvernât le peuple sagement durant l'indisposition du Roi.

Ce Servius Tullius étoit fils d'un Prince de Toscane, lequel ayant été tué dans un combat contre les Romains, sa femme fut amenée prisonniere à Rome, & ayant été presentée à Tanaquil, elle la prit en sa protection, & lui redonna la liberté. Cette prisonniere étant grosse accoucha de Servius Tullius dans le Palais de Tanaquil. La Reine eut un attachement singulier pour cet enfant & le fit élever comme s'il eût été sien, prévoyant par une flâme dont elle vit sa tête environnée, qu'il seroit un jour quelque chose de grand. Ce fut pour cela qu'elle persuada le peuple de le recevoir par provision pour le substitut de son mari, ne doutant point qu'aprés qu'on auroit goûté la douceur de son gouvernement, & que la mort de Tarquin seroit une fois publique on ne se soûmit aisément à lui, & ne le reçut pour Successeur de son Epoux. Son stratagême lui réüssit à souhait : Car Servius Tullius profitant du tems, fut si agréable au peuple, que tout le monde reconnut que le Royaume qu'il n'avoit

eu que par artifice, étoit dû à son mérite & à ses vertus. Il fut le premier qui cotisa les Romains à proportion de leur bien. Il les distribua par Tribus, afin que connoissant les forces de ses Sujets, il pût s'en servir plus utilement. Ce Roi sage & politique mit enfin un si bon ordre dans la République, que le bien de chacun, sa dignité, son âge, sa profession & sa charge, tout cela fut enregistré sur des Tables publiques; ensorte qu'il y avoit autant d'économie, d'ordre & de régularité dans ce grand Etat, que dans la maison d'un particulier. ceci

Le dernier Roi des Romains fut Tarquin surnommé le Superbe, à cause de son humeur farouche, altiere, & mépriſante. Il se maria à la fille de Servius Tullius dans l'espérance de lui succéder à la Couronne. Mais n'ayant pas la patience d'attendre la mort naturelle de son beau-pere, il le fit assassiner, & se mit violemment sur le Trône. Il gouverna l'Etat comme il l'avoit acquis, c'est-à-dire par la cruauté & par de mauvaises pratiques. Il refusa à son beau-pere les honneurs de la sépulture, disant qu'il ne mériteroit pas d'être mieux traité que Romulus qui ne fut point enterré. Il fit mourir les chefs de la Noblesse qu'il soupçonna dans les interêts de Servius. Tullia sa femme n'étoit pas moins méchante que lui. Aussi-tôt qu'elle eût salué Roi son Epoux, elle fit passer son chariot sur le corps sanglant de son pere. L'un & l'autre firent de grandes cruautés, & massacrerent plusieurs Senateurs. Mais l'orgueil de Tarquin le rendit insuportable à tout le monde. Après avoir enfin épuisé contre ses Sujets une partie de sa fureur, il tourna sa rage contre ses ennemis de dehors, & prit plusieurs fortes places sur les Toscans. Nonobstant tous ces vices il donna néanmoins au monde une seule preuve qu'il n'étoit pas sans pieté, en ce qu'il fit vendre le butin qu'il avoit fait sur les ennemis,

1680. employa l'argent à faire achever le Temple de Jupiter au Capitole, que Tarquin l'ancien son pere avoit commencé. L'histoire remarque, que comme on jettoit les fondemens de ce Temple, on trouva une tête d'homme. On prit cela pour un bon augure, & pour un présage que Rome seroit le siége d'un vaste Empire, & la Maîtresse de toute la terre; ce que la suite confirma.

Le peuple Romain souffrit l'orgueil de Tarquin, mais il ne pût souffrir l'impudicité de ses fils, dont l'un ravit Lucrece, femme d'une beauté & d'une vertu admirable. Cette femme répara sa honte par le poignard, & en jettant le dernier soûpir, elle pria Brutus & Collatinus qui étoient deux Princes, de ne pas laisser cet outrage impuni. Ces deux Princes donc émûrent le peuple, & l'encouragerent à maintenir la liberté, & à abolir le Gouvernement des Rois. Ce qui fut aussitôt fait que dit. Et ce fut-là aussi que finit la tirannie des Rois.

Je t'entretiendrai dans ma prochaine de l'agrandissement & des progrez des Romains sous les Consuls & sous les Empereurs. Cette relation contiendra ce qui s'est passé de plus mémorable dans la paix & dans la guerre, & ira jusqu'à la décadence de cet Empire.

LETTRE LIX.

A Orchan Cabet Etudiant & Penſionnaire du Sultan.

De l'ame aprés la mort. Plaiſanteries aſſez ſingulieres.

C'Eſt ſur l'ame que j'ai à t'entretenir aujourd'hui. Il s'agit de ſavoir ſi l'ame aprés la ſéparation du corps ira au Ciel ou en Enfer, comme on le dit ordinairement, ou ſi elle ne ſera pas plus heureuſe ou plus malheureuſe : ou ſi elle l'eſt moins ce ſera toûjours d'une maniere plus proportionnée à l'ordre de la juſtice éternelle. Il me ſemble que je vais au ſens du terme de l'original, qui eſt *Nemeſis*. Quoique ce mot paſſe parmi la plûpart des ſavans d'Occident pour un mot du Grec ancien, je pourrois prouver neanmoins qu'il eſt Phenicien & dérivé du Chinois. Je pourrois démontrer encore que ce terme eſt tout plein de miſteres. 1683.

Chaque ſyllabe de ce mot eſt ſacrée & miſterieuſe, comme le *Mene, Mene, Tekel Upharſin* de Beltſatzar, *numeravit, numeravit, appendit, diviſit.* C'eſt-là le ſens de ces paroles qui procédent de l'Intelligence éternelle.

Toutes les lettres, toutes les ſyllabes dont ces paroles ſont compoſées, ſont des productions des Mathématiques, je veux dire de la ſcience originale, & non des productions des miſerables chicanes qui s'enſeignent dans les écoles & dans les Academies. Tels ſont les Elemens d'Euclide, les rudimens d'Algebre, de Benazer, de Ki-Find, &

1680. d'autres sçavans. Il y a dans les sciences humaines quelque chose de plus que ce qu'on a publié jusqu'ici dans le monde, ou du moins plus qu'il y en a à présent : quelque chose de plus, dis-je, qui s'est sauvé de la ruine des incendies, des déluges, des tremblemens de terre, & de la gueule du tems qui devore toutes choses.

Je ne veux point être long, sçavant Orchan, mais répons je te prie à une question que j'ai à te faire au sujet de l'ame. Peux-tu croire les contes que les Ecclesiastiques débitent touchant le Purgatoire, l'Enfer, & les deux Limbes. As-tu assez de foi pour gober les ridicules fables du livre intitulé *Speculum exemplorum* ; ouvrage si celebre & si estimé parmi les superstitieux Nazariens de l'Eglise Romaine ? Crois-moi, Orchan, ces dogmes ne sont uniquement que de purs effets de l'Anthropomorphisme, ou de la Religion de ceux qui representent Dieu sous la forme d'un homme mortel. Leur ame grossiere est si peu capable de s'élever au-dessus de ces idées basses & terrestres, qu'ils s'imaginent de pouvoir peindre l'éternelle Divinité, qui n'a ni figure ni ressemblance. Ils la representent comme un vénérable Vieillard, avec des cheveux gris, & une barbe de la même couleur : ils mettent ensuite cette idole dans les Temples pour y être adorée. Le Vulgaire ignorant & grossier n'ose contredire à ses Conducteurs qu'il revere comme autant d'Oracles. Il se met à genoux devant cette sacrée vanité, & rend les honneurs divins à un ouvrage de l'art humain. Ainsi la superstition & l'erreur se répandent & s'enracinent dans le monde. C'est de-là que les ignorans se forment l'idée qu'ils ont de l'ame.

Ils ne peuvent pas concevoir comme elle peut subsister aprés la mort sans un corps de chair &

de sang pareil à celui qu'elle avoit en cette vie. Ils se contredisent neanmoins en soûtenant qu'elle ne peut avoir un tel corps qu'à la résurrection generale ; & soûtiennent en même tems, qu'elle joüira de tous les plaisirs, ou qu'elle souffrira toutes les peines, dont les Etres corporels peuvent joüir, & qu'ils sont capables de souffrir. Les Infidéles sont embarrassez sans contredit dans un Labirinthe d'hérésies.

Les mortels ne savent quel est l'état des ames séparées des corps ; si elles vont en haut, ou en bas ; en Orient ou en Occident ; au Septentrion ou au Midi. Nous ignorons entierement les climats où les sauvez & les damnez sont distribuez séparément. Peut-être la doctrine de la Métempsycose enseignée par Pithagore, Empedocle, & par tous les Indiens, est-elle vraye ? Il y a peu de Musulmans qui s'éloignent de ce sentiment : Ou peut-être, comme les Poëtes Payens ont misterieusement écrit, tomberons-nous dans le fleuve Lethé, dans la region de l'oubli, où nous serons comme si nous n'avions jamais été. C'est-là l'état immobile des ames, si l'on peut dire qu'il y en air un dans la nature pour l'esprit. Et cela étant, les Millenaires, ou Chiliastes parmi les Chrétiens ont peut-être beaucoup de raison d'enseigner comme ils font que l'ame dormira jusqu'à la résurrection. Selon moi cette vie même ou nous croyons être si fort éveillez, entendre, voir, goûter, flairer, sentir, & joüir des plaisirs de l'Univers, n'est qu'un songe ou une vision : Le grand *deliquium* de l'ame : L'apoplexie universelle de la nature humaine On ne trouve de véritable vie qu'en haut dans les pures regions de l'air, ou dans les Firmamens plus épurez. Si ce n'est pas là qu'elle se trouve, c'est au moins dans le plus haut des Cieux, au-dessus des Etoiles, lieu éloigné & dégagé de la corruption

1680. de la matiere, où les essences parfaites se chauffent éternellement à la grande lumiere qui procede de Dieu, ou se mettent à couvert & se rafraîchissent à l'ombre des arbres du Paradis, dont les ruïnes sortent des profonds abîmes de l'éternité, & sont arrosées par des sources & par des ruisseaux qui murmurent le long des verds rivages, & des magnifiques bocages d'Eden.

Tels sont les plaisirs que Dieu, qui est la source de la liberalité, acorde à ses creatures. Il ne cherche qu'à régaler ceux qu'il aime de bonheurs infinis.

Il y a en Paradis des rivieres aussi larges & aussi longues que le Danube, le Niger, le Volga, le Nil, ou qu'aucun autre fleuve considérable qu'il y ait au monde.

Quoique les rivieres du Paradis ne soient pas profondes, & qu'on n'ait aucun sujet de craindre de s'y noyer; elles le sont neanmoins assez pour que les ames puissent y nager dans des plaisirs éternels. D'ailleurs tu sais ce que dit le Prophête, *que nous y aurons des femmes, dont il n'y a point de Peintre qui puisse representer la beauté; femmes qui ne regarderont d'autre homme que le leur.* Femmes dont la beauté surpassera l'éclat des Diamans, des Rubis, des Hyacintes; & de tout ce que l'Orient a de précieux.

Le Prophête nous promet aussi, *que nous serons étendus à nôtre aise sur un lit de parade tendu sous des pavillons de magnifique structure.* Que nous serons servis par des Pages beaux & brillans comme des perles; pendant que d'agreables Zéphirs nous rafraîchiront de leurs haleines immortelles, qui formeront un doux & agréable son entre les feüilles & les branches des verds taillis, des arbres, & des buissons plantez par-ci par-là dans les campagnes du Paradis.

Nous devons entendre, Orchan, par ces allegories, la souveraine félicité des ames vertueuses, qui

meurent dans la foi & dans l'amour. C'eſt un prin- 1680.
cipe certain, *que quiconque vivra bien & agréablement avec les honnêtes gens du monde, ſera ſouverainement augmenté en ſon eſpece, ou perfectionné dans le Ciel par un changement infiniment plus agréable.* De ſorte que tout homme qui meurt bien ſera indubitablement raſſaſié de felicité.

Parlerai-je à cœur ouvert & en ami ? Je croi que quand Atropos aura fait ſes affaires & les nôtres & qu'elle aura coupé le fil de nôtre vie terreſtre, nos ames s'éveilleront alors comme d'un ennuyeux Sommeil mêlé de joyes & de chagrins, de craintes & d'eſperances, de plaiſirs & de peines, & que l'experience nous convaincra d'abord de la vérité de toutes nos fâcheuſes prévoyances. Chacun ſera placé ſelon ſon rang dans la Blaſon de la deſtinée. Je ne ſuis pas aſſez hardi pour entrer dans le détail, & pour examiner où, ou comment cela ſe fera. Je te dis en général ce que je crois, qu'il y aura des Paradis de toutes les ſortes & de tous les degrez où les ames ſeront recompenſées d'une maniere exquiſe & proportionnée à la difference qu'il y aura entr'elles: Et que les méchans en general de quelque rang ou qualité qu'ils ſoient ſeront également punis en Enfer. En effet, je trouve que c'eſt une groſſe incongruité ; & une bévûë à laquelle on ne peut rien ajouter en matiere de Theologie & de raiſon, de ſoûtenir ou de s'imaginer, qu'auſſi-tôt que nous aurons pouſſé le dernier ſoûpir, nos ames traverſeront incontinent les Elemens & les Globes céleſtes, & ſeront placées en même tems dans le Ciel Empirée, ou ſeront en un inſtant précipitées dans le fond des enfers. Il me ſemble que ſi j'allois au Ciel, je voudrois demeurer quelque tems en chemin, & me divertir dans la haute region d'un air ſerain & embaumé, je voudrois m'entretenir avec les Démons bienfaiſans, & peut-

1620. être avec les ames des Anciens Philosophes & Poëtes Payens. Je m'informerois au moins d'Orphée, d'Homere, de Virgile, d'Ovide, de Lucrece, de Pindare, d'Epitecte, & en chemin faisant de Sapho. Mon ambition seroit aussi de voir ou d'entendre Pithagore, Platon, Plotin, Phorphire, & quelques autres Sages de Grece. Je n'oublierois point non plus le nom d'aucun sage celebre des Siecles passez, persuadé que je suis que la terre en a peu produit dans ces derniers tems qui méritent d'être nommez. Mais sur tout je chercherois avec soin le trois fois grand Hermes, pere de la sagesse & de la science. Je gagerois dix contre un, que je ne manquerois pas de visiter Horace, & de lui demander une bouteille de son cher Muscadin, s'il en a encore quelqu'une.

Aprés m'être ainsi rafraichi dans le Paradis de ce monde Sublunaire, je prendrois congé, & m'en irois au globe de la Lune. Je baiserois la main du Monarque qui gouverne tous les habitans de cette Planete. Si je le trouvois de bonne humeur je lui demanderois humblement pardon pour les pauvres Arcadiens, qui se sont vantez, *que leur païs étoit plus ancien que la Lune*. Je tournerois leur cause le plus favorablement qu'il me seroit possible, & lui representerois, que ce ne fut qu'une troupe de pauvres ignorans bergers qui forgerent les premiers ce blasphême, & que leur race est entierement éteinte sur la terre. Qu'ainsi ils ne meritent pas sa colere & son ressentiment, puisque tous les Arcadiens qui ont avancé durant leur vie une telle impieté, ont été condamnez incontinent aprés leur mort à travailler pour penitence aux mines de la Lune. Peut-être que mon Apologie seroit de quelque avantage à cet pauvres malheureux. Mais si je voyois qu'on m'accordât ma demande; & que ces infortunez Arcadiens délivrez de leur prisons eussent la liberté de re-

tourner au monde, je leur recommanderois de 680.
prendre garde de ne plus affronter à l'avenir un si puissant Voisin.

Après avoir fait une si bonne action, je voudrois me glisser le plus legerement qu'ils me seroit possible dans le globe de Mercure, de peur que ce ruse Larron ne me derobât mes dents dans ma bouche. Rendant en chemin faisant, mes devoirs à la belle Venus; je fermerois les yeux, & me coulerois en moins de rien dans la Sphere brûlante du Soleil. Pour Mars, Jupiter, & Saturne, je n'ai rien à démêler avec eux. Mais que faire des animaux de la huitiéme Sphere? Je tondrois sans contredit le Belier. *a* Je ferois enrager le Taureau *b* à force de le faire courir. Si je passois prés des Jumeaux *c* avec pitié, je mangerois l'Ecrevisse, *d* pour me servir de Viatique. Je me servirois de ses écailles pour fermer la gueule du Lion, *e* de peur qu'il ne me dévorât aussi. Mais dans quel ravissement ne serois je point quand je serois venu à la Vierge? *f* Quels mouvemens d'amour ne sentirois-je point, jusques à ce qu'aprés l'avoir pesée dans la Balance *g* de la raison, je la trouverois trop legere? Oserois-je m'aprocher du Scorpion *h* Oüi, mais je commencerois par le charmer à la faveur du misterieux verset de l'Alcoran. Pour m'assûrer de ce méchant animal, je prierois pour Noé & pour tous ses Décendans, selon l'ancienne maxime des Arabes, & passerois ensuite auprés sans craindre d'en être piqué. Si le témeraire Phaëton avoit sû ces secrets, il n'auroit pas conduit le Chariot du Soleil avec tant d'imprudence: Il auroit passé sur le Scorpion sans courre aucun risque de brûler le monde. Jupiter n'auroit pas lancé sur lui les carreaux de sa foudre: Il ne se seroit pas noyé dans le Pô; & ses pauvres sœurs

a *Aries.* b *Taurus* c *Gemini* d *Cancer* e *Leo* f *Virgo.* g *Libra.* h *Scorpio.*

1682. n'auroient pas été changées en peupliers. Quoi qu'il en soit, cet audieux tombant du chariot laissa tomber son Turban sur les frontieres du Sagitaire. *i* Je voudrois le prendre pour me servir de bouclier contre les flêches de ce dangereux Archer. Quant au Capricone, *k* c'est un bon monstre auprés duquel tout le monde peut passer sans aucun danger. Ensuite alteré d'avoir mangé l'Ecrevisse, je voudrois boire d'Aquarius *l*, pour me préparer à faire un autre régal de Poissons. *m*

Si tu trouves que je plaisante trop avec les Signes celestes, je te dirai qu'il n'y a rien dans la nature de plus ridicule que les fabuleuses formes & les noms chimeriques que les anciens Poëtes leur ont donné.

Quoiqu'il en soit, je commence à me lasser de poursuivre ces monstres du Firmament. Je finirai donc ici la chasse, en te souhaittant aussi-bien qu'à moi un bon repos ; car il est plus d'une heure aprés minuit.

LETTRE LX.

A Mamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Relation de la République de Venise, & de la maniere que le Doge est élu.

SI tu prens la peine de feüilleter le Registre de l'Empire tu y trouveras de mes lettres qui contiennent la description de la Ville de Venise ; description aussi fidéle que je pouvois la faire sur les memoires du Juif Donaja, qui y résidoit en qualité

i *Sagitarius.* k *Capricornus,* l *Aquarius.* m *Pisces.*

qualité d'Agent secret du Grand Seigneur. Passant 1671.
donc sous silence toutes les particularités qui regardent l'incroyable magnificence des Palais, des Temples, des Ponts, des Colléges, & autres édifices publics, où l'on ne voit que Marbre, Jaspe, Porphire, Argent, Or, & autres précieuses décorations qui ébloüissent de tous côtez les yeux des Etrangers, je ne te parlerai que de ce qui concerne la Ville & la République, & que j'obmis autrefois.

Les Vénitiens possedent en Italie plusieurs grandes, riches, & florissantes Villes, sans parler d'un grand nombre de Places, de Châteaux, & de fortereſſes de moindre conſequence. Les noms des principales Villes sont, Bergame, Creme, Brixia, Verone, Trente, Aquillée, Vicence, Padouë, & Treviſe. Les autres de moindre rang sont en trop grand nombre pour être inſerées dans une lettre.

Du côté du Septentrion de Veniſe, les Vénitiens sont maîtres de preſque tout le Frioul, & de l'Iſtrie qui eſt de ce côté-là la derniere Province de l'Italie. Ils sont auſſi en poſſeſſion de la plus conſidérable partie de la Dalmatie, & des Iſles qui en dépendent. A l'embouchûre de la Mer Adriatique ils ont Corfou, Cephalonie, Zante, Cerigo, & pluſieurs autres places moins importantes, pour ne pas parler de Candie ſi connuë aux Muſulmans.

Le revenu que la République tire annuellement de tous ces Etats monte à deux milions d'or, qu'on ne met pas pour long-tems à l'Epargne, mais qu'on employe aux dépenſes publiques, comme aux armées de mer & de terre, à bâtir & à radouber leurs Vaiſſeaux, à élever & à réparer des Forts & des Châteaux, à payer les gages des Magiſtrats, & les penſions des Miniſtres publics, & à pluſieurs autres frais qu'il ſeroit trop long de nommer.

Dans des cas extraordinaires ils ont d'autres

1680. moyens de lever de l'argent ; c'est de doubler ou de tripler les taxes, les dixmes & les impôts. Les Nobles aussi-bien que le vulgaire sont indispensablement obligez de payer ce que la République demande. Il ne paroît seulement pas qu'on le fasse le moins du monde à regret quand l'extrême necessité de l'Etat le requiert. Mais si cela ne suffit pas pour fournir aux dépenses publiques, les Magistrats & Ministres publics sont alors obligez d'attendre leurs salaires & pensions, jusqu'à ce que la République se trouve en état de les payer. L'usage est aussi dans ces sortes d'occasions de vendre les charges importantes & honorables aux Nobles, qui dans un autre tems les possedent *gratis*, & comme une récompense dûë à leur mérite.

Si tout cela encore n'est pas suffisant, & que la République se trouve en de grandes extrémitez, elle emprunte des particulieres, sur la foi publique, les sommes dont elle a besoin. Si quelque riche Citoyen refuse, ou paroît ne pas prêter volontiers son argent, elle a recours pour lors à la force & à la violence, en saisissant ses effets, soit meubles ou immeubles, & les vendant argent comptant. La République en même tems se déclare débitrice de ces gens, & s'oblige de les payer avec interêt dans un certain tems, ou aprés la fin de la guerre. Ce qu'il y a de plus admirable est, que tout cela se fait sans le moindre tumulte ou sédition, & sans aucune marque exterieure de mécontentement. Au contraire le peuple est si prompt & si ardent à secourir l'Etat dans ces sortes de conjonctures, que plusieurs Nobles & riches Citoyens offrent d'ordinaire de leur pur mouvement leur argent au Senat. Il y en a même qui vendent leurs argenteries, les joyaux & les pierreries de leurs femmes, pour en employer le provenu au service de la République.

Ce n'est pas seulement les habitans de Venise

qui contribuënt ainſi au treſor public ; mais auſſi les Bourgeois des autres places de leur dépendance, chacun ſelon ſes facultez. Il n'importe donc guére que la République ait ou n'ait point d'Epargne, puiſque ſes ſujets ſont aſſez riches, & quelle peut ſe ſervir de leurs richeſſes quand elle en a beſoin, ſans aucune dificulté ou ſans aucune fâcheuſe conſéquence. 1624.

Quant aux forces des Venitiens on peut dire qu'il n'y a preſque point de Prince en Europe qui ait ni de meilleures troupes ni plus de fortifications. Cette République n'employe que ſes Habitans pour ſe défendre & pour défendre ſes Etats, chaque Province étant obligée de fournir autant de troupes qu'il en faut pour les Garniſons des places, & pour garantir le pays de l'invaſion des Etrangers. La ſeule Province de Lombardie entretient en tout tems vingt-cinq mille Fantaſſins ſous les armes. Outre cela la République leve en tems de guerre des armées extraordinaires tant dans ſes propres Etats & en Allemagne, que chez les Suiſſes. Elle a preſque toûjours de ces derniers un corps de troupes auxiliaires de trente ou trente-cinq mille hommes; dont partie ſont mis ſur la flote, & partie dans les Forts & Châteaux, & les autres ſont employez à la garde des Ponts, & autres paſſages du pays. Quant à la cavalerie de cette République, elle eſt bien peu de choſe pour le nombre. Mais comme elle eſt compoſée pour la plûpart des fils de Nobles, elle eſt fort eſtimée, parce que la naiſſance des Cavaliers leur inſpire une réſolution & une bravoure heroïque.

Quand les Venitiens font la guerre par terre, ils choiſiſſent d'ordinaire quelque petit Prince étranger qu'ils font Généraliſſime de leurs armées. Ils lui font de trés-grands preſens, & tous les honneurs qu'il peut ſouhaiter: ils lui donnent pour collégue deux Senateurs, qui ont ſignalé leur fidé-

1679 lité & leur capacité pour le service de la République, & qu'on appelle Provediteurs, ou Inspecteurs généraux. Sans le consentement & approbation de ces deux Senateurs, ce Generalissime ne peut ni donner bataille ni faire aucune autre chose de conséquence, dont la République puisse tirer quelque profit ou quelque dommage.

Je ne dis rien de l'Arsenac de Venise, qui est une des merveilles du monde, parce que j'en ai déja fait la description aux Ministres de la Porte dans une de mes précedentes que tu trouveras dans les registres de l'Empire.

Illustre Secretaire, je cherche la brieveté dans toutes mes lettres, afin de ne pas fatiguer ta patience: Mais mon sujet m'emporte souvent au-delà des bornes que je me suis prescrites, autrement je serois forcé de finir quelquefois mes lettres au milieu d'une rélation, ce qui selon moi est un grand défaut.

Pour ne pas faire donc une pareille faute, je ne dois pas finir ma lettre sans te parler des cérémonies qui s'observent à l'élection des Duc ou Doges de Venise.

Le jour marqué pour l'élection, tous les Senateurs âgez de trente ans au moins, s'assemblent au Palais. Les portes étant fermées, on met une Urne ou caisse au milieu de l'Assemblée. On jette dans cette Urne autant de petites boules qu'il y a de Senateurs presens. Ces boulettes sont de deux couleurs; c'est à dire trente dorées, & les autres blanches. Chaque Senateur tire une de ces boules. Ceux qui ont les dorées s'assemblent dans une autre chambre, & ceux qui ont les blanches demeurent dans la même. Il y a dans la chambre des trente une autre Urne où l'on jette trente boules, dont neuf sont dorées & les autres blanches. Ceux qui ont les neuf dorées nomment quarante hommes qu'on appelle *Electeurs de la premiere élection*. Ces

quarante Nobles jettent encore dans l'Urne qua- 1682.
rante boules, dont douze ſont dorées, & les autres blanches. Ceux qui tirent les douze boules dorées, ſe nomment *Electeurs de la ſeconde élection*. Ils choiſiſſent vingt-cinq Nobles. Ces vint-cinq jettent dans l'Urne vint-cinq boules, dont neuf ſont dorées. Ceux qui les tirent s'apellent *Electeurs de la troiſiéme élection*. Ces neuf Nobles en nomment quarante-un qui ont le pouvoir d'élire le Doge ou Prince de la République. Ce qu'ils font de cette maniere.

Ces quarante-un choiſiſſent de leur corps les trois plus venérables Senateurs, qu'ils appellent *Principaux ou Preſidens de l'Aſſemblée*, & deux Secretaires. Il en reſte par conſequent trente-ſix qui donnent leurs ſufrages de cette maniere.

Les trois Principaux s'aſſeyent ſur trois ſieges plus exhauſſez que les autres: Enſuite les Secretaires appellent par ordre les trente-ſix autres. Chacun jette dans une boëte en preſence des Principaux une petite bande de papier ſur laquelle eſt écrit le nom de celui qu'il nomme pour Doge. Cela étant fait les trente-ſix reprennent leurs places, pendant que les Secretaires liſent les noms devant les Principaux: Et autant qu'ils en trouvent de nommez pour Doges, autant font-ils de nouvelles bandes. On jette confuſément toutes ces bandes dans un bonnet. Aprés qu'on les a mêlées une fois ou deux, on les tire une à une, & on les met par ordre ſur une table. Mais avant que de les tirer toutes, on lit la premiere tirée, & celui dont le nom eſt écrit deſſus, eſt prié de paſſer dans la chambre voiſine. Aprés cela les Principaux de l'Aſſemblée, comme on les appelle, demandent aux autres, ſi quelqu'un a quelque choſe à dire pour empêcher que cet homme ne ſoit élû? Car ſi quelqu'un allégue quelque choſe, & que la perſonne élûë ne puiſſe pas donner une réponſe ſatisfaiſante, elle eſt declarée incapable d'être élûë. Mais ſi au contrai-

1688. reil se tire bien d'affaire, son élection est aprouvée, & on lui met sur la tête la Couronne Ducale. Le Doge qui régne aujourd'hui est le cent & ***. inclusivement depuis Paul Luce Anafeste, le premier qui eut l'honneur d'être revêtu de cette dignité. Il fut élû à Heraclée l'an 697. de l'Egire des Chrétiens.

Les Venitiens sont fort graves dans toutes leurs actions. Ils parlent peu, & sur tout quand ils sont à table. S'ils ne sont ni aussi vifs ni aussi inventifs que certains autres peuples d'Italie, ils sont néanmoins toutes choses avec reflexion & jugement. De-là vient que leurs affaires ont pour la plûpart un heureux succez.

Les Italiens disent communément entr'eux, que les Vénitiens sont magnifiques, artificieux, & discrets: ceux de Verone studieux & fidéles; ceux de Padoüe legers & changeans: ceux de Vicence vindicatifs. Ils disent encore que les Vénitiens apportent l'argent. Les Trevisans les épées, & les Brixiens les Pionniers. On dit encore que les Vénitiens sont bons pour la marine, les Padouans bons hommes de cheval, & ceux de Bergame excellens pour l'embuscade.

Il y a un autre proverbe pour les femmes: on dit que celles de Creme sont trompeuses, celles de Vicence constantes, celles de Venise fieres & insolentes, celles de Verone gratieuses, celles de Brixia diligentes celles de Trevice jalouses, & celles de Bergame artificieuses. On dit encore, que Bergame a plusieurs médisans, Padouë plusieurs bons soldats, Vicence plusieurs Comtes, & Brixia plusieurs Taquins.

J'espere, genereux Ministre, que tu me pardonneras la longueur de cette lettre. Il s'agissoit de t'entretenir d'une grande République; ce qui n'a pû se faire en peu de mots.

Quant au Gouvernement rien de plus doux & de plus humain que celui des Vénitiens, rien de plus sage & de plus juste. Cette République ne respire

que la paix, mais elle ne refuse point la guerre quand 1610.
on lui en donne un juste sujet. Une chose digne de la consid ération de tout le monde, est comment cette République au milieu de tant de cruelles guerres, & d'ennemis si puissans, a été ferme & inébranlable pendant plus de douze cens ans, & tellement ferme & inébranlable, qu'à comparer ses Sujets avec ceux des autres, on peut dire que les Vénitiens joüissent du siécle d'or, puis qu'ils vivent dans l'abondance & dans une tranquilité continuelle, augmentant tous les jours leurs richesses, leurs honneurs, & tout ce qu'on peut appeller prosperité.

On doit l'imputer premierement aux excellentes loix & maximes de politique que leur ont laissé des gens d'une prudence & d'une sagesse singuliere; gens qui auroient été au rang des plus fameux Philosophes & Législateurs s'ils avoient vécu du tems des anciens Grecs.

La gravité du Doge, l'éclat de ses habits, & la magnificence de son Palais, lui donnent ce semble un air de Majesté. Cependant il n'a pas plus d'autorité que le moindre des Senateurs qui l'a créé, & n'a qu'une voix dans le Senat non plus que les autres Nobles. Il a seulement le privilége de donner audience au nom du Senat aux Ambassadeurs étrangers. Il ne peut rien faire, ni en paix ni en guerre sans le consentement du Senat. Le Senat fait les Decrets, & le Doge les confirme, & les fait publier en son nom. Il lui est permis d'aller dans toutes les Cours de judicature, & Tribunaux publics, où il peut donner son jugement sur toute affaire douteuse; ensorte neanmoins que tout autre Senateur est en droit s'il veut de lui contratier.

Le Gouvernement de cette République paroît Aristocratique. Il n'est pas composé des plus riches ou des plus Puissans, mais des plus Sages & des meilleurs Nobles, qui par une longue suite de fidéles services ont bien mérité de la République,

1680. Ce petit nombre compose le Conseil de dix qui étant joint avec quinze autres, & six Conseillers, le Doge y présidant, a pouvoir de déliberer & de prendre des résolutions sur les choses qui regardent la sûreté de la République. Les Decrets faits par ce Conseil, ne peuvent être cassez. C'est proprement le Divan ou le Conseil privé. Outre celui-ci il y en a encore un autre composé de deux cens vint-cinq Citadins qu'on appelle à juste titre Senateurs, & qui ressemblent fort à ceux de l'ancienne Rome. Personne n'est admis dans ce Senat à moins qu'il ne soit Noble ou fils de Noble. Il faut aussi pour y être reçû avoir vint-cinq ans passez. Le troisiéme & dernier Senat est composé de deux mille cinq cens membres. Mais parce qu'une grande partie des Senateurs ont des Offices & des Dignitez au dehors, rarement se trouvent-t-ils à l'Assemblée lors même qu'elle est la plus complette au-delà de mille six cens hommes.

Ce Senat s'assemble une fois toutes les Semaines. c'est-à-dire le premier jour de la Semaine, comme aussi les jours de leurs Fêtes Solemnelles. C'est-là qu'on crée les Magistrats, & que les charges publiques se distribuent avec un ordre admirable. C'est de ce grand corps qu'on tire les deux cens vingt-cinq Senateurs qui composent le Senat dont je viens de parler. On prend les plus sages, les plus experimentez, & les plus versez dans les affaires d'Etat. C'est à ce Conseil que se décident les choses les plus importantes, comme celles qui regardent la paix & la guerre, les fortifications des Places, la création des Generaux, & Capitaines, les Ambassades qu'on envoye aux Princes étrangers. On y lit aussi toutes les lettres & Dépêches qui sont adressées à la République. En un mot tout ce qu'il y a de plus important se traite dans ce Senat.

Ministre désintéressé, tu ne me condamneras pas comme un Infidéle, ou comme un ennemi des Mu-

sulmans, de te dépeindre comme je fais l'état pre- 1680
sent de Veniſe avec ſes véritables couleurs. Si nous ſommes obligez de donner au Diable ce qui lui eſt dû, comme diſent les Chrétiens, au nom de Dieu rendons aux hommes ce qui leur appartient, quand même ils ſeroient nos ennemis.

Adieu pour cette fois, magnifique & ſavant Hamet.

LETTRE LXI.

A Oſman Adroneth, Aſtrologue ordinaire du Sultan.

Sur une nouvelle Comète qui paroiſſoit en Europe. De la nature des Comètes en général, & de la grande incertitude de l'Aſtrologie.

CEux qui habitent ces parties Occidentales ſont dans une grande & générale conſternation au ſujet d'une nouvelle Comète qui paroit tout nouvellement. Elle commence à paroître environ vers le tems que le Soleil ſe couche & du même côté. Le corps de cette Comète ne ſemble pas plus gros qu'une étoile de la premiere grandeur; mais il en ſort une Pyramide de lumiere qui darde ſes rayons juſqu'à la moitié du Ciel, où il ſemble que ſon cône ſe termine.

Les ſuperſtitieux l'appellent l'épée de Dieu à cauſe de ſa figure; & en effet elle ne reſſemble pas mal à une épée à deux pointes. Je ſuis ſûr qu'elle ne reſſemble pas à un cimeterre Turc, car comme tu ſçais il eſt de figure oblique, au lieu que l'épée eſt droite.

On fait une infinité de triſtes conjectures, & les

1680. Astrologues mêmes publient que cette Cométe présage à l'Europe d'horribles malheurs qui n'arriveront peut-être de plusieurs années. Ils soûtiennent même que cette génération sera entierement éteinte avant que les effets de cette épouventable apparition se fassent sentir sur la terre.

J'ai beaucoup de vénération pour la science Astronomique, quoique je ne me pique pas d'y être entendu. Je l'ai pourtant étudié ; mais enfin je m'en suis lassé & rebuté par les differentes opinions des savans, & par l'incertitude de leurs conclusions sur des choses si éloignées, si sublimes, & si misterieuses. D'ailleurs je succombois sous le poids de si vastes speculations, & au bout du compte je me trouvois errant non-seulement dans l'aveuglement de mon intelligence, mais aussi dans les tenebres generales de la raison humaine.

J'ai consideré le païs natal de ces sciences, qui est l'Orient de l'aveu de tout le monde. J'ai remarqué que les Chaldéens different des Gymnosophistes de l'Inde: ceux-ci des Arabes mes Compatriotes. Passant ensuite en Afrique j'ai remarqué que les Egyptiens sont d'un sentiment, les Ethiopiens d'un autre, & les Mores d'un troisiéme. Les Grecs & les Romains ne s'accordent pas mieux: Et quant aux Juifs ils ont des sentimens differens de tous les autres.

Platon, Proclus, Aristote, Averroës, & plusieurs autres sages, soûtiennent qu'il n'y a que huit Spheres. Hermes Trismegiste & quelques Mages de Perses, en ajoûtent une neuviéme. Ceux-ci ont été suivis d'Azarchiel le More, de Tebith son Compatriote, & d'Albert le Grand natif d'Allemagne. D'autres accusent ceux-ci de faire dans les Globes une Décimation, & de vouloir dîmer le Ciel, parce qu'ils soûtiennent qu'il y a dix Spheres.

Non-seulement ils different ainsi les uns des autres, mais comme l'inconstance est inséparable

de l'esprit humain, ils tombent dans de conti- 1680.
nuelles variations. Aujourd'hui d'un sentiment, & demain d'un autre tout contraire. Ainsi Alphonse qui avoit posé neuf Sphéres, se retrancha à huit quelque années aprés. C'est une vanité dont les plus grands & celebres Ecrivains du monde n'ont point été exempts. En effet, cette mutabilité d'opinion est naturelle à tous les hommes; comme si nos esprits étoient sujets aussi-bien que nos corps aux Loix de la génération & de la corruption, ou comme si nos esprits étoient comme les atomes de nos corps dans un flux & reflux continuel.

Non-seulement ces Auteurs varient sur le nombre des Globes celestes, mais aussi sur leur mouvement, & principalement sur le mouvement du huitiéme qu'on appelle la Sphere des étoiles fixes. Les Chaldéens & les Egyptiens ne lui donnent qu'un mouvement, d'autres soûtiennent qu'elle n'en a pas davantage. Les Talmudistes lui en donnent deux, & quelques modernes Chrétiens plus liberaux lui en assignent trois differens. Un qu'ils appellent mouvement de trépidation: Et c'est son cours propre & naturel qu'elle acheve selon eux en sept mille ans. Le second mouvement de giration, qu'elle tire de la neuviéme. Sphere comme d'une roüe qui en fait tourner une autre. Ce tour, selon eux, ne se peut faire en moins de quarante-neuf mille ans. Si cela est nous ne devons pas attendre la fin du monde que ce tems ne soit expiré. En effet, il y auroit de l'impieté à supoſer, que l'éternel Architecte ayant formé cette Sphere pour un circuit de si longue durée, sont mouvement fut interrompu avant qu'elle eût entierement achevé sa course; d'autant moins que cela se feroit dans un tems, où selon les Juifs & les Chrétiens elle n'auroit fait que la sixiéme partie de sa révolution. Le troisieme mouvement de cette Sphere s'apelle rapide & diur-

1680. nal ; car elle en est redevable, dit-on, au dixiéme Globe, ou premier mobile.

Les Astronomes varient encore sur le tems qu'ils assignent au mouvement des étoiles fixes. Les uns veulent qu'il leur faille cent ans pour passer d'un degré à l'autre. D'autres assûrent qu'elles le font en soixante-six ans. D'autres leur en donnent soixante-quinze, & d'autres encore soixante-dix-huit. Les Juifs vont à soixante-dix, les Chrétiens à quatre-vingt, & les Indiens qui vont plus loin que tout cela, soûtiennent qu'il y a dans la huitiéme Sphére deux étoiles diametralement opposées l'une à l'autre, & qui ne peuvent mutuellement changer de places en moins de cent quarante-quatre mille ans. Ils assûrent aussi que les Sphéres ont divers mouvemens inconnus aux mortels.

Si cela est, il y a autant que nous en pouvons juger, d'autres étoiles & d'autres corps ausquels ces mouvemens peuvent convenir, quoique nous ne puissions pas les distinguer à cause de l'éloignement extréme; & de l'imperfection de l'art humain. Aussi a-ce été le sentiment d'Alpetrag, de Phavorinus le Philosophe, & autres.

Par tout ce que je viens de dire je ne prétens pas t'apprendre des choses que tu ignores. Je sai de la bouche de la renommée, & par le portrait qu'ont fait de toi des gens sensez, que tu es un grand Maitre dans cette misterieuse science. Ce que j'ai dit tombe donc sur l'inconstance & sur l'incertitude de la raison humaine touchant ces sortes de matieres; & c'est une espece d'introduction à la liberté que je veux prendre de te dire encore une fois ce que je pense des Cométes, qui sont la cause de l'embarras que je te donne dans cette lettre, & de celui que je t'ai donné autrefois en semblable occasion.

Permets-moi d'étre un peu long & ennuyeux. Ces matieres sont de grande speculation, & il n'est pas aisé de les traiter en peu de mots. Je voudrois

bien voir un Astronome qui eût été au Ciel, & qui 1680.
pût me rendre compte du véritable mouvement de la Planéte Mars, ou qui eût découvert au juste comment le Soleil entre dans les points Equinoctiaux. Je voudrois bien aussi qu'il m'apprît la nature du Galaxe; & qu'elles sont les substances ou les qualitez qui composent la voie lactée. Ce sont des choses qui ont embarrassé toute l'antiquité; & les plus sages des modernes n'ont pas moins à chercher que leurs peres. Fatales tenebres inséparables de l'humanité: De quels nuages d'ignorance & d'erreur nos esprits ne sont-ils point enveloppez. Nous tournoyons perpetuellement dans une labyrinthe de Scepticisme & d'ambiguitez. Le jour le Soleil nous étale les traits & les lineamens exterieurs des bas Elemens: La Lune & les étoiles nous découvrent la nuit la face des Cieux. Il est vrai que les esprits de l'air envieux couvrant le Firmament d'épais & noirs nuages, nous laissent quelquefois dans les tenebres. Mais la Providence a jugé à propos de nous cacher l'interieur du Ciel & de la terre, & de tous les autres Etres de l'Univers.

Je ne saurois m'empêcher de concevoir que nous nous trompons étrangement entr'autres choses sur la nature des Cométes. Car si ce sont seulement des amas de matiere inflâmable qui s'enflâment dans l'air par la force des rayons du Soleil, ou par quelqu'autre influence de la nature, comment peuvent-elles avoir d'elles-mêmes un mouvement si régulier & si distinct: D'où vient qu'elles se levent & se couchent à certaines heures chaque jour & chaque nuit, ne variant qu'à proportion des corps celestes qui paroissent plûtôt ou plus tard un jour que l'autre, suivant l'alteration successive des quatre saisons de l'année, afin qu'elles passent par ce moyen par tous les signes du Zodiaque aussi-bien que ces corps celestes? Si la terre est mobile, & que les Cométes soient dans l'air, le monde qui tourne

1680. sur son pivot les emporte nécessairement & leur donne le même mouvement que lui. Mais il paroît à la vûë, que les Cométes ne tournent pas ainsi en rond avec la terre; mais qu'elles ont un mouvement distinct, & quelquefois entierement contraire. Elles sont statiques, droites, & retrogrades comme les Planétes; ce qui est presque une preuve démonstrative, que leur siege est au Ciel au-dessus au moins du globe de la Lune. Cela étant je voudrois bien qu'on me dit comment elles se forment. Car la substance des Cieux étant immuable & incorruptible, il est impossible qu'il s'y forme aucun nouvel Etre posthume. Ce que je croi est, qu'on y peut bien découvrir certains corps lumineux que le Très-Haut nous avoit ci-devant cachez, & tenoit enfermé dans ses trésors. Mais je croi en même tems que ces corps lumineux sont aussi anciens que le monde même. C'est-là ce que je croi: Permis aux autres de croire ce qu'il leur plaira.

Si je pouvois être surpris de quelque chose, je le serois de la pieté abusée de ceux qui pour éviter le Charibde de l'Atheïsme, qui donne tout à la nature ou au hazard, tombent dans le Scilla du Fanatisme & de la Religion enfantine & soûtiennent vainement que tous les nouveaux changemens qui arrivent dans le monde sont des effets de la Puissance immédiate de Dieu qui les produit. Qu'un enfant n'est pas plûtôt conçu, que Dieu lui crée incontinent une ame. Il n'arrive pas plûtôt un malheur, un embrasement, une peste, ou quelqu'autre calamité publique, qu'ils vont d'abord troubler le repos de la Divinité, & la font le principal auteur de ces miseres. On fait la même chose des Cométes. Elles présagent selon eux des malheurs, comme si Dieu avoit immédiatement créé ces Phenomenes pour avertir le monde des calamitez qui le menacent. Au lieu que selon les principes d'une raison plus droite & plus désintéressée, les Cométes sont les produ-

ctions du premier *fiat* de Dieu, lors qu'autrefois il 1680.
créa l'Univers. Il s'eſt ſeulement reſervé de les faire paroître en certains tems. Ces ſortes de gens outragent Dieu effectivement pour avoir peur de l'outrager. Ils font tort à ſa bonté pour ſauver ſa toute-Puiſſance; & par contrecoup ils commettent & ſa toute-Puiſſance & ſa bonté, en voulant défendre ſa prétenduë volonté arbitraire. Que mon ame n'ait point de part à leur cabale, & que mon eſprit ne ſoit point attentif aux ſecrets de leur Theologie.

Je croi, Sage Oſman, que toutes choſes procédent de Dieu par une émanation ſans commencement, & ſubſiſtent par lui par une dépendance qui n'aura point de fin. Avec lui les choſes caduques & périſſables ont une ſtabilité ſolide & permanente. En lui réſide la ſource immuable de tout ce qui eſt ſujet au changement. En ſon éternelle eſſence ſont contenus les principes & les modéles de tous les Etres; mais elle ne travaille pas tous les jours. C'eſt avoir un grand mépris pour la Majeſté Divine, d'attenter ainſi au repos du Trés-Haut, qui habite de toute éternité une ſolitude infinie & éternelle de biens & d'en faire le valet de ſes créatures, quoi-qu'il ait dix mille milliers d'Anges toûjours prêts à executer ſes commandemens.

Il a ſans contredit créé l'Univers avec tant d'art, que les cauſes ſecondes font tout ce qu'il lui plaît. Cette machine infinie eſt pleine de roues, & a un mouvement éternel, dont il eſt le grand reſſort. Prenez garde, s'il m'eſt permis de faire une ſi baſſe comparaiſon, prenez garde à la conduite d'un Meunier. Aprés qu'il a une fois tourné la giroüette ou le coq de ſon moulin, il n'a qu'à demeurer tranquille & à prendre garde. Son moulin va de lui-même ſans avoir beſoin de la main du Maître, & ne s'arrête que quand il l'arrête. Il en eſt de même du ſuprême Architecte. Quand il a une fois mis en mouve-

1680. ment le premier mobile, il n'a plus rien à faire qu'à joüir de soi-même dans une beatitude éternelle.

C'est faire outrage au Dieu tout-Puissant, de dire ou de penser qu'il n'a pû créer un monde aussi parfait que l'imagination de l'homme peut le concevoir. Je croi néanmoins qu'il est fort aise à comprendre, que comme un moulin à bras qui a continuellement besoin du secours de quelqu'un pour le tenir en mouvement, est fait avec moins d'art qu'un moulin à eau ou un moulin à vent qui vont d'eux-mêmes. Aussi un monde qui auroit continuellement besoin de son Createur pour travailler sans relâche à la génération & à la corruption de chaque individu, de chaque nouvel évenement, ou du moins qui nous paroît tel, seroit sans contredit moins excellent & moins parfait, qu'un autre qui pourroit faire les mêmes choses par la force qu'un atôme contigu a necessairement sur l'autre, comme des roüës ont sur des roüës.

Je dis donc pour finir, que les ouvrages de Dieu sont sans contredit trés-parfaits, & pleins de sagesse. Il a crée toutes choses de toute éternité, & toutes choses obéïssent à ses Loix. Il a reglé les tems & les saisons du bien & du mal, dont les symptômes paroissent aux mortels en differentes manieres : De nuit en songes & en visions; de jour par des signes de bon ou de mauvais augure; & en général par les Prophéties, par des apparitions, par des spectres, & des monstres; dans le Ciel, & dans les Elemens; & enfin par les Cométes.

Mais s'ensuit-il de-là, savant Adroneth, que ces signes, ces apparitions, ces Cométes, &c. passent à point nommé pour l'amour du genre humain? Toutes choses n'ont-elles pas des fins & des usages divers? Les étoiles fixes & les Planettes ne présagent elles pas du bien ou du mal aussi-bien que les Cométes selon leurs differens aspects, & les étoiles ne

ſont-elles pas auſſi anciennes que le monde ? Pour- 1682.
quoi les Comètes ne peuvent-elle pas l'être auſſi, quoiqu'elles ne ſe faſſent voir qu'en certains tems?

Cette double queſtion comprend une raiſon qui vaut toutes les autres; ainſi je n'en dirai pas davantage au Sage Adroneth à qui un ſeul mot ſuffit.

Je prie Dieu d'éloigner de toi l'influence des mauvais aſtres, & de te faire la grace que tandis que tu contemples leur ordre, leur mouvement, & leur vertu, tu ne tombes point dans un foſſé, comme firent Anaximenes & Thales Mileſien. Adieu.

LETTRE LXII.

Au Moufti.

Continuation de l'hiſtoire Romaine juſqu'à la décadence de l'Empire Romain.

APrés que le Peuple Romain eût aboli le Gouvernement des Rois, il transfera la Souveraineté à Brutus & à Collatinus, qui étoient les défenſeurs de ſa liberté. Il changea & le droit & la qualité ; car on les appella Conſuls & non Rois ; & il fut arrêté que leur pouvoir ne dureroit qu'un an, & que ce tems expiré on en mettroit d'autres à leur place. La raiſon pour laquelle les Romains créerent deux Conſuls, étoit qu'en cas que l'un voulut mal adminiſtrer, & être injuſte ou Tiran, l'autre qui auroit la même autorité pourroit l'en empêcher, & rectifier ce que le premier auroit fait de mal. On les nommoit auſſi Conſuls pour les faire ſouvenir qu'ils ne devoient rien faire de leur autorité privée ; mais que dans toutes les affaires importantes ils étoient obligez de conſulter leurs Concitoyens.

1610. Les Romains eurent tant de joie d'avoir recouvré leur liberté, qu'à peine le pouvoient-ils croire. Tout cela leur paroissoit un songe, comme il arrive ordinairement lors qu'on reçoit un bien surprenant & inopiné : Ils avoient pour les Rois une haine si forte, qu'ils chasserent Collatinus de la Ville uniquement, parce qu'il étoit neveu de Tarquin le Superbe, duquel aussi il portoit le nom. Valerius Publicola fut mis à sa place ; homme tout dévoüé au bien public. Il se reconnut la creature du peuple, & voulut qu'on pût appeller de lui à eux. Et pour ne pas donner ombrage aux Romains par la magnificence de sa maison, qui étant sur un roc avoit de l'air d'une Citadelle, il en fit abattre les hauts étages & l'a mit au niveau des maisons ordinaires.

Brutus son Collégue ne fut pas moins soigneux que lui, de gagner la faveur des Citoyens, aux dépens même de la vie de ses propres enfans. Car voyant que ses fils cabaloient pour rétablir la Monarchie abolie, il les fit venir à la place du marché, & aprés les avoir fait foüeter, il leur fit couper le cou ; faisant voir par-là que comme il étoit le pere du peuple, il l'adoptoit en la place de ses perfides enfans.

Les Romains dés-lors entierement libres, commencerent par prendre les armes pour défendre contre les Rois voisins leur liberté qu'ils venoient de recouvrer : En second lieu ils les prirent aussi pour la défense des limites de leurs Etats : En troisiéme lieu pour soûtenir leurs Alliez : Et enfin pour la gloire & pour l'Empire, molestez qu'ils étoient de toutes parts par les peuples circonvoisins. Les Romains n'avoient alors pour tout territoire que leur Ville, située par maniere de dire au milieu des Toscans & des Latins ; de sorte qu'ils n'avoient pas plûtôt mis le pied hors de leurs portes, qu'ils se voyoient exposez aux

insultes de ces deux nations. Résolus donc d'é- 1610
tendre leurs limites, ils prirent tantôt une Ville, tantôt une Province, tant qu'enfin ils se rendirent maîtres de toute l'Italie.

Leur premiere expedition fut contre Porsenna Roi des Toscans, qui se mit en campagne à la tête d'une grosse armée ; ayant avec lui Tarquin qu'il vouloit rétablir sur le trône de ses peres. Il s'avança fierement & résolument, & s'empara du mont Janicule, & des avenuës de la Ville, qu'il assiegea & qui se trouva réduite par la famine à de grandes extrêmitez. Cependant les Romains soutinrent tout avec une valeur admirable, & leur vigoureuse résistance obligea Porsenna qui les avoit presque vaincus à faire enfin la paix avec eux. Horatius Cocles, Mutius Scevola, & Clelie, vrais prodiges de la valeur Romaine, porterent principalement Porsenna à faire la paix. Le premier ne pouvant soûtenir seul l'inégalité des forces de ses ennemis qui fondoient sur lui de toutes parts, se jetta enfin du pont en bas, & traversa le Tibre à la nage, ses armes à main. Le second ayant fait dessein de tuer Porsenna dans son camp, & ayant poignardé son Secretaire pensant que ce fût le Roi, il fut pris sur le fait & arrêté. Au desespoir d'avoir fait une telle bévûë, il mit sa main droite dans le feu, disant d'un ton menaçant : « Ne t'imagine pas, ô Roi, d'être plus en sureté pour être échapé de ma main. Il reste encore trois cens Romains qui ont fait avec serment le même dessein. Porsenna trembloit & étoit dans la derniere surprise de voir la hardiesse de cet homme, pendant que Mutius immobile & intrepide laissoit tranquillement brûler sa main, pour donner une preuve démonstrative de sa constance invincible, & de la verité de ce qu'il avançoit.

1680. Comme si l'action de ces deux hommes eût donné une heroïque & glorieuse émulation au sexe, une certaine fille de naissance Noble, nommée Clelie, qui avoit été donnée en ôtage au Roi Porsenna, trompa ses gardes, se sauva à la faveur de la nuit, & montant sur un cheval qu'elle trouva en son chemin, elle passa le Tibre à la nage. Porsenna donc, comme s'il eût été épouventé de la fortune & de la prodigieuse résolution des Romains, consentit à la paix. Les Latins ne voulant point les laisser en repos, se mirent en tête de remettre les Tarquins sur le trône, moins par l'amour qu'ils y avoient pour ces Princes, que par l'envie qu'ils portoient au Peuple Romain; souhaittans avec passion de voir soûmise chez elle une Nation qui dominoit si fort chez les Etrangers. Il y eut un sanglant combat entre les Romains & les Latins, & la Renommée a publié que Castor & Pollux qui sont deux Dieux, en furent les Spectateurs, montez sur des chevaux blancs. Les Romains ayant remporté la victoire bâtirent un Temple à ces Divinitez guerrieres, comme une récompense dûë à leurs champions. Voilà comme les Romains combattirent pour la liberté. Aprés l'avoir heureusement defenduë & affermie, ils s'engagerent dans de nouvelles guerres touchant les limites de leur domination.

Je t'ennuyerois si je voulois te parler des batailles qui se donnerent entre les Romains & les Peuples voisins. Il suffit de te dire que les premiers furent toûjours les Vainqueurs, & qu'ils étendirent du long & du large les limites de leur Empire. Bref les Exploits de ce Peuple intrepide furent si prodigieux & si hardis, que Pirrhus y faisant reflexion, s'écria, » Qu'il seroit » aisé, dit-il, de parvenir à l'Empire du monde, » si Pirrhus étoit Roi des Romains, ou que

les Romains fussent les Soldats de Pirrhus. « 1679.

Cependant aprés tout, comme ce Peuple victorieux agrandit son territoire au dehors, aussi les séditions & les broüilleries excitées par l'ambition des uns & par les mécontentemens des autres, augmenterent au-dedans. Mais enfin toute l'Italie fut entierement réduite sous l'obéïssance des Romains. Il leur en coûta beaucoup de tems, & il s'écoula cinq cens ans avant que de pouvoir porter cette grande entreprise à sa perfection.

Comme le feu devore toutes les matieres combustibles qu'il rencontre en son chemin, jusques à ce qu'il trouve une riviere qui arrête sa fureur; de même les Romains n'arrêterent leurs conquêtes en Italie, que quand ils ne trouverent plus rien à conquerir. Mais considerant la Sicile comme une Isle trés-riche & très-fertile, qui n'avoit été séparée du Continent que par un coup du tems, de la destinée, ou du hazard, ils résolurent de l'y réünir par la force de leurs armées, puisque cela ne pouvoit se faire par des ponts. La conjoncture se trouva favorable à ce dessein, parce que les Alliez de Messine, qui est la Ville la plus negociante de cette Isle, se plaignoient déja beaucoup de la tirannie des Carthaginois.

Rome & Carthage se regardoient dés-lors d'un œil d'envie, & se disputoient également & la Sicile & l'Empire du monde. Les Romains donc sous prétexte de secourir les Messinois leurs amis & leurs Alliez se mirent en Mer, n'ayant au fond d'autre dessein que de s'enrichir de butin, & de joindre cette Isle aux Etats de leur République, pendant que les Carthaginois agissans sans déguisement paroissoient en pirates & en ennemis déclarez. Ceux-ci ayant perdu leur flotte en divers combats, & contraints de céder la bonne Fortune de Rome, les Romains ren-

1510. dirent la Sicile tributaire, & réduisirent la Sardaigne & l'Isle de Corse. Aprés avoir ainsi chassé les Carthaginois de toutes les Isles de la Méditerranée, il n'y avoit plus de ce côté que l'Afrique même à conquerir Aussi y firent-ils décente, & y prirent en peu de tems plus de trois cens places fortes, quoi-qu'ils trouvassent une forte résistance non-seulement de la part des hommes, mais aussi de la part des monstres. Un certain serpent d'une grandeur horrible, & de cent vingt pieds de long, incommoda beaucoup leur camp prés de la riviere de Bragada, comme si cette hideuse bête ne fut venuë au monde que pour être le champion de sa patrie, & pour défendre ou venger l'Afrique opprimée. Mais Regulus aux victorieuses armes duquel ni les hommes, ni les monstres, ni la destinée n'avoient jusqu'alors pû résister, ne s'arrêta point qu'il n'eût conduit son armée devant les murailles de Carthage même, la source & la racine de cette guerre. Ce fut-là que la Fortune commença de l'abandonner & de lui déclarer la guerre, autant seulement qu'il le falloit pour faire mieux éclater la vertu des Romains, & la rendre plus illustre. Car encore que par la bonne conduire de Xantippus General des Lacedemoniens trente mille Romains fussent demeurez sur la place en une seule action, & que Regulus même eût été fait prisonnier, ce revers néanmoins tout grand qu'il étoit, bien loin de le décourager, ne fut pas meme capable de lui inspirer la moindre passion indigne de la constance & de la grandeur d'ame d'un invincible Heros. Les Carthaginois envoyerent Regulus au Senat Romain par leur Ambassadeur qui alloit faire des propositions de paix, & échanger les prisonniers. Mais il fut d'un sentiment tout contraire, & persuada les Senateurs de n'écou-

ter aucunes propositions de cette nature : Aimant mieux retourner à Carthage, & y être crucifié, que de faire ou de dire la moindre chose qui pût flétrir le moins du monde sa patrie ou lui être de quelque desavantage. Ainsi tout vaincu qu'il étoit, il sembloit néanmoins triompher de ses Vainqueurs. La déplorable destinée de ce grand homme toucha si fort les Romains, qu'ils continuërent la guerre avec plus de fureur & d'animosité qu'auparavant, moins dans l'esperance de faire des conquêtes que dans le dessein de venger le sang de Regulus. Tant sont profondes les impressions que l'amour d'un bon Général vivant ou mort, fait dans le cœur de ses Soldats. Ainsi recommença la guerre en Sicile, où les Romains furent par tout victorieux. Pour faire voir combien leur victoire étoit complette, ils produisirent cent vingt Elephans pris sur l'ennemi, grand butin s'il eût été fait à la chasse, & qu'il n'eût pas été le trophée d'une conquête de plus grands frais. Les Romains gagnerent cette victoire sous le Consulat de Metellus ; victoire qui fut suivie d'une terrible défaite par mer sous le Consulat d'Appius Claudius, où il parut que les Romains furent moins defaits par la force de leurs ennemis, que par la profanation de leur Général, ou par un effet de la vengeance divine. Car Appius Pulcher avant que d'en venir aux mains avec les Carthaginois, fit faire les Augures. Les poulets furent tirez de leur cage, & ne voulant pas bequeter ni manger un seul grain, fâché d'un si mauvais préfage il les fit jetter dans la mer, disant par une raillerie impie, *puisqu'ils ne veulent pas manger, voyons s'il voudront boire.* Ensuite il donna bataille, & la perdit. La flotte Romaine fut entierement ruinée. 1610.

1680. Il y eut entre les Romains & les Carthaginois divers chocs de la même nature durant l'espace de vingt-quatre ans & au-delà ; ce qui dura jusqu'au Consulat de Lutatius Catulus. On eut dit alors non que l'ennemi s'avançoit avec une flotte bien pourvûë d'hommes & de toutes sortes de munitions ; mais il sembloit que tout Carthage se fut embarqué, & qu'on eût amené des bois & des forêts. Cela fut cause de sa ruïne : car les Vaisseaux Carthaginois étoient trop pesans pour le service, au lieu que la flotte Romaine étoit legere, & sembloit un camp flottant. En un mot, les Romains fondirent sur les Carthaginois avec tant de fureur, & dispersérent leurs Vaisseaux en si peu de tems, que la mer qui sépare la Sardaigne de la Sicile fut couverte de marques de naufrages. Cette victoire fut si considérable, que les Romains ne penserent plus à retourner en Afrique, & à raser les murailles de leurs ennemis, ne jugeans pas que cela fut necessaire, parce que Carthage n'avoit plus de forces navales.

Cette guerre étant finie les Romains eurent un peu de repos, & autant qu'il leur en falloit pour reprendre haleine. Et pour faire voir que la République étoit en paix, le Temple de Janus fut fermé ; ce qui n'étoit pas arrivé depuis le regne de Numa Pompilius. Distinction qui étoit l'emblême publique de la paix ou de la guerre.

Tu n'aurois pas la patience de lire les guerres des Romains avec les Liguriens, les Gaulois, les Illyriens, les Macedoniens, les Syriens, les Allemans, & enfin avec les plus puissantes nations de la terre. Il ne seroit pas moins ennuyeux d'entrer dans le détail de leurs séditions Domestiques, & des révolutions de leur gouvernement. Il suffit de te dire, que

ce

ce Peuple se corrompit à mesure que son Empire s'agrandit. Aprés que les Romains eurent ruïni Carthage, Corinthe, Numance, & autres fameuses Villes de l'Europe, de l'Asie, & de l'Afrique, & qu'ils eurent soümis les Gaules, la Thrace, la Cilicie, la Capadoce, l'Armenie, la Bretagne, & plusieurs autres Provinces trés-riches & trés-opulentes, ils commencerent à se broüiller par des guerres civiles, & changerent leurs premieres vertus en vices. Les séditions, les conspirations, & les allarmes des Triumvirs & des Tribuns, de Catilina, de Marius, de Silla, d'Antoine, de Pompée, & mille autres émotions populaires, contribuerent beaucoup à jetter dans la confusion un Empire, qui étoit ce semble l'appui & le soûtien de toutes choses.

Grand Successeur des Prophétes, ce vaste Empire n'est à present qu'un squelete délabré de l'ancienne Rome. La plûpart de ses membres exterieurs sont tombez en partage aux victorieux Ottomans. Dieu veuille perpetuër les victoires des vrais Croyans, & leur faire la grace de conserver leurs vertus plus long-tems que leurs Conquêtes.

LETTRE LXIII.

A Dignet Golou.

Il lui donne avis d'une dispute qu'il avoit eûë dans le vin & dans la joie avec un Ecclesiastique François sur l'Astrologie & les Cométes.

1721. JE suis aussi gai qu'un Janissaire qui vient de recevoir ses Aspres. Il y a de l'heure qu'il est plus de Satire en moi, qu'il n'y en avoit en Juvenal & en Perse. Cependant ce n'est que le plus gros de ce que j'ai dit à certains savants-bigots de Paris, avec lesquels j'ai passé deux ou trois heures à boire. Franchement j'ai dépoüillé pour un tems le Musulman, pour boire comme un Franc, ou comme un Nazarien.

Nous avons parlé de l'Astrologie, de la nature des Cometes &c. Mais je veux que Dieu me punisse si j'ai jamais entendu gens plus têtus, plus abrutis, plus fous, plus ridicules, &c. Je ne comprens pas comment la raison humaine peut ainsi se corrompre? Comment il peut y avoir des hommes capables de penser comme ceux-là pensent? Ils m'ont fait rougir de honte & de colere. Ils m'ont fait souhaiter de n'être pas homme, pour n'être pas au même rang qu'eux. Quoiqu'il en soit, j'ai étouffé ma colere; j'ai mordu mes lévres & mes ongles, & fait tout ce que la patience a pû m'inspirer. Car ma coûtume est d'être un bon compagnon dans le vin. Mais enfin nous nous sommes échaufez, comme c'est l'ordinaire de ceux qui disputent. Les paroles aigres & emportées ont alors commen-

cé à voler avec tant d'excés, qu'à peine auroit-on pû trouver un grain de bon sens dans tout ce qui s'est dit de violent de part & d'autre. Des paroles nous en sommes enfin venus aux coups. Tout vieux & tout cassé que je suis, j'ai payé de vigueur & de fermeté autant qu'il m'a été possible. 1614.

Tu croiras aisément qu'à l'âge où je suis je n'ai pas beaucoup de force : Mais je puis te dire que j'ai encore mon courage de vingt-cinq ans. Le péril ne me fait point de peur, & quand je suis bien en colere, la mort même me paroît telle que les peintres la representent, c'est-à-dire un squelete, qui me fait plus de pitié que de peur. Si j'ai peur de quelque chose, c'est de lui rompre les os, & de la défigurer dans le fort de ma fureur. Tant je suis tendre à l'égard de la mort même qui traite & détruit sans quartier tout le genre humain.

Un de la compagnie qui étoit Prêtre, & qui étoit assis à table vis-à-vis de moi, me jetta son bonnet quarré à la tête. Son voisin blâma son insolence. Mais il étoit aussi plain de graisse, que vuide de raison ou de civilité. Grand Drôle qui fait la figure de la statuë de Pont Ginello, qui est à Catane en Sicile ; à cela prés qu'il n'est pas tout-à-fait de si grande taille.

Aprés m'avoir ainsi maltraité, il jura que s'il avoit eu le Calice de l'Autel à la main, il me l'auroit jetté aussi-bien que son bonnet : Que si même le vin consacré étoit dedans, il changeroit le sang de Christ en poison pour se venger de moi, comme il changeoit le vin en sang.

Il y avoit par bonheur deux Armeniens qui ne sont pas de la cabale de Soliman, qui le menacerent de sa menace, & lui dirent fierement qu'il répondroit devant l'Archevêque de Paris de ce qu'il venoit de dire. Mais le Prêtre ruse tout furibond qu'il étoit ne laissa pas de joüer de tête. Il n'eut

1810. pas plûtôt fait réflexion à ce qu'il venoit de lâcher & aux fâcheuses suites que cela auroit si on le portoit aux oreilles du Prélat, que comme un Epagneuil il fit des soûmissions & des caresses. Tant on a peur du Tribunal Spirituel, qui est presqu'aussi sévére en France, que l'inquisition l'est en Espagne.

Il y eut ensuite un Capitaine, vieux Soldat à pension, lequel ayant moins bû que nous, soûtint mon parti. Ce n'est pas qu'il me connut, car je ne sache pas qu'il m'eût jamais vû que cette fois-là? mais il crût être obligé de soûtenir mes interêts par droit de voisinage, & parce qu'il étoit assis auprés de moi. Quoiqu'il en soit, le vieux Officier parut homme de résolution. Mais personne ne lui fit résistance que moi; ce que je fis *in verbo Clerici*, non *manu*, ou *ense militis*. Je priai le bon homme de se pacifier. Je mis ma main droite sur ma poitrine, & levant vers le Ciel & celle-là & l'autre, j'invoquai tous les Patriarches & les Prophétes: Je reclamai les Saints & les Anges, & sommai Dieu même de venir me défendre. Mais rien ne me réüssit, il falut en venir aux mains.

L'action fut fort confuse. Ceux qui étoient de l'autre côté de la table étoient si furibonds, que rien ne pouvoit les contenter que le sang. Ils avoient l'épée à la main, & étoient sur le point de commencer à estocader, lorsque m'étant levé je criai tout haut: » Voilà, Messieurs, le veritable » moment pour se battre: Mars dans la huitiéme » maison est en conjonction avec Saturne, & en » quartil avec le Soleil, qui est un aspect trés-ma» lin. Cela les rendit plus furieux que devant. Peste de l'Astrologue disoit l'un; peste de sa fierté disoit l'autre, tant qu'enfin ils se jetterent tous sur moi, à la reserve de mon Capitaine qui demeura toûjours ferme dans mon parti. Je fis tout ce qu'un homme pouvoit faire; mais c'est à sa bravoure que je suis redevable de ma vie,

Un de nos Antagoniſtes me porta une bote qui 1678.
m'alloit donner dans l'eſtomac, ſi le vieux Capitaine ne l'avoit parée par un coup de revers, & avec une adreſſe que je ne ſaurois jamais aſſez admirer.

Comme je n'avois point d'épée, & que je n'aurois ſû comment m'y prendre pour m'en ſervir quand j'en aurois eu une, je crus que le parti que j'avois à prendre étoit, de me mettre entre mes amis & mes ennemis, puiſque comme Aſtrologue j'étois la cauſe de la querelle. Je ſautai ſur la table, & me ſaiſis de l'épée de mon Capitaine Antagoniſte. Je me mis à rire en même tems, & le convainquis par-là que ce n'étoit pas par emportement que je le faiſois. Je la lui ôtai de la main avec une obligeante violence, & enſuite le bruit s'apaiſa. Ce n'étoit pas lui qui avoit commencé la querelle, non plus que mon vieux Capitaine, le Prêtre ſeul avoit tout le tort; car voulant ſortir de ſa Sphere, il prétendoit s'ériger en Aſtrologue, & nous dire des choſes qui ne quadroient pas avec la raiſon.

Tu me connois, cher Digner, & toutes mes inclinations ne te ſont point cachées. Tu ſais que je ne ſuis pas homme à me rendre aux airs déciſifs de l'erreur, ni à ce que l'ignorance ſe met en devoir d'impoſer. Que l'exterieur approchant qu'il voudra de la verité, il n'en eſt dans le fond que plus éloigné. Joüiſſons donc toi & moi de nous-mêmes en poſſedant une tranquillité parfaite.

LETTRE LXIV.

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman.

Description de l'Isle de Candie, & de la République de Genes.

APrés t'avoir parlé dans ma derniere de l'état présent de Venise, dont je n'ai rien oublié que j'aye crû digne d'être remarqué, l'ordre veut maintenant que je t'entretienne de l'Isle de Candie ou de Créte, qui est la plus considérable que les Venitiens ayent eu sous leur obéissance : Mais puisque le sort de la guerre l'a fait tomber entre les mains des victorieux Ottomans, j'en dirai peu de chose, & passerai aux autres Républiques de l'Europe

Il n'y a point de doute que depuis que les Musulmans ont conquis l'Isle de Candie, la Ville Impériale est pleine de descriptions géographiques, qui contiennent des observations naturelles, morales & politiques, sur cette celebre Cité. Mais peut-être sont-elles défectueuses sur l'histoire de cette fameuse Isle ; & la raison est, que les vrais Croyans ne lisent guére les livres des Infidéles, d'où seulement nous pouvons recueillir les anciens mémoires des nations dont ils ont été autrefois les Maîtres.

Cette Isle s'apelloit autrefois Crete. On dit que Jupiter y fut nourri, & qu'il y fut aussi enterré. Elle fut encore nommée Hecatonpolis, à cause des cent Villes qu'elle contenoit. Quelques-uns lui donnerent le nom d'Isle des Archers, parce que les

habitans élevez dès leur enfance à tirer de l'arc, devinrent si habiles en cet exercice, qu'ils surpasserent toutes les autres Nations. 1681.

Les Lacedemoniens, les Athéniens, & les autres célebres Républiques de la Grece, reçûrent leurs Loix de gens qui étoient natifs de Candie, comme témoignent Platon & Pline cependant Epimenides un de leurs Poëtes fait un vilain portrait des Candiots, quand il dit Κρῆτες ἀεὶ λῃσταί, κακὰ θῆρια, γαστέρες ἀργαί C'est-à-dire *les Cretens sont toûjours menteurs, mauvaises bêtes, & des ventres paresseux.*

Ils étoient fort adonnez à toutes sortes de sortileges & d'enchantemens; trompeurs, avares, gourmands, paresseux & ignorans dans les arts & dans les sciences.

Nonobstant tout cela, ils étoient anciennement si puissans qu'ils étoient un frein à toute la Grece. Durant le regne d'un de leurs Rois qui se nommoit Cydon, l'usage des mesures Pirriques s'introduisit. C'étoit un exercice où les jeunes gens armez de pied en cap dansoient avec beaucoup de travail & de sueur. Ils ont toûjours été si attachez à cette coûtume, qu'elle se pratique encore aujourd'hui parmi les Païsans les jours de fête. Dans ce tems-là la jeunesse de l'Isle s'assemble un arc à une main, & une épée nuë à l'autre, avec un carquois de fléches au côté. Dans cet équipage elle danse au fort de la chaleur jusqu'à midi, que les ardeurs insuportables du Soleil grillent toutes choses.

Cette Isle par succession de tems tomba sous la domination de l'Empire de Grece; & comme telle elle parvint à Baldoüin Comte de Flandres & Empereur de Constantinople. Baldoüin la donna au Marquis de Montferrat, qui la vendit aux Venitiens l'an 1194. Cette République l'a gardée depuis: mais les invincibles Ottomans s'en sont emparez depuis peu.

1690. Il n'eſt pas inutile de remarquer, que Candie la Capitale de cette Iſle, apellée Caſtro & Candax par les Grecs, eſt une place prodigieuſement forte, & qui a ſoûtenu un blocus de vingt-deux ans, c'eſt-à-dire depuis 1645. juſqu'à 1667. Aprés cela un ſiege de deux ans depuis 1667. juſqu'à 1669. On croit que ces deux ans de ſiege ont coûté la vie à ſix cens mille Muſulmans.

De Candie l'ordre veut que je paſſe à Genes; cité dont la Puiſſance & la Domination étoient autrefois beaucoup plus grandes qu'elles ne ſont à preſent. Car elle étendoit ſon Empire juſques à la Mer noire, où le Tanaïs qui ſepare l'Europe de l'Aſie, décharge ſes eaux dans les Palus Meotides. Les Genois poſſedoient-là la ville de Theodoſie, qu'on nomme aujourd'hui Caffa. Ils s'emparerent auſſi de Chypre, de Leſbos, de Chio, & autres Iſles de l'Archipel, & de Pera même, magnifique fauxbourg de la Ville Imperiale.

Cependant les Genois ont relevé de l'Empire Romain juſqu'à l'an 600. de l'Egire des Chrétiens. Ce fut alors que Lothaire Roi des Lombards, prit la Ville de Genes, & la pilla. Mais ayant quelques années aprés recouvré ſa premiere gloire, Charles I. & Pepin ſon fils Rois d'Italie, & les autres Rois de France leurs Succeſſeurs, y furent les Maîtres durant prés de cent ans, & y mirent des Gouverneurs qui prenoient la qualité de Comtes de Genes. Aprés que les Sarraſins eurent ſubjugué l'Iſle de Corſe, Adamarus alors Comte de Genes, mit en mer une flotte s'empara de cette Iſle, & ayant défait les vrais Croyans, il prit poſſeſſion de ſa conquête, & la joignit à l'Etat de Genes, qui étoit alors fort puiſſante par Mer.

Charlemagne, ou Charles le Grand, ne fut pas

plûtôt mort, que ſes Décendans commencerent peu 1681
à peu à diminuër La race de ce Prince étant entierement éteinte, les plus puiſſans Citoyans de Genes profiterent de la conjoncture pour uſurper le Gouvernement & tirannifer les habitans. La grandeur de l'oppreſſion les irrita tellement, qu'ils ſe ſoûmirent ſouvent à des Princes étrangers. Mais trouvant encore de grands inconveniens à dépendre ainſi d'une puiſſance étrangere, ils ſuivirent enfin l'exemple des Venitiens, & ſe choiſirent un Duc ou Doge l'an 1337. de l'Egire des Chrétiens. Le Doge nouvellement élû fût envoyé avec une flotte pour faire la conquête de Chipre, qu'il fit auſſi. Le Roi & la Reine du pays ayant été faits priſonniers, demeurerent captifs juſques à ce qu'ils eurent traité & promis de payer aux Genois un tribut annuel. Ils furent enſuite rétablis dans la poſſeſſion de leurs Etats, à la réſerve de Famagouſte capitale de l'Iſle, que la République ſe réſerva.

Le Genois entra auſſi en guerre avec les Venitiens; mais ayant été vaincu, il fut à ſon retour dépoſé de ſon Dogat, mis en priſon, & un autre élû en ſa place. Ce nouveau Doge fut plus heureux que ſon Prédeceſſeur contre l'ennemi, auquel il fit pluſieurs inſultes; mais enfin il fut tué les armes à la main.

Les Genois alors élûrent un autre Duc, qui paſſant à Conſtantinople rendit de ſi grands ſervices à l'Empereur, qui avoit la guerre ſur les bras, qu'il lui donna l'Iſle de Mitilene, que les Genois garderent juſques en l'an 1354.

Aprés cela, & vers l'an 1381. la République ſe choiſit un Chef pour la gouverner ſous le nom de Prince. Mais ce Gouvernement n'étant pas du goût des Genois, ils ſe mirent ſous la protection de Charles VII. qui leur envoya un Vice-Roi ou député Gouverneur. Ils furent bien-tôt

1681. las du Gouvernement des François, & se joignirent au Duc de Milan. Ils demeurerent sous sa protection jusqu'en 1435. Ensuite ils s'en défirent ; & se choisirent encore un Duc d'entre leurs Concitoyens. La ville se trouva alors divisée & pleine de factions, les unes pour les François, & les autres pour le Duc de Milan. Ils tomberent enfin pour la seconde fois sous le joug des François. Ils y demeurerent jusques à ce qu'André Doria ayant étouffé les séditions, & pacifié les contestations des Freggi & des Torni, deux des factions dominantes de la Ville, l'une composée des Nobles & l'autre des Communes, rétablit la liberté dans Genes, qui l'a toûjours conservée depuis, aux nouveaux troubles prés qui lui ont été suscitez dans ces derniers tems par les Rois de France & d'Espagne.

L'origine des Genois est une chose bien incertaine. Strabon & autres croyent qu'ils sont décendus des Grecs, & Thucydide les faits venir des Siciliens. Les Romains les appelloient Liguriens : Et Florus fait mention de certains Liguriens qui habitoient dans les antres & cavernes des montagnes ; gens farouches & belliqueux.

Les Genois sont aujourd'hui un peuple des plus polis & des plus civilisez, d'un esprit vif & subtil, & sur tout pour le commerce où ils s'entichissent. Ils sont aussi extrémement industrieux, ne fuyans ni la peine ni le danger quand il y a du gain à faire. Ils paroissent zélez pour les choses qui tendent à l'avantage de la République ; néanmoins fort legers & fort inconstans, factieux & aimans la nouveauté, comme il paroît par ce que j'en ai déja dit. De-là vient qu'un certain Roi de France répondit à un des Nobles de Genes, qui lui disoit que les Genois travailloient à se mettre sous sa protection, » qu'ils » se mettent, dit-il avec emportement, sous la

protection du Diable. Je ne veux point avoir « 1682.
affaire avec des gens qui sont plus chancelans «
que les vagues de la Mer. «

Leur inconstance ne parut jamais plus clairement, que durant la conspiration des Raggi & des Torni, qui pensa avoir des suites fatales. Pour Vachero & Balbi, ils firent comme le chien d'Esope, qui perdit l'os en voulant prendre son ombre qui paroissoit dans l'eau. Car ces Mirmidons de la Marine non contens du puissant parti qu'ils avoient dans la Ville, crûrent qu'il étoit necessaire de corrompre la flotte : Ce qui ruina leur dessein ; car la conjuration fut découverte par un des Capitaines de la flotte. Cette République à été affligée de plusieurs guerres & pestes : Mais les dernieres ont été les plus dangereuses & les plus préjudiciables. L'une avoit presque épuisé ses tresors, & l'autre lui avoit presque enlevé tous ces habitans. Pour la disette d'argent, ils sûrent d'abord y remedier, les Genois étant de parfaits Chimistes, & sachans le secret de la pierre Philosophale, si tant est qu'il y ait quelque chose de pareil dans la nature. Mais qu'elle y soit ou non, il est certain que les Genois sont d'ancienneté de grands Docteurs pour changer & falsifier les métaux. L'Empire Ottoman en a fait l'experience aux dépens de ses Marchands de Constantinople, de Smirne, d'Alep & autres Villes maritimes, où les Genois ont dispersé des millions de leur argent de bas aloi. Mais cette tromperie leur coûtera cher à quelque heure.

Les Genois penchent maintenant moins à la guerre qu'au commerce. Il faut néanmoins avoüer, que cette République a produit de vaillans hommes, & des Capitaines experimentez ; comme il paroit par les maisons de Doria, de Spinola, & autres, d'où il est sorti des Gene-

1680. raux celebres qui se sont signalez en divers endroits de l'Europe.

Genes a plus de sujet de se faire valoir du côté de ses grands hommes, que du côté des Forteresses, des Châteaux, & places de guerre qu'elle a en Italie sous sa dépendance. Cette capitale même compte plus sur la protection du Roi d'Espagne que sur ses propres forces. Le Roi d'Espagne doit dix-huit millions d'or aux Marchands Genois, sans compter les interêts de *** ans. Car cette somme lui fut demandée publiquement l'an 1600. de l'Egire des Chrétiens. Juge par là des richesses de cette Republique.

Quant à la forme du Gouvernement de Genes, elle ne differe pas beaucoup de celui de Venise. L'autorité souveraine est entre les mains du Senat, qui élit le Doge de deux en deux ans. On propose quatre Sujets propres à une si haute dignité, & le sort décide de l'élection. Le Doge seul a le droit de faire des propositions au Senat. Durant les deux ans de sa regence, il demeure dans un Palais qui appartient au public; & a auprés de sa personne, & autour de son Palais une garde de cinq cens Allemans.

Il seroit inutile de t'embarasser du détail des Cours de judicature, de la maniere d'élire les Senateurs, & autres Magistrats publics, non plus que de la politique particuliere des Genois. D'ailleurs je te crois déja assez fatigué de la longueur de cette lettre. Je te prie donc d'expliquer favorablement mes petits éforts. Adieu.

LETTRE LXV.

A Dignet Golou.

De la vanité & fourberie de l'Aſtrologie.

IL n'y a pas long-tems que j'écrivis au ſage Oſman Adroneth Aſtrologue ordinaire du Grand Seigneur, & lui donnai avis de la Comete qui ne commençoit alors que de paroître. Je pris occaſion de-là de lui dire ce que je penſois de la nature de ce merveilleux Pheonoméne qui ſurprend ſi fort les eſprits, & dont les plus habiles Philoſophes ſont ſi embaraſſez à trouver l'origine. De-là je paſſai inſenſiblement à quelque choſe de plus général, je veux dire aux Aſtres. J'en dis ce que je jugeai à propos qu'il falloit dire à une perſonne de ſa profeſſion n'étant pas bien-aiſe de choquer par trop de hardieſſe un homme qui paſſe pour le plus ſçavant & accompli du ſiecle dans cette ſcience. Quoique je n'ajoûte guére de foi à l'Aſtrologie judiciaire de la maniere qu'on la pratique aujourd'hui, ſçaroit néanmoins été une incivilité de le dire à un homme qui en vit, & qui pour les grandes connoiſſances qu'il a dans cette ſcience, eſt honoré de la faveur du Grand Seigneur, & d'une bonne penſion. Mais comme je ſuis plus libre avec toi, parce que nous avons toûjours été bons amis, je parlerai à cœur ouvert, & te dirai franchement ce que j'en penſe.

Que les corps celeſtes répandent leurs influences ſur ce bas monde, c'eſt une verité en faveur de laquelle dépoſe le ſentiment général de tout le genre humain. Nous avons de la joye

1681. de voir que le Soleil étale tous les matins ses salutaires rayons ; qu'il dore les frontieres de l'horison, & embellisse le faîte de nos montagnes par son agréable éclat. La terre, l'air & les mers, ont part à la vertu de ses rayons. C'est ce bel Astre qui donne la vie aux plantes & aux animaux, qui renouvelle les Elemens & toutes les choses sub'unaires.

Quand il se retire le soir, & quitte nôtre Hemisphere, nous en recevons encore de la lumiere, quoique ce ne soit que de la seconde main : car alors il visite les païs Occidentaux, & réjoüit par sa presence les païs éloignez & solitaires de l'Amerique : La belle Cynthie fait ici sa fonction, servie par les autres Planétes qui se relevent tour á tour, & parcourent tout l'Hemisphere des étoiles fixes

Celles ci brillent la nuit pour d'autres fins sans doute, que pour éclairer simplement les bergers qui gardent leurs innocens troupeaux, ou pour servir de flambeaux aux voyageurs. C'est néanmoins quelque chose de consolant dans nos ténébres élementaires Le marinier qui sur le vaste desert d'une mer inconnuë fait par maniere de dire une Loterie de sa Fortune, & qui confie son ame & son corps à un bois pourri, où l'esclavage & la liberté, la vie & la mort sont également au hazard ; qui combat contre les vents impetueux, & contre les vagues irritées & furieuses qui le menacent de tous côtez, le marinier, dis-je, à de la joye de voir alors la lumiere, quoique ce ne soit qu'à la faveur du foible brillant des étoiles ; & d'autant plus de joye, qu'il peut voir le péril qui l'environne, & employer pour se garantir les moyens les plus propres & les plus convenables. Son cœur n'est-il pas tout ressuscité lorsque dans cette effroyable tempête il découvre au tra-

vers des sombres nuages un pauvre petit rayon qui lui laisse entrevoir le Ciel azuré. Les moindres heureuses constellations qui paroissent soit en bas soit en haut, lui donnent un nouveau courage, & lui font défier toute la puissance d'Eole & de Neptune : Il se moque des rochers & des bancs, & se rit des fatales aparitions de Castor & Pollux.

Cependant ce n'a pas été pour cela seulement & pour plusieurs autres usages inferieurs, que les étoiles ont été créées. Elles ont sans contredit de plus grandes influences sur la terre, & sur tous les Etres qui l'habitent. Par tout où elles jettent leurs rayons on sent une émanation importante, & une éfusion pleine d'une vertu cachée. Chacune répand sur les hommes & sur les bêtes, sur les plantes & sur les mineraux, sur tous les Etres composez des Elemens, & qui sont dans la Sphére de leur activité ; chacune y répand, dis-je, sa force & sa vertu particuliere. Il est probable que chaque nation, chaque tribu & famille, chaque climat, Province, & chaque coin de la terre, ont leurs étoiles particulieres. Il en est de même des differentes especes des choses sublunaires, & de chaque individu. Mais de déterminer leurs influences particulieres en devinant, en calculant la naissance, en faisant des horoscopes, & autres operations d'Astrologie ; prédire l'avenir, éviter les maux qui ont été prédits, se piquer de sçavoir tout ce qui doit arriver d'heureux ; prédire la destinée d'autrui, pendant que nous ignorons la nôtre &c. sont des choses qui me paroissent au-dessus de la raison humaine, & d'une science bâtie sur le sable.

En effet, qui a fait le compte des étoiles, ou qui a visité les lieux de leur différente situation ? Qui a appris leurs diverses qualitez, leurs enga-

1720 gemens, asteriſmes, & obligations ? Les liens qui les uniſſent les unes avec les autres, & leur obéïſſance aux loix de l'Univers ? Quelle témerité ! que l'homme mortel veüille pénétrer les ſecrets du Ciel, & foüiller juſques dans les cabinets du Tout-puiſſant ? Sera-t-il plus ſage que Ptolomée, Caſſandre, Eudoxe, Archelaus, Hoychilax, Halicarnaſſe, & pluſieurs autres Mathematiciens conſommez, & gens d'un profond jugement, qui ont confeſſé aprés toutes leurs recherches, qu'il étoit impoſſible de tirer des figures celeſtes une concluſion certaine. En effet, il y a une infinité de cauſes qui cooperent avec les Aſtres, & que nous ne connoiſſons pas. D'ailleurs il y a mille choſes qui empêchent ou favoriſent les influences des Aſtres ſur nous, & qui nous ſont toutes fort familieres. Telles ſont la force du ſang, les coûtumes, les traditions, les manieres, l'éducation, les préjugez, les tems & les lieux, la domination & la dépendance, la nourriture & l'inſtruction : Enfin la liberté de l'eſprit, ou ſon eſclavage. Les étoiles, diſent les grands hommes que je viens de nommer, ne peuvent point forcer tout cela ; mais ſeulement le diſpoſer.

D'ailleurs ceux qui ont donné des régles pour l'Aſtrologie judiciaire, different ſi fort ſur un ſeul & même ſujet, que cela fait deſeſperer un homme ſage de pouvoir jamais former ſur ces régles un jugement certain ; à moins qu'il ne lui ſoit divinement inſpiré, & qu'il n'ait je ne ſçai quel inſtinct naturel qui lui ſuggere la connoiſſance de l'avenir. S'il y avoit quelqu'un qui pût faire un jugement aſſuré ſur un ſiſtême, l'on en peut faire mille auſſi differens que les régles qui ont été données, il faudroit dire que ce quelqu'un là ſeroit poſſedé de quelque Démon à préſages. C'eſt le ſentiment du ſçavant Hali

mon Compatriote, qui a eu plusieurs partisans : 1679.
De sorte qu'aprés tout, cette science tant vantée, méritera mieux le nom de sortilége, que celui d'Astrologie, puis qu'elle n'est que pure conjecture, qu'elle dépend des affections de l'esprit, ou ce qui est encore pis, de l'inspiration des Esprits remuans & interessez, des Genies ou des Démons de l'air, qui ont quelque dessein à suivre, & qui se servent des hommes pour en venir à bout.

Il est certain que ceux qui font ce métier pour un sale interêt dupent autrui & se dupent eux-mêmes. Car s'il y avoit quelque chose de vrai dans cet art, d'où vient qu'ils prédiroient si souvent à faux ? Ou pourquoi, à l'exemple de l'Oracle de Delphes, exprimer leurs prédictions en termes si ambigus, qu'on peut les expliquer comme on veut, & les appliquer à chaque nation, à chaque Prince, à toute sorte de tems & de personnes, selon le commentaire, qu'il plaira à l'Astrologue d'y faire aprés qu'une partie de ce qu'il a dit au hazard sera arrivé par un coup de bonheur pour lui ? Sur cette infinie varieté d'Astres & d'aspects, il est aisé à un hardi Sophiste en cet art, de choisir ses faits ; en sorte qu'il convaincra les ignorans, qu'il a eu raison de leur promettre une longue vie, de la santé, des dignitez, des richesses, des enfans, des amis, du crédit, des victoires, d'heureuses amours, &c. ou de leur faire craindre tout le contraire. Tout cela même peut arriver moins à cause de la prédiction qu'à cause de la pente de l'esprit de ceux à qui elle est faite, pente que l'Astrologue étudie bien plus, que les faux principes de son art. Mais s'il arrive qu'il ait donné à faux, ou il complimente les gens pour gagner leur estime en leur disant, *qu'un homme sage est le Maitre des Astres* ; ou il les insulte & leur

1681. fait mille crimes de leur prétenduë folie, qui a réfisté, disent-ils, à l'influence des Astres, & traverse leurs bons effets. Cependant ces sortes de fourbres sont chéris des Princes & des Potentats, & sur tout en Orient, où rien ne se fait, soit en paix, soit en guerre, sans consulter l'Astrologue, quoi-qu'au fond il n'y ait rien de moins nécessaire que ces imposteurs, pour ne pas dire rien de plus pernicieux à la République.

Corneille Tacite, Auteur célebre, se plaignit anciennement des Astrologues. Aurant en firent Varron & les autres Ecrivains sinceres. Il y avoit autrefois à Alexandrie une coûtume qui obligeoit les Astrologues à payer un certain tribut, qu'on appelloit le tribut des foux, parce qu'il se prenoit sur le gain que les Astrologues faisoient à la faveur de leur ingenieuse folie, & de la crédule ignorance de leurs Admirateurs.

Si nôtre vie & nôtre Fortune, chier Dignet, dépendent des étoiles, quel sujet avons-nous de craindre quelque chose ? Pourquoi s'inquiéter & se ronger l'esprit de mille soucis inutiles ? Rapportons-nous de tout à Dieu. Le Ciel qui ne peut errer, ni violer les decrets de la destinée, sera nôtre garant jusqu'à la mort. Mais si nôtre vie & nôtre Fortune ne dépendent point des corps celestes, mocquons-nous de l'Astrologie comme du plus vain des signes, & de la science la plus chimerique dont on ait jamais joüé le monde.

Les sages de Chaldée disoient autrefois, » que » Dieu avoit donné à Moyse la disposition des » jours, & celles des heures à Jesus fils de Marie: » Mais que les momens étoient réservez à Dieu » & à son dernier favori. Laissons donc avec une entiere résignation toutes les minutes de

nôtre vie à celui qui eſt le pere de toutes 1681.
choſes.

Mais il y a des eſprits ſi timides, & ſi dépourvûs de véritable foi, qu'ils aimeroient mieux croire tout ce qu'il y a au monde de viſionnaire & de chimerique, que de s'en fier aux préceptes de la droite raiſon. Ils tremblent quand on leur parle de choſes qui ne ſont point, & dont la ſeule idée eſt pleine d'impoſſibilité & de contradictions. Cependant ils combattent la verité avec des fronts d'airain, & ſont comme autant de Coloſſes inſenſibles à la force des meilleures raiſons. Un menſonge eſt capable de ruiner la réputation d'un honnête homme, & de le faire ſoupçonner de faux, quoi qu'il diſe la verité. Il n'en eſt pas ici de même. Un Aſtrologue rencontre par un pur hazard ſur un fait de conſéquence, il n'en faut pas davantage pour faire croire tous les impoſtures qu'il dira pendant ſa vie. Gens impertinens & ridicules, qui ſe piquent de connoître & de prédire l'avenir, & qui ignorent & le paſſé & le preſent; qui ſoûtiennent impudemment qu'ils ſçavent ce qui ſe paſſe dans les douze ſignes du Zodiaque, & qui ne ſavent ce qui ſe fait chez eux & dans leurs lits, comme dit cette Epigramme.

Aſtra tibi æthereo pandunt ſe ſe omnia vati;
Omnibus & quæ ſint Fata futura monent.
Omnibus aſt Uxor, quod ſe tua publicat, id te
Aſtra, licet videant omnia, nulla monent.

Mais ce qui paroît plus étrange eſt, qu'ils attribuent aux étoiles le don même de prophétie, l'origine des Religions, les ſecrets de la conſcience, la puiſſance de faire des Miracles & de chaſſer les Diables, la vertu de la priere, & même nôtre bonheur ou malheur éternel

2680. aprés cette vie. Sur ce pied-là ils soûtiennent, que quand Gemini domine, & qu'il est en conjonction avec Saturne & Mercure sous Aquarius dans la neuviéme maison, il n'ait alors un Prophête. Ainsi selon eux Jesus le Messie fut revétu de tant de dons incomparables, parce qu'il nâquit sous une telle constellation.

Ils distribuent les diverses Sectes de Religion en diverses classes, selon les differens Asterismes du Ciel, & supposent que Jupiter est le protecteur général de toutes les Religions. Sur ce fondement ils attribuënt la Religion des Juifs à Jupiter & à Saturne, celle des Chaldéens à Jupiter & à Mars, celle des Egyptiens à Jupiter & au Soleil, celle des Arabes à Jupiter & à Venus; celle des Chrétiens à Jupier & à Mercure, & la Religion ou l'irréligion de l'Antechrist qui n'est pas encore au monde, à Jupiter & à la Lune. Ils disent aussi que Moyse a ordonné l'observation du Sabath sur les principes Astrologiques, parce que ce jour est dedié à Saturne. Le déluge est selon eux un effet de l'influence des étoiles, & la Loi qui fut donnée sur la montagne de Sinaï vient du même endroit, selon leur Theologie. Ils raportent à Venus la conception de Jesus fils de Marie, & sa prétenduë mort à Mars. Ils soûtiennent que le Messie même fut le plus grand Astrologue de son tems: Qu'il choisissoit certaines heures particulieres pour faire ses Miracles, & pour se promener dans les ruës de Jerusalem sans être insulté par les Juifs. De-là vient qu'il dit un jour à ses Disciples, *le jour n'a-t'il pas douze heures?* Pour les avertir de ne pas aller ce jour-là à Jerusalem de peur qu'ils ne fussent outragez.

Ils ajoûtent que tous ceux qui naissent dans le tems que Mars, est heureusement placé dans la neuviéme Maison, ont la puissance de chasser les Démons des corps des possedez, & que ceux

qui naîtront dans le tems que la Lune & Jupiter 1580.
ſont au Zenit en conjonction avec la tête du dragon, Dieu exaucera toutes les prieres qu'ils lui feront : Qu'enfin l'immortelle félicité dépend de Jupiter & de Saturne heureuſement placez dans le ſigne du Lion : & que quiconque naît ſous cette conſtellation, ſon ame ſéparée de ſon corps à couvert d'une infinité de perils & de traverſes, retournera à ſon principe, & habitera la region éternelle de liberté & de biens.

Cela peut être vrai, mais je ne le croirai que quand j'en aurai une démonſtration. En attendant voici ce que je croi, c'eſt que tout dépend de la deſtinée. Que les Aſtres ſoient ou non des inſtrumens dont Dieu ſe ſerve pour executer ſes decrets éternels, c'eſt ce que je ne trouve pas fort important de ſavoir. Tous les Etres ſublunaires ſont obligez d'obéïr à la loi qui ne peut être révoquée.

Ne t'étonne donc point, cher ami, & ne te chagrine point de tout ce qui arrive ici bas : Mets plûtôt en pratique ce précepte d'une Ode d'Horace,

Æquam memento rebus in arduis
Servare mentem : Non ſecus in bonis
Ab inſolenti temperatam
Lætitia, morriture, &c.

Enfin, cher Dignet, ne t'émeus de rien. Adieu,

LETTRE LXVI.

A Ibro Kalphaser, homme de Lettres, à Constantinople.

Pour le féliciter de l'honneur que le Moufti lui avoit fait de le choisir pour Directeur de l'histoire universelle du monde dont on avoit résolu de faire la compilation. Il lui envoye une cassette de manuscrits, & le modéle de tout l'ouvrage.

1681. JE te félicite de l'honneur qu'on t'a fait en te choisissant pour conduire un ouvrage aussi noble, que l'est l'histoire universelle du monde. Je te souhaite à toi & à tous les autres qui ont entrepris le même dessein une Egire de félicité entiere qui commence aussi-tôt que cet illustre livre sera achevé.

J'ai ordre du Moufti de t'envoyer autant de mémoires qu'il t'en faut pour rendre cette histoire complette, soit pour la matiere, soit pour la grace.

J'ai autrefois envoyé à ce Patriarche des fidéles le plan general de l'ouvrage. Je le fis du mieux que je pûs attendu le tems que j'avois à y employer. Je t'en envoye aujourd'hui un autre plus ample & plus méthodique. Tu le trouveras dans la cassette qui accompagne cette lettre. Il y a aussi un long Catalogue de presque tous les Historiens qui ont écrit ce qui s'est passé dans les Royaumes & Empires depuis le commencement du monde. J'y ajoûte leurs differens caracteres pour te mettre en état de distinguer ceux qui sont dignes de foi, d'avec les Auteurs à fictions. Tu ne dois

pas être surpris si je te donne dans cet écrit des a- 1618
vis sur l'usage que tu dois faire de ceux-mêmes qui passent parmi nous pour les plus sinceres & pour les plus célébres. Quoi qu'ils n'ayent point donné dans la fable, ni debité des Romans à la posterité; ils étoient néanmoins de chair & de sang comme les autres hommes. Leur interêt ou leurs passions les ont emportez, & leur ont fait prendre parti. Herodote tout sage & tout sincere qu'il étoit, paroit néanmoins partial quand il parle des guerres des Athéniens ses chers compatriotes; & il lui échape en leur faveur des endroits dont Plutarque & autres Ecrivains plus désintéressez ne demeurent pas d'accord. C'est ce que Plutarque lui reproche bien positivement dans un Traité qui a pour titre, *la malice d'Herodote.*

Tu ne dois donc point dans des cas de cette nature te fier entierement à des Auteurs que tu as sujet de soupçonner d'avoir donné dans la fiction; ni juger négligemment dans les autres occasions sans avoir préalablement examiné si les relations qu'on en a fait sont vrayes ou fausses. Comme tu as une foule d'autoritez, réserve-toi le dernier appel, & que ton jugement soit le tribunal, où chacun soit jugé en dernier ressort.

Voilà pour ce qui regarde les faits. Quant aux tems où les évenemens se sont passez, on ne peut pas supposer avec la même raison que les Auteurs ayent manqué à dessein; mais on peut supposer qu'ils se sont équivoquez dans la Chronologie; & sur tout ceux qui ont écrit dans les derniers tems, & puisé des autres ce qui les accommodoit. Tu feras bien d'avoir une circonspection particuliere sur ce que tu prendras sur le crédit de Diodore de Sicile, de Pline, de Patercule, & de quelqu'autres, qui semblent s'être précipitez à marquer les tems requis à l'ornement de leurs histoires. Compare avant toutes choses les differentes Epoques qui

1680. étoient en usage chez les Historiens précédens dont ils ont emprunté leurs lumieres.

Pour rendre donc cette histoire universelle la plus correcte & la plus fidéle qui ait encore paru, & en faire un ouvrage qui fasse éternellement honneur aux Musulmans, & soit utile à tout le Genre humain, il sera nécessaire que tu saches bien la différence des Egires, ou suputation d'années qui ont été en usage parmi les nations depuis le commencement des histoires jusques à present. Je t'en ai fait une petite tablature à la tête des colonnes où elles doivent être rapportées. Tu la trouveras dans le plan de la cassette. Je vais maintenant t'en donner l'explication, & te faire voir ce qu'il y a de plus ou de moins important dans cet ouvrage.

Je commence par l'Ere qui se prend, communément pour une suputation des années du monde, depuis la prétenduë origine du tems. Tu dois remarquer que cette Ere est la plus dispurable & la plus incertaine de toutes les autres Epoques. La raison est, qu'il est impossible de concilier les différentes suputations des Juifs, des Grecs, des Romains, des Egyptiens, des Arabes, des Perses, & autres nations, pour ne rien dire de la Chronologie presque éternelle des Chinois & des Indiens, qui va des milions d'années plus loin que le tems qu'on supose pour la création du monde.

Souhaitant donc que tu t'attaches aux Epoques les plus communément reçûës en Orient, nous passerons au déluge de Noé, où tu ne dois esperer de lumieres que celles que te fourniront Moïse & les Docteurs Hebreux. C'est ce qui a été cause que plusieurs ont confondu ce déluge avec ceux de Deucalion & d'Ogygés, dont Ovide & autres Ecrivains Payens ont fait mention. Il est certain que ce déluge universel de Noé peut faire de la peine à un esprit qui n'est pas tout-à-fait crédule; car

car

enfin supposé qu'il soit tel qu'on le dit, est-il pos- 684.
sible que de tant de peuples differens qui habitent le monde, il n'y ait que les seuls Juifs qui en ayent parlé ? Tout le Genre humain n'avoit-il pas également interêt de transmettre à la posterité le tems auquel est précisément arrivé une inondation qui a fait périr presque tous les hommes. Mais bien loin de trouver rien de tel, nous ne voyons pas même qu'il soit parlé d'aucun Déluge que de ceux de Deucalion & d'Ogygez. D'où vient que les Auteurs Asiatiques ont été si négligens ? Quel interêt ou quels préjugez ont empêché les Pheniciens si grands Antiquaires, les Mages de Perse, les sages Caldéens, les Gymnosophistes Indiens, ou les Bonzes de la Chine, de parler d'une pareille inondation, qui, si l'histoire dit vrai, a emporté, comme j'ai déja dit, toute la race d'Adam, à la reserve de huit personnes ? Suposerons-nous que ces huit personnes concerterent ensemble de cacher à leurs Décendans une si grande catastrophe, & firent accroire à leurs enfans qu'*ils* étoient les premiers hommes qui avoient été sur la terre ? Si cela est d'où vient que la posterité de Sem a été favorisée de la premiere révelation de cette verité, & que celles de Japhet & de Cham n'ont pas sû que leurs peres avoient été garantis d'un Déluge qui avoit tout ruiné ?

Les savans Nazariens ont décrié dans ces derniers tems les écrits de Manethon Egyptien, de Berose Chaldéen, de Philon Juif, de Methastenes, d'Annian, & autres Auteurs anciens, parce qu'ils ont écrit contre les erreurs de ces Ecrivains modernes. Ils mépriſent pour la même raison les Antiquaires & les Poëtes de Perse, ensemble toutes les histoires d'Orient qu'ils regardent comme fabuleuses & indignes de foi ; & cela parce qu'ils ont eu plus de soin que les autres nations, & sur tous les Orientaux, de conserver en son entier &

1681. sans corruption l'histoire des premiers siecles du monde. Mais avec quel front un homme qui a un peu de raison peut-il calomnier l'ancienne Egipte, d'avoir été la mere des fables & de l'ignorance puisque toute la terre sçait, qu'elle a été la pepiniere & l'Ecole de la science & de la verité? N'a-t-elle pas pû se bien instruire dans l'histoire du monde, elle qui la premiere a donné la connoissance des lettres aux autres Nations ? Où trouvera-t-on un mouvement de l'antiquité qui ne soit venu d'Egipte ? Où peut on me nommer une science qui ne doive son origine à la Ville du Soleil ? Moïse même le fameux Legislateur des Israëlites, fut élevé aux pieds des Philosophes Egiptiens, & le sistême entier de ses Loix n'est qu'un infidéle abregé des Statuts de ces Philosophes, qu'il a chargé, augmenté, & diminué pour en faire une tradition particuliere aux Décendans de Jacob. Pourquoi ne dirons-nous pas qu'il a fait la même chose dans la partie historique de ses livres ? Principalement dans les choses qui tendoient à inspirer à ses Lecteurs la foi & la veneration pour la sainteté de celui qu'il celebre sous le titre de ligne sainte. En tout cela Noé a été le Janus à deux visages, l'un étoit derriere & regardoit l'ancien monde, l'autre devant, & regardoit les Siecles futurs du nouveau.

Je parle librement & à la maniere des Sceptiques, persuadé que je suis que l'examen le plus rigide & le plus exact dans les choses divines même, est le meilleur moyen qu'on puisse employer pour établir la verité. Qu'on ne me regarde donc point comme un Infidéle ou un Athée ; Epithetes dont quelques-uns ont la bonté de me regaler, parceque je tâche de déterrer l'antiquité du monde des ruines du tems & de l'ignorance ; & que pour cet effet je revoque même en doute des faits qui étant appuyez de l'autorité de Moïse, passent pour des Oracles divins, contiennent des choses qui re-

pugnent à la raison humaine, & qui paroissent infiniment plus fabuleux que celles que les superstitieux Nazariens condamnent comme telles.

En tout cela je n'ai rien dit de contraire à ce que dit l'Alcoran, qui confirme l'ancien Testament, mais qui déclare en même tems que le Diable y a glissé plusieurs erreurs. C'est seulement contre ces erreurs que je dispute, adorant la vérité par tout où je la trouve, quoique écrite sur un parchemin fait de la peau d'un Infidéle, ce qui comme tu sais est une aussi grande abomination que la chair de pourceau.

Mais revenons au deluge de Noé, ou à celui d'Ogigez ou de Deucalion, lequel tu voudras. Comme le premier est l'Epoque des Juifs, les deux autres sont pour les Payens une Ere remarquable, tu feras bien de te servir des trois, & de laisser la Critique à d'autres; car cela les engagera dans un Labirinthe de disputes embarrassées.

La seconde Epoque des Payens se prend de l'embrasement du mont Ida, qui a été cause qu'on a trouvé le secret de fondre le fer, & de le former aux usages necessaires de la vie. La troisiéme Epoque est le transport de Ganimede au Ciel. La quatriéme la fondation de Troie. La cinquiéme l'expedition de Jason pour la toison d'or. Et quarante-cinq ans aprés commence la grande Epoque des Grecs, c'est-à-dire la premiere Olimpiade instituée par Hercule. Les Olimpiades d'Iphite viennent ensuite. Je n'aurois pas oublié l'Epoque des Juifs, qui commence au tems qu'ils sortirent d'Egipte: Mais comme elle n'est en usage que pour les Ecrivains de cette Nation, tu trouveras qu'elle n'est pas de grande importance. Tout le monde doit observer les années de Nabonassar aussi-bien que l'Epoque de la fondation de Rome. Les Auteurs Arabes mes Compatriotes se servent de l'Ere d'Alexandre le Grand. Les jeux du Capitole sont une Ere dont

quelques Auteurs Romains font mention ; mais comme elle n'est pas generale tu peux bien t'en passer.

Voilà tout ce qu'il y a de remarquable dans l'histoire ancienne; car quant aux années d'Auguste, ou aux années qu'on compte depuis la bataille d'Actium, elles n'ont pas été de longue durée, & l'histoire en fait rarement mention. Mais j'avois presqu'oublié les periodes de Calippe dont il est bon de dire quelque chose. Aussi les ai-je placées dans mon plan à la tête d'une colomne. Elles commencent depuis la fameuse bataille d'Arbelles entre Alexandre & Darius, où les Perses furent entierement défaits.

Quant à l'histoire moderne, tu auras occasion de te servir de l'Ere des Chrétiens, de l'Egire des Arabes, & de l'Epoque des Perses. Il te faut observer aussi la différence qu'il y a entre le Stile Julien & le Gregorien, entre l'Epoque de Dioclétien, & l'Ere des Espagnols : Et sur toutes choses tu dois particulierement prendre garde, soit pour les Anciens ou pour les Modernes, aux divers tems de l'année où chaque Ere commence. Toutes ne commencent pas dans une seule & même Lune, mais elles varient depuis le commencement de l'année jusques à la fin. Ainsi la négligence en cela causeroit une grande confusion dans une histoire universelle, & broüilleroit la Chronologie.

Suis les plus anciennes autoritez, & ne te rebute point des captieuses remarques des Ecrivains modernes. Ils ont écrit dans les ténébres, & s'étant fait à tâtons certaines bornes pour mesurer l'âge du monde, ils querellent les anciens Sages pour l'avoir fait plus ancien. Comme si des gens qui ne sont que d'hier sçavoient mieux l'antiquité, que des gens qui vivoient il y a plus de deux mille ans. Sur ce pied-là ils retranchent les premieres successions des Monarques Assiriens, par ce

qu'elles ſont plus anciennes que le Déluge de Noé, ſelon l'Epoque des Juifs. Ils en uſent de même à l'égard des Egyptiens & des Indiens Orientaux ; parce que ces Royaumes ſubſiſtoient long-tems avant le temps que ces nouveaux venus ont marqué pour le commencement du monde.

Dis enfin la verité en homme déſintereſſé, & n'ajoûte point foi aux paroles de ceux qui ont des idées bornées de Dieu & de ſes ouvrages. Il eſt ſans contredit tout-Puiſſant & Eternel, & ce n'eſt point être hérétique que d'afirmer, que l'Univers eſt proportionné aux incompréhenſibles caracteres de celui qui l'a créé, & pour l'étenduë du tems, & pour l'étenduë du lieu.

LETTRE LXVII.

Au vénérable Moufti, le plus Sage des Sages, & la clef des tréſors des Sciences.

Il condamne la Chronologie des Juifs & des Chrétiens. Des hiſtoires des Egyptiens, des Aſſyriens, des Indiens & des Chinois, qui ſoûtiennent que le déluge de Noé ne fut pas univerſel.

J'Ai obéi aux ordres de ta Sainteté en écrivant à Ibro Kal-Phaſer Effendi. Je lui ai envoyé toutes les inſtructions néceſſaires que j'ai crû qu'il n'avoit pas. J'y ai joint un plan plus ample & plus exact pour l'ouvrage dont tu lui as confié la direction. Aprés que les Traducteurs auront eu les livres, dont j'ai envoyé le catalogue, il ne faudra ſinon que les Compilateurs ayent ſoin de donner une Chronologie exacte. Mais pour y réüſſir il ne

1681. faudra suivre ni les Historiens Juifs, ni les Chrétiens qui taillent ce semble trop court l'âge du monde & qui le font infiniment moins ancien qu'il n'est dans les écrits des Auteurs les plus antiques & les moins suspects.

Le fondement de cette erreur est sans doute un effet en partie de l'ambition des Juifs, qui ont voulu se faire honneur de la plus grande antiquité, & de passer pour plus anciens que les autres peuples; & en partie aussi de la perte des monumens & archives que les autres Nations avoient avant le Deluge de Noé.

De toutes les Nations de la terre les Juifs sont ce semble ceux qui ont le plus tâché d'en imposer au monde au sujet de leur antiquité, & qui se sont les plus tremoussez pour faire valoir leur ligne aux dépens de tous les décendans d'Adam. Cette erreur a passé des Juifs aux Chrétiens, qui donnant une espece de foi implicite & aveugle aux Historiens Hebreux, ont réduit l'âge du monde a six mille ans; au lieu que s'il en faut croire les autres Chronologies, il peut avoir, autant que j'en puis juger, plus de six cens mille ans.

Les Chroniques des Egiptiens font l'histoire de dix-sept Dinasties successives, ou gouvernemens, par où l'Egipte a passé long-tems avant l'Epoque que les Juifs & les Chrétiens prennent pour le commencement du monde. Les Assiriens se vantent d'avoir eu une race de Rois long-tems avant le deluge de Noé; Rois qui se sont succedez les uns aux autres jusques au regne de Sardanapale, sans la moindre interruption, & sans qu'aucun Deluge ait causé le moindre interregne. Mais les Chinois & les Indiens surpassent tous les autres peuples de la terre du côté de la prodigieuse antiquité de leurs histoires. Chez les derniers les Brachmanes soûtiennent, que l'âge du monde est un peu moins qu'infini ou éternel. Les Loix & les histoires de cet-

te nation, je veux dire des Payens des Indes, sont 1582
écrites en langage qui est maintenant antique, & qui n'a aucun raport avec aucune autre langue du monde. Les livres qu'on a encore en cet idiome assûrent que cette langue fut la premiere qu'on parla dans le monde. Il n'y a encore aujourd'hui personne qui l'entende que les Prêtres, & ceux qui ont permission de l'apprendre dans les écoles. C'est neanmoins en cette langue que sont écrites les histoires des premiers Rois, l'origine de leur gouvernement, & des fables les plus antiques qu'il y ait au monde.

Il est certain que ce seroit une action digne de ton esprit bienfaisant de faire traduire quelques-unes de ces histoires qui nous tireroient de l'ignorance où nous sommes au sujet de cette fameuse Nation. Je souhaiterois de tout mon cœur que des monumens si inconteſtables éclairciſſent nôtre Chronologie dans cet ouvrage.

Les Chrétiens déclament contre tout ce qui repugne à leurs sentimens. Ils veulent faire passer pour verité leurs erreurs particulieres; & rejettent comme fabuleux & heretique tout ce qui ne s'y accorde pas. Ils font en cela comme le Geant. Quand les jambes de ses hôtes étoient trop courtes pour son lit, il les leur faisoit allonger avec des machines; & quand elles étoient trop longues, il leur faisoit couper les jambes ou la tête, afin qu'ils fussent de bonne mesure pour sa maison. C'est ainsi qu'en usent les Nazariens à l'égard des Auteurs anciens, & sur tout à l'égard de ceux qui portent l'antiquité du monde au-delà de leur Epoque bornée, résolus de ne recevoir aucune Chronologie qui excede les limites de la leur. Ils retranchent des siecles entiers, & réduisent à une paume la mesure indefinie du tems passé. Ils regardent les Indiens comme des insensez qui s'en sont laissé imposer par leurs Prêtres artifi-

1681. cieux ; & toutes les histoires d'Orient passent chez eux pour fables, ou pour des visions poëtiques. Il n'est pas juste que les Musulmans éclairez soient leurs singes, & se moquent de l'Histoire Orientale, puisqu'on nous a enseigné dés nôtre enfance, que toute la sagesse vient d'Orient.

Mais diront-ils peut-être, comment est-il possible qu'il se soit conservé des histoires qui parlent des tems avant le Déluge, à moins que ce ne soit celle que Noé sauva dans l'Arche, puisque cette inondation universelle emporta tout le reste du Genre humain, & ruina par conséquent tous les écrits & monumens ? Je répons à cela, qu'ils ne sçauroient prouver que cette inondation fût universelle. Ils ne le sauroient par leurs Ecritures mêmes que j'ai bien examinées sur ce point, & trouvé que le Déluge ne couvrit que la partie de la terre qui étoit alors habitée : L'imitation verbale qui supose que le monde entier n'étoit pas habité, & qu'il ne fut pas tout inondé ; ou il faut qu'ils reconnoissent une tautologie dans les Ecritures.

D'ailleurs il est évident par ce que dit la Bible de Noé, prêchant cent vingt ans avant le Déluge, que ce ne fut qu'un Déluge particulier pour punir l'endurcissement & l'impenitence des hommes d'alors qui se moquoient des exhortations des Prophêtes. En effet, on ne sauroit supoſer, que Noé courut par-ci par-là prêcher par toute la terre pour annoncer à tout le genre humain les malheurs dont il étoit menacé. Il sembleroit même qu'il y auroit de la partialité en Dieu, de l'envoyer prêcher à un seul peuple, & de laisser tout le reste dans l'ignorance. Ou il n'y avoit donc que ce peuple au monde, ou du moins il n'y eut que lui seul de submergé. Noé bâtit l'Arche durant le tems de sa prédication, & l'Alcoran fait men-

tion de l'eau qui boüilloit dans son pot ; preuves 1681.
convainquantes qu'il ne sortit point de son païs, à moins qu'on ne supose qu'il portoit avec lui & l'Arche & son pot. Le premier est impossible, l'autre ridicule, & tous deux pleins d'absurditez.

Ajoûtez à cela qu'il étoit impossible que Noé & ses trois fils bâtissent une Arche assez grande pour contenir deux couples de toutes les especes de bêtes & d'oiseaux purs & impurs, & qu'ils eussent assez de place pour serrer les provisions necessaires pour nourrir la famille, & une infinité d'autres creatures vivantes, dont les unes multiplient tous les mois, d'autres un peu moins souvent ; mais il n'y en avoit point qui ne dûssent avoir fait des petits dans l'espace d'un an qu'elles furent enfermées dans l'Arche. Car le Deluge dura un an.

Il paroît évidemment en second lieu que ce ne fut qu'un Deluge particulier, & que l'Arche ne fut faite que de la grandeur qu'il falloit pour contenir les espeees de bêtes & d'oiseaux particuliers à ce païs. S'il en étoit autrement il y auroit une autre difficulté, qui seroit de savoir comment tant de bêtes pûrent se transporter dans l'Arche des Isles & païs éloignez, & comment de l'Arche elles pûrent retourner dans les lieux d'où elles étoient venuës, après que les eaux du Deluge se furent écoulées ?

On pourroit dire beaucoup d'autres choses, mais en voila suffisamment pour rendre probable, pour ne pas dire démonstratif, que le Deluge de Noé ne fut qu'un Deluge particulier, par le moyen duquel Dieu résolut d'exterminer les infideles, comme il a déployé des jugemens aussi terribles sur d'autres Nations, qu'il a détruites par le feu du Ciel, par des tempêtes, ou par des armées de bêtes feroces, comme l'Alcoran le remarque souvent. D'autres histoires nous apprennent que

1681. des Villes entieres d'Afrique, & tous leurs habitans ont été changez en pierres en une nuit, pour les punir de s'être abandonnez à un vice dont la seule idée fait horreur aux ames chastes.

Supose donc que la seule Armenie, où les païs circonvoisins ayent été ruïnez par ce Deluge, il ne sera pas mal aisé de conclure que d'autres Nations, comme les Egiptiens, les Chinois, & les Indiens, ont pû conserver leur Chronologie incorruptible depuis le commencement du tems.

Il est fort important pour une veritable histoire, de bien examiner ce point, & de bien éclaircir l'étenduë du Deluge. Car si l'on peut faire voir avec quelque aparence que le Deluge de Noé a été de la nature de ceux d'Ogigés & de Deucalion, on dissipera d'un seul coup tous les nuages qui obscurcissent l'antiquité. La Chronologie deviendra claire & seraine, & nous marcherons à la faveur de la lumiere des premiers siecles, sans être ébloüis, ou sans être obligez de eleigner les yeux.

Il me semble que je vois briller cette lumiere du côté d'Orient, comme l'Aurore brille lors que le jour approche. Il me semble que je vois l'éclat de la verité historique qui commence à paroître du côté d'Orient, & qui dore les sommets des montagnes que l'ignorance & la superstition des uns, l'orgueil & l'ambition des autres avoient formées pour nous empêcher de voir la vraye antiquité du premier monde. Et sans extase ni hiperbole j'ose augurer qu'un peu plus de connoissance de la langue & des histoires des Indiens, la rendroit claire comme le jour, quoiqu'elle ait été un secret durant plusieurs milliers d'années pour la plûpart du genre humain.

Courage donc, sacré Protecteur de l'histoire! continuë d'avancer cet incomparable ouvrage. Envoye aux Indes des gens sages & savans. Donne-leur ordre de ménager les Brachmanes, & de

leur promettre des récompenses inestimables. Que 624
ils tâchent de gagner ces fameux Philosophes, & de les obliger à venir avec leurs livres à l'asile du monde, afin que cette histoire universelle surpasse toutes celles qui ont paru jusqu'ici, & que ceux qui mépriſent les Musulmans avec tant de fierté, puissent dire en proverbe ordinaire quand ils voudront affirmer quelque chose serieusement : c'est aussi vrai qu'un Oracle, ou que la Chronologie de ceux qui croyent à l'Alcoran. Adieu, grande lumiere des Fidéles.

LETTRE LXVIII.

A Cara Hali Medecin ordinaire du Grand Seigneur.

Il l'informe de ses maladies & infirmitez, & lui demande ses conseils & son secours.

ME voici parvenu à un grand âge, quoique 625
j'aye essuyé bien des fatigues durant tout le cours de ma vie. J'ai couru mille riques, & passé par beaucoup de traverses. J'ai souffert & ai été affligé en mon corps & en mon esprit. Le travail, la persecution & le chagrin, ont été le partage de ma vie passée. Je voudrois bien maintenant vivre plus agreablement, s'il étoit possible.

C'est pour cela que j'ai recours à toi, mon ancien ami, qui m'as souvent donné tes conseils dans le besoin. Je ne m'adresse pas à toi par bienseance, ou pour témoigner la grande estime que j'ai pour un Medecin dont les sages ordonnances m'ont souvent sauvé la vie. Non, non : Je le fais par necessité. J'ai besoin de ton se-

1682. cours, & il n'y a que toi qui puisse me guerir.

Il ne m'est pas aisé de définir ma maladie. Elle est heterogene, & c'est une complication de plusieurs maux differens. Il est à propos neanmoins que tu sois informé de ses simptômes particuliers, & de ses causes, autant que je suis capable d'en juger; ne pouvant moins que de te constituër en partie mon Confesseur.

Il me semble que je sens le retour des vanitez de ma jeunesse, & les suites de mes plaisirs passez, ce qui n'est certainement que peine & que tourment. Les agonies dont je me moquois quand j'y voyois les autres, sont maintenant mon partage. Les Comedies de ma verte jeunesse sont devenuës dans ma vieillesse des Tragedies qui se font vivement sentir. Je suë, je me chagrine, & fais mille grimaces à cause des douleurs que me causent la goutte, la pierre, la strangurie, la colique, la sciatique, & autres maladies aiguës qui me tourmentent tour à tour. Je croi que la divine Nemesis m'a livré à quelque démon, pour mettre à la torture mes os, mes veines, mes arteres, mes nerfs, mes muscles, & mes intestins. Certainement je suis en proye à tout ce que la nature a de dur & de violent. Je souhaite que ce soit le dernier coup.

Outre cela j'ai de tems en tems des attaques d'hidropisie, d'asthme, de dissenterie, de fiévre, de consomption, & de je ne sai combien d'autres sortes de maladies. Je parois neanmoins quelquefois en aussi bonne santé que Marogli Zudistan, vieux Aga qui a demeuré dans l'Hippodrome, tout auprés de l'Obelisque. Cet homme quitta son pere étant jeune, servit dix-sept ans dans les guerres de Perse & vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingt neuf ans, sans avoir jamais été saigné, sans avoir jamais pris de medecine, ni avoir jamais été malade.

Je te proteste qu'il ne m'est pas facile de te di-

Se quel eſt mon temperament, & découvrir l'origine des diférentes habitudes de mon corps. Cependant je ſens ce que je ne ſaurois t'exprimer. 1682

Je m'imagine quelquefois que l'influence des Aſtres malins qui dominoient à ma naiſſance, ont empoiſonné mon corps : mais comment, ou pourquoi, c'eſt ce que je ne ſai du tout point. Il n'y a même point d'Aſtrologue qui avec toutes ſes figures celeſtes puiſſe me convaincre, que c'eſt telles conſtellations ou telles Planettes qui m'ont rendu ce mauvais office. Je n'ajoûte aucune foi à leurs contes ſurannez de conjonctions, d'oppoſitions, & autres termes bizarres de leur jargon Egiptien. Je croi qu'il peut y avoir au fond quelque choſe de vrai & de ſacré dans l'Aſtrologie ; mais cela eſt envelopé d'un tas de pauvretez, de regles, & d'obſervations auſſi incertaines que l'incertitude même. Ceux qui ſe donnent le plus de peine, qui creuſent le plus avant, & qui foüillent le plus exactement dans les ruïnes de cette noble ſcience, pour une Perle naturelle qu'ils trouveront, en trouveront mille fauſſes, & pour une verité qu'ils découvriront, ils y verront mille erreurs. Il en eſt de l'Aſtrologie comme de la Religion, qui eſt diviſée en une infinité de ſectes & de factions, dont chacune ſoûtient poſitivement que elle a ſeule les loix incorruptibles de Dieu ; mais ſi l'on l'examine avec ſoin, on ne lui trouvera que trés-peu de pieté, & beaucoup de profanation, d'hipocriſie, & de ſuperſtition.

Qu'il en ſoit ce qu'il voudra, que les aſtres ayent quelque part ou n'en ayent point aux évenemens humains ; que Saturne ou Mars ſoient des Planettes malignes ou bonnes, qu'importe : Il n'importe pas davantage d'entendre ce que les Aſtrologues babillent des diférens aſpects des autres Aſtres. Ce qu'il y a de certain eſt, que je ſouffre pluſieurs douleurs qui me fatiguent extrémes-

ment soit qu'elles viennent du Ciel ou de la terre.

Il se peut faire que toutes, ou la plûpart des maladies qui affligent le corps humain de tant de manieres diferentes, soient des efets ou de la mauvaise disposition des esprits animaux, ou de la corruption naturelle de nôtre sang, ou de la contagion de nos humeurs, qui comme autant de Protées paroissent sous des formes differentes, & se manifestent tantôt en fiévres, tantôt en pulmonies, tantôt en toux, tantôt en consomptions, tantôt en rhumatismes, tantôt en pleuresies, & en mille autres sortes de maladies. Peut-être nos parties nobles sont-elles affectées: Une chûte, un coup, ou autre accident qui peut nous arriver dans nôtre enfance, suffit pour mettre la machine en desordre; Peut-être aussi que les débauches de la jeunesse portent en croupe la peine d'un âge plus avancé, & nous prêchent la sagesse pendant qu'il est encore tems.

Mes maladies, en un mot, autant que j'en puis juger, viennent d'une Rate mal disposée, & des Hipocondres vitiez. Je puis aisément sentir cela en moi quoique, comme je l'ai déja dit, j'aye de la peine à dire comment cela arrive, & de le dire de maniere que les autres le comprennent. Je supose seulement en termes generaux, que cela m'a rendu en certains tems extrêmement mélancolique, & en d'autres excessivement gai. Toutes ces passions, comme tu sçais, ont de fâcheuses influences sur le cœur, sur le Diaphragme, sur le Pericarde, sur le foie, & sur les reins. J'ai reconnu cela par une frequente & longue experience, quoique je ne veüille pas entreprendre de décrire l'operation mécanique de ces parties nobles contiguës les unes aux autres, sur tout ayant affaire à toi, qui est le plus parfait & le plus curieux Anatomiste du siecle. Il suffit de dire, que j'ai senti en moi que la violente contraction ou dilatation, le chaud ou le froid de ces parties interieures sont trés-per-

nicieux pour ma santé, parce qu'elles répandent 621
leurs influences sur toutes les autres parties, & sur le sang qui est le principe de la vie.

Nos corps, cher Medecin, sont de veritables machines qu'un rien peut détraquer. Si une paille, une épingle, ou quelqu'autre petite bagatelle, se glisse entre les roües d'une montre, elle trouble incontinent l'ordre de son mouvement. Ou la machine s'arête, ou elle va trop lentement, ou trop vîte, ou du moins elle ne va pas également. De même la moindre passion irréguliere dans quelqu'un des principaux membres de nôtre corps, trouble le repos de tout le reste, en détruit l'harmonie, & met tout en division, ni plus ni moins qu'une viole dont une main étourdie a tourné les chevilles aprés qu'un habile Musicien a accordé cet instrument.

D'ailleurs il y a au dehors une étrange suite de consequence. Nos passions non-seulement nous font du mal, elles en font aussi aux autres, & nous attirent encore la peine du préjudice que nous avons causé. En effet, la justice circule éternellement dans le monde. L'Univers est comme un horloge, où un mouvement produit l'autre jusqu'à l'infini, & où la moindre roüe arrêtée fait aller le reste tout de travers. Les hommes sont partie de cette horloge, & ont leur part des disgraces qui arrivent au tour. Pour moi les coups de la mauvaise fortune, les attaques prémeditées de mes ennemis, & les dents du tems qui dévorent tout, m'ont presque usé. Si tu veux me rétablir & me refondre par ta science, la loüange t'en reviendra, sinon il faut que le premier Artiste me prenne par pieces, dissoude cette masse inutile, & qu'aprés m'avoir réduit à mon élement originaire, il refasse tout de nouveau ma substance, & lui donne la forme qu'il lui plaira.

Je le prie seulement de me faire plûtôt bête à quatre pieds, qu'Espagnol, Hollandois, ou Juif, qui sont en scandale à tout le genre humain.

LETTRE LXIX.

A Abdel Melec Muli Omar, Président du College des Sciences, à Fez.

Des causes du différent teint des Noirs & des Blancs. Il prouve que les uns & les autres ne peuvent pas être décendus d'Adam, mais que ce sont deux especes différentes. D'un vaisseau trouvé en Suisse dans une Mine, qui avoit cinquante brasses de profondeur, & d'un gouffre de Moscovie qui a quarante milles de circuit, & qui engloutit des vaisseaux, & toutes les autres choses qui s'en approchent.

1881. IL n'y a pas long-tems que j'eus affaire avec des gens qui se piquoient d'Astrologie ; gens verbeux, & dont les expressions sont empoulées ; mais gens au reste de peu de sens, & de peu de lumieres dans la science même dont ils se vantent. Je ne saurois mieux les comparer qu'aux voyageurs qui courent les païs étrangers, pour revenir chez eux chargez de Romans & de fables, de remarques de vetilles, & d'observations vaines & creuses, & faire du bruit parmi le vulgaire, pendant que les hommes sages se moquent de leur folie, en ce qu'aprés tant d'extravagantes courses, ils ne sont pas capables de rendre un compte raisonnable de ce qu'ils ont vû chez les Etrangers, parfaits ignorans qu'ils sont du lieu de leur naissance. De mê-

me ces prétendus Astrologues qui se vantent de connoître parfaitement toutes les regions du Firmament, de pouvoir faire des Cartes & des figures des Cieux, de dépeindre les maisons du Zodiaque, le cours des signes; la domination, les Loix, & les influences des Planettes & des Constellations, ne connoissent pas leur propre Patrie, c'est-à-dire le monde qu'ils habitent. Ils ignorent les choses qu'ils pratiquent tous les jours; beaucoup moins sont-ils capables de penetrer dans les secrets de la terre, ou de discourir des choses qui sont sous leurs pieds. 1633

Tournant donc le dos à ces demi-savans, je m'approche avec respect de toi, qui as une parfaite connoissance des misteres du Ciel & de la terre. J'ai deux difficultez dont je veux te demander la solution. La premiere regarde l'origine des Negres, la seconde le flux & reflux de la Mer.

Je me trouvai, il n'y a pas long-tems, avec un fameux Medecin de Paris, homme de grande capacité, aimant à faire des recherches, & fort curieux dans les observations des choses naturelles. Aprés avoir parlé de bien des choses, la conversation tomba enfin sur la division des Negres & des Blancs qui partagent le genre humain en deux grandes parties. Nous poussâmes si loin la matiere, que nous vinmes à rechercher les causes de la diférence de leur teint; savoir si elle venoit de la varieté de la chaleur & des influences du Soleil, ou des diverses qualitez des climats qu'ils habitent; ou enfin de certaines proprietez specifiques en elles-mêmes qui sont dans la constitution naturelle de leurs corps.

Le Medecin croyoit que si Adam avoit été Blanc, ses enfans l'auroient été aussi? S'il eût été Noir, ses décendans auroient été de la mê-

me couleur. Par conſequent, ou les blancs ou les noirs ne ſont point la poſterité d'Adam. Il ſe mit en devoir de le prouver par des argumens trés-plauſibles : Mais il inſiſta principalement ſur l'experience qu'il avoit vû faire à la diſſection d'un Negre. Il aſſûroit qu'entre la peau externe & la peau interne du corps, on avoit trouvé une eſpece de *Vaſcular Plexus*, qui s'étendoit par tout le Corps comme une toile ou filé, & qui étoit pleine d'une liqueur noire comme ancre ; & de-là il concluoit que cette teinture noirciſſoit la peau exterieure. Et comme on ne trouve pas la même toile dans la peau d'un blanc, il concluoit de là, que les blancs & les noirs étoient deux eſpeces diférentes qui n'étoient point décenduës des premiers mortels, puis que la Nature pour les diſtinguer l'une de l'autre, leur avoit donné des marques internes & externes pour faire connoître la diference de leurs corps.

Je dois avoüer que j'ai crû long-tems, que les Negres ou les Blancs tiroient leur teint d'une ſource plus relevée & plus ancienne, que la malediction que Noé prononça ſur Cham & ſur ſa poſterité, comme on le croit communément. Je paſſerois ſans peine qu'ils ne ſont pas de la race d'Adam, car ce n'eſt pas d'aujourd'hui que je conçois que le genre humain a une autre origine que celle dont il eſt fait mention dans le livre qu'on attribuë à Moïſe. J'oſe même ſoûtenir que le Livre de la Geneſe, ou n'a pas été compoſé par Moïſe, ou que s'il l'a été, il a été fort corrompu dans la ſuite ; & que de l'heure qu'il eſt il n'y en a dans le monde aucun veritable exemplaire connu. Le moyen de pouvoir imputer à ce ſaint Prophête tant d'incongruitez qui ſe trouvent

dans ce Livre ? Ou s'il eſt au pied de la lettre 1681.
l'Auteur de ces contradictions & abſurditez, le moyen de pouvoir le croire ſans choquer le ſens commun ? Dieu nous a donné la raiſon, comme un flambeau & un appui pour nous éclairer & ſoûtenir dans le ſombre & incertain deſert de la vie mortelle ; & non comme un feu folet pour nous faire égarer, ou comme un roſeau d'Egipte qui trompe celui qui s'y appuye, & le fait tomber. Il a proportionné nos facultez aux ouvrages de l'éternité. Les idées naturelles que nous avons des choſes, ſont juſtes & vraies, juſques à ce qu'elles degenerent par les fauſſes attaques de l'éducation, de la ſuperſtition & de l'erreur. Je me ſouviens qu'étant encore enfant, je ne pouvois concevoir aucunes bornes à l'étenduë de l'eſpace, ni aucun commencement à l'âge du monde. J'ai conſervé depuis la même notion de la matiere infinie & éternelle. J'ai fait la même choſe au ſujet de l'origine du genre humain. Je n'ajoûte point de foi à la bornée & partiale genealogie des Juifs, qui ne font rien qu'en vûë de ſe faire valoir, & d'élever leur race au-deſſus de toutes les autres nations de la terre.

Autant que j'en puis juger, l'origine des mortels eſt auſſi diferente, qu'il y a de diferentes nations qui parlent diverſes langues-meres, qui obéïſſent à diverſes formes de gouvernemens, & qui pratiquent diverſes maximes & divers principes. Pourquoi ne ſera-t'il pas poſſible que l'Orient produiſe une ſorte d'hommes, l'Occident une autre, puiſque le Septentrion & le Midi fourniſſent la même varieté ? Qui connoît la force des Conſtellations & des Cieux, ou la vertu cachée qui émane de la terre ? Ces choſes difétent peut-être autant que fait le cli-

1682. mat. Et la premiere indigence de la terre auroit pû être toute marquée des diverses affections, passions, & dispositions de leur commune mere, comme les enfans le font aujourd'hui des envies d'une mere enceinte.

Que ne peut-on, comme Thesée, décendre dans le sein de la terre, & en revenir sain & sauf? Que ne pouvons-nous penetrer ses abîmes, & visiter les cavernes où les tenebres sont éternelles! Que ne pouvons-nous nous glisser au fond des montagnes, ou nous insinuër dans les canaux des mines mille lieuës au-dessous de la surface! J'y chercherois les sources d'eaux cachées, qui coulent par-ci par-là dans les veines de la terre, je découvrirois les mers soûterraines, les Lacs & les rivieres qui fournissent à nôtre Ocean ses eaux salées; & j'y découvrirois peut-être le flux & reflux de la mer, qui a embarrassé toute la Philosophie.

Dis-moi, Sage des Sages, les fontaines, les ruisseaux, les grands canaux, les Lacs, & les Mers que nous voyons sur la superficie, peuvent-ils être constamment fournis par les pluyes seulement, dont il en tombe peu ou point du tout en certains endroits? Le flux & reflux si constant & si regulier pourroit-il se soûtenir comme il fait par les petites pluyes & néges qui n'ont rien de fixe & de certain? Ou les eaux ne circulent-elles pas éternellement au travers des divers trous de la terre?

Il y a environ cent trente ans qu'on trouva en Suisse dans une mine un vaisseau de cinquante pieds de profondeur, avec tous ses agrêts, & les cadavres de plusieurs Matelots. Je demande comment ce vaisseau étoit venu là?

Qui peut me rendre raison de plusieurs goufres, abîmes, & Charibdes de diverses Mers?

Il y en a un au Septentrion du monde, pas bien loin de Moscou, de quarante milles de circuit, lequel quand la marée monte engloutit toutes les eaux de la mer avec un bruit plus effrayant & plus insuportable que celui du tonnerre. Il engloutit aussi les vaisseaux, les poissons, & tout ce qui vient dans ce fatal courant; puis quand la marée décend il les rejette avec la même fureur. Il y a sans doute au fond de la mer une infinité de pareils Goufres, & je ne m'embarrasserai jamais pour trouver la solution d'un doute qui coûta la vie à Aristote. 1611.

Dis-moi, veritable Sage, ce que tu penses de ces choses; car je pourrois produire sur ce sujet assez d'exemples pour composer un volume. Mais je ne fais qu'éfleurer avec toi, à qui je n'apprens rien, quelque chose que je puisse dire. Aussi n'écris-je ceci que comme une personne qui cherche à s'instruire, & non pour enseigner un Oracle, & lui apprendre quelque chose qu'il ne sçache pas.

LETTRE LXX.

Au Kaïmakam.

Du grand nombre de Sorciers qu'il y avoit en France. Leur adresse diabolique à empoisonner, enforceler, &c. Comment punis par le Roi de France.

1682. IL vient de paroître ici tout nouvellement une espece de gens, qui autant que j'en puis juger dépeupleront, si on les soufre, non-seulement ce Royaume, mais aussi toute la terre. C'est une societé de Mecreans, Sorciers, Magiciens, & je ne sai quoi de plus. Ils dérobent des enfans à leurs parens, & les sacrifient aux Démons. Ils en gardent le sang dont ils composent des poisons horribles, & des enchantemens execrables. Le pain de Paris & des autres Villes, est devenu semblable au fruit de l'arbre Zacon, dont l'ombrage couvre le centre de l'Enfer, & qui est plein d'un venin mortel. Les fontaines dont les eaux étoient autrefois vives & rafraîchissantes, sont maintenant infectées du poison du Styx, du Phlegeton & du Cocite. Il n'est pas sûr de manger ou de boire. On aime mieux mourir de faim ou de soif, que de tâter des fruits de la terre. On soufre volontairement la faim au milieu de l'abondance: & pendant qu'on a largement tout ce qui est necessaire à la vie, on se plaint de la disette, & l'on perit faute de bonne & de saine nourriture.

Personne cependant n'en peut dire la raison; mais on fait des recherches exactes. Les uns sont arrêtez sur de simples soupçons, d'autres convaincus par des preuves inconteſtables, ne confessent

neanmoins rien. Visiblement coupable du fait, 1582
on les met à la question extraordinaire sans pouvoir leur arracher une syllabe qui découvre leurs Complices, ou revele le secret de cette execrable intrigue.

Venez Medée, Circé, Esculape, & autres puissances qui connoissez la force cachée de la nature, venez soûtenir les foibles restes de la race humaine! Une nouvelle espece de mort s'empare du monde. On parle, on paroît vigoureux, on se promene, on est gai, riant, & joyeux; & neanmoins au milieu de la joie l'on tombe & l'on meurt. Cela est fort étrange; mais ce qu'il y a de plus surprenant est, qu'aprés la mort même & les corps déja froids, la bouche, les yeux & les narines demeurent de travers, & dans une figure comique qui ne ressemble pas mal à la statuë du Satire qui est au Serrail derriere la porte de l'apartement des femmes.

Je me souviens d'avoir lû, qu'il y a un fruit qui fait mourir en riant tous ceux qui en goûtent. J'ai lû aussi que ceux qui touchent la Torpille, même avec un bâton, demeurent incontinent engourdis & sans sentiment. Mais j'avois toûjours regardé ces contes comme des productions de l'esprit Romanesque de Pline, ou du moins comme une vision grotesque de ceux dont il a tiré cet endroit de son histoire naturelle. Je suis maintenant persuadé du contraire, & convaincu qu'il n'y a rien là qui ne puisse être vrai.

En un mot, je te dirai tout net, que sans le bon & honnête Juif Echimilia, le pauvre Mahmut, mouroit de faim. J'aimerois mieux mourir pleurant & affamé, déplorant & lamentant les miseres de la vie humaine, que d'aller en l'autre monde avec une gayeté artificielle, qui n'est qu'un effet de la force du poison & du charme: Mais Echimilia & tous les autres Juifs sont singuliers en matiere d'alimens. Ils ont soin de ne pas se soüiller avec les abomina-

bles Infidéles. Ils ne mangent point du pain des Chrétiens, & ne goûtent point de leur viande. La loi de Moïse le défend, & ils sont fort soigneux de l'observer. Ils ont leurs Marchands de bled, leurs Meuniers, leurs Boulangers, leurs Bouchers, leurs Marchands de Volaille, leurs Poissonniers, leurs Fruitiers, & ont aussi des gens qui leur fournissent l'eau, le vin, ou autres boissons. Il n'est pas aisé de leur faire faire, par ce qu'on apelle complaisance ou bon naturel, une démarche qui expose leur vie à quelque danger. Ni les François, ni les Hollandois, ni les Italiens, ni les Espagnols ne sçauroient leur en imposer. Ils mangent & boivent avec plus de délicatesse (je parle des gens distinguez) que les Rois infidéles de la terre.

Voilà ce qui fait ma sûreté au milieu du danger commun. Il y a déja quelque tems que je ne mange & ne boi que chez Echimilia; car je n'ose manger ailleurs, tant sont bien fondées les craintes qu'on a ici du poison.

Par le Dieu de mes peres & par le mien, je ne serois pas bien-aise d'être emporté dans le Royaume des ombres par la vertu de *l'Aja-mala*, du *Xerim*, ou autre subtil opiat d'Orient. J'aimerois mieux mourir d'un coup de boulet, de sabre, d'épée, ou autres armes: Mais de mourir ainsi peu à peu & par trahison, je jure par les saintes playes que Mahomet reçût en fuyant, que ce n'est pas de mon goût.

Ce Serment, ô Ali, me fait ressouvenir de ta réputation. Qui fut assez hardi pour tenir bon contre le pere d'Ali, quand il étoit en colere? Ali le veritable successeur du Prophête!

Ne me prens point pour un Kisilbaschi, pour un heretique, pour un Infidéle, &c. Je suis d'une race sans reproche, vrai Croyant, & Musulman en tout sens. Mais je hais le phanatisme & la bigoterie factieuse. Quoique nous ayons de l'aversion pour les Persans, & que nous les poursuivions comme des

Heretiques

sectiques incorrigibles, ne pouvons-nous pas aimer & honorer le Caliphe qu'ils suivent ? Nous sommes les ennemis déclarez des Chrétiens ; cependant nous avons de la veneration pour Jesus fils de Marie leur Messie. 1681.

Mais pour revenir à la France, le Roi a établi un tribunal qui est une espece d'Inquisition. On l'apelle la chambre ardente, ou Cour des poisons. C'est-là qu'on fait le procés à tous ceux qui sont suspects de ces diaboliques intrigues. Les Meuniers, Boulangers, Bouchers, Fruitiers, Marchands de vin, & toutes autres personnes qui vendent dequoi manger & boire, prêtent serment à cette Cour de judicature ; de même que tous Medecins, Droguistes, Apothicaires. On publie tous les jours des Arrêts par lesquels il est enjoint à toutes personnes qui se piquent de deviner de sortir du Royaume sous peine de mort. On a ordonné encore que quiconque aura abusé de quelque sentence de la loi écrite, & fait des enchantemens, caracteres magiques, charmes, ou telles autres choses qui sont au-dessus des forces de la nature, soient severement punis. Le même Arrêt défend l'usage de toutes sortes de poisons, à la reserve de ceux qui entrent dans la composition des Medecines necessaires à la conservation de la vie. Encore est-il défendu de vendre les poisons de cette nature à toutes sortes de gens, mais seulement à ceux que leur art & profession oblige de s'en servir. L'Etat & l'Eglise, les Magistrats & les personnes privées se tremoussent beaucoup pour découvrir les Auteurs de ces inhumaines Tragedies, & pour empêcher que la même chose n'arrive à l'avenir. Chacun à l'œil sur son Voisin, & les gens d'une même famille se défient les uns des autres. Le pere soupçonne le fils, & observe exactement tous ses mouvemens, & la mere se défie de la fille qui fait toute sa joie. Les enfans prennent des pré-

1681. cautions avec leurs parens, & le frere ou la sœur n'osent manger ou boire de ce qui a été apprêté par un autre frere ou par une autre sœur. Les sacrez liens de l'amitié même ne suffisent pas pour vaincre la peur qu'on a d'être empoisonné.

Cependant les Algeriens ont été terriblement maltraitez par les François : Car le Roi aprés avoir été insulté par ces Corsaires a envoyé le Sieur du Quesne, Lieutenant General de ses forces navales, pour bombarder la ville d'Alger ; ce qu'il executa au commencement de la neuviéme Lune. Ce hardi guerrier a jetté tant de bombes dans la Ville, qu'il en a ruïné la plus grande partie, renversé les principales Mosquées & tué je ne sai combien de gens. Les Algeriens ont été obligez de demander la paix, qui leur a été accordée à des conditions assez avantageuses à la France.

Ce Monarque est entierement pour la guerre, qu'il n'entend pas moins bien que les afaires d'Etat. Son plaisir est de voir que ses Sujets suivent son exemple. Pour cet éfet il a tout nouvellement établi deux Academies, l'une à Tournai, & l'autre à Mets, ou un certain nombre de Cadets, qui peuvent faire voir qu'ils sont décendus de parens Nobles, sont élevez aux dépens du Roi. On leur apprend les fortifications & les autres exercices de la discipline militaire.

C'est pour ces jeunes gens un grand encouragement, & qui les remplit d'une glorieuse émulation, chacun voulant se surpasser l'un l'autre dans ces arts heroïques. Ainsi le Roi ne manquera jamais d'habiles Soldats qui rempliront également bien leurs postes & au-dedans & au-dehors, & le serviront utilement.

Voilà, illustre Kaïmakam, toutes les nouvelles que je puis t'apprendre à present. Dieu veuille te garantir toi & les vrais Fidéles des noirs attentats des Magiciens, Sorciers, & Empoisonneurs,

HONGROIS

EMERIC COMTE
DE TEKELI

Pour moi je ne sai pas si je pourrai long-tems 1683.
échaper à leurs pieges. Mais je veux jouër de tête autant que je pourrai. Adieu sage Ministre.

LETTRE LXXI.

A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne.

Des aprehensions où étoit l'Espion au sujet d'une lettre qui lui avoit été écrite par une main inconnuë. Du Comte de Tekeli, & de la Ligue des Hongrois. Il loue extrêmement le journal de Racoa.

JE reçûs hier une lettre signée de ton nom, mais non écrite de ta main, ni du stile qui t'est ordinaire. Cependant il n'y est point parlé que tu sois malade, que tu ayes un bras rompu, ou qu'il te soit arrivé quelqu'autre accident qui ait pû t'empêcher de l'écrire toi-même. Cela me met en grande peine, & me fait faire mille tristes conjectures. Si une paralisie ou quelqu'autre maladie t'a privé de l'usage de tes membres, j'espere qu'elle t'aura laissé l'usage de ta raison. Cela étant tu devois m'expliquer le mistere de cette correspondance par la même main dont tu t'es servi pour me faire écrire. Je ne sai qu'en penser. Tu as fort mal fait de me laisser ainsi en suspens, & dans les tenebres où je suis, tu ne saurois te plaindre de mes soupçons. Je ne me défie point de ta fidelité; mais une pareille conduite feroit craindre quelque chose de pis. Cependant aprés tout je crains plus que toute autre chose les suites de ta negligence & de

1682. ta crédulité. J'aprehende en un mot que quelqu'un n'ait eu connoissance de nos afaires secrets, & de nôtre correspondance mutuelle, & qu'il ne se soit servi de ton nom pour me faire ce tour, pour voir ce que je lui répondrois; ce qu'on a crû aisé à faire en interceptant les lettres que je t'écrirois par la Poste. Pour prévenir cela je t'écris par un Exprés. Nous ne saurions en pareils cas prendre trop de précautions. Un faux pas trahit tout, & il n'en faudroit pas davantage pour rendre tous nos desseins publics.

Je te conjure de me répondre clairement, & de me satisfaire sur toutes choses par un détail bien circonstancié. Je suis maintenant dans une extrême inquietude: Mon esprit est plein de ronces & d'épines. Je n'écrirai à aucun des Sublimes Ministres que je n'aye reçû ta réponse par le retour de l'homme que je t'envoie. Ne me la fais donc pas attendre long-temps.

Quant à l'afaire du Comte de Tekeli, si l'avis qu'on m'en donne est veritablement de toi, & qu'il ne vienne point de quelque avanturier ruse, j'en trouve le projet assez de mon goût, & je le communiquerai au grand Visir, ou au Kaïmakam, sans parler de la peine où m'a mis la bévûë que tu as faite. Le Comte passe pour un galant homme chez les François qui ne sont pas amis de la maison d'Autriche, ou ennemis du Grand Seigneur. Il est certain qu'il faut remplacer par d'autres les esprits qu'on a perdus. Il ne faut pas abandonner des conspirations de cette nature toutes les fois qu'il survient quelque contretems. Il faut avoir soin de fournir continuellement à la faction Hongroise des têtes nouvelles & actives, aussi-tôt que les vieilles ont été coupées. On ne pouvoit jamais choisir un meilleur Sujet que ce Comte de Tekeli. Il est de grande qualité. Ses Ancêtres ont été de tout tems les colomnes & les

défenseurs des libertez de leur Patrie, & se sont toûjours opposez aux tiranniques attentats de la maison d'Autriche. 1682.

Le Journal de Racoa contient plusieurs particularitez remarquables du Comte de Tekeli. Il dit que son Château étoit le rendez-vous ordinaire de tous les Seigneurs Hongrois qui étoient las du joug des Allemans. C'est-là qu'ils cabaloient & tenoient leurs assemblées secretes. C'est-là que se formoient les conjurations contre l'Empereur. Je lis tous les jours ce Journal. J'y trouve beaucoup de plaisir, & y fais encore plus de profit. Il contient des memoires choisis de divers évenemens curieux, publics & secrets, arrivez à Vienne durant le tems de sa residence. Je prens d'autant plus de plaisir à lire ce Journal, qu'il est écrit en stile fort concis, & cependant fort énergique. Il est avec cela familier, & exempt des impertinentes bassesses qui ne sont que trop communes dans les Livres. On n'a point la peine de demeurer long-temps sur une periode pour en démêler le sens à force d'attention & d'étude. Ses expressions ressemblent à une traînée de poudre qui n'est pas plûtôt allumée par un bout, qu'elle brûle en un instant à l'autre. A peine aussi pouvez-vous jetter les yeux sur les trois premiers mots qui commencent un paragraphe ou une sentence, que vous voyez à l'avance ce qu'il veut dire dans la suite. Il paroît en cet Auteur une grande netteté d'esprit & une élegance qu'on ne doit attendre que d'une tête claire & dégagée. D'ailleurs il ne traite point de matieres triviales, & ne s'amuse point à des contes qui ne sont bons que pour des femmes & des enfans. Toutes les afaires dont il parle sont grandes & importantes, comme intrigues d'Etat, notables expeditions militaires, subtiles

1681 ouvertures de paix : Tout cela entremêlé de paralelles historiques, de caracteres & descriptions de Païs & de leurs habitans ; & enfin de remarques Philosophiques, Morales, & Politiques : Le tout fort agreable & fort divertissant.

Je te conseille, Nathan, de suivre son exemple, & de laisser aprés toi des monumens de ton industrie & de ta vertu. Pour cet éfet donne à la lecture les heures de ton loisir : Mais aye de la précaution dans le choix des livres ; autrement c'est du tems mal employé que de lire. Cherche avec soin les plus excellens ; car les méchans, ou ceux qui ne traitent que de bagatelles, ne sont bons qu'à brûler. Regarde particulierement au crédit des Historiens qui te tomberont en main : Ne donne pas un moment à ceux qui ne sont pas authentiques, de peur que l'antiquité ne te fasse rendre compte du tort qu'on lui a fait. Accoûtume toi ensuite à faire des abregez, des extraits, & des recueils de ce que tu liras & apprendras de fin, de net, & de bien écrit. Un stile dur dégoûte un Lecteur ; mais des expressions polies aiguisent son appetit, & lui font devorer avec avidité un livre entier.

Adieu, & ne t'avise pas aprés tout de negliger les affaires du Grand Seigneur.

LETTRE LXXII.

Au Kaïmakam.

Pour lui donner avis qu'il avoit envoyé un Exprés à Vienne avec une lettre pour Nathan Ben Saddi, qui ne s'étoit point trouvé. Ses craintes là-dessus.

J'Ai maintenant à t'entretenir d'un accident qui m'a fort surpris aussi-tôt que j'en ai eu avis. Je ne suis pas encore revenu de mon trouble. Il y a sept semaines passées que je reçûs une Lettre datée de Vienne, & signée par Nathan Ben Saddi : Mais je m'apperçûs incontinent que ce n'étoit point son écriture; ce qui me remplit de trouble & d'inquietude. Cette Lettre contenoit des choses importantes, comme par exemple les secrets de la Ligue Hongroise avec un projet particulier touchant le Comte de Tekeli, Grand Seigneur de ce païs-là.

Je considerois que si cette lettre avoit été écrite du sû & par ordre de Nathan, il n'étoit pas possible qu'il eût été assez oublieux, pour ne pas ordonner à son Secretaire quiconque soit-il, de me rendre compte des raisons qui l'empêchoient de m'écrire lui-même. Il a dû s'imaginer que cela m'inquiéteroit, & que je ne serois pas dans un mediocre étonnement, de voir qu'une main inconnuë empruntât son nom pour m'écrire sur des matieres d'une si

1681. dangereuse conséquence. Ou il faut qu'il m'ait pris pour un homme qui ne fait aucune reflexion sur les choses. Au milieu de tant d'incertitudes si probables je ne savois pas trop bien ce que je devois conclure.

J'étois neanmoins résolu d'agir de mon côté avec plus de sûreté, & d'aller plus bride en main pour être bien informé de ce mistere. N'osant donc pas me fier à la Poste, je dépêchai un Exprés à Vienne, homme en qui je me confie, avec d'amples instructions, & une Lettre pour Nathan Ben Saddi, que je priois entr'autres choses de m'apprendre ce que signifioit cette conduite.

Mon homme est revenu à Paris, mais n'a point entendu parler de Nathan Ben Saddi. Tout ce qu'il a pû en apprendre est, qu'il y a environ huit semaines qu'il sortit de chez lui avec un Etranger qui disoit avoir avec lui une afaire à la Bourse. Depuis ce tems-là on n'a vû ni Nathan ni l'Etranger, & on n'en a pas entendu parler. On dit seulement qu'un jour ou deux aprés que Nathan eut disparu, on vit un corps mort flotant sur le Danube tout auprés du Pont : Mais qu'il avoit le visage si déchiré & si défiguré de playes & de balafres, que personne ne pût connoître qui il étoit. Cependant les amis de Nathan craignoient que ce ne fût lui-même, & qu'ayant été secretement assassiné, on l'avoit ensuite jetté dans la riviere.

Voilà en substance ce que mon Exprés a pû apprendre de Nathan Encore a-t-il falu prendre bien des précautions pour faire de si grandes enquêtes, de peur que moins de reserve ne le mit en peine, ne l'expesât au hazard d'être mis à la question, & de découvrir ce qui lui avoit été confié; sans compter plusieurs autres inconveniens.

Dieu soit loüé, personne ne lui a rien demandé, & il est revenu sain & sauf avec ma lettre. Mais Dieu seul sait dequoi le Juif est devenu. Peut-être a-t-il été assassiné par ceux de sa nation pour empêcher qu'il ne se fit Musulman: Car il étoit chancelant sur la Religion; mais au milieu de ses irrésolutions il avoit ce semble une pente particuliere plus forte qu'à l'ordinaire qui le faisoit pancher du côté de la foi des vrais Croyans. S'il a peri pour cette raison, nous devons le regarder comme martir de Dieu & de son Prophête. Mais je dois avoüer, moi qui connoissois bien la petitesse & l'inconstance de l'esprit de Nathan, aussi-bien que l'attachement superstitieux qu'il avoit toûjours eu pour ses Rabins, que je n'ai ni assez de foi, ni assez de charité pour croire qu'il eût assez de zéle pour l'Alcoran pour vouloir en être le Martir. Ainsi je ne saurois m'empêcher de croire qu'il y a ici quelque chose de pis. 1681.

Mais ce qui me paroît si étrange est peut-être bien connu aux Ministres de l'auguste Porte, par les ordres de laquelle il a peut-être été tué à petit bruit, pour le punir de certains crimes dont on l'a trouvé coupable, ce qu'on ne pouvoit faire ouvertement dans un païs d'ennemis & d'Infidéles. Peut être aussi s'est-il secretement retiré pour prévenir un châtiment de cette nature, convaincu qu'il étoit en sa conscience qu'il le meritoit. Qu'il en soit ce qu'il plaira à Dieu, & à mes Superieurs, je demande neanmoins avec humilité conseil sur ce que je dois faire de mes papiers & autres choses. Adieu, sage Kaïmakam.

LETTRE LXXIII.

A son ami Dignet Golou.

Il lui dit nettement qu'il craint que Nathan Ben Saddi n'ait été massacré par ordre de la Porte ; & que si cela est, il y a apparence qu'il s'en va être sacrifié de la même maniere. Pour cet éfet il le prie d'être attentif, & de tâcher de penetrer les secrets du Divan.

1682. Je t'écris par le même Courier que j'écris au Kaïmaxam. Ainsi je te prie de faire promptement ce que je te demande. Je n'ai dans le Serrail que toi seul d'ami à qui j'ose confier un secret de cette importance. Tu es mon seul refuge dans une conjecture où il faut de la fidélité, de la prudence, & de la dexterité pour penetrer un mistere, qui, autant que j'en puis juger, interesse ma vie.

Pour te parler net & en peu de mots, je crains que Nathan Ben Saddi Agent secret du Sultan à Vienne, Juif d'Origine & de Religion, n'ait été secretement assassiné par ordre du Divan ; mais de te dire pourquoi, c'est ce que je ne sai pas, à moins que ce n'ait été pour obéïr aux anciennes maximes de la Sublime Porte, qui laisse rarement mourir en paix ceux qui ont long-tems servi le Grand Seigneur dans des postes de consequences. Il y a huit semaines que Nathan disparut à Vienne, & un jour ou deux

après on trouva dans le Danube un homme mort, mais si defiguré de coups & de bleſſures, qu'on ne pût jamais connoître qui c'étoit : Ce qui me fait encore plus ſoupçonner que c'étoit lui-même. Si cela eſt, je m'attens d'être en peu de tems traité de la même maniere. Car c'eſt mon tour.

Je te prie donc ſi tu as quelque amour ou quelque amitié pour moi, d'être attentif ſur ce qui me concerne. Prens garde à ce qui ſe dit à la Cour, & obſerve le langage de ceux qui ſe parlent du bout des doigts. Un coup d'œil découvre ſouvent les ſecrets ſentimens du cœur. Autant en fait un mouvement d'épaule, de lévre, ou autre geſte artificiel. Tout cela marque & exprime ce qui ſe paſſe dans le cœur & dans l'eſprit. Tu ſais faire le muet quand il faut auſſi-bien qu'homme du Serrail. Je te conjure d'apporter beaucoup de dexterité & de diligence pour démêler ce ſecret. Fais ſemblant d'être mieux informé que tu ne l'es, afin que tu puiſſes éfectivement apprendre ce que je veux que tu ſçaches de la deſtinée de Nathan, & de la mienne auſſi s'il eſt poſſible. Qu'une froide indiference ne te faſſe point negliger le ſoin que tu dois avoir des interêts & de la vie de ton ami. Nous ſommes nez pour nous ſervir les uns les autres avec le même zéle & la même fidélité. Les bons offices que tu me rendras ne ſont qu'un prêt dont je m'acquitterai avec ce que je te dois d'ailleurs, toutes les fois que l'occaſion s'en preſentera. Mais ces raiſons ſont ſuperfluës, & tu n'as pas beſoin d'être excité quand il s'agit de faire une action de generoſité. Je ſçai que tu m'aimes, & que tu te remueras pour l'amour de moi dans cette conjoncture.

Dans cette entiere & pleine confiance, je dors à l'ombre de la miſericorde divine, priant Dieu

de te fournir un asile dans le besoin ; & que toi & moi, aprés avoir vaincu tous les orages de la vie mortelle, soyons reçûs en Paradis victorieux & triomphans, pour y joüir l'un & l'autre d'une felicité éternelle.

FIN.

TABLE
DES LETTRES
ET MATIERES
CONTENUES
DANS CE SIXIE'ME TOME.

A Son ami Dignet Golou. *Des Casuîtes Romains. Des Mahometans. De la devotion & pieté interieure.* 3

Au Kaïmakam. *De l'alliance entre les Rois de France & d'Angleterre, qui avoient tous deux déclaré la guerre aux Hollandois. Histoire de Jean de Vvit. Description d'un divertissement nocturne qui s'étoit fait à Chantilli.* 11

A Cara Hali, Medecin du Grand Seigneur. *De la Magie, de la Phisique & de la Theologie. Agréable avanture d'un Esclave Peruvien. Des Mathematiciens celebres, & de la superstition des femmes.* 15

A Orchan Cabet, Etudiant & Pensionnaire du Grand Seigneur. *Pour tâcher de*

le convaincre par la voye du raisonnement que l'Alcoran est venu de Dieu. 21

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Conquêtes du Roi de France dans les Païs-Bas. Mort du Duc de Longueville.* 24

A Guillaume Vopsel, Moine d'Autriche. *De la difference & contrarieté qu'il y a entre la vie des premiers Chrétiens & ceux d'aujourd'hui.* 28

A Codarafrad Cheik, homme de Loi. *Du Juif errant, préchant alors à Astracan. Ses Sermons & ses Propheties. Comment les Turcs inonderont l'Europe, & en réduiront la plus grande partie sous leur obeïssance l'an 1700. L'Angleterre sera l'asile des Chrétiens affligez. D'un certain Saint, Anglois, qui deviendra Patriarche de tous les Chrétiens, & qui fera sa résidence à Jerusalem.* 35

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Diverses remarques sur le Cardinal de Richelieu.* 40

A Musu Abul Yahian, Professeur en Philosophie, à Fez. *Eloge de l'Afrique.* 46

Au même. *Description de Constantinople. Son nom, son origine, & la conquête qui en fut faite par Mahomet II.* 49

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Des forces & de la Politique de l'Allemagne.* 56

A Cara Hali Medecin du Grand Seigneur.

Sur son chagrin & sa mélancolie, & sur le plaisir qu'il a d'écrire à ses amis. 62
A Musu Abul Yahian, Professeur en Philosophie à Fez. *Continuation de la description de Constantinople.* 66
A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire en Egipte. *De l'excez de sa mélancolie au sujet d'une femme.* 74
Au Selictar Aga, ou Porte-Cimeterre du Grand Seigneur. *Des conquêtes des François en Lorraine, en Alsace, en Brabant, en Flandres, en Catalogne, & ailleurs. Relation de la fameuse victoire remportée par le Maréchal de Turenne sur les Imperiaux prés de Strasbourg.* 77
A Mirmadolin Santon de la Valée de Sidon. *Discours de Philosophie sur la pureté, sur l'abstinence des plaisirs, & sur la vigilance, &c.* 80
A Ali Bassa. *Guerre avec l'Espagne. Plusieurs places prises par les François. La conspiration du Chevalier de Rohan, & autres, découverte & punie, ce qui fait échoüer le dessein des Hollandois.* 85
A Cara Hali Medecin du Grand Seigneur. *De l'amour universel & Platonique que l'Espion a toûjours eu en partage.* 89
A Kerker Hassan Bassa. *Il se plaint des infirmitez de la vieillesse, & souhaite d'être rapellé de Paris.* 94
A Ali Rustan Begh, Serasquier de Dalmatie. *De l'apel fait par le Prince Ra-*

latin du Rhin au Maréchal de Turenne. Sage réponſe de ce Maréchal. 99

Au même. *De la fameuſe Bataille de Senef.* 103

A Mehemet Eunuque, relegué au Grand Caire. *Lettre chagrine ſur l'erreur & l'ignorance humaine.* 108

Au Kaïmakam. *Le Senat de Meſſine envoye des Deputez au Roi de France pour demander ſa protection. Arrivée de ces Députez à Paris. Affaires de cette Iſle. Du Duc de Vivonne, du Maréchal de la Feüillade, & du Prince de Condé.* 112

Au Viſir Baſſa. *Acte remarquable de Juſtice qu'un Turc nommé Muſtapha Zari avoit fait à Monſieur de Vaubrun François d'origine, & ſon aſſocié.* 116

A Ibraïm Eſi Zeid, Hadgi, Effendi, Prédicateur du Serrail. *D'un prétendu miracle qui s'étoit fait publiquement à Paris par ſainte Geneviéve Patrone de cette Ville. De la force des miſteres & des ceremonies de la Religion.* 121

A Dignet Golou. *De l'obſcurité des connoiſſances humaines en cette vie.* 127

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Mort du Maréchal de Turenne. Endroits remarquables de ſa vie, & quelques-uns de ſes bons mots.* 129

Au Kaïmakam. *Recapitulation de divers évenemens oubliez dans les precedentes*

lettres. Remarquable circonſtance de la perte de Tréves. Penchant du Roi de France pour la paix. 134
A Abdel Melec Muli Omar, Préſident du College des Sciences à Fez. *Eloge de la ſageſſe éternelle en ſtile extraordinaire.* 138
Au Capitan Baſſa. *De trois batailles navales entre les François, les Hollandois & les Eſpagnols. Mort de Ruiter Amiral de Hollande.* 143
Au grand Mohammed ſage des ſages, & miſterieux Hermite du Mont Uriel en Arabie. *Retractation du ſentiment qu'il avoit eu ſur l'éternité du monde, quant à ſa forme preſente.* 145
A ſon frere Peſteli Hali, Grand Maître des Doüanes & de l'Artillerie. *Philiſbourg pris ſur les François par les Alliez. Hiſtoire abregée de cette place.* 150
A Sephat Abercromil, Vanni, Effendi, Predicateur du Sultan. *Des progrez des Quietiſtes en Europe.* 152
A Mirmadolin Santon de la vallée de Sidon. *Eſpece de rapſodie à la loüange de Dieu, de Mahomet, d'Ali, de la Mecque, de Medine, & de l'Alcoran.* 156
Au Kaïmakam. *Valenciennes, Cambrai, & Saint Omer pris par les François. Hiſtoire abregée de Cambrai.* 160
A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *De l'amour des femmes, & de la differente maniere*

avec laquelle cette passion se fait sentir aux personnes de differentes Nations, de different âge, de differentes qualitez, fortunes, & constitutions. 165

Au Capitan Bassa. *D'un combat naval gagné par les François. L'Isle de Tabago dans l'Amerique enlevée aux Hollandois; d'où il prend occasion de parler du Magellanique, ou partie la plus Meridionale de l'Amerique inconnuë.* 172

A Dignet Golou. *Sur la generale superstition, & facilité religieuse du Genre humain.* 176

A Kerker Hassan Bassa. *Fribourg rendu aux François.* 180

Au trés-venerable Moufti. *Histoire abregée de l'Empire de Macedoine. Endroits particuliers de la vie d'Alexandre le Grand.* 182

A Musu Abul Yahian, Professeur en Philosophie à Fez. *Continuation de la description de Constantinople, qu'il avoit commencée dans une de ses précedentes.* 193

A Kerker Hassan Bassa. *Gand, Ypres, Puicerda, & autres places prises par les François. Diverses Victoires remportées par eux en Allemagne.* 199

A Dalimalched veuve de Pesteli Hali son frere. *Pour le consoler de la mort de son mari en stile triomphant, persuadé qu'il est allé en Paradis. Il lui reproche d'en*

avoir mal usé avec lui durant sa vie. 201
A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Description des Païs-Bas.* 205
Au même. *Relation de la Suisse.* 210
A Dignet Golou, à Damas. *Il le raille d'avoir fait choix de cette Ville; cependant il le felicite de l'avantage de pouvoir joüir des douceurs de la vie champêtre. Divers exemples des grands hommes qui ont abandonné leurs dignitez pour ce genre de vie.* 216
A Achmet Cupriogli, glorieux & trés-sage Visir Azem. *De la paix generale entre les Chrétiens.* 221
A Mehemet Eunuque relegué au Grand Caire. *Relation d'une avanture surprenante qui lui étoit arrivée une nuit dans sa chambre, par l'apparition d'un spectre, sur lequel il fait des remarques.* 224
Au Cadilesquer de Romelie. *Meurtre de l'Archevêque de saint André en Ecosse. Remarques historiques sur les privileges des Ecossois en France.* 231
A Hebatolla Mir Argun, Superieur des Dervis de Coigni en Natolie. *Panegirique du Messie.* 238
A Kerker Hassan Bassa. *Caractere de Charles II. Roi d'Angleterre. Conspiration des Catholiques Romains qu'il ne fait qu'éfleurer. Preuves que les Gaulois ont fait des plantations dans une partie de*

l'Amerique. 242

Au trés-magnanime & invincible Visir Azem. *Mariage du Roi d'Espagne avec une fille de France. Negociation du mariage du Dauphin avec la sœur de l'Electeur de Baviere.* 246

Au venerable Moufti. *Abregé de l'histoire Romaine qu'il avoit promis dans sa précedente.* 250

A Guillaume Vopsel Moine en Autriche. *Abregé de la Religion de l'Espion.* 256

A Murat Bassa, *Mariage du Dauphin, avec Anne-Marie-Victoire, sœur du Duc de Baviere.* 260

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Etat de Geneve. Histoire abregée des guerres de cette République, avec les Ducs de Savoye.* 262

A Achmet Bassa. *Des Huguenots de France, & comment le Roi s'y prenoit alors pour les convertir.* 268

Au venerable Moufti. *Continuation de l'Histoire Romaine jusqu'à l'abolition du Gouvernement des Rois.* 274

A Orchan Cabet, Etudiant, & Pensionnaire du Sultan. *De l'ame après la mort. Plaisanteries assez singulieres.* 281

A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Relation de la Republique de Venise. Election du Doge.* 286

A Osman Adroneth Astrologue ordinaire du Sultan. *Sur une Comete qui paroissoit en*

Europe. Nature des Cométes en general. Grande incertitude de l'Aſtrologie. 297
Au Moufti. *Continuation de l'hiſtoire Romaine, juſqu'à la décadence de l'Empire Romain.* 305
A Dignet Golou. *Sur une diſpute qu'il avoit euë dans le vin & dans la joye avec un Eccleſiaſtique François, ſur l'Aſtrologie & ſur les Cométes.* 314
A Hamet Reis Effendi, premier Secretaire de l'Empire Ottoman. *Deſcription de l'Iſle de Candie, & de la Republique de Genes.* 318
A Dignet Golou. *De la Vanité & fourberie de l'Aſtrologie.* 325
A Ibro Kalphaſer homme de Lettres, à Conſtantinople. *Pour le feliciter de l'honneur que le Moufti lui avoit fait de le choiſir pour directeur de l'hiſtoire univerſelle du monde, dont on avoit réſolu de faire la compilation. Il lui envoie une caſſette de manuſcrits, & un plan de l'ouvrage.* 334
Au venerable Moufti, le plus ſage des ſages, & la clef des treſors des ſciences. *Il condamne la Chronologie des Juifs & des Chrétiens. Des Hiſtoires des Egyptiens, des Aſſiriens, des Indiens & des Chinois, qui ſoûtiennent que le Deluge de Noé ne fut pas univerſel.* 341
A Cara Hali, Medecin ordinaire du Grand Seigneur. *Il l'informe de ſes maladies &*

infirmitez, & lui demande ſes conſeils & ſon ſecours. 347

A Abdel Melec Muli Omar, Préſident du Colége des Sciences, à Fez. *Des cauſes du different teint des Negres & des Blancs. Il prouve que les uns & les autres ne peuvent pas être décendus d'Adam; mais qu'ils ſont deux eſpeces differentes.* 352

Au Kaïmakam. *Du grand nombre de Sorciers qu'il y avoit en France. Leur adreſſe diabolique à empoiſonner, enſorceler, &c. comment punis par le Roi de France.* 358

A Nathan Ben Saddi, Juif à Vienne. *Des apprehenſions où étoit l'Eſpion au ſujet d'une Lettre qui lui avoit été écrite par une main inconnuë. Du Comte de Tekeli, & de la Ligue des Hongrois. Eloge magnifique du Journal de Racoa.* 363

Au Kaïmakam. *Pour lui donner avis qu'il avoit envoyé un Exprés à Vienne avec une Lettre pour Natan Ben Saddi, qui ne s'étoit point trouvé. Ses craintes là-deſſus.* 367

A ſon ami Dignet Golou. *Il lui dit nettement qu'il craint que Nathan Ben Saddi n'ait été maſſacré par ordre de la Porte, & que ſi cela eſt il y a apparence qu'il s'en va être ſacrifié de la même maniere. Pour cet effet il le prie d'être attentif, & de tâcher de penetrer les ſecrets du Divan.* 370

Fin de la Table.

Universitäts BIBLIOTHECA

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

a39003 009516922b